L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIX.

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXIX.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

La Vie de mon Père, par l'auteur du Paysan perverti, deux volumes in-12. A Neufchatel, & se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, *libraire, rue Saint-Jacques, au temple du goût, &* Merigot *le jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

DEPUIS cet honnête abbé *de Saint-Pierre* qui rêva au bien public pendant toute sa vie, aucun écrivain ne s'est plus occupé de systêmes & de projets de réforme que M. *Retif.* Révolté des abus monstrueux qu'il a vu régner dans les deux classes de la société destinées au plaisir des autres, &,

qui par là même sont les plus difficiles à gouverner, il a proposé d'établir un nouvel ordre parmi les comédiens & les filles publiques. Egalement choqué des inconvéniens que le mariage entraîne, touché du sort de tant de malheureux qui gémissent sous un joug éternel, le charitable législateur a imaginé des moyens de remédier aux maux infinis qui résultent des unions mal assorties. Enfin l'éducation qui n'a jamais été plus mauvaise en France que depuis qu'on a tant écrit pour la perfectionner, est aussi un des objets sur lesquels s'est exercé le génie réformateur de M. *Retif*; cependant, par une fatalité singulière, cet auteur, malgré la hardiesse & la nouveauté de ses systêmes si propres à piquer la curiosité, malgré cet étalage de sentiment & de philosophie qu'on remarque dans ses nombreuses productions, ne s'est point acquis une certaine célébrité dans la littérature; son nom est plus connu des libraires que du public, & ses spéculations politiques & morales ont eu le même sort que ces spécieux projets de

finance présentés au ministre qui ne les lit point. *Le Paysan perverti* est le seul de ses ouvrages qui ait fait quelque sensation; l'idée en est heureuse & le fonds très-moral. Quelques situations neuves & frappantes, quelques réflexions singulières & hardies, ont tiré pour un moment ce livre de la foule de nos romans frivoles, aliment de l'oisiveté & de l'ignorance. M. *Reuf* pourroit à juste titre se plaindre de l'indifférence des lecteurs; c'est un écrivain original doué d'une imagination vive & facile, un écrivain très-instruit, qui fait penser & qui a des idées à lui, mérite rare dans un temps où les compilations sont si fort à la mode, où les livres n'offrent plus rien de neuf que le titre, & la tournure bisarre du style.

Ce n'est point un roman que je vous annonce, Monsieur; en écrivant la vie de son père, M. *Reuf* eût cru se déshonorer s'il eût mêlé de vaines fictions à un sujet si respectable. Les historiens ordinaires ont soin de choisir un héros illustre & ne transmettent à la postérité que les actions

éclatantes. L'auteur de *la Vie de mon Père* s'est imaginé que le portrait d'un honnête homme, d'un bon laboureur, d'un bon père de famille, seroit aussi intéressant que celui de ces prétendus grands hommes qui ne sont célèbres que par le mal qu'ils ont fait; en cela il paroît avoir consulté son cœur beaucoup plus que le goût du public. La simplicité des mœurs rustiques, le bonheur d'une famille honnête & vertueuse, les occupations utiles & paisibles, les vertus solides mais obscures d'un villageois peuvent offrir des scènes naïves & touchantes, mais ne peuvent jamais être la matière d'un ouvrage de quelqu'étendue. De pareils objets n'ont point la variété & l'importance nécessaires pour fixer l'attention & soutenir l'intérêt. La plupart des détails de la vie champêtre & de l'économie domestique sont même beaucoup plus agréables dans un tableau que dans un livre, parce que la vérité de l'imitation suppose toujours un grand mérite dans le peintre qui a su rendre fidélement la nature; quoique l'objet imité soit peu intéressant

en lui-même. Tous les lecteurs n'au-
ront pas sans doute pour *Edmond Ret*
les yeux de son fils. Quoi qu'il en soi
heureux le père digne d'avoir son fi
pour son historien ! heureux le fi
qui consacre ses talens à la gloi
de son père !

Edme Retif, fils de *Pierre* & d'*Ann*
Simon, né à Nitri dans le Tonnerrois
le 16 Novembre 1692, se distingu
dans sa jeunesse par un esprit juste &
solide, un cœur bon & généreux, u
grand amour pour le travail, & su
tout par un respect & une soumissio
sans bornes pour ses parens. Eta
encore enfant il donna ses habits
fils d'un pauvre mendiant qui ét
tout nud. Un malheureux ayant
mis en prison injustement, le p
Edmond lui fournit les moyens de
sauver, ensuite un habitant du
lage ayant été accusé d'avoir favo
l'évasion du prisonnier, l'enfant
connoître son innocence & s'av
lui-même coupable. Le terrible h
de 1709 avoit détruit l'espéranc
la récolte. *Pierre Retif*, qui, sans
voir cet accident, avoit vendu

bleds de bonne heure, se trouvoit dans le plus grand embarras; mais *Edmond*, à son insu, avoit réservé pour la nourriture des chevaux, une assez grande quantité d'orge & d'avoine; remarquant que la gelée avoit disposé la terre à recevoir une nouvelle sémence, il s'avisa d'y semer des grains qui rapportèrent au-delà de ses espérances.

L'application du jeune homme au travail ne l'empêcha point de faire attention aux charmes de *Catherine Gautherin*; *Pierre Retif*, homme sévère & terrible dans sa famille, indigné que son fils osât lever les yeux sur une fille sans sa permission, punit cette témérité par trois coups de fouet vigoureusement appliqués, qui lui coupèrent la chemise en trois endroits & la teignirent de sang. Après cette expédition, le redoutable *Pierre* passe dans son jardin, & ne tarde pas à se repentir d'avoir traité si cruellement un fils si respectueux. *Edmond* apperçoit son père appuyé contre un arbre, une main sur son front, de l'autre essuyant quelques larmes.

« Jamais il n'avoit vu pleurer son
» père ; il fut surpris, il lui sembla
» que la nature alloit se bouleverser ;
» son père pleuroit. — Comme je l'ai
» accommodé ! prononça *Pierre*. A ces
» mots, *Edmond* pénétré, mais n'o-
» sant se découvrir, se jetta à deux
» genoux, & dit en lui-même : — O
» mon père, je vous coûte des larmes !
» vous m'aimez, mon père, je suis
» trop heureux ! Il lui tendoit les bras
» sans en être vu. Un mouvement que
» fit son père l'obligea de se lever ;
» il alla à l'extrêmité du jardin, où
» trouvant un carré à bêcher, il se
» mit à le faire. Son père l'entendit
» apparemment ; il vint auprès de lui,
» & lui ôtant la bêche. — Mon fils,
» c'est assez de travail pour un jour ;
» allez vous reposer, je vais achever.
» Jamais ce mot de mon fils n'étoit
» sorti de la bouche de *Pierre* ; jamais
» il n'avoit donné un coup de bêche,
» ni arraché une mauvaise herbe dans
» son jardin, & il acheva le carré.
» *Edmond* palpitant de joie alla conter
» à sa mère ce qui venoit d'arriver.
» Ce fut une fête pour la petite

» famille ; car *Edmond* étoit chéri de
» ses sœurs, & de temps en temps la
» bonne *Anne* entr'ouvroit la fenêtre
» & regardoit bêcher son mari. — Il
» l'achève, mes enfans, il achève le
» carré d'*Edmond* ! Quand je vous
» disois qu'il a un cœur de père ! c'est
» de peur que son fils n'ait la peine de
» l'achever. Oh ! que c'est un bon
» père ! Et les enfans répétoient : oh
» que c'est un bon père » !

Ce retour de la tendresse qui succède à la colère dans le cœur d'un père, est extrêmement touchant, & rappelle un des tableaux les plus intéressans de la nouvelle *Héloïse*, où l'on voit le baron *d'Etange* touché de la douleur d'une fille chérie qu'il vient de maltraiter dans son emportement, l'appaiser par des caresses & des marques d'amitié, mêlées de confusion & d'embarras.

Edmond part pour Paris, & entre en qualité de clerc chez un procureur au parlement, nommé *Molé*. Sa sagesse, sa modestie, son assiduité au travail enchantent le procureur qui veut lui donner sa fille en mariage

avec cinquante mille écus, mais la fille avoit fait un autre choix. Craignant le ressentiment de son père, elle s'adresse à *Edmond* lui-même, & le supplie de vouloir bien la refuser. Le généreux jeune homme le lui promet & tient parole. Le procureur est indigné de son refus, mais il en découvre bientôt la cause & n'en conçoit que plus d'estime pour son clerc. Il raconte ce trait admirable à un marchand de soie nommé *Pombelins*, qui, enthousiasmé à son tour des rares qualités d'*Edmond*, forme aussitôt le projet de le choisir pour gendre. Il est si extraordinaire qu'un jeune homme qui n'a d'autre bien que son mérite trouve deux fois l'occasion d'épouser une fille riche, qu'on pourroit soupçonner ici la véracité de l'historien, & regarder un pareil bonheur comme romanesque. Il est aussi peu naturel que M. *Pombelins* fasse une longue dissertation pour prouver que l'homme né à la ville n'a jamais la solidité de l'homme né à la campagne, & cite à ce propos l'exemple des Romains qui furent ver-

tueux tant qu'ils travaillèrent à la terre. Cette philosophie & cette érudition sont très-déplacées dans la bouche d'un marchand de soie.

Admis auprès des filles de M. *Pombelins* pour leur enseigner l'arithmétique, *Edmond* devient éperdument amoureux de *Rose* l'aînée, & la plus belle des deux sœurs. Mais sa modestie & sa timidité ne lui permettent pas de se déclarer. *Eugénie*, petite folle très-vive & très-étourdie, amène une explication, & met les deux amans dans la nécessité de s'avouer réciproquement des sentimens qu'ils s'efforçoient de cacher. Le caractère de cette *Eugénie* est un peu forcé. Quelqu'enjouement, quelque pétulance que l'on suppose à une jeune personne bien élevée, il est rare qu'elle se jette à la tête d'un homme & lui tienne un langage pareil à celui que l'auteur prête à *Eugénie*.

» Je suis sûre, dit-elle à *Edmond*, » que papa & maman vous aiment, » & qu'ils ne vous refuseroient pas » l'une ou l'autre de nous deux. Ma » sœur *Rose* est plus belle, elle l'em-

» porteroit surement si elle vo
» Je ne veux pas m'attacher qu'el
» se soit expliquée ; faites-la se
» der, & à son refus, compte
» moi. Je ne demande pas, ajo
» elle, que vous me préfériez
» sœur, je ne veux qu'adoucir
» refus, si elle en fait, & vous
» venir que vous avez un pis
» qui n'est pas tout à fait désagréa

Edmond touche au moment d
bonheur, il est sur le point d'ép
l'aimable *Rose*, lorsque son pè
rappelle auprès de lui. Jamais l'c
sance ne lui parut plus dure,
il n'hésite pas; il se rend au bou
Saci où son père l'attendoit
Thomas Dondaine son compère.
venu contre le séjour de P
Pierre Retif déclare à son fils
veut le marier à la campagne
une villageoise, & lui ordonne
pouser la fille aînée de *Thomas*
daine. Cette aversion de *Pierre*
la ville, & le grand éloge qu'i
de l'agriculture ne s'accordent
avec sa conduite précédente ; s'i
tinoit son fils au village, pou

l'envoyoit-il à Paris, chez un procureur? Quelle différence entre la charmante *Rose* & *Marie Dondaine*, grosse fille, dont l'air *homasse* & rustique n'étoit guères propre à inspirer l'amour! En vain le respectueux *Edmond* fait entrevoir à son père combien un pareil sacrifice est douloureux pour lui, il faut céder aux ordres de l'inflexible *Pierre*. Quelque temps avant le jour marqué pour le mariage, ce terrible père est saisi d'une maladie subite & violente qui le conduit au tombeau. Il semble que cette mort va rendre à *Edmond* la liberté de consulter son cœur; mais *Pierre* en mourant a fait jurer à son fils de lui obéir. Plus fidèle à son serment qu'à l'amour, *Edmond* exécute la dernière volonté de son père; il n'observe pas même le délai que la bienséance sembloit prescrire. Le jour des funérailles de *Pierre* est celui du mariage d'*Edmond*; il épouse *Marie Dondaine* devant le corps vénérable de son père, & croit ne pouvoir mieux l'honorer que par cet acte singulier de la plus scrupuleuse obéissance.

Jusqu'ici l'auteur nous a fait voir dans *Edmond* un jeune homme sage, laborieux, modeste, un fils tendre & respectueux, désormais il va nous le montrer comme un citoyen utile, comme un bon laboureur, & un excellent père de famille. Par ses soins & par ses travaux le bourg de Saci où il avoit fixé sa demeure devient riche & florissant; il surmonte par la culture l'aridité d'un sol ingrat & pierreux, son exemple encourage tous les habitans, & bientôt les plaines stériles de cette contrée se changent en des campagnes fécondes: cette partie de l'ouvrage, qui est une des plus solides & des plus intéressantes pour le fonds des choses, est la plus sèche & la plus désagréable par le style. L'auteur expose fort au long les procédés qu'*Edmond* mit en œuvre pour améliorer le territoire de Sacy; il prodigue les termes d'agriculture, qui, pour la plupart des lecteurs, forment une langue inconnue; cependant quelques petits contes simples & naïfs égayent un peu ces détails de labourage.

Edmond aimoit beaucoup ses chevaux, qui réciproquement avoient pour lui une affection extraordinaire; l'un d'eux lui sauva un jour la vie. « C'étoit en revenant de Tonnerre. » Il fut attaqué à l'entrée d'un bois » aux environs de Chichée, par » quatre voleurs. L'un prit la bride » de son cheval, l'autre présenta le » pistolet, tandis que les deux autres » fouilloient dans les poches & dans » les *sacoches*, en ordonnant au cavalier de descendre. Mon père d'abord » effrayé, demeura interdit, mais » une réflexion lui rendit une sorte de » témérité. — Ces messieurs me tueront en leur donnant la bourse tout » comme en la leur refusant, si leur » sureté l'exige (pensa-t-il), essayons » de m'échapper, il en arrivera ce qui » pourra. — En achevant ce petit » monologue, qui ne fut qu'une idée » rapide, *Edme Retif* dit à son cheval » le mot d'encouragement qu'il ne » prononçoit jamais que lorsque l'animal étoit arrêté par quelque grand » obstacle : *allons garçon*; en même » temps il pique des deux, chose

» extraordinaire ; car jamais l'éperon » ne lui servoit. A ce mot l'animal » part, quoique le voleur ne lâchât » pas la bride ; il l'entraîne ainsi vingt » pas en galopant de toutes ses forces » aux cris répétés de son maître, & » s'en débarrasse enfin en le foulant » aux pieds ».

Edmond, dont la bonté s'étendoit jusque sur les animaux, s'intéressoit encore bien plus vivement au bonheur de ses semblables ; il étoit le père des pauvres & des malheureux ; il leur vendoit à crédit, il leur prêtoit de l'argent, & ne tourmentoit jamais ses débiteurs. Sa femme lui faisoit quelquefois des représentations sur sa négligence à se faire payer, il lui répondoit alors :

« Ma femme, nous avons du pain, » du vin & quelque chose en outre. » Ces gens manquent du nécessaire ; » ce sont nos frères ; irai-je les faire » mourir de faim en leur arrachant » jusqu'à la dernière bouchée ! A Dieu » ne plaise, & vous ne le voudriez » pas vous-même. — Mais nos en» fans ? Je veux leur laisser un bon

» héritage avec votre bonne aide, » ma femme, & l'excellent exemple » que vous leur donnez ; ils auront » au moins mille écus de rente. — Et » la voyant étonnée, il continua ; » — votre exemple & le mien leur » apprennent à se passer à peu ; point » de tabac, point de vin, point de » jeu ; cela vaut bien cinq cens francs » par an. La dureté pour eux-mêmes, » l'exemption de la confiance aux » médecins & à l'usage des remèdes, » le goût du travail, la science de » l'économie, cela vaut plus de quinze » cens livres de rente : deux mille » francs. L'éloignement de la coquet-» terie, l'estime de toute occupation » utile, quelle qu'elle soit, le mépris » & l'horreur de l'oisiveté, de quel-» que beau nom qu'on la décore ; cela » vaut bien mille francs. Voilà déja » les mille écus ». On apperçoit dans ce passage une foible imitation d'une scène de l'*Avare*, où *Frosine* forme la dot de *Mariane* de toutes les dépenses qu'elle ne fera pas.

Edmond devient veuf & fait un

voyage à Paris pour vendre son vin ; il n'oublie pas de rendre une visite à M. *Molé* son ancien procureur, qui lui apprend que M. *Pombelins* & sa femme sont morts, que *Rose* & *Eugénie* sont mariées. L'auteur a déployé tout son art pour décrire l'entrevue d'*Edmond* avec ces deux femmes ; il a sur-tout fait usage du dialogue, qui, dans *Richardson*, & dans nos bons romanciers, est bien plus touchant que le simple récit. Mais un dialogue vrai, naturel & précis demande un génie vraiment dramatique. M. *Retif* est ordinairement minutieux, diffus & affecté dans les scènes fréquentes qu'il imagine entre ses acteurs. Leurs entretiens sont souvent plus ennuyeux que la narration même qu'ils devroient embellir.

Edmond vêtu en campagnard, avec une perruque en désordre, un visage & des mains brulées par le soleil, se présente à *Eugénie* qui l'avoit vu jeune & frais, avec de beaux cheveux, douze ans auparavant. Elle se le remet d'abord avec peine, enfin elle le reconnoît & vole dans ses bras.

— Avez-vous des enfans, lui dit-elle? — Sept, Madame. — Sont-ils d'un heureux naturel? vous ressemblent-ils? — Graces au ciel, Madame, ils sont d'un heureux naturel, & l'aîné de mes fils est..... il ne me convient pas de le louer à cet excès..... mais, Madame, il est une grace de là haut. — Bon père! il tient de vous. Et votre épouse? Je suis veuf depuis trois ans. — Vous êtes veuf!..... Ah! mon Dieu. — Oui, Madame. — Avez-vous été heureux? — Plus que je ne méritois; c'étoit une digne femme. — Ah! *Edmond*, me voilà contente.

Rose est absente; en attendant qu'elle arrive, *Edmond* va pleurer sur la tombe de M. *Pombelins*. Un ministre des autels, vénérable par son âge & sa chevelure blanche, prioit alors dans un coin de l'église; il s'approche d'*Edmond*, le conduit au pied du maître-autel, & lui dit, mon fils, si vous avez perdu un père, voici le meilleur de tous, jettez-vous dans son sein, car je vous en crois digne, & la divine miséricorde vous consolera.

Le dialogue d'*Edmond* avec *Rose* étoit délicat à traiter. L'un est libre, l'autre mariée. L'auteur s'en est tiré assez adroitement. Je vous épargne l'interrogatoire sur les enfans qui est le même que dans le dialogue d'*Eugénie*.

« Vous étiez à l'église, à ce qu'on » m'a dit, quand je suis rentrée. — » Oui, Madame. — Cela est bien, » Monsieur, je vous reconnois là, » vous ne l'avez pas oublié. — L'ou- » blier! à ce mot ses larmes coulèrent » malgré lui. *Rose* porta son mouchoir » à ses yeux pour cacher les siennes. » — Il y a douze ans que vous l'a- » vez quitté, il a parlé de vous tous » les jours. — Digne, respectable » homme..... Nos cœurs s'enten- » doient; je pensois à lui tous les » jours..... mais à qui en aurois-je » parlé? — Vous ne lui avez pas » écrit? — S'il l'eût permis, croyez, » Madame. — J'entends; on ne m'en » avoit rien dit, &c ».

Edmond se remarie avec *Barb Farlet*, veuve, jeune, jolie à l'excès

» bée ſous le fardeau des ans, qui
» leur demande, dans la force de
» leur âge, au nom de la vie qu'elle
» leur a donnée, de quoi ſoutenir la
» ſienne. Elle ne veut que du pain,
» ſes larmes l'arroſeront s'ils le lui
» donnent trop dur. Ce mot beaucoup
» plus touchant & plus énergique pour
» des payſans que les gens des villes
» ne peuvent ſe le figurer, excita les
» ſanglots de toute l'aſſemblée. Les
» enfans ſeuls avoient les yeux ſecs.
» Vous avez gagné votre procès,
» s'écria *Edme Retif*, vous l'emportez
» ſur une mère. Triſte & malheureuſe
» victoire! mais au nom de l'huma-
» nité, pour votre intérêt, n'en abu-
» ſez pas, ne réduiſez pas au déſeſ-
» poir cette infortunée qui vous a
» tant aimés. (& la prenant par la
» main & la faiſant avancer) que faut-
» il qu'elle faſſe? doit-elle vous de-
» mander grace, & l'obtiendra-t-elle
» de vous? (Les voyant toujours im-
» mobiles.) Infortunée! s'écria-t-il,
» ce ſont des tigres & non des hommes
» que vous avez portés dans votre
» ſein, & ils le déchirent aujourd'hui!
» Venez,

» Venez, venez, je vous servirai de
» fils... & vous, malheureux, trem-
» blez, tremblez, mais ne redoutez
» pourtant pas la malédiction mater-
» nelle; trop tendre encore, votre
» mère vénérable vous bénit du mou-
» vement de ses lèvres. Mais la ven-
» geance n'en sera que plus terrible,
» Je vois, je vois d'ici le ciel vengeur
» qui la remet dans les mains de vos
» enfans ». Ce dernier trait acheva d'ébranler les enfans, qui vinrent embrasser leur mère, & se désistèrent de leurs demandes.

Il y a toute apparence que le sage *Edmond* qui n'avoit aucune teinture des lettres n'a jamais fait une pareille peroraison. C'est son fils qui lui prête ici son éloquence. Au reste, l'orateur villageois voulut expier en quelque sorte le triomphe que son art avoit remporté sur la justice, & paya les dépens d'un procès qu'il auroit dû perdre suivant la rigueur du droit.

L'estime universelle & la grande réputation dont jouissoit *Edmond* l'élevèrent à la dignité de juge; ses

arrêts furent toujours dictés par la probité, par la sagesse & par l'amour de l'humanité. Mais c'est particulièrement dans l'administration intérieure de sa famille qu'il fit éclater sa prudence & la solidité de son esprit. L'auteur a jugé à propos de remplir une grande partie de son livre de ces détails économiques. Quelques-uns sont intéressans, la plupart sont frivoles, & peu dignes du public. L'auteur auroit pu se dispenser de donner à ses lecteurs des instructions si amples sur la manière dont *Edmond* punissoit ses enfans.

« Selon la gravité de la faute, mon » père décidoit aussi-tôt le châtiment, qui étoit ou des privations, » ou même le fouet. Les privations » étoient annoncées plusieurs jours » d'avance, & tous les jours on prononçoit au coupable sa sentence. Si » c'étoit le fouet, il étoit remis à » huit jours. La sentence étoit prononcée en ces termes : mon fils » tel, ou ma fille une telle, dans huit » jours, à telle heure, vous aurez le

» fouet pour expier la faute que vous
» venez de commettre, & servir
» d'exemple à vos frères & sœurs, de
» ma main, (ou si c'étoit une fille)
» de la main de votre mère. Cette
» sentence du fouet ne se prononçoit
» qu'une fois. Mais à l'heure de l'exé-
» cution le coupable étoit appellé, on
» faisoit l'examen de sa conduite de-
» puis la sentence; si sa conduite avoit
» été excellente, le pardon étoit
» accordé; si médiocre, le fouet
» étoit modéré; si méchante, la cor-
» rection étoit bien rigoureuse. J'en
» ai éprouvé une de ce genre de la
» main paternelle qui se faisoit encore
» sentir plus de quinze jours après.
» Mais pour avoir le fouet, il falloit
» un cas très-grave. Je ne l'ai eu que
» deux fois & j'étois fort méchant ».

Il est sans doute très-peu important de sçavoir que l'auteur étoit fort méchant dans son enfance, & qu'il a eu deux fois le fouet; c'est se mocquer des lecteurs que de leur mettre sous les yeux de pareils traits qui sont ridicules sans être plaisans.

Edmond obtint enfin le prix le plus glorieux de ses vertus, le surnom d'*honnête homme*, qui lui fut donné d'un consentement unanime. Il eut un soir la consolation d'entendre sans être vu, un dialogue entre *Jacques Blaise* le berger, & *Germain* le garçon de charrue, qui dût lui être bien agréable.

Jacques Blaise. Dites-moi donc, *Germain*, qu'est-ce que ça veut dire *l'honnête homme* qu'on dit après qu'on a nommé notre maître ? *Germ.* Mais est-ce que tu n'entends pas ce que ça signifie ? *Jacq.* Je vois bien à peu près, mais je n'entends pas ce mot là ben clairement. *Germ.* Sais-tu ben ce que c'est que d'être bon père ? *Jacq.* Oui. *Germ.* Bon pour sa femme ? *Jacq.* Oui. *Germ.* Bon maître ? *Jacq.* Oui. *Germ.* Bon juge ? *Jacq.* Un peu. *Germ.* Bon envers un chacun, & bien craignant Dieu ? *Jacq.* Oui, je sais ce que c'est que tout ça. *Germ.* Eh ! ben, c'est ça qui s'appelle être honnête homme. *Jacq.* Me voilà instruit. Ma foi, notre maître est ben nommé, car il est ben tout ce

que vous venez de dire là, *Germain.*

Après avoir consacré toute sa vie à des occupations utiles, *Edmond* mourut victime de son amour pour le travail en 1763. La prairie ayant été inondée par les pluies, l'infatigable vieillard coupa lui-même l'herbe dans l'eau. Dès ce moment, il fut attaqué d'une fièvre lente qui le conduisit au tombeau. L'auteur termine le récit de la mort de son père par cette exclamation pathétique. » Il » n'est plus, Dieu puissant, votre plus » noble ouvrage n'est plus; car un » père vertueux est votre vivante & » sainte image! Béni soyez-vous, ô » mon père! & du séjour des justes, » jettez un regard propice sur votre » infortuné fils. Amen ».

Cet ouvrage offre une image touchante des mœurs champêtres; il respire la vertu & l'humanité. On y trouve des descriptions riantes & gracieuses, des détails d'une naïveté charmante, des traits pleins de sentiment & d'énergie; mais l'intérêt de

la narration est sans cesse affoibli par des longueurs & des digressions inutiles, par une foule de minuties, de circonstances basses, frivoles & puériles, auxquelles l'auteur s'efforce de donner une importance ridicule.

Un autre défaut non moins essentiel est une affectation de philosophie, une manie de moraliser & de disserter très-contraire à la nature du sujet, qui demandoit le ton le plus simple. A l'occasion d'un maître d'école, qui, quoique marié, remplissoit ses fonctions avec zèle, M. *Retif* déclame contre le célibat des prêtres avec une hardiesse indécente. Un vieux paysan parle comme le plus profond politique du danger qu'il y a de charger les peuples d'impôts. Tous les acteurs de cette histoire, qui ne sont que des marchands & des laboureurs, s'érigent en autant de philosophes qui exposent & soutiennent leurs systêmes avec beaucoup de morgue & surtout très-longuement. Le héros de l'ouvrage, entr'autres, est un éternel raisonneur, & son fils lui fait dire

quelquefois bien des sottises. Par exemple, ce bon laboureur, qui n'avoit demeuré que peu de temps à Paris dans sa jeunesse, fait un éloge pompeux de cette ville en homme qui la connoît parfaitement ; & selon lui, un des plus grands avantages que procure le séjour de Paris, est de présenter à ses habitans *un livre toujours ouvert, où ils peuvent lire toute la journée, s'ils n'ont rien à faire, en parcourant sur les quais les marchands de vieux livres.* Dans un autre endroit, ce vertueux père de famille tient à sa femme un discours fort long sur l'autorité d'un mari, qui n'est qu'une ridicule paraphrase des léçons d'obéissance qu'*Arnolphe* donne à *Agnès* dans l'*Ecole des femmes.*

Enfin ce qui contribue beaucoup à diminuer le prix & le mérite de cette production, c'est la négligence du style qui est foible, lâche & incorrect. L'auteur auroit dû s'interdire une infinité d'expressions triviales ou inusitées qui défigurent son ouvrage, telles que *desirations*, *affutiaux*, *va-*

percent la foule * pour aller offrir au vrai mérite ces justes tributs d'éloges qui sont la plus flatteuse récompense des talens. Leurs vœux sont pleinement satisfaits ; depuis long-temps le sallon n'a été aussi riche, aussi brillant, aussi fécond en tableaux d'histoire. Plusieurs circonstances y ont contribué ; mais la plus importante, comme la plus glorieuse, est l'encouragement que notre jeune monarque ne cesse d'accorder aux arts, malgré les soins belliqueux qu'exigent l'honneur de sa couronne, la défense de ses sujets, & la gloire du pavillon françois victorieux & respecté sur l'un & l'autre hémisphère. Cette année, comme au dernier sallon, vous avez remarqué, Monsieur, quatre statues

* Que les portes du sallon soient ouvertes indistinctement le jour de Saint-Louis, comme celles des maisons royales, c'est l'usage ; mais, passé ce jour, n'est-il pas indécent d'y voir pulluler la plus vile populace, qui augmente la foule & souvent en profite ? Il seroit à desirer, pour le bon ordre, qu'on en refusât l'entrée à toutes les personnes qui ne sont admises ni aux spectacles, ni aux jardins des maisons royales.

de marbre de six pieds de proportion, & dix grands tableaux d'histoire exécutés pour le roi ; de tels ouvrages sont bien capables d'entretenir la flamme du génie parmi les artistes, & de maintenir la réputation de l'école françoise.

Indépendamment des ouvrages que je viens de citer, le sallon réunit les plus heureuses productions des trois arts qui ont pour but l'imitation de la nature ; mais dans cette brillante exposition tout est-il également digne des mêmes éloges ? Non, sans doute, & les poésies légères de *Chapelle* & *Chaulieu*, n'ont pas autant de droits à notre admiration que les chefs-d'œuvres immortels de *Corneille* & *Racine* ; d'ailleurs vous connoissez cet arrêt terrible que le législateur du parnasse françois a prononcé contre les froids rimeurs.

Il n'est point de dégré du médiocre au pire.

Cet arrêt peut s'appliquer également à ceux qui cultivent les beaux arts *invitâ Minervâ* ; mais plus cette déci-

ſion eſt ſévère, & plus on doit avoir de circonſpection pour prononcer ſur leurs ouvrages. Auſſi ne craignez pas, Monſieur, que pour mes obſervations ſur le ſallon je m'en rapporte à mes foibles lumières : *les artiſtes ſont les vrais juges des arts*, obſerve judicieuſement un des plus beaux génies de l'école Françoiſe * ; c'eſt pourquoi j'ai conſulté des artiſtes éclairés, impartiaux, & zélés pour la gloire & la perfection des arts qu'ils profeſſent.

Je ne vous rendrai compte d'aucune des brochures dont le public eſt inondé ; mais j'aurai occaſion de vous faire remarquer par des guillemets le ſtyle ſatirique & inſultant des unes, l'engouement ridicule des autres, & la partialité qui les caractériſent preſque toutes.

C'eſt dans la cour qui précède le ſallon que ſont placées les quatre figures en marbre élevées à la mémoire de ces hommes célèbres que n'effacent point les plus beaux génies d'Athènes & de Rome, & qu'aucune contrée de l'Europe n'eſt en état d'op-

* M. *Cochin*, Voyage d'Italie.

poser à la France. Emule de l'Académie françoise, celle de Peinture rend hommage à la nation en nous retraçant les traits des grands hommes qui l'ont illustrée, & cet hommage a quelque chose de plus imposant, de plus majestueux que ces amplifications froides & verbeuses que chaque année voit éclorre & tomber dans l'oubli.

Parmi les dix tableaux exécutés pour le roi il en est deux dont les sujets sont tirés de notre histoire; mais ne seroit-il pas à desirer qu'il y en eût davantage? Pour célébrer des actions éclatantes serions-nous donc réduits à les aller chercher dans l'histoire des anciens peuples, dont la religion & les mœurs ont si peu de rapport avec nous, & feroit-on l'injure à ma patrie de croire que la bravoure, l'humanité, le courage, le patriotisme, la bienfaisance, & les autres vertus civiles ou militaires lui sont plus étrangères qu'aux Grecs ou aux Romains? Ne seroit-il pas mille fois plus agréable pour des François de voir représenter sur la

toile les actions mémorables de leurs ancêtres, que celles des *Popilius*, *Metellus*, *Régulus*, *Jubellius*, & autres noms en *us*? D'ailleurs un tableau d'histoire doit être envisagé comme un poëme & avoir un but moral; nous aurons occasion d'examiner celui que renferme chacun de ces tableaux. Je commencerai par ceux dont les sujets sont pris dans les fastes de la nation; ils doivent nous intéresser plus particulièrement encore dans ce moment où tant de braves François, conduits par la victoire, affrontent gaîment les plus affreux périls pour donner au prince & à la patrie de nouvelles preuves de leur amour & de ce courage qui ne s'est jamais démenti.

Ces deux tableaux sont placés à droite en entrant; l'un représente *l'action courageuse d'*Eustache de Saint-Pierre *au siège de Calais*, & l'autre, *le président* Molé *saisi par les factieux au tems des guerres de la fronde*. Vous vous rappellez, Monsieur, quel fut l'enthousiasme qu'occasionna la tragédie du *Siège de Calais*, malgré l'âpreté du

ſtyle & les défauts de la pièce; quels euſſent été les tranſports de la nation ſi l'un de nos ſublimes tragiques avoit dérobé ce ſujet à la muſe de *du Belloy !* Peut-être que laſſé de rebattre ſans ceſſe les ſentiers de la mithologie, & de reproduire juſqu'à la ſatiété l'abſurde fataliſme des Grecs, *Melpomène* enfin ne rougira plus de faire entendre à des François les accens tragiques & majeſtueux des héros de cette nation; mais pourra-t-elle ſe flatter alors de voir renaître les *Corneille*, les *Racine*, les *Crébillon*, les *Voltaire?* Ne calomnions point la poſtérité; formons des vœux, & retournons au ſallon.

Le tableau d'*Euſtache de Saint-Pierre* eſt peint par M. *Berthellemy*; c'eſt la ſeconde fois que cet artiſte traite le même ſujet; & il étoit difficile de ne pas ſe répéter dans la compoſition; celle-ci eſt toute différente de la première, & prouve la fécondité de l'auteur. La ſcène ſe paſſe dans la tente d'*Edouard*; l'artiſte a choiſi le moment où la reine ſe jette aux genoux du monarque Anglois pour fléchir ſon courroux & obtenir la

grace des six généreux François qui se dévouent pour leur patrie. Malgré les critiques qu'on a faites de ce tableau il mérite des éloges; l'ordonnance en est pittoresque, le dessin correct, la touche libre & facile. *Edouard* ne devoit point » *exprimer la magnanimité* », puisqu'il ne respiroit que la vengeance. Ce qu'on pourroit reprocher à l'artiste seroit de n'avoir point mis assez de dégradations dans ses figures, & d'avoir négligé l'harmonie qui résulte du clair-obscur & de la perspective aërienne. On est généralement plus satisfait de son tableau du *Martyr de saint Pierre*, dont nous aurons occasion de parler; mais aucun des ouvrages de M. *Berthellemy* ne me fera conclure » qu'*il travestit son art en un* » *métier*, & qu'*il l'exerce avec le même* » *outil* ». Lorsqu'on fait l'analyse des ouvrages d'un artiste estimable, on devroit s'interdir de pareilles expressions, qui ne sont honnêtes » *ni pour* » *la forme*, *ni pour le ton* ».

Le Président Molé *saisi par les factieux* fait le plus grand honneur au génie de M. *Vincent*; aussi la critique

ne lui pardonne-t-elle pas aisément les beautés qui étincellent dans ce tableau. Ce sujet rappelle ces vénérables Consuls qui n'opposèrent qu'une fermeté stoïque à l'intrépide audace des Gaulois, lorsque, conduits par *Brennus*, ils portèrent à Rome la terreur & l'effroi 388 ans avant l'ère chrétienne. La figure noble & majestueuse du président *Molé* forme un contraste piquant avec la fureur outrageante des factieux ; les autres magistrats qu'on entraîne, la foule du peuple qui se précipite sur leurs traces, des femmes renversées sur le passage des satellites, tout peint la confusion, le désordre & le trouble qu'occasionne une guerre civile. On remarque dans les têtes une expression mâle, une touche fière, un caractère énergique, & l'on peut croire, en voyant ce tableau, que M. *Vincent* pourra s'égaler un jour aux plus grands maîtres ; mais on ne croira peut être pas aussi facilement que ce même tableau soit « *un chef-d'œuvre accompli* », parce que l'auteur a trop négligé la magie du clair-obscur, & l'illusion que de-

vroit produire l'une & l'autre perspective. Cela n'empêche pas que ce morceau ne soit un des plus intéressans du sallon, parce qu'il a été conçu & exécuté avec la chaleur & la fougue impétueuse qu'exige l'action qu'il représente, &, ce qu'il y a d'assez singulier, c'est un des reproches qu'on a fait à l'auteur! mais devoit-il employer dans un pareil sujet cette touche molle & ce ton glacial qu'offrent ces productions insipides, froidement soumises aux règles, mais désavouées par le génie?

Celui des tableaux d'histoire qui réunit le plus de suffrages, fixe plus agréablement les yeux des amateurs, & paroît généralement le plus admiré, est celui d'*Hector qui détermine Pâris à prendre les armes pour la défense de sa patrie*. Il a été peint à Rome par M. *Vien*; mais nous y reviendrons, ainsi qu'aux autres tableaux d'histoire, après avoir examiné ceux qui sont exécutés pour le roi, sans nous asservir à suivre les rangs que leurs auteurs occupent à l'Académie.

On voit à gauche en entrant deux

tableaux de M. *du Rameau*; le premier repréſente *la Piété filiale de Cléobis & Biton*. Ces deux frères, voyant que les bœufs qui devoient traîner le char de leur mère, grande prêtreſſe de *Junon*, tardoient trop à venir, s'attelèrent eux-mêmes, & la conduiſirent au temple. Touchée de cette marque de tendreſſe, leur mère ſupplia la déeſſe d'accorder à ſes fils le plus grand bien que les hommes puiſſent recevoir des dieux; après avoir ſoupé avec leur mére, ces deux frères ſe couchèrent paiſiblement, & le lendemain ils furent trouvés morts dans leur lit. Je me rappelle bien, Monſieur, que *Cicéron* rapporte ce trait dans ſes *Tuſculanes*, mais je doute fort qu'il ſoit très-propre à encourager la pratique de la piété filiale. Toutes les religions ont fait regarder la vie comme un préſent des dieux, & toutes, au contraire, ont fait enviſager la mort imprévue comme une punition ou une vengeance du ciel; l'hiſtoire ſacrée & profane fourmillent d'exemples de ce que j'avance. Par quel motif M.

du Rameau a-t-il préféré un ſujet auſſi étrange à mille autres plus intéreſſans, auſſi pittoreſques, & dont le but moral n'eût pas ouvertement contredit toutes les idées reçues* ? Ce tableau d'ailleurs eſt d'un grand ſtyle, d'une belle ordonnance, d'un très-bon goût de deſſin, la couleur en eſt vigoureuſe, la touche moëlleuſe & large ; mais on n'y remarque pas cet accord harmonieux qui ſatisfait l'œil par des oppoſitions ménagées avec art, ſans néanmoins produire trop d'indéciſion dans les acceſſoires. On deſireroit encore que M. *du Rameau* eût donné à la prêtreſſe une attitude plus noble, plus impoſante, plus

* Il n'y a qu'un farouche & ſombre attrabilaire qui puiſſe calomnier la vie, & regarder la mort comme un bienfait du ciel ; non-ſeulement cette triſte opinion eſt directement contraire au décalogue, mais elle ſemble faire l'apologie du ſuicide. Les hiſtoriens ſacrés, & même les mithologiſtes, nous offrent pluſieurs exemples d'hommes enlevés au ciel, mais ſans perdre la vie, ce qu'on enviſage alors comme une récompenſe ; au lieu qu'un homme frappé de mort préſente toujours l'idée d'un châtiment terrible.

digne de ſon miniſtère ; on ajoute que l'auteur n'a pas réfléchi ſur le rapport qu'il doit y avoir entre l'âge de la mère, & celui de ſes fils. J'imagine qu'ils devoient être forts & vigoureux pour pouvoir traîner un tel char ! J'ignore auſſi pourquoi l'artiſte les a repréſentés preſque nuds, je crains que ce ne ſoit un défaut de convenance. Les fonctions de grands prêtres & de ſacrificateurs chez les Grecs, comme chez les Romains, étoient ordinairement remplies par les perſonnes les plus diſtinguées de la nation, & il n'y avoit guères que les eſclaves & les gens de la dernière claſſe qui fuſſent ſans vétemens ; pourquoi donc nous offrir dans cet état les fils d'une grande prêtreſſe ? Indépendamment de cette remarque, n'y a-t-il pas quelque choſe d'indécent de voir deux jeunes hommes, qui ſemblent ſortir de l'arêne, conduire au temple de la chaſte *Junon* la grave prêtreſſe de cette divinité ?

Le ſecond tableau de M. *du Rameau* repréſente le *Combat d'Entelle & de Darès*. Ce ſujet eſt tiré du cinquième

livre de l'*Enéïde*. Après la mort d'*Anchise*, *Enée* faisant célébrer chez le roi *Aceste* des jeux funèbres pour honorer la mémoire de son père, sépare les deux athlètes pour sauver *Darès* de la fureur du vieux *Entelle*. Ce vieillard intrépide annonce par son caractère, son attitude, & l'expression nerveuse de son corps, la force & la vigueur impétueuse qui le fait triompher de son adversaire, qu'on emporte blessé, tandis qu'*Enée* s'oppose lui-même à la courageuse férocité de ce redoutable athlète. Un dessin fier & ressenti, une touche mâle & ferme, beaucoup de mouvement & de chaleur dans l'action, de la grandeur dans les idées, de l'énergie dans l'exécution: voilà ce qu'on remarque dans ce tableau. Ce qu'on y desireroit seroit plus de richesse dans les fonds, plus de personnages sur la scène, sans nuire aux principaux acteurs, & moins d'affectation à prononcer les muscles qui doivent toujours ne paroître que recouverts de la peau. Les froids critiques de ce tableau paroissent n'avoir

jamais pris d'autre idée des jeux barbares qu'on célébroit chez les anciens que dans les ballets de l'opéra de *Castor*. J'avoue qu'on ne voit guères le rapport que ces spectacles révoltans peuvent avoir avec nos mœurs, mais on ne doit pas savoir moins de gré au génie de M. *du Rameau* de nous avoir retracé sur la toile l'horreur que de pareils sujets sont faits pour inspirer ; cela peut servir à faire le parallèle des spectacles des anciens avec ceux des modernes.

La veuve de Germanicus, Agrippine, arrive à Brindes portant l'urne qui renferme les cendres de son époux.

Ce sujet est peint par M. *Renou* ; la composition en est sage, le dessin un peu froid, mais assez correct ; on y remarque encore de l'intelligence dans la perspective aërienne & de l'harmonie dans l'effet, mais cela ne suffit pas pour décider que ce tableau est » *un des meilleurs du sallon* ». Je conviendrai, si l'on veut, que M. *Vien* » *a donné cette année l'a-mi-la pour le* » *ton de couleur à tous ses confrères* » ; mais on conviendra sûrement aussi

qu'ils n'ont pas tous l'oreille juste ! Quoi qu'il en soit, je n'entreprendrai point de décider si, dans le tableau de M. *Renou*, » *la nature parle* » *en vers ou en prose* », parce que le point essentiel est d'animer la toile, de donner à ses personnages le sentiment & la dignité qui leur convient, sans s'embarrasser s'ils sont de la *prose* ou des *vers* ; mais quelque langage qu'ils tiennent dans le tableau de M. *Renou*, on desirerait qu'ils eussent plus de grandeur dans le caractère, de noblesse dans l'expression, & de grace dans les attitudes.

Après avoir examiné des sujets tristes, des scènes d'horreur, reposons nos yeux sur un acte de clémence. *Métellus sauvé par son fils* est le sujet qu'a choisi M. *Brenet*. On sait qu'*Octave*, après avoir souillé les premières années de son règne par les proscriptions du triumvirat, chercha plus d'une fois à mériter l'estime des Romains par la clémence ; mais la politique y eut souvent beaucoup de part. Dans le sujet traité par M. *Brenet* on peut remarquer qu'*Octave* fait taire son

ſon reſſentiment pour conſerver un brave officier & en acquérir un autre. Vous connoiſſez, Monſieur, ce trait d'hiſtoire, & la noble confiance avec laquelle le fils de *Metellus* demanda & obtint la grace de ſon père; cette action généreuſe pourroit s'appeller à plus juſte titre *piété filiale*, que la révoltante hiſtoire de *Cleobis & Biton*.

Lorſqu'un peintre d'hiſtoire eſt coloriſte, qu'il joint à un grand ſtyle un deſſin correct, un goût ſûr, & que le génie préſide à ſes compoſitions, il eſt aſſuré d'obtenir les ſuffrages du public & des amateurs: tel eſt M. *Brenet*, chacun de ſes tableaux porte l'empreinte du vrai mérite. Il en a donné des preuves dans pluſieurs ouvrages aux précédentes expoſitions; on ſe rappelle avec plaiſir *les Ambaſſadeurs du vieux de la Montagne*, *Creſſinus cité devant un Edile*, *la mort de Dugueſclin*. Le tableau de *Metellus* offre le même ton de couleur & la même fermeté de touche; le grouppe où ce vieillard

est reconnu par son fils, renferme de grandes beautés; on croit entendre celui-ci dire à l'empereur: « *César*, » mon père fut ton ennemi, la fortune » te rend aujourd'hui l'arbitre de son » sort, pardonne lui à cause de moi, » ou donne moi la mort avec lui ». Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas mis plus de noblesse & de majesté dans la figure d'*Octave*. Je vais me permettre encore une autre observation relative au costume. Les Romains qui composent le conseil de l'empereur paroissent être vêtus de la toge; pourquoi donc le fils de *Metellus*, qui étoit au nombre des juges, ne porte-t-il pas le même vêtement? Le casque & la cuirasse dont il est revêtu le feroient prendre, au premier coup-d'œil, pour un des soldats qui conduisent le prisonnier. Si ces taches déparent un peu ce tableau elles n'empêchent pas que dans tout le reste on ne reconnoisse le cachet d'un grand maître.

On a placé à côté de ce tableau le portrait en pied de M. le comte

d'Artois dont nous parlerons à la suite des tableaux d'histoire. Au-dessus de ce portrait, on voit *la mort de Calanus, philosophe Indien.*

Tourmenté d'une colique violente, à l'âge de 83 ans, *Calanus* n'eut pas le courage d'en supporter la douleur, & résolut de terminer une longue vie qu'il avoit passée sans aucune incommodité; mais si la pusillanimité ne lui permit pas de braver une douleur, peut-être passagère, il voulut au moins en se donnant la mort que les apprêts fastueux d'une pompe funèbre laissassent après lui une haute idée de son charlatanisme philosophique. *Calanus* qui avoit suivi *Alexandre* dans son expédition des Indes, le pria d'ordonner les préparatifs de sa mort, & ce prince qui l'aimoit beaucoup ne céda qu'avec peine à ses instances. Il lui fit dresser un bûcher, couvert d'un tapis précieux, & sur lequel on répandit des parfums; après que le conquérant de l'Inde eut rangé son armée en bataille autour du bûcher, *Calanus* y monta couronné de fleurs,

deur d'ame, la fermeté de courage; & cet enthousiasme héroïque auquel rien n'étoit capable de résister. Mais souvent aussi ce même enthousiasme devint féroce, & conduisit ces fiers républicains à violer les droits les plus sacrés de la nature. Je n'ose citer l'exemple de *Lucius Brutus* qui fit trancher la tête à ses deux fils; peut-être répondroit-on que cette sévérité barbare étoit nécessaire pour maintenir la république naissante contre les efforts de la tyrannie; mais le meurtrier de *César*, le farouche *Brutus* qui, pour encourager les assassins de son père, lui plonge le poignard dans le sein, pourroit-il trouver des apologistes? Quelles étranges vertus que celles qui commandent le parricide! Si *César* devoit périr, étoit-ce de la main de son fils? La résolution courageuse de *Regulus* n'offre point d'image aussi révoltante. Il quitte sa famille, s'embarque pour aller souffrir une mort affreuse, content d'avoir procuré le bonheur de sa patrie; un peuple immense lui sert de cortège

& le comble de bénédictions ; son départ est un triomphe ; il jouit d'avance de toute la gloire que cette action lui prépare dans les siècles à venir. L'honneur chez les François a produit des traits de courage aussi dignes de notre admiration ; sans remonter à des siècles reculés, on peut opposer à la mort de *Regulus* celle du chevalier *d'Assas*. Ce brave officier n'eut pour témoin de son dévouement héroïque que le silence & les ombres de la nuit.

Notre armée craint d'être surprise près de *Clostercamp*, & le chevalier *d'Assas* est commandé pour aller à la découverte ; il part avec quelques soldats du régiment d'Auvergne, marche long-temps dans les ténèbres, entend du bruit, fait arrêter sa troupe, & s'avance seul pour être moins apperçu. Après avoir fait quelques pas il tombe dans une embuscade, on le saisit, & de toutes parts le fer meurtrier le menace & le presse ; une voix se fait entendre à demi-bas : *si tu parle, tu es mort. D'Assas* pouvoit,

une réponse positive. Un ambassadeur seroit aujourd'hui fort mal reçu d'un souverain en lui parlant avec autant d'audace ; mais le sénat Romain avoit alors un tel ascendant sur tous les princes, qu'*Anthiochus*, intimidé, promit de donner la paix à *Ptolémée*, roi d'Egypte, dont il dévastoit les états.

Ce tableau a été loué & critiqué avec une prévention ridicule ; les enthousiastes le trouvent *sublime*, les détracteurs ferment les yeux sur les parties estimables qu'il renferme, pour ne relever que les défauts : tâchons d'être plus justes. On remarque dans ce sujet un dessin correct, un trait pur, une touche moëleuse & un pinceau suave ; les draperies sont d'un bon choix, les pieds & les mains annoncent un artiste qui connoît la nature, & sait la rendre avec beaucoup de vérité ; mais il faut convenir aussi que la composition en est froide, l'exécution monotone, privée d'effet & d'harmonie ; on ne trouve point dans les têtes ce caractère mâle

& sévère que nous offrent les monumens de Rome, & qu'on exigeroit plus particulièrement encore dans ce tableau. Le Romain n'annonce pas cette fierté imposante qui devroit être analogue à son action, & l'attitude équivoque du licteur, qui est accroupi derrière lui, a donné matière à beaucoup de mauvaises plaisanteries; mais il seroit injuste d'apprécier le mérite de M. *Lagrenée* sur cette composition. Ses deux sujets des *Amours* & des *Graces* sont plus dignes de sa réputation; nous nous y arrêterons avec complaisance, ainsi qu'à ses petits tableaux.

La fermeté de Jubellius Taurea, qu'on voit au-dessus du précédent est de M. *Lagrenée* le jeune, frère du précédent. Je crois qu'il seroit difficile de trouver un sujet plus barbare, plus atroce, plus révoltant que celui-ci. Que le consul *Fulvius Flaccus* ait condamné le sénateur *Jubellius* à subir le châtiment que sa révolte lui avoit attiré, & que ce dernier, pour se soustraire à une mort honteuse, ait

prévenu son supplice, je pourrois être frappé de son courage; mais que le consul ait ordre de suspendre l'exécution, & que ce furieux, auquel, peut-être, on avoit dessein de faire grace, poignarde sans pitié sa femme, ses enfans, & se tue lui-même, je ne vois alors qu'un assassin farouche qui me fait horreur. Il est des traits de cruauté dont l'histoire est obligée de conserver le souvenir, mais qui ne devroient jamais souiller les fastes de la peinture, sur-tout lorsqu'ils n'offrent aucun événement important, aucun but moral, aucune leçon pour la postérité. Quoi qu'il en soit, M. *Lagrenée* le jeune a répandu de la chaleur & de l'énergie dans sa composition; mais ce sujet en exigeoit infiniment davantage, & cette horrible scène devroit porter dans l'ame des spectateurs la pitié, la fureur & l'effroi; un ton de couleur plus soutenu, plus vrai, un effet plus pittoresque, avec des oppositions ménagées avec art auroient pu y contribuer; mais, plus que tout cela, l'en-

thousiasme poétique & l'obligation indispensable de se pénétrer de son sujet, suivant ce précepte d'*Horace* :

. . . . Si vis me flere dolendum est
Primum ipsi tibi.

M. *Lagrenée* le jeune justifie beaucoup mieux sa réputation dans ses petits sujets & dans ses dessins. Venons au tableau de M. *Vien*; c'est au salon un redoutable voisin.

Je crois vous avoir dit, Monsieur, que ce superbe tableau a pour sujet *Hector qui engage Pâris à prendre les armes pour la défense de Troyes*; il est tiré du sixième livre de l'*Iliade*. La scène se passe dans le palais de *Pâris*. Ce jeune prince est représenté debout auprès d'*Hélène*, les bras croisés, pour indiquer l'inaction, & les yeux fixés sur son armure ; *Hector* arrive & lui reproche sa lâche indolence. Une composition noble & sage, un dessin pur, moëleux & correct, un ton de couleur étonnant, un effet harmonieux, voilà des beautés qui sé-

duiront toujours les vrais connoisseurs; mais ils voyent avec regret que le principal personnage n'offre pas les traits & l'aspect imposant du rival d'*Achille*. Est-ce là ce redoutable *Hector* dont la beauté égaloit le courage? dont l'aspect menaçant portoit l'épouvante parmi les Grecs: où sont ces armes effrayantes, cet immense bouclier, cette énorme pique qu'il tenoit à la main en entrant au palais de *Pâris?* Je vois que pour peindre les héros d'*Homère*, il faudroit avoir quelqu'étincelle de son génie; & céla me rappelle le mot de *Bouchardon* après la lecture de ce poëte sublime. Je n'ose parler de la figure d'*Hélène*; y reconnoît-on ces charmes, ces graces, cette noblesse, cette majesté, ce port d'une déesse qui rendoient son infidélité excusable même aux yeux de *Priam* & de sa cour, malgré les maux affreux dont elle étoit la cause? Mais, je le répete, les beautés dans *Homère* sont de nature à n'être jamais égalées par aucune espèce de traduction. Contentons-

nous de celles que M. *Vien* a répandues dans son tableau, qui ajoute beaucoup à la réputation de son auteur.

J'aurois, Monsieur, le plus grand empressement à vous faire connoître les ouvrages d'un jeune artiste nouvellement agréé, qui annonce dans le genre de l'histoire des dispositions rares & des talens qui font concevoir la plus haute espérance; mais la crainte de passer les bornes que je me suis prescrites m'oblige à remettre la suite de mes observations sur le salon. Ce sera l'objet d'une autre lettre qui paroîtra incessamment.

Je suis, &c.

Paris, ce 24 septembre 1779.



LETTRE III.

Lettre de plusieurs abonnés du Mercure aux rédacteurs de la partie littéraire de ce Journal.

MESSIEURS,

VOUS nous avez jettés dans un embarras épouvantable ; nous vous supplions de nous en tirer. Jusqu'ici le *Mercure* avoit été la règle de notre croyance sur les matières littéraires ; mais aujourd'hui nous est-il possible de former un jugement d'après ses décisions ? Voilà quatre *Mercures* que nous recevons, & tous quatre se contredisent. Le premier nous assure que le dithyrambe est un chef-d'œuvre remarquable par la *pompe des idées*, *par la sublimité des images*, & *la richesse des expressions*. Huit jours après nous recevons un second arrêt qui casse le premier. Par ce nouveau decret, il est décidé qu'il n'y a ni rime ni raison dans le dithyrambe, que c'est *l'ou-*

vrage d'un écolier, qui, en dépit d'*Apollon*, rimaille, à l'aide de son *Richelet*, enchevêtre dans ses lignes rimées de toute grandeur des mots vuides de sens, de pompeux galimathias. Cette nouvelle décision nous avoit paru d'autant plus véritable qu'elle s'accordoit parfaitement avec celle de tous les Journalistes, & avec l'opinion publique. Mais huit jours après, nous recevons un troisième *Mercure*, où le modeste auteur du dithyrambe dit fort clairement qu'il n'est point un *jeune homme*, mais un célèbre académicien, qu'il ne s'est déterminé à faire l'éloge de *Voltaire* que dans la crainte qu'il ne se trouvât personne capable de louer dignement ce grand homme, que sa pièce est vraiment un chef-d'œuvre, & sur-tout que ces six vers,

Dans *les caveaux sacrés*, dernier séjour des rois;
Un écho lamentable a retenti trois fois.
Trois fois *sous la noirceur* des voutes sépulchrales,
S'élevant du milieu de ces *tombes royales*;

Une voix a redit dans ce *morne séjour*,
»Le chantre de *Henri* vient de perdre le jour*».

Que ces ces *six vers*, dis-je, *sont des plus beaux qu'on ait faits dans notre langue*. Cette assertion, par exemple, nous avoit paru un peu forte, & nous sommes restés confondus quand nous avons réfléchi que *Boileau*, *Racine*, *Voltaire*, n'avoient rien fait de plus beau que ces six vers. Heureusement le *Mercure* suivant nous a dit de n'en rien croire. Mais, Messieurs, dans cette contrariété d'opinions comment se fixer? c'est à vous seuls que nous avons donné notre confiance. Dites-nous donc, de ces quatre, QUEL EST LE BON MERCURE?

Nous avons l'honneur d'être, &c.

* Voyez la critique qu'on a faite de ces six vers dans le Nº 27 de l'Année littéraire, tome VI, page 8.



Vers à Monsieur & Madame du Metz du Rônay, *sur la naissance de leur fils.*

Charmans époux, les dieux propices
Avoient formé vos tendres nœuds;
Et pour vous combler de délices,
Le ciel donne un fils à vos vœux.

Ce fils cher à votre tendresse,
Sur vos pas vient semer les fleurs:
Nourri du lait de la sagesse *,
Il la puisera dans vos cœurs.

Oui, pour vous souhaiter ensemble
De l'himen les heureux fruits,
Que le nouveau né vous ressemble;
Tous nos vœux seront accomplis.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Prospectus des Œuvres de M. Gessner.
» De toutes les poésies qui ont paru » depuis *Théocrite* & *Virgile* jusqu'à » nos jours, il n'y en a aucunes qui

* Madame *du Metz* nourrit elle-même son enfant.

» offrent des ſituations plus pittoreſ-
» ques, & des tableaux plus intéreſſans
» que les idylles de M. *Geſſner*. Il n'y
» en a aucunes qui nous peignent avec
» des couleurs plus ſéduiſantes les
» mœurs douces & pures des premiers
» ſiècles du monde.

» C'eſt dans ces temps heureux,
» qui n'exiſtent plus que dans notre
» imagination, que le poëte s'eſt
» tranſporté ; il n'a écouté que les
» ſentimens de ſon cœur. La vertu
» & l'innocence ont accordé ſa lyre ;
» les graces naïves & l'amour pur &
» chaſte ont conduit ſa plume. Si
» quelquefois ſa muſe s'égare & ba-
» dine, *toujours douce & timide*, elle
» s'arrête au but poſé par la décence,
» & ne le franchit jamais.

» C'eſt au travail & au goût de
» M. *Hubert* que nous devons le plaiſir
» d'entendre un ouvrage que les
» muſes ont dicté dans une langue
» étrangère ; c'eſt ſon élégante tra-
» duction que nous donnerons avec
» les eſtampes que nous annonçons au
» public ». M. *le Barbier* l'aîné, peintre,
eſt l'auteur des deſſins qui ſeront

gravés pour cette collection ; il s'est attaché à suivre le style plein de grace de l'antique, dont il a fait une étude particulière pendant son séjour en Italie.

A la fin de chaque discours il y aura un cul-de-lampe analogue au sujet ; mais comme il faudroit trop de temps pour completter tout l'ouvrage avant de le publier, & que d'ailleurs les frais d'une pareille édition sont immenses, nous le donnerons par cahiers de six sujets, de deux mois en deux mois, avec le discours relatif à chacun ; nous ménagerons par là de nouveaux plaisirs à nos souscripteurs.

Les deux premiers volumes seront composés de 64 sujets ; c'est-à-dire de 32 par chacun, & coûteront ensemble 96 liv.

L'on payera 9 liv. en souscrivant, 9 liv. en recevant le premier cahier, & ainsi de suite, jusques & compris la neuvième livraison, & l'on ne payera que 6 liv. en recevant le dixième pour le onzième qui ne sera que de quatre sujets.

A l'égard du troisième volume, où

phie *mathématique*, la géographie *physique* & la géographie *politique* ancienne de l'Italie.

La seconde présente l'analyse *chronologique* & *historique* des principaux états qui ont existé & qui existent encore en Italie; avec un précis raisonné, du GOUVERNEMENT *politique*, militaire, &c. de la RELIGION, des MŒURS & USAGES, &c. &c. des Romains.

La troisième est la géographie moderne, ou l'état actuel de l'Italie. Ce volume sera accompagné d'un cahier de cartes & de tableaux nécessaires à l'étude de la géographie & à l'histoire de cette partie importante de l'Europe.

Pour MM. les souscripteurs, chaque cahier de huit à neuf feuilles est du prix de 24 s... Chaque carte & tableau d'une feuille, de 8 s.... (Les seuls tableaux géochronographiques, formés de deux feuilles, & exigeant un bien plus grand travail, étant payés le double).

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Éloge de Louis, *Dauphin de France, père du roi, par M.* Soret, *avocat en parlement, de la Société royale des sciences & belles-lettres de Nancy. A Paris, chez la veuve* Hérissant, *imprimeur-libraire, rue Neuve Notre-Dame à la croix d'or, brochure de 102 pages; prix 1 liv. 4 s.*

On a vu quelquefois, Monsieur des *Tartuffes*, qui, par un rafinement d'hypocrisie, affectoient de s'envelopper du voile de l'anonyme, tandis qu'ils faisoient imprimer dans tous les papiers publics, étrangers & nationaux, & les bonnes actions que l'orgueil avoit pu leur arracher, &

quelques-unes mêmes auxquelles ils n'avoient jamais songé. Mais ces honteux artifices, fruits ordinaires d'une philosophie orgueilleuse, sont indignes d'une vertu solide & véritable. Aussi les respectables citoyens qui offrent un prix si riche au plus éloquent panégyriste du dauphin, ne faisant le bien que pour le seul plaisir de le faire, ne recherchant d'autres applaudissemens que ceux de leur conscience, ont-ils voulu que leurs noms fût un mystère impénétrable, non-seulement au public, mais encore à ceux qui se disputent la couronne enrichie par les dons de ces généreux citoyens.

Cette modestie si rare, & qui forme un si beau contraste avec l'emphase des trompettes philosophiques dans la proclamation du *prétendu don de M. d'Alembert* *, cette modestie, dis-je, est cependant devenue un sujet de dérision pour quelques-uns des athletes qui voudroient s'égayer aux dépens

* Je dis *prétendu*, voyez-en la raison dans le N° 29, tom. VI, pag. 219.

de la *société inconnue*. Piqués, sans doute, de n'avoir point obtenu la couronne qu'ils croyoient mériter, ils semblent vouloir faire expier à la société même la sévérité des juges qu'elle avoit honorés de sa confiance.

M. *Soret* lui-même, peu sensible à la distinction flatteuse que son discours a obtenu, se plaint un peu amèrement de n'avoir eu que *l'avantage inutile de rester maître d'un champ aride & stérile, où le laurier ne croissoit point*. Eh ! pourquoi ne l'a-t-il pas cultivé avec plus de soins & d'intelligence ? Croit-il qu'il en est de ce nouveau *champ* littéraire comme de celui où le *laurier renaissant, fidele à M. de la Harpe*, croît tous les ans de lui-même & sans culture ?

Les juges de M. *Soret* avoient trouvé l'exorde & la seconde partie de son discours trop défectueux & trop foibles pour mériter les honneurs du prix : M. *Soret* ne manque pas d'accuser le goût de ses juges. C'est précisément la plus belle partie de son ouvrage qu'ils ont eu la mal-adresse de blâmer ; & ce n'est pas lui seul

qui le dit ; ce ſont encore *des amis plus habiles que lui qu'il avoit conſultés.* *Boileau* nous a fait connoître depuis long-temps cette ingénieuſe reſſource de l'amour propre. Critiquez, diſoit-il, un vers, un mot dans l'ouvrage d'un poëte, il vous répondra, *c'eſt le plus bel endroit, tout le monde l'admire.*

Cependant M. *Soret* ne ſe laiſſe pas aveugler par l'amour paternel, autant que le poëte dont *Boileau* diſoit :

Qu'un mot dans ſon ouvrage ait paru vous bleſſer,
C'eſt un titre chez lui pour ne point l'effacer.

Le prudent panégyriſte du dauphin, profitant des conſeils de ces juges, dont il feint aujourd'hui de mépriſer le goût, a fait, dans cette ſeconde partie ſur-tout qui lui avoit paru ſi parfaite, un grand nombre de corrections heureuſes, auxquelles il n'avoit ſongé, ni lui, ni *ces amis* d'un goût ſi délicat qu'il avoit conſultés avant d'envoyer ſon ouvrage au concours. Néanmoins dans le diſcours, même revu & corrigé par l'auteur & d'*habiles amis*, il reſte encore plus de dé-

fauts qu'il n'en faudroit pour motiver l'inflexible sévérité des juges ; & il sera facile de prouver que ce n'est ni pour avoir trop bien *assorti le ton aux choses*, ni *pour avoir évité le style académique ou philosophique*, dont les juges, comme on sait, ne sont pas trop amoureux, que cet éloge a été jugé indigne d'un prix qui ne devroit être accordé qu'à un discours éloquent, presque capable de faire époque, & où du moins, il n'y auroit que des fautes légères, en petit nombre, & sur-tout couvertes & rachetées par de grandes beautés. Voyons si tel étoit le discours de M. *Soret*.

C'est dans son exorde que l'orateur s'échauffe, se passionne davantage. Il débute par une vive apostrophe, une espèce de prosopopée. » Orateurs immortels de la Grèce & » de Rome, s'écrie-t-il, en qui nous » reconnoissons nos modèles & nos » maîtres dans l'art de toucher & de » persuader, si les dangers qui me» naçoient vos républiques rendirent » votre éloquence si féconde, si pa» thétique, si sublime ; pourquoi le

» malheur qu'a éprouvé ce royaume
» dans la perte du héros que je vais
» célebrer, n'éleveroit-il pas mon-
» esprit *jusqu'à la hauteur de mon sujet* »?

Croyez vous, Monsieur, qu'il fut bien nécessaire en commençant d'évoquer & d'apostropher les mânes des orateurs fameux de Rome & d'Athènes pour leur dire, quoi? qu'on prétend faire aussi bien qu'eux! prétention bien peu modeste; prosopopée bien déplacee! D'ailleurs cette comparaison vous paroît-elle bien exacte? Et de plus encore, n'est-elle pas fondée sur une fausse supposition? Ce n'est pas seulement la grandeur des périls qui menaçoient leur république qui fit éclorre les chef-d'œuvres enfantés par *Démosthène* & *Cicéron*; leur génie sans doute y eut bien quelque part; & si à leur place, dans de pareilles circonstances, on eût transporté de froids orateurs, tels que j'en connois, nous n'aurions eu ni *Philippiques*, ni *Catilinaires*. D'ailleurs une douleur ancienne & tranquille n'est pas un ressort aussi puissant pour allumer la flamme du génie qu'une crainte violente; ainsi des dangers aussi pressans

que ceux de la Grèce sur le point de succomber sous l'ambition d'un conquérant, ou de Rome prête à devenir la proie d'un furieux incendiaire, auroient bien pu enflammer le génie de ces immortels orateurs; & cependant il pourroit arriver que M. *Soret*, qui après tout n'est pas tout-à-fait un *Démosthène* ou un *Cicéron*, composant froidement dans son cabinet un éloge du dauphin, ne pût *atteindre à la hauteur de son sujet*, qui est grand, vaste & difficile.

L'orateur lui-même a paru sentir le défaut de sa comparaison, & craindre que la douleur dont il étoit pénétré ne lui inspirât pas l'enthousiasme nécessaire pour célébrer dignement les hautes vertus de notre immortel dauphin; c'est pourquoi il ajoute que » s'il n'a pas l'avantage de » mériter le prix qui lui est offert, il » aura du moins la douce consola» tion de rendre un hommage public » à la mémoire d'un grand prince qui » daigna l'honorer de sa bienveil» lance ». Puis il continue ainsi.

» *D'après ce qu'il fut* dans sa vie

» privée, *qu'eût-il été* sur le trône ?
» Auquel des rois ses ancêtres eût-il
» été comparable, si ce n'est à celui
» qu'il avoit lui-même choisi pour son
» modèle ». Ce passage, *d'après ce qu'il fut*, &c. n'est-il pas trop brusque ? Ce style *d'après ce qu'il fut... qu'eût-il été* n'est-il pas sec & incorrect ? On dit bien d'après ce qu'il fit, on peut juger de ce qu'il auroit fait, mais *d'après ce qu'il fut, qu'eût-il été* est une phrase vicieuse, & je suis surpris que M. *Soret & ses habiles amis* ne se soient pas apperçus de ces défauts.

Mais sur-tout ils auroient dû engager l'orateur à retrancher impitoyablement tout le reste de l'exorde, qui n'est qu'une critique des meilleurs & des plus grands rois qui aient gouverné la France, de *Louis XII*, père du peuple ; *François I*, restaurateur des lettres ; *Henri IV*, l'idole de la nation ; *Louis XIV*, l'admiration de l'Europe. L'éloge du dauphin n'avoit pas besoin de la censure de ces princes ; & cette énumération négative, cette liste, qu'on pourroit enfler à son gré, des princes auxquels le

dauphin n'a pas ressemblé, me paroît peu propre à former un exorde bien brillant. On avoit fait connoître à l'auteur, cette faute, un peu lourde, afin qu'il la fît disparoître à l'impression ; il est fâcheux que lui & *son conseil* ne se soient pas trouvés *sur cet article de l'avis de ses juges.*

Après avoir rapporté les défauts & les vices des rois auxquels le dauphin n'a point ressemblé, l'orateur en conclut *qu'en considérant ce que la nature avoit fait pour lui & ce que la religion avoit ajouté en lui aux dons de la nature, on ne peut s'empêcher de reconnoître l'ame de* Louis IX *dans l'ame du dauphin.* Tout l'exorde & cette division annoncent un parallèle suivi entre le dauphin & saint *Louis.* Eh! bien, par une distraction singulière, M. *Soret* dans tout le reste du discours ne fait pas mention de saint *Louis.* Je lui demande, ainsi qu'à *son conseil*, la permission de croire que c'est là un oubli impardonnable.

Dans sa première partie le panégyriste commence par rapporter la naissance du dauphin qui parut si inté-

reſſante, même aux puiſſances étrangères, que leurs ambaſſadeurs l'appellèrent l'*enfant de l'Europe*. Ce nom ne plaît pas à M. *Soret*, & il s'écrie, *qu'il me ſoit permis*, A MOI, *de l'appeller l'enfant de la raiſon & de la vertu*. M. *Soret* avoit-il pris conſeil avant de ſe déterminer à donner au dauphin ces ſurnoms biſarres, *l'enfant de la raiſon*, *l'enfant de la vertu*? Cependant, puiſqu'il le veut, *je* LUI *permets*, A LUI, d'employer ces noms; mais je le préviens qu'ils ne feront pas fortune, & ne feront pas adoptés, hors de ſon conſeil. Quoi qu'il en ſoit, après avoir ainſi baptiſé le dauphin, l'orateur ſe trouve dans un embarras épouvantable, il demande à tout le monde par où il doit commencer. Il paroît aſſez naturel de parler d'abord de la naiſſance & de l'enfance du dauphin avant d'arriver à ſa mort. Cependant M. *Soret* n'eſt pas bien ſûr de ſon fait, & dans ſa perplexité, il s'écrie: « Dois-je *commencer ſon éloge par ces* » *rayons d'intelligence & de bonté* qui » brillèrent en lui avant l'âge où la

» raison a coutume de jetter ses pre-
» mières étincelles ? Rappellerai-je
» ces *traces naissantes d'humanité*, de
» bienfaisance, ces *mouvemens* de joie
» qu'un secours donné à l'indigence
» faisoit *éclater dans ses regards même*
» *avant que sa bouche pût les mani-*
» *fester*, &c. Il est un peu tard de s'informer par où il faut commencer. C'étoit aux *amis si habiles* que M. *Soret* a *consultés* à l'éclairer sur ce point ; s'il m'eût fait l'honneur de m'appeller dans son conseil, je lui eusse dit : eh ! non, M. *Soret*, *ne commencez jamais un éloge par les rayons d'intelligence*, encore moins *par des rayons de bonté* ; parce qu'on ne sait ce que veut dire *commencer un éloge par des rayons d'intelligence & de bonté* ; ne commencez pas non plus par des *traces naissantes d'humanité*, parce que c'est là le vrai *jargon académique*, dont vous êtes si justement ennemi ; ne commencez pas par *faire éclater dans les regards des mouvemens de joie*, parce que des *mouvemens n'éclatent* pas ; & que ce n'est pas *dans les regards que des mouvemens de joie peuvent éclater* ;

ne commencez même jamais par ces mesquines antithèses, qui *éclatent dans les regards avant que la bouche puisse les manifester ;* enfin, ne commencez jamais par ces figures froidement compassées, *dois je commencer, parlerai-je, dirai-je*, qui, loin d'animer le style, quand elles ne sont pas bien placées, ne font que lui donner un air pénible & niais ; parce que si jamais il vous arrivoit d'avoir des juges moins patiens & moins scrupuleux, ils se croiroient, par un si mauvais début, autorisés à ne pas achever la lecture de votre ouvrage.

Cependant, après bien des réflexions, l'orateur se décide à ne point s'arrêter sur ces premiers indices d'un mérite, en quelque sorte, *involontaire* ; il ne veut parler que des qualités du dauphin, *qui sont*, pour ainsi dire, *plus à lui ;* qui *appartiennent plus décidément à sa raison & à sa vertu.* Ce n'est pas ce qu'il nous avoit annoncé dans sa division, où il ne promettoit de parler dans sa première partie que des *dons de la nature, ou de ce que la nature a fait*

pour le dauphin; & non pas de ce que le dauphin a fait, de ce qui eſt *plus à lui*, de ce qui eſt l'ouvrage de ſa raiſon & de ſa vertu. Mais puiſque M. *Soret* a changé d'avis & de plan, & qu'au lieu de nous entretenir des dons que la nature avoit prodigués au dauphin, comme il l'avoit promis, il ne veut plus nous parler que de ce qui appartient *en propre* à ce prince, il devroit au moins être fidèle à ce nouveau plan; & cependant il nous parle dans la ſuite d'une conception facile, d'une mémoire *qui s'emparoit de tout & ne perdoit rien de ce qu'elle avoit ſaiſi;* il nous parle ſurtout très-longuement de la ſenſibilité du dauphin, de ſa valeur, de la bonté de ſon cœur, de ſon amour pour la vérité, qualités qui ſont aſſurément des *dons de la nature*, & qui produiſent ſouvent des ſentimens tout à fait *involontaires.*

Voilà l'embarras où ſe jettent tous ceux qui veulent s'aſſujettir à tracer des plans réguliers, & qui n'ont pas aſſez de genie pour former une diviſion exacte & qui puiſſe embraſſer

toute l'étendue de leur ſujet. La moitié de la première partie du diſcours de M. *Soret* eſt tout à fait étrangère à ſon plan ; & la moitié de la ſeconde eût été placée plus convenablement dans la première. Si ce défaut n'a pas frappé M. *Soret* & *ſes auteurs conſultans*, j'en ſuis fâché ; mais je ſais qu'il a vivement affecté les juges ; & j'oſe croire qu'ils avoient raiſon.

Je ne ferai point l'analyſe de ce diſcours ; j'en ai déjà dit la raiſon en parlant de l'éloge de M. l'abbé *Proyart*. La vie du dauphin eſt connue de tout le monde ; c'eſt la manière du panégyriſte que je m'attache à faire connoître.

L'orateur, ou plutôt l'hiſtorien, dans ſa première partie, recueille avec ſoin les traits principaux qui peuvent nous donner une haute idée de l'*eſprit & du cœur* du dauphin ; il les diſpoſe avec art, il les raconte avec beaucoup d'ordre & de clarté, & en général avec aſſez d'élégance ; il les entremêle de réflexions, non pas fortes & profondes, mais fines &

déſicates. Il faut avouer qu'une hiſtoire écrite de ce ton, & purgée de quelques défauts qui défigurent cette première partie, ſeroit très-agréable. Mais il ne faut pas chercher dans ce diſcours les grands traits, les grands mouvemens qui caractériſent la véritable éloquence; rien de pathétique, rien qui remue l'ame & les paſſions, rien de ſublime. L'orateur a eu ſoin d'impoſer *ſilence à ſon imagination pour ne laiſſer parler que les faits.* Il a malheureuſement cru qu'il ſuffiſoit d'être *hiſtorien du dauphin pour devenir ſon panégyriſte;* & par une ſuite déplorable de cette erreur, il rejette *loin de lui ces idées pompeuſes, ces figures hardies, ces grands mouvemens, & toutes ces reſſources de l'éloquence qui ſont plus pour la gloire de l'orateur que pour celle du héros.* La froide antithèſe eſt la ſeule figure qu'il ait cru pouvoir ſe permettre. C'eſt à ce qu'il paroît ſa figure favorite, & ſes morceaux les plus brillans ſont toujours remarquables par un cliquetis continuel de mots & d'idées qui forment une oppoſition ſymmétrique.

S'il parle des études de feu monſeigneur le dauphin, il dira : « ce qui » fut la *cauſe de ſes ennuis*, devient » *la ſource de ſes plaiſirs*. Dans l'enfance » on donne *aux mots* toute ſon atten- » tion ; il n'eſt occupé que *des choſes*. » On n'aſpire *qu'après la fin de l'étude* ; » il excéde ſouvent *les bornes marquées* » *à ſon travail* .... Si la fin de ſes » études eſt *prononcée par l'étiquette*, » elle eſt *condamnée par la raiſon* .... » Dans l'éducation qu'il a reçue de » ſes maîtres *il fallut exciter ſon cou-* » *rage* ; dans celle qu'il veut ſe don- » ner lui-même, il *faudra modérer ſon* » *ardeur* ».

S'il parle des Anglois, il dira : « qu'ils ſont *nos ennemis* par *jalouſie* » ſans doute, tandis qu'ils devroient » être *nos amis*, du moins par *recon-* » *noiſſance* ».

S'il veut exprimer les vues du dauphin dans l'étude approfondie de l'hiſtoire, il dira, « *ſa curioſité* n'y cher- » choit point des *faits amuſans* ; *ſa* » *ſageſſe* vouloit y trouver des *exem-* » *ples inſtructifs* ».

En parlant de l'ouvrage ſur la con-

noissance des hommes que le dauph
avoit demandé au père *Griffet*, «
» *indiquoit* à l'auteur la marche qu'o
» devoit suivre dans l'ouvrage *qu*
» *attendoit* de son zèle ; *il traçoit* e
» *maître* la leçon qu'il *demandoit* comn
» *disciple*. . . . ».

Quand il rappelle l'entrée du dau
phin au conseil, il dit, » qu'appel
» au conseil avec le *génie & la scien*
» nécessaires pour en être *le flambeau*
» ce prince y parut avec *la modest*
» d'un jeune prince qui venoit y che
» cher *des instructions* ».

En parlant de la générosité du dau
phin, l'orateur rappelle cette circon
tance où le prince força un officie
malheureux « d'accepter des bijou
» qui lui *étoient chers*, mais auxque
» il n'attache *d'autre valeur* que le *plai*
» délicieux de *s'en priver* en fave
» du mérite indigent. . . . ».

Quand le panégyriste décrit le gen
de plaisirs qu'aimoit le dauphin,
nous dit qu'il détestoit « ces plai
» frivoles qui *ennuyent toujours*
» *raison*, & qui *ne peuvent rien pou*
» *bonheur*, qui laissent au moins d

» l'ame le *vuide de leur futilité*, quand » ils n'y laissent pas *le remords du* » *crime* ». Et pareillement le dauphin ne vouloit pas qu'on procure au peuple « des plaisirs qui occupent *leur curio-* » *sité*, sans soulager *leurs besoins*, des » bienfaits qui *se perdent* dans les *airs*, » mais ceux qui restent *gravés dans* » *les cœurs* ».

Même opposition, même cliquetis, quand l'auteur parle des efforts inutiles de nos philosophes pour déprimer ce grand prince. « L'irréligion » eût *vanté ses talens*, si elle eût pu » lui *pardonner ses vertus*. Mais elle » dut trop *l'estimer* pour ne pas le » *craindre*. Elle le *craignit* trop en effet » pour ne pas le *déprimer* dans l'opi- » nion publique ».

Enfin, s'il veut peindre la religion, il dira « qu'elle est également supé- » rieure aux *idées puériles* d'une *vaine* » *superstition* qui la *défigure*, & aux » *critiques insensées* d'une *fausse philo-* » *sophie* qui ne la *connoît pas* ».

On pourroit faire une liste très-ample de phrases semblables, toutes semées de ces petits contrastes anti-

thétiques qui réveillent le lecteur & piquent ſon attention, quand ils ſont employés avec art & avec diſcrétion, mais qui le fatiguent quand ils ſont prodigués avec excès. Mais j'aime mieux vous citer un morceau de quelqu'étendue ; & je choiſis, ſans contredit, le plus agréable & le mieux penſé de tout l'ouvrage. Vous pourrez y remarquer le goût dominant & la paſſion même de M. *Soret* pour ces fines oppoſitions, pour ces brillans jeux de mots. « Quelle que » fut la bonté de ſon cœur (du » dauphin), elle étoit bien éloignée » de cette foibleſſe dangereuſe qui » en eſt preſque toujours la ſuite ; ja- » mais *ſa bienveillance* ne fit tort à » *ſa juſtice*. Il n'eſt que trop, à la » cour des rois, de ces hommes pré- » ſomptueux qui, *dénués de talens &* » *de vertus*, ne s'en croient pas moins » propres à remplir les poſtes pour » leſquels *il faut le plus de vertus &* » *de talens* ; il n'eſt que trop de ces » hommes, avides d'honneurs & de » richeſſes, qui s'inquiètent peu *des* » *devoirs* d'une place, pourvu qu'ils

» en recueillent *les fruits* ; tous sont
» attentifs à épier *les momens* de la
» fortune pour s'emparer de *ses dons*.
» Le dauphin *méprisa trop leur caractère*
» pour *seconder jamais leurs desirs*. En
» vain *l'intrigue* venoit repousser *le*
» *mérite* & se mettre à sa place, pour
» l'éloigner de la source des graces ;
» il savoit le distinguer dans la foule
» & ne pas le perdre de vue. Vouloit-
» on arriver aux emplois dont il pou-
» voit disposer, ou que son crédit
» pouvoit procurer ? *Le moyen d'y*
» *réussir*, c'étoit d'en *être le plus digne*.
» Tout ce qui n'étoit même que *de*
» *pure faveur*, étoit également mis
» dans la balance *de la justice*, & ce
» n'étoient pas les *sollicitations*, mais
» les *raisons* qui en emportoient le
» poids ; c'étoient toujours les besoins
» actuels ou les services passés qui
» décidoient de la préférence. Quel-
» quefois *son inclination* combattoit
» contre *son équité* ; mais elle étoit
» sûre d'être vaincue. La voix de *cette*
» *équité inflexible* s'élevoit dans son
» ame contre les *recommandations* les
» plus augustes & les plus chères, &

» l'emportoit sur elles. *Les expressions*
» *de la tendresse* & du respect accom-
» pagnoient *le refus* ; mais *la raison* le
» justifioit contre *le penchant*, & *la*
» *fermeté* le soutenoit contre *la pro-*
» *tection* ».

Tel est le genre des beautés qu'on remarque dans cette première partie ; il y a sans doute beaucoup d'esprit & de délicatesse dans ce morceau ; peut-être même y en a-t-il trop ; on sent à chaque moment les efforts de l'auteur qui tourmente son esprit pour former ces contrastes *ingénieux* qui *font* certainement *beaucoup plus pour la gloire de l'orateur que pour celle du héros.*

Cependant, au défaut de discours éloquent, on auroit pu couronner ces jolies phrases, si les défauts de la seconde partie n'avoient forcé les juges à s'armer de rigueur. Mais outre les fautes de style que l'auteur a fait disparoître en partie ; outre un morceau tout à fait ascétique sur la première communion, qui faisoit ressembler cette partie de l'ouvrage beaucoup plus à un traité mystique qu'à

« *La nature avoit mis dans le cœur* » *du dauphin* toute la vivacité, toutes » les sollicitudes de l'amour paternel ». Vous concevez bien cependant que le tour de la religion doit venir, & l'orateur ajoute : « Mais ne *dois-je pas* » *dire, pour l'honneur de la religion,* » quelle fut la base & le terme de » tout ce qu'il fit pour l'instruction » de ces jeunes princes ». Oui ; mais pour l'honneur du goût, vous *devriez* aussi varier un peu plus vos tours. Cependant nous ne sommes pas au bout.

« *La nature avoit mis dans le cœur* » *du dauphin* ce fonds d'humanité qui » dédommageoit des contraintes de » la servitude les officiers attachés à » sa personne ». Et la religion donc, qu'avoit-elle à faire sur cet article ? Le voici .... « Mais ce que la philo» sophie n'apprend qu'en spéculation, » la religion l'enseignoit à ce prince » comme une maxime de pratique » qu'il ne perdit jamais de vue ».

ENFIN « *La nature avoit doué le* » *dauphin* de toutes les qualités qui » font le charme & l'aliment de l'ami» tié ...

» tié...... mais le triomphe de la
» religion, c'est que le chrétien quitte
» ses amis sans regret parce qu'il est
» animé de l'espoir qu'ils seront un
» jour réunis à lui *dans l'éternité* ».

Ainsi vous voyez que M. *Soret* vous mène toujours avec le même tour jusqu'à *l'éternité*. C'est là le ton & la manière de cette seconde partie. Chacun de ses *alinéa* commence presque toujours de la même manière. Ainsi vous y trouverez que .... *la religion* éleva l'esprit du dauphin dans une région supérieure à toutes les frivolités... *La religion* lui donna les plus sublimes notions de l'être suprême ... *La religion* lui fit sentir combien elle étoit nécessaire au bonheur de chaque particulier..... *La religion* qui l'éclaira sur les servitudes de la royauté, lui en découvrit toute l'étendue .... *La religion* lui fit mépriser le reproche d'inaction & d'insensibilité, &c.... *La religion* fut le rempart de ses mœurs contre le torrent de la licence publique ... *La religion* mit le comble à son affabilité .... Enfin *la religion* éleva sa bienfaisance naturelle à la

perfection de la charité chrétienne.

Cette manière uniforme & monotone de commencer toutes ses sous-divisions, & de détailler les heureux effets de la religion, n'est-elle pas, Monsieur, beaucoup plus propre d'un traité didactique que d'un discours oratoire? C'est cependant là comme la manière caractéristique de M. *Soret*. Dans un autre endroit, quand il parle de la sensibilité du dauphin, il commence par ces mots: *le dauphin eut une ame sensible*, puis il rapporte un trait de sensibilité, & il glose sur ce trait; ensuite il reprend, *le dauphin eut une ame sensible*, autre trait de sensibilité; & puis encore, *le dauphin eut une ame sensible*, & toujours de même, jusqu'à ce qu'il ait épuisé les principaux traits de sensibilité qu'offre la vie du dauphin. Ce retour perpétuel des mêmes tournures ne répand-il pas nécessairement un froid mortel dans un discours, & quoique tous ces *alinéa* soient souvent ensuite parsemés de jolies phrases, d'antithèses spirituelles, de réflexions fines, il n'en est pas moins vrai que cette assommante monotonie

dans les tours & dans le ſtyle endort infailliblement le lecteur, ce qui eſt le plus grand des défauts.

Un ſtyle trop inégal & toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux : il faut qu'il nous endorme. *Boileau*, *Art poétique*.

C'eſt ce que je répondis dernièrement à un ami de M. *Soret*, peut-être un des membres de ſon conſeil, qui prenoit avec vivacité contre les juges la défenſe de ce diſcours. Il eſt vrai, diſoit-il, qu'il n'y a pas dans cet éloge des traits bien véhémens, point de grands mouvemens; mais on y remarque de la fineſſe & de l'élégance : il ne reſſemble pas à ces fleuves impétueux qui roulent leurs eaux avec fracas; mais à ces ruiſſeaux purs & limpides... ajoutez donc, lui répondis-je, afin de rendre la comparaiſon exacte, ajoutez, dont le doux murmure & le cours uniforme & tranquille endort infailliblement tous ceux qui viennent s'aſſeoir ſur leurs bords.

Ce défaut eſſentiel, cette uniformité glaciale qui diſtingue chacun des *alinéa* ſe fait auſſi remarquer dans la contexture des phraſes,

qui presque toutes, même dans les morceaux qui devroient être les plus animés, commencent froidement par des *il* & des *elle* ; tournure supportable dans l'histoire, insipide dans un discours soi-disant oratoire. Jugez-en par l'endroit où l'orateur parle de la haine vigoureuse que le dauphin portoit à nos prétendus sages, un des meilleurs morceaux de la seconde partie, & que l'auteur a dû travailler avec soin. « *Il* (le dauphin) connut » assez la portée de leur génie pour » les estimer peu ; *il* connut trop celle » de leur doctrine pour ne pas sentir » combien *il* étoit important de les » réprimer. *Il* avoit trop bien étudié » les preuves de la religion & les » difficultés que la dépravation du » cœur, encore plus que l'orgueil de » l'esprit, a de tout temps élevées » contre *elle*, pour ne pas voir que » les incrédules de nos jours ne sa» voient que réchauffer les vains so» phismes de l'antique impiété. *Il* étoit » donc bien éloigné de reconnoître » en eux cette *transcendance* dont *ils* » se glorifient. Eussent-*ils* montré des » talens supérieurs, *il* étoit convaincu

» que jamais l'homme ne peut être
» fort contre Dieu. *Il* discernoit éga-
» lement, & la fausseté de leurs prin-
» cipes & les funestes conséquences
» qui en dérivent. Que dis-je? Ah!
» *il* ne voyoit déjà que trop leur
» malheureuse influence sur les mœurs
» de son siècle. *Il* en concluoit que les
» citoyens les plus pernicieux à la
» société, ne sont pas ceux qui com-
» mettent les grands crimes, mais
» plutôt ceux qui avec des mœurs
» douces en apparence, & sous le
» masque de la raison & de l'urba-
» nité, prêchent une doctrine dont
» les plus grands crimes ne sont que
» les conséquences naturelles. *Il* ne
» parloit qu'en gémissant de l'insolente
» liberté avec laquelle la presse pu-
» blioit journellement les blasphêmes
» de l'irreligion. C'étoit, selon *lui*,
» une insigne mauvaise foi, ou une
» pitoyable illusion, que de présen-
» ter cette liberté odieuse comme un
» moyen de commerce utile à l'état.
» *Il* comparoit un état qui eût eu
» besoin de ce commerce d'iniquité, à
» un malade qui seroit réduit à ne

» prendre que du poiſon pour remède.
» *Il* ne crut pas qu'il fût au-deſſous
» de lui de réfuter quelques-uns de
» ces coupables écrits : *il* fit plus ; *il*
» excita contre eux la ſévérité des
» loix, le zèle des magiſtrats & la
» plume des gens de lettres qui oſoient
» encore être chrétiens & citoyens ».
Eſt-ce là, de bonne-foi, le vrai ton de l'éloquence ; & ce retour périodique & conſtant des *il* qui commencent chaque phraſe, (défaut qu'on remarquera dans pluſieurs autres pages de cette ſeconde partie) n'eſt-ce pas comme un ſouffle glacial qui devoit naturellement empêcher *de croître le laurier dans le champ* ſi négligemment cultivé par M. *Soret* ?

Quant à la partie dn ſtyle, l'auteur paroît perſuadé que ſon crime unique aux yeux de ſes juges eſt d'avoir évité avec ſoin le jargon *académique ou philoſophique*. Il va donc être bien étonné d'apprendre que malgré le grand nombre de corrections qu'il a faites dans ſon diſcours, on y trouve encore aſſez ſouvent des traces de cette obſcurité pénible & recherchée, de ce ton tantôt précieux &

maniéré, tantôt guindé & emphâtique, qui sont les caractères distinctifs du style académique, par exemple.

Henri IV en qui l'homme abaissa le héros, pour dire que ses foiblesses ternirent l'éclat de ses grandes qualités.

Les expressions de la reconnoissance du dauphin qui s'adressoient à la piété de sa vertueuse épouse, pour exprimer que le dauphin crut devoir la vie à la ferveur des prières de la dauphine.

Un sceptre trop pesant pour les peuples par les trophées même que la victoire y attache; ne sont-ce pas de ces phrases alambiquées par lesquelles le chef de nos *philosophes* cherche à donner un air fin aux idées les plus communes?

Le dauphin qui se réjouissoit dans l'espérance de faire *participer ses détracteurs même à la* MASSE *commune du bonheur qu'il préparoit à la nation*. N'est-ce pas là une phrase détachée de *la masse* des phrases scientifiques de M. *Thomas*.

Dois-je *m'arrêter à ces premières lueurs échappées des nuages qui environnent l'enfance*.... Non; *les cou-*

ronnes que le dauphin mérita dans son adolescence, me dispensent de jetter des fleurs sur son berceau .... Il est vrai qu'une si belle aurore ne fut pas sans quelques nuages, n'est-ce pas le style d'un écolier ?

Une mémoire qui s'empare de tout, & ne perd rien de ce qu'elle a saisi .... Des saillies ingénieuses qui percent à travers l'ennui .... La répugnance pour l'étude, qui disparoît devant la crainte du mépris .... Un *essor qui élève au-dessus des dégoûts & des difficultés ...* Un autre *essor qui élève dans une région supérieure à toutes les frivolités ... Le génie qui marche d'un pas rapide & ferme dans la carrière de l'érudition ... Les premiers pas dans la carrière des sciences qui ne sont qu'une facilité acquise, & une préparation à des travaux plus raisonnés ... Des bienfaits qui s'exhalent en fumée & se perdent dans les airs* (les feux de joie) .... *Un bon naturel qui s'explique de lui-même, & qui agit plus par sa propre impulsion que par la réflexion & le raisonnement .... La vertu qui sait donner, pour ainsi dire de l'ame aux bienfaits ... Les préludes de la bienfaisance qui ne*

ſont, pour ainſi dire, que l'enfance du cœur... La maturité de la *raiſon qui décide la réalité des vertus*, &c. &c. &c.

Puiſque ces phraſes précieuſes ou obſcures ont eu le bonheur de plaire à M. *Soret* & aux *habiles amis qu'il avoit conſultés*, on croira ſans peine que celles qu'ils ont ſupprimées étoient encore bien plus vicieuſes. Je demande à préſent s'il étoit poſſible de couronner un diſcours dont le ſtyle, quoiqu'ordinairement élégant, étoit cependant défiguré en tant d'endroits, où il n'y a pas un ſeul morceau pathétique, quoique le ſujet prête beaucoup au ſentiment; pas un trait éloquent, pas un ſeul mouvement oratoire, de l'aveu de l'auteur; & qui n'eſt bien remarquable que par un certain nombre de réflexions fines & délicates, adroitement ſemées dans le récit des faits, & par une grande profuſion d'antithèſes ſpirituelles. Je conſeille à M. *Soret* de ſe défier à l'avenir de ces faux amis dont l'indulgence traîtreſſe, ou la paſſion aveugle l'ont ſéduit; je lui conſeille ſur-tout de donner une autrefois libre carrière

à son imagination, & à la place de ces ornemens légers & frivoles, d'employer sans crainte ces *idees pompeuses*, *ces figures hardies*, *ces grands mouvemens*, qu'il a cette fois trop redoutés, en un mot, de déployer *toutes les ressources de son éloquence* naturelle : sans rabaisser son héros, il augmentera sa propre gloire, & il verra *croître le laurier* dans ce champ qui n'est resté *stérile* que parce qu'il n'a pas employé pour le défricher un bras assez vigoureux, & qu'il s'est servi d'instrumens plus brillans que solides.

Je suis, &c.

Paris, ce 8 novembre 1779.



LETTRE V.

VOLTAIRE, poëme lu à la fête académique de la loge des Neuf-Sœurs, par M. de Flins des Oliviers. *A Paris, chez* Esprit, *libraire, au Palais royal, & chez les marchands de nouveautés.*

QUELLE que soit, Monsieur, la cause de cette affreuse stérilité dont notre littérature est frappée, jamais on ne vit une disette aussi complette dévaster le parnasse françois. Je suis tenté de croire que ces enragés de journalistes par l'acharnement avec lequel ils ont déchiré & l'éloge véridique de *Milord Maréchal*, & l'apologie touchante du meurtre d'*Agrippine*, ont entièrement découragé les deux génies bienfaisans à qui le public étoit redevable de ces productions sublimes, & qu'eux & leurs amis vont recéler cruellement tous les fruits de leurs veilles, jusqu'à ce qu'ils

aient pu réduire par la famine cette *engeance* incommode des critiques.

Quoi qu'il en soit, depuis deux mois je n'ai vu paroître d'autres ouvrages littéraires que des éloges *du dauphin*, de *Voltaire* & de *Suger*, avec des brochures clandestines, dont les auteurs ténébreux savent se soustraire au fouet de la critique, en échappant à la vigilance de la police. Ils n'ignorent pas que dans la crainte de faire connoître ces ouvrages de ténèbres, on nous défend de les combattre; lors même qu'ils sont entre les mains de tout le monde, il ne nous est pas permis de les nommer; & pourvu que nos charlatans philosophes aient l'adresse de répandre leurs drogues empoisonnées, à l'ombre du mystère, ils sont à l'abri de la critique qui leur est si redoutable.

Dans ces jours malheureux de disette, ou, ce qui est pis encore, d'une abondance pestilentielle, en attendant la *Saint-Martin*, qui est la saison ordinaire des ouvrages nouveaux, & comme le temps de la récolte des journalistes, au défaut d'ouvrage important, je me suis dé-

terminé à vous entretenir un moment de cette bagatelle, d'autant plus volontiers que l'âge & le talent de l'auteur inspirent un double intérêt. Il m'a paru digne de recevoir & des éloges & des avis; & j'ai cru devoir également encourager son talent & garantir sa jeunesse des pièges que lui tend une philosophie corruptrice. Je commence par les éloges, & parce que c'est toujours la partie la plus agréable de mes fonctions, & parce qu'ils feront mieux supporter l'amertume des critiques indispensables.

Je vous dirai donc d'abord que dans cette pièce, le premier essai d'un jeune homme de 19 ans, j'ai remarqué une tirade assez longue, qui est excellente & parfaite, qui n'eût pas été désavouée par les *Racine*, les *Boileau*, les *Voltaire*, & qui vaut mille fois mieux que tout le *dithyrambe* ensemble. L'auteur suppose qu'il est introduit par la vérité dans le temple des arts. Ce n'est pas à l'Académie françoise, c'est dans un autre temple où se trouvent des génies un peu supérieurs aux *d'Al***, aux *la H****, aux *Mar****.

Sophocle, en cheveux blancs, charme la Grèce
en pleurs ;
Là *Plaute*, par le ſel de ſes bons mots railleurs,
Déride des Romains le grave caractère ;
Le vieil *Anacréon* rit près du vieil *Homère* ;
Tacite ſurprenoit de ſes yeux pénétrans
Tous les crimes cachés dans l'ame des tyrans ;
Lucrèce, s'égarant ſur les pas d'*Epicure*,
De l'empire des dieux affranchit la nature ;
Ovide conſacroit, en vers ingénieux,
L'enfance de la terre & l'hiſtoire des cieux ;
Poëte philoſophe, à leurs côtés, *Horace*
Marioit dans ſes vers la raiſon & *la grâce* ;
Près d'eux, le vieux *Corneille*, en habit de Romain,
Lève ſon front auguſte, & montrant d'une main
L'urne que de ſes pleurs arroſe *Cornélie*,
De l'autre le poignard de la fière *Emilie*,
Règne, premier honneur de ſon ſiècle naiſſant.
Sur un trône inégal, loin de lui ſe plaçant,
Crébillon trop vanté, qui s'élève & s'égare,
Terrible, offre les traits d'une beauté barbare.
Virgile, avec *Racine*, y préſide à jamais ;
Egaux dans leurs beautés, reſſemblans dans leurs traits,

Ils enſeignent tous deux à leur langue agrandie
Du ſtyle pur & vrai la ſageſſe hardie.

Tous ces portraits, je le répéte avec plaiſir, ſont deſſinés de main de maître, & avec autant de préciſion que de juſteſſe; d'un trait le jeune peintre a parfaitement ſaiſi & rendu la figure de chacun de ſes originaux. Il a ſu varier ſes couleurs ſuivant le caractère de ſes modèles. *Tacite*, *Corneille* & *Crébillon* ſont peints avec des couleurs fortes & prononcées. Un coloris plus ſuave & plus frais anime les portraits d'*Ovide*, de *Lucrèce* & du voluptueux *Horace*. Ce qu'il y a ſurtout de ſurprenant dans le premier eſſai d'une muſe de 19 ans, ce ſont les vraies tournures de la poéſie qu'on remarque dans ce morceau. Les vers ſur *Corneille* & *Crébillon* ſont très-bien phraſés.

Règne, premier honneur d'un ſiècle naiſſant.
. . . .
Terrible, offre les traits d'une beauté barbare.

Ces mots *règne*, *terrible* rejettés au commencement du vers qui ſe relève

enſuite avec grâce, prouvent une oreille délicate & ſenſible aux belles formes de la poéſie. Il n'y a guères dans cette tirade qu'une tache légère, que j'ai même quelque peine à faire remarquer dans un morceau qui m'a fait tant de plaiſir, c'eſt *Horace qui marie la raiſon & LA grâce.* Je crois que *la grâce* ne peut être priſe que po r un don du ciel; il faut *les grâces* quand on veut parler des agrémens du ſtyle.

On trouve encore dans cette pièce environ vingt autres vers aſſez bien frappés, qui cependant ne méritent pas d'être cités à côté de ceux que je viens de tranſcrire; mais ici finiſſent mes éloges; l'intérêt de la vérité & celui même du jeune auteur exigent que je diſe le mal avec la même franchiſe que le bien. Je ne puis donc diſſimuler que le reſte de la pièce eſt d'une foibleſſe extrême, & pour le plan, & pour l'exécution.

Le poëte, tout en dédaignant les fictions, qui cependant peuvent ſeules animer la poéſie, ſuppoſe néanmoins que tandis qu'il rêve à l'éloge de *Voltaire*, la vérité *ſa mère* vient le

prendre pour le conduire dans un temple où sont exposés tous les tableaux des ouvrages de *Voltaire*; le poëte parcourt à loisir cette galerie, & quand il a tout contemplé, ou plutôt tout décrit, la vérité revient à lui & lui demande s'il ne sent pas que l'éloge de *Voltaire* est au dessus d'un mortel. On sent encore mieux combien ce cadre est usé; on en trouve de pareils dans les greniers de tous les poëtreaux. Dans le *dithyrambe* n'y avoit-il pas aussi un temple de *Melpomène* où étoient exposés les tableaux des belles tragédies de *Voltaire*. Depuis le *Temple de Gnide* chaque poëte nouveau a voulu élever son temple, & nous avons eu mille temples du goût, de l'amitié, de la gloire, de la vérité, &c. &c. Il n'a pas fallu un grand effort d'imagination pour enfanter un pareil plan. Mais voyons l'exécution. Voici le début.

Je veillois, mon *esprit s'élevoit à Voltaire* :
Pour chanter ce poëte *ennemi de l'erreur*.

. . . .

Insensé, j'invoquois *Melpomène* & *Thalie*,
Vaines divinités dont *la gloire est vieillie*.

Mon esprit *s'élevoit à Voltaire*, pour dire je pensois à *Voltaire*, n'est point une expression françoise. Dire que *Voltaire fut ennemi de l'erreur* est un éloge qui m'a l'air d'un cruel persifflage. *Voltaire* ennemi de l'erreur ! Tandis que lui-même avouoit naïvement qu'il ne cherchoit qu'à plaire par d'agréables mensonges. *Invoquer Melpomène & Thalie*, pour chanter *Voltaire*, c'est en effet *folie*, & puisque l'auteur, en cela, se qualifie lui-même d'*insensé*, je ne le contredirai point. Est-ce qu'il vouloit donc faire quelque tragédie ou comédie à la gloire de *Voltaire*?

Au défaut de *Melpomène* & *Thalie*, que seules on invoquoit, la vérité accourt ; la vérité qui *se dérobe au vulgaire*, *craint l'hypocrite*,

Et qui cherche *en secret* le sage qui médite.

Est-ce le sage qui médite *en secret* ? Alors il y a une inversion forcée. Est-ce au contraire la vérité qui *cherche en secret* ? Eh ! pourquoi craint-elle de se montrer ? Quoi qu'il en soit, *ce sage* par excellence, qu'elle cherchoit *en secret*, c'est M. *Flins des*

Oliviers. Dès qu'elle apperçoit ce *Caton* de 19 ans, elle accourt toute transportée, l'embrasse tendrement, & lui dit, MON FILS, c'est moi-même qui ai *demandé au sénat de mes sages** *l'éloge de Voltaire qui fit* TRIOMPHER MA LOI *pendant soixante ans*.

D'Alembert me prêtoit le charme de sa voix ;
Je ne l'empruntois pas pour la première fois.

Oui, M. *d'Alembert* & *Voltaire*, voilà les vrais organes de la vérité, les hommes *les plus ennemis* de tout mensonge, de toute erreur. Oui, *Voltaire* & après lui M. *d'Alembert* sont les sultans prophêtes qui *font triompher* LA LOI ** *de la vérité !*

La vérité ne veut pas qu'un *poëte parjure à ses ordres* se serve de fictions pour louer *Voltaire*, & cela parce que *Voltaire*, quand il chanta les vertus de ce roi qui *s'éleva à l'amitié d'un sage*,

* L'Académie présidée par M. *d'Alembert*, de peur qu'on ne se trompe.

** On dit la loi de *Moyse*, la loi du *Messie*, la loi de l'imposteur *Mahomet* ; mais on ne dit pas *la loi* de la vérité.

N'a point reſſuſcité ces dieux menteurs & vains,
Qu'uſent de ſiècle en ſiècle un troupeau d'écrivains.

On dit un homme *parjure à ſes ſermens*; mais parjure aux ordres de quelqu'un n'eſt pas françois. *S'élever à l'amitié d'un ſage*; j'aimerois mieux que l'auteur s'abaiſſât au langage ordinaire que de le voir employer un jargon auſſi alambiqué. *Ces dieux menteurs qu'uſent un troupeau d'écrivains... Fiat lux.* Que veut dire la vérité? Pour le coup elle eſt noyée au fond du puits, & il ne ſera pas poſſible de l'en retirer. Le poëte a-t-il voulu dire, ces dieux vains & menteurs que font agir & parler un troupeau d'écrivains? Alors il falloit *dont uſent*, ce qui n'eût pas été fort élégant; mais *qu'uſent* eſt le plus groſſier ſoléciſme qu'on puiſſe imaginer.

Cette même vérité qui regardoit tout-à-l'heure comme des *parjures à ſes ordres* tous ceux qui oſeroient employer des fictions, vante cependant les fictions aimables ſous leſquelles *Voltaire a préſenté l'école du monde.*

En vérité, *la mère* de M. *Flins des Oliviers* commence à radoter. Elle ne ſait ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle dit. Qu'eſt-ce que *préſenter l'école du monde?* Je ſuis tenté de croire que ce petit ingrat ne cherche qu'à rendre ridicule la vérité ſa mère par le langage barbare qu'il lui prête. Voici encore ce qu'il lui fait dire en terminant la pièce, après la revue des tableaux,

. . . . Tu l'as vu, téméraire,
Maintenant penſe encor à célébrer *Voltaire*;
Songe *en le parcourant* qu'il faudroit *aujourd'hui*
Etre pour *l'embraſſer* auſſi *vaſte* que lui.

Pourquoi *aujourd'hui*? Eſt-ce que *demain* il ne faudra pas être auſſi *vaſte pour l'embraſſer?* Quelle ridicule expreſſion que celle de *parcourir Voltaire!* Quelle image plus ridicule encore que celle d'un homme *vaſte qui en embraſſe un autre*. C'eſt la première fois que la vérité emprunte l'organe de M. *Flins*. Il eſt à préſumer qu'elle ne ſera pas tentée de l'employer ſouvent; du moins pour cette fois le langage *du fils* ne fait pas trop d'honneur à *la mère*.

M. *Flins des Oliviers*, quand il parle

en ſon nom, n'eſt pas plus correct, plus châtié dans ſon ſtyle, que lorſqu'il faiſoit parler la vérité ſa mère. Les ſolécifmes coulent de ſa plume preſqu'auſſi abondamment que les menſonges de celle du panégyriſte de *Milord Maréchal.* En voici deux exemples frappans. En parlant à *Zaïre*, il dit

. . . . Ton portrait qu'amour avoit tracé,
DES *pleurs* qu'il fit répandre étoit preſque effacé.

Et en parlant de *Charles XII* & du *Czar*, il dit que ces deux héros

Le frappent tour à tour DE qualités *contraires.*

La troupe des génies qui travaillent au *Mercure*, s'appercevant enfin qu'on ennuie le public quand on ne fait que ſe careſſer ſoi-même & ſes amis par des éloges impoſteurs & inſipides, commence à ſe mêler auſſi de critiquer, même les ouvrages du parti, & ſur ces vers elle a remarqué ſavamment que *Charles XII* & le *Czar* avoient des qualités *différentes* & non pas *contraires.* Ils ont raiſon. Mais il falloit ſur-tout obſerver que *frapper* DE *qualités* eſt un monſtrueux ſolécifme. Il

faut frapper *par des qualités différentes.* De même, quoiqu'on dise *la lettre que j'ai écrite a été effacée de mes pleurs;* on ne pourra pas dire *mes caractères ont été effacés* DES PLEURS que la *douleur me fit répandre.* Il faut nécessairement *par les pleurs.*

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain,

a dit l'immortel législateur du parnasse. On ne peut donc assez recommander, sur-tout à un jeune homme qui n'est pas tout à fait *le plus divin des poëtes*, l'observation du précepte de *Boileau*,

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Il est inutile d'étendre plus loin mes réflexions sur le style d'une pièce, qui, à l'exception de ce que j'ai loué, est pitoyable; mais un conseil encore plus important que je ne puis me dispenser de donner à ce *Caton* sans barbe, c'est de respecter davantage & les ministres de la religion & la cendre des morts,

de contenir, au moins jusqu'à ce que l'âge puisse donner quelque poids à ses fougueuses déclamations, de contenir ces transports furieux dont il est agité par le démon de la philosophie, & qui ne sont que risibles dans un enfant. Ecoutez donc le poupon de la vérité.

Autour de l'orateur qui seul l'a consolée,
S'écrioit de *Calas* la famille assemblée;
» *Voltaire*, sois béni, ton courage vengeur
» Aux mânes paternels restitua l'honneur ».
Ferney, dont le bonheur est son plus bel ouvrage,
*Peuple unique** trente ans gouverné par un sage:
» *Voltaire*, Dieu puissant, *nous fit aimer ta loi*, &c. »

. . . .

Le cruel fanatisme, au moment qu'il succombe

* *Ferney* n'est point un *peuple*, mais un pays. Ces vers d'ailleurs ne s'entendent pas; pour les rendre intelligibles, il faut suppléer, & *le peuple de Ferney s'écrioit*, *Dieu puissant*, &c. C'est une dérision ou un blasphême de s'adresser à Dieu même pour lui dire que *Voltaire fit aimer sa loi*.

Jette

Jette un cri d'allégresse & sourit sur sa tombe;
Médite en liberté de *nouveaux attentats*,
Et court d'*Olivades ordonner le trépas*.

. . . .

Sous la mitre, *Oroes*, *d'un pontife & d'un sage*
Présentoit *sans orgueil le* TROP RARE *assemblage*;

. . . .

Et l'honnête *Fréport*, & l'INFAME *Frélon*
Livrant aux ris publics l'opprobre de son nom.

Je ne veux point chercher à deviner les vers & les hémistiches remplis par des points, & qui ne pouvoient se lire qu'à l'Académie & à la loge maçonique; vers & hémistiches que le censeur a supprimés, & qui devoient être bien furibonds, puisqu'il a laissé subsister ceux qu'on vient de lire; Est-ce à un enfant qu'il convient d'accuser le corps auguste de nos pontifes d'être *orgueilleux* & de n'être *pas sages*? Ce *cruel fanatisme* injustement accusé d'*avoir souri sur la tombe de Voltaire*, c'est la religion, qui, après avoir inutilement offert jusqu'au dernier moment ses consolations & ses secours à son plus cruel ennemi,

a voulu bannir de ses temples le cadavre d'un homme qui les voulut renverser. Ce *fanatisme cruel* qu'on accuse, par une calomnie bien réfléchie, d'avoir *ordonné le trépas d'Olivades*, & de *méditer d'autres attentats*, c'est le gouvernement civil & religieux de nos fidèles & braves alliés. Voilà les exploits de nos enfans nouveaux nés de la sagesse; que ne feront-ils pas dans un âge avancé?

Si j'ai rapporté aussi l'insulte grossière que le *sage enfant de la vérité* a cru faire à la cendre de feu M. *Fréron*, ce n'est point pour la lui reprocher; comme le public sait aussi bien que moi que jamais caractères ne furent plus directement opposés que celui de mon père & du *Frélon* de l'*Ecossaise*, je ne me tiens point offensé de toutes ces ridicules allusions. Mais j'ai cru devoir prendre cette occasion de révéler au public une petite anecdote qui est assez curieuse. C'est que, dès qu'il paroît dans ces Feuilles un article un peu piquant contre quelqu'un des membres ou des élèves du corps encyclo-

pédique, le tripot comique, sur l'ordre émané du tripot qui s'assemble chez M. *d'Alembert*, affiche l'*Ecossaise*, croyant par là nous punir. Nous leur pardonnons, ainsi qu'à M. *Flins des Oliviers*, cette petite malice; & elle n'empêchera pas que je n'applaudisse sincèrement & de bon cœur aux dispositions heureuses qu'annonce une partie de l'ouvrage de ce jeune poëte, dispositions que je voudrois seulement voir cultivées par des hommes d'un goût plus délicat, de mœurs plus douces & plus honnêtes que ne le sont nos prétendus sages, qu'il paroît malheureusement avoir choisi pour modèles dans ses écrits & dans sa conduite.

Je suis, &c.

Paris, ce 10 novembre 1779.

LETTRE VI.

Depuis la renaissance des lettres, le profond *Tacite* a toujours été l'objet des études, comme de l'admiration, des savans les plus distingués. Cepen-

dant dans l'espace de deux cens ans ; si l'on en croit l'auteur de la lettre que je vais imprimer, il ne s'en est trouvé aucun qui ait pu comprendre le texte, saisir le sens de cet historien. Editeurs, annotateurs, interprêtes, tous, sans en excepter les *Erasme*, les *Ernesti*, les *Juste-Lipse*, les *Brotier* même ont cruellement mutilé le texte *par une ponctuation maladroite & discordante*. M. *Boucher*, procureur au parlement, gémissoit depuis long-tems de voir ainsi défiguré le sublime historien des *Césars*, dont il fait ses délices ; mais les occupations du barreau ne lui permettoient pas de rendre à notre littérature un service aussi signalé que celui de restituer tout son lustre & son intégrité à l'annaliste Romain ; la défense de la veuve & de l'orphelin lui paroissoit avec raison un devoir plus sacré que le soin, je ne dis pas seulement de sa gloire, mais encore de celle des lettres.

Enfin, la cruelle révolution de 1771, en l'arrachant à ses fonctions ordinaires, lui procura du moins le temps de satisfaire son goût pour les

lettres. Il reprit son *Tacite* ; & dans moins de trois ans, il en eut compris les sens les plus cachés, rétabli les textes les plus altérés ; oui, en trois ans, il a plus fait que tous les savans de l'Europe dans l'espace de deux siècles. Déjà il nous avoit donné un échantillon du fruit de ses veilles dans une traduction des mœurs des Germains, &c. imprimée en 1776, chez *Demonville*, rue Saint-Severin *. La traduction du père *Dotteville* a réveillé le zèle de ce praticien littérateur pour le profond historien des *Césars* ; il m'adresse une lettre où il fait part au public de la millième partie des bévues où sont tombés tous les auteurs qui avant lui ont osé traduire *Tacite*, ou en donner des éditions. La matière est trop importante pour que je ne me fasse pas un devoir d'imprimer cette lettre intéressante, qui le deviendra encore davantage par la réponse que ne manquera pas d'y faire quel-

* Voyez l'*Année Littéraire* 1776, tom. I, pag. 145 & suiv. L'auteur a dans son porte-feuille une édition complette de *Tacite* ; je désire bien sincèrement de la voir paroître.

qu'un de ceux qui se flattent d'avoir entendu *Tacite* avant que M. *Boucher* vint leur démontrer qu'ils n'y ont rien compris.

Lettre à M. Dotteville *sur sa nouvelle traduction de* Tacite.

MONSIEUR,

Vos précédens ouvrages vous ayant glorieusement fait connoître comme fort zélé pour le progrès des lettres, j'espère de vous toute indulgence, pour la liberté que je prends de vous adresser mes observations sur votre dernière traduction de *Tacite*, afin que, quelque part que soit l'erreur, vous puissiez ou m'en convaincre ou vous en corriger.

Annal. lib. 12, section xlvij.

Votre texte latin porte : (*Rhadamistus*) *simul in lucum propinquum trahit* (*Mithridatem*), *provisum illic sacrificium imperatum dictitans, ut diis testibus pax firmaretur*; & vous traduisez : » il l'entraîne en même temps vers

» un bois voisin, où l'on a préparé, » dit-il, le sacrifice dans lequel ils » sont convenus de jurer la paix à la » face des dieux ». Vous ne rendez pas du tout *provisum sacrificium imperatum*; vous ne faites pas même de note sur ce passage, qui a embarrassé tous les interprêtes, parce qu'ils ont lu le latin tel que vous l'avez copié.

Mais la vraie leçon est *in lucum* (*Mithridatem*) *trahit provisum illic sacrificium*, « *imperatum* » *dictitans* « *ut* » *diis testibus pax firmaretur* »; il entraîne *Mithridate* voir les apprêts du sacrifice, qu'il dit avoir commandé, pour y prendre les dieux à témoin de la paix entre les deux princes. Si vous, Monsieur, & les interprêtes, vous aviez songé à cet exemple cité par tous les rudimens, *eo lusum*, vous n'auriez vu de rapport qu'entre *provisum* & *trahit*, & entre *imperatum* & *dictitans*; & un sage emploi des guillemets, que vous admettez d'ailleurs dans votre texte latin, auroit tout éclairci dès la première lecture de l'original.

A l'égard de votre version, elle

m'oblige de vous demander ſi les princes ſont convenus dans le ſacrifice de jurer la paix, ou s'ils devoient jurer la paix dans le ſacrifice.

Même ſection xlvij.

Ici, comme dans tous les autres endroits de *Tacite*, qui emploie ſouvent la figure appellée *conglobation*, votre manière de ponctuer la détruit entièrement ; je veux dire que vous mettez un point final & une majuſcule à chacune des phraſes qui ſuivent, & qui doivent s'écrire comme vous allez voir : *ipſum* QUE *proſternit* ; *ſimul* QUE *concurſu plurium injiciuntur catenæ ac compedes*, *quod dedecorum Barbaris trahebatur* ; *mox* QUE *vulgus* . . . . . *intentabat* ; ET *erant contra* . . . . . *miſerarentur* ; *ſecuta* QUE *cum parvis* . . . *complebat* : coupez vous, ſéparez vous ſi fort ces traits d'une ſeule & même figure, pour excuſer votre traduction, qui n'en donne aucun équivalent ?

Vous faites une note, qui eſt la huitième, ſur ces mots *ac compedes* (*quod dedecorum barbaris*) *trahebatur*, ſans avertir que, dans votre texte

latin, vous avez substitué *compede* à *compedes*, que portent & doivent porter toutes les éditions ; mais alors, avec tous les interprêtes, vous vous trouviez embarrassé sur l'explication de *trahebatur*, que vous avez cruellement traduit en faisant « traîner *Mi-* » *thridate* par les fers qu'il avoit aux » pieds ». « Ce texte » dit votre note « a paru suspect à plusieurs. Est-il » en effet quelque nation, chez la- » quelle un pareil traitement ne soit » pas ignominieux » ? En ce cas là, demandez donc à *Tacite* pourquoi il observe que, chez les Barbares, ce traitement emportoit ignominie ? les Barbares d'Asie étoient des nations ; &, si chez toutes les nations il étoit honteux d'être traîné les fers aux pieds, pourquoi *Tacite* remarque-t-il l'idée d'infamie qu'attachoient à cela les Barbares ?

Justifions *Tacite* par *Tacite*. Aux Annales, liv. Ier, sect. lxxvj, il dit *cur abstinuerit spectaculo ipse, varie* TRAHEBANT ; &, dans plusieurs autres endroits, il emploie le verbe *trahere* dans l'acception de *credere* & de *inter-*

pretari ; ſens moral, que vous avez matérialiſé dans votre copie latine, en altérant à cet effet le mot *compedes* : c'eſt donc après avoir dit *catenæ ac compedes injiciuntur Mithridati*, qu'il loue les Barbares à cauſe de la délicateſſe de leurs ſentimens, en ces termes *quod trahebatur vel credebatur a Barbaris dedecorum* ; n'eſt-il pas bien ſingulier qu'à *trahebatur* vous ayez donné pour nominatif, au lieu d'un *quod*, le roi *Mithridate* ? vous aviez pourtant ſi finement obſervé que toute nation, quelle qu'elle ſoit, s'indigneroit de voir traîner un roi par les pieds ſur la pouſſière ! auſſi, chez les Barbares, il ne falloit point porter l'outrage à cet excès pour avilir la majeſté royale ; dans leur façon de penſer, obſerve *Tacite*, il ſuffiſoit, pour déshonorer *Mithridate*, de lui avoir mis ſeulement les fers aux pieds & aux mains.

Liv. 13, ſection iij.

Vous vous éloignez du ſtyle de *Tacite*, faute de bien lire l'original. *Nero, puerilibus ſtatim annis, vividum*

animum in alia detorsit : cælare, pingere, cantus exercere : en conséquence de cette ponctuation & de la fausse ellipse (*solebat*) *cælare*, vous avez traduit, en deux phrases, ce qui n'en fait qu'une en latin; *animum in alia detorsit* (*qualia sunt hæc nempe*) *cælare, pingere, cantus exercere.*

Section xij.

Comme vous lisez mal le texte latin, & que vous n'y suppléez pas les parenthèses que vous allez y voir, vous faites faire à *Tacite* un mauvais raisonnement dans votre traduction : *Ne severioribus quidem principis amicis adversantibus* (*mulierculâ, nullâ cujusquam injuriâ, cupidines principis explente*), *quando, uxore ab Octaviâ nobili quidem & probitatis spectatæ, fato quodam an quia prævalent inlicita, abhorrebat; metuebatur que ne in stupra feminarum illustrium prorumperet, si illâ libidine prohiberetur.* « Les amis les » plus sévères de l'empereur ne s'op- » posoient point à son amour pour » *Acté*, fille sans conséquence, qui » contentoit la passion du prince, sans

» faire tort à personne, puisque je
» ne sais quelle fatalité . . . ne lui
» laissoit que de la répugnance à l'é-
» gard d'*Octavie* son épouse, malgré
» sa noblesse & sa probité reconnue.
» Ils craignoient qu'il ne portât le
» désordre & l'infamie dans les mai-
» sons illustres, s'ils l'empêchoient de
» satisfaire son inclination pour *Acté* ».

Ainsi, selon vous, *Acté* ne faisoit tort à personne, parce que *Néron* détestoit sa femme ; au lieu que *Tacite*, moyennant les parenthèses que j'ajoute, dit Que, personne n'ayant à rougir des complaisances d'une fille de néant pour le prince ; ses plus austères amis ne traversoient point ses amours, parce qu'une certaine fatalité, ou la préférence ordinairement donnée au mal, lui faisoit de sa femme *Octavie*, si recommanable par sa naissance & par sa vertu, un objet d'horreur, & qu'on craignoit de le faire retomber sur l'honneur des femmes distinguées, en l'arrachant à sa passion. D'ailleurs vous retrouvez du moins ici l'ordre que met le Latin entre les idées : pour l'avoir renversé, votre

traduction sera critiquée dans toute sa longueur, jusqu'à ce que vous convainquiez *Tacite* de mal-adresse en cette partie.

Section xvj.

At, quibus altior intellectus, resistunt defixi & Neronem intuentes. « Les cour» tisans plus politiques demeurent im» mobiles, les yeux fixés sur *Néron* ». Vous n'avez rendu l'energie ni d'*altior*, mot relatif à la profonde dissimulation de l'empereur, ni d'*intuentes*, terme plus propre qu'*aspicientes* à représenter ceux qui, pénétrant mieux dans l'intérieur du prince, restent immobiles en s'efforçant d'y lire : cette dernière façon de s'exprimer ne prouve-t-elle pas, contre votre traduction, que la langue françoise peut au moins ébaucher les vigoureux coups de pinceau de *Tacite* ?

Section xxj.

Sur la foi de *Juste-Lipse* cité dans votre troisième note, vous lisez *vivere ego, Britannico potiente rerum, poteram?* (ce point interrogatif est de *Juste-Lipse*) *ac*, (au lieu d'*at* qui est dans

toutes les éditions) *si Plautus aut quis alius rempublicam, judicaturus, obtinuerit, desunt scilicet mihi accusatores &c.* « Pouvois-je me flatter de » vivre, si *Britannicus* eût régné? Et, » dans le cas où *Plautus* ou tout autre » deviendroit le maître, manquai-je » d'ennemis, &c. ». A quoi revient ici le danger de mort où auroit été *Agrippine*, si *Britannicus* avoit régné? cette remarque écarte-t-elle les soupçons d'une conspiration d'*Agrippine* contre son fils? elle est animée d'une fureur, qui ne l'empêche pourtant pas de vouloir se justifier, c'est-à-dire par conséquent, de raisonner.

Pour cet effet, elle affirme d'abord & positivement qu'elle auroit eu toute sûreté pour ses jours, sous le règne de *Britannicus* : ensuite, dans la supposition que *Néron* eût été victime d'une conspiration, elle fait entendre qu'elle auroit été poursuivie à mort, sous le gouvernement de *Plautus* ou de tout autre empereur étranger; position qui, toute contraire à celle où elle se seroit trouvée sous le règne de *Britannicus*, est, en cet endroit du

discours, annoncée par l'adversative *at* « mais » : ainsi voilà deux preuves consécutives qu'elle n'avoit point attenté aux jours de *Néron*. Iere Preuve: je pouvois vivre tranquille sous le règne de *Britannicus*, de ce même *Britannicus* que j'avois écarté du trône, pour y faire monter *Néron* : donc, assurée de vivre sous l'empire de celui que j'en avois voulu frustrer, je ne devois à plus forte raison pas appréhender pour mes jours, sous l'empire de celui auquel je l'avois procuré ; donc je n'ai aucun intérêt de faire périr *Néron*. 2e Preuve : dès que *Néron* avoit en partie recueilli le fruit de mes crimes, j'étois bien éloignée de vouloir faire règner à sa place ou un *Plautus*, ou tout autre qui m'en auroit pu faire punir.

Il faut avouer qu'il y a beaucoup d'ellipses même d'idées, dans ce passage du texte, sans parler du commencement de ce discours, où vous ne les avez pas mieux remplies : ces ellipses sont du style d'une personne passionnée, qui, croyant ses auditeurs aussi pénétrés qu'elle de son sujet,

néglige les propositions moyennes ; d'où résulte la conviction de son innocence ; par conséquent, il ne faut pas prendre ces subauditions pour un délire ou pour des extravagances, comme a fait votre grand *Juste-Lipse*.

Liv. 16, section xxxij.

Jamais d'imitation de style dans votre traduction. « *Sozanus* (accusé, » interrompant sa fille également ac- » cusée en plein sénat,) s'écrie qu'elle » ne l'a point accompagné dans son » gouvernement, qu'elle est trop » jeune pour avoir connu *Plautus*, & » qu'on ne l'a point impliquée dans » l'accusation contre son époux ». *Non illam in provinciam se cum profectam, non Plauto per ætatem nosci potuisse, non criminibus mariti connexam*, c'est-à-dire oratoirement, Qu'elle n'a été ni avec son père dans son gouvernement, ni connue de *Plautus* plus âgé qu'elle, ni impliquée dans l'accusation contre son mari.

Hist. Liv. I, section I.

Dès l'ouverture des histoires de

Tacite, qui compare entre eux les historiens de la république & ceux des empereurs, vous lisez *octoginios & viginti prioris ævi annos* « les huit cens-» vingt années précedentes ». Il falloit lire, comme porte le manuscrit de la bibliothèque du roi, « les sept cent-» vingt précédentes années » : car l'époque postérieure, opposée par *Tacite* à ces années précédentes, est la bataille d'Actium; *postquam bellatum apud Actium* : d'ailleurs *Tacite* a écrit vers le milieu du règne de *Trajan*, c'est-à-dire, l'an 840 à peu près de la fondation de Rome; combien & quelle sorte d'historiens opposeroit-il donc à ceux des 820 premières années ? quoi ? ceux qui auroient écrit durant les 20 années suivantes ? y auroit-il eu assez matière à comparaison pour lui ?

Même section I.

Sur la fin de cette section, vous donnez, à votre style, un élan infidèle au sens de *Tacite*. « Je réserve » pour ma vieillesse, si j'y parviens, » comme un sujet plus abondant & » & plus paisible, l'histoire de *Nerva*

» & de *Trajan*, temps heureux & » rares, où l'on jouit de la liberté de » penser & d'exprimer ce qu'on » pense ». *Rarâ temporum felicitate* n'est point dans *Tacite* une exclamation ; c'est la perfection d'un raisonnement. *Tacite* écrivoit sous *Trajan* ; il commence par les histoires de *Galba*, d'*Othon* & de *Vitellius*, & ne se presse point de donner celle de *Nerva* & de *Trajan* ; car, leur règne ou celui de *Trajan* fût il passé, il a été si doux, si équitable, que sous tout autre gouvernement moins juste & plus ombrageux que le leur, on pourra, en toute sûreté, avec toute liberté, en publier l'histoire : (*Historiam Galbæ, Othonis & Vitellii, materiam non securam, citiùs scribo,*) *rarâ temporum felicitate* (*qualia sunt hodierna Nervæ & Trajani tempora*), *ubi, sentire quæ velis, & quæ sentias dicere, licet ;* (*quapropter*), *si vita suppeditet, senectuti sepoſui principatum divi Nervæ & imperium Trajani, uberiorem* SECURIOREM*que materiam* ; car, pour écrire l'histoire de *Nerva* & de *Trajan*, je n'ai pas besoin, dit *Tacite*, de

choisir « un temps où l'on ait le bon- » heur de penser comme on veut, & » de parler comme on pense ». Vous voyez d'ailleurs que cette traduction-ci tend, plus que la vôtre, à rendre la précision simmétrique du latin.

Section III.

« Jamais les dieux ne châtièrent le » peuple Romain d'une manière plus » affreuse ni mieux méritée »: *magis-ve* JUSTIS *indiciis approbatum est*; c'est-à-dire, on n'eut jamais de preuve plus complette ou moins équivoque de la colère des dieux: au lieu que, selon vous, *justus exercitus* qui est tant de fois dans *Tacite*, & *justis locis* qu'on y lit, Annal. liv. 2 sect. V, voudroient dire, non pas » une armée » complette, un local propre ou con- » venable à un ordre de bataille », mais « une armée juste, un lieu équi- » table ».

Liv. 3, sect. xviij & xix.

Ita mixtus pedes eques que rupere les

gionum agmen : & propinqua Cremonensium mœnia, quantò plus spei ad effugium, minorem ad resistendum animum dabant ; nec Antonius ultrà institit, memor laboris ac vulnerum, quibus tam anceps prœlii fortuna, quamvis prospero fine, equites equosque adflictaverat.

XIX. Inumbrante vesperâ, &c.

1°. Il est certain qu'à la relation d'une bataille, tient l'éclaircissement du sort des troupes & battues & victorieuses : aussi, par la correspondance de *& propinqua* avec *nec* ou *& Antonius non*, *Tacite*, presqu'en une seule & même phrase, acheve le récit de cette journée. Quelque temps après & sur le soir, arrive le gros de l'armée Flavienne, qui, n'ayant pas donné, vouloit aller prendre d'assaut Crémone : un murmure universel contre *Antoine* ; un discours du général qui modère cette fureur ; enfin un nouvel ordre de faits. Donc la section xix doit se mettre à *Inumbrante vesperâ*, & non, comme vous avez fait, Monsieur, à *nec Antonius*, pour

arrêter la marche des phrases, & couper le fil des idées de votre auteur, dont, en bien d'autres occasions semblables, vous sacrifiez le beau plan, à votre aveugle respect pour les éditions, toutes aussi absurdement confuses.

Et 2°. La traduction de ce passage offre trois problêmes de style à résoudre en notre langue : ils consistent, le premier à groupper ces deux phrases parallèles *& propinqua*, &c. *nec Antonius*, &c. ; le deuxième à rendre l'antithèse *plus spei ad effugium* & *minorem animum ad resistendum* ; & le troisième à conserver l'unicité du verbe *dabant*, qui seul gouverne ces deux parties simmétriques.

Voici maintenant votre traduction.

« Le bataillon serré des légions fut » rompu par ce mêlange de cavalerie » & d'infanterie. L'asyle, qu'offroit la » proximité de Crémone, fut aussi » cause de la foiblesse de leur résis» tance ».

XIX. « *Antoine* ne les poursuivit » pas. L'heureuse issue de cette jour» née ne lui avoit pas fait oublier les

» fatigues, qu'avoient éprouvées les
» hommes & les chevaux dans ses
» différentes variations. La nuit com-
» mençoit quand le gros de l'armée
» arriva ».

Autre traduction.

» Ainsi fut rompu le bataillon des
» légionnaires, par les cavaliers &
» les fantassins réunis : quoique le
» voisinage de Crémone laissât aux
» Vitelliens, avec plus d'éspoir de s'y
» réfugier, moins d'envie de résister,
» *Antoine* ne les poursuivit point da-
» vantage, à cause de la fatigue &
» des blessures, dont se ressentoient &
» hommes & chevaux, après une ba-
» taille, où la fortune avoit trop hé-
» sité à se déclarer pour lui ».

XIX, « A l'entrée de la nuit,
» arrive le gros de l'armée Flavienne :
» à peine se fut-elle avancée à travers
» des monceaux de cadavres, &c. ».
Jugez, Monsieur, vous-même.
Je m'arrête, en réfléchissant que je
pourrois être mal fondé, dans les

quatre eſpèces de reproches, que je fais à votre traduction ;

1°. dans vos deux textes latin & françois, nulle trace de la grande & belle ordonnance des écrits de *Tacite ;*

2°. la délicateſſe, la profondeur, la vérité même de nombre de ſens de cet écrivain, manqués preſque par-tout votre ouvrage ;

3°. la plupart des conſtructions altérées dans votre texte latin même ; & à plus forte raiſon le rapport & l'ordre des idées anéanti & renverſé dans votre traduction ;

4°. enfin, dans votre françois facile mais haché, ſimple mais ſec, clair, à cauſe de la multitude de vos phraſes directes, mais peu piquant, à défaut de tours ſuſpenſifs, nulle imitation du ſtyle oratoire, périodique & figuré de l'auteur latin.

Peut-être, Monſieur, votre réponſe détruira-t-elle le peu d'obſervations que je viens de vous faire, & que j'oſe regarder comme autant de preuves de mes quatre chefs de critique : en ce cas, je ſupprimerai cinq ou

six cens autres notes, que votre silence m'obligeroit de mettre au jour contre votre traduction de *Tacite*, en considération de l'honneur, que vous a fait avec raison celle de *Salluste*.

J'ai celui d'être, &c.

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
BOUCHER.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Principes de style, ou *Observations sur l'art d'écrire, recueillies des meilleurs auteurs, un volume in-12 d'environ 400 pages. A Paris, chez les frères* Etienne, *libraires, rue Saint-Jacques.*

(par L. Theod. hérissant)

C'EST particulièrement le style, Monsieur, qui distingue le grand écrivain de l'auteur médiocre. La *Phèdre* de *Pradon* offre à peu près les mêmes idées que celle de *Racine*; mais quelle différence dans la manière dont elles sont exprimées! L'ouvrage le mieux pensé ne peut avoir un succès durable s'il est dénué des charmes de l'élocution. Cet art enchanteur de relever les pensées les plus communes, de les revêtir des images &

des couleurs convenables, est ce qu'on admire le plus dans les anciens. *Sénèque* & *Lucain* ne sont point inférieurs aux plus grands hommes du siècle d'*Auguste* pour le mérite des idées. Cependant la lecture de leurs écrits est pénible & rebutante, tandis qu'on relit sans cesse avec un plaisir nouveau *Cicéron* & *Virgile*. Lorsque le goût commence à se corrompre, on sacrifie à la finesse & à la nouveauté des pensées les graces naturelles du style. On cherche à briller par des traits ingénieux, & l'on néglige l'harmonie, la clarté, l'élégance. Nous avons aujourd'hui des penseurs & des philosophes, nous n'avons point d'écrivains. Nos auteurs ne le cèdent point à ceux du siècle de *Louis XIV* pour l'esprit & les connoissances; mais l'enflure, l'affectation, la monotonie défigurent leurs productions. Il est donc important de leur rappeller les principes essentiels de l'art d'écrire. Tel est, Monsieur, l'objet de l'ouvrage que je vous annonce dans lequel vous trouverez un extrait raisonné de nos

meilleurs livres ſur cette matière.

Bien écrire, c'eſt tout à la fois bien penſer, bien ſentir & bien rendre. Telle eſt la définition que donne du ſtyle un célèbre académicien * qui nous en a donné d'excellens modèles. Le génie ſeul ne ſuffit pas pour bien écrire, il faut y joindre le goût, c'eſt-à-dire un ſentiment prompt & délicat des beautés & des défauts dans les ouvrages de l'art ; voilà pourquoi *Racine* eſt ſi ſupérieur à *Corneille* pour la pureté & l'élégance du ſtyle.

Chaque genre d'écrire a des nuances différentes qu'on réduit ordinairement à trois. Le ſtyle *ſimple* doit être pur, clair, ſans ornemens apparens. Il n'exclut cependant pas la grandeur & la nobleſſe. Il eſt même à remarquer que la plupart des traits de ſublime qu'on admire dans nos grands poëtes appartiennent au ſtyle ſimple.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?
Qu'il mourût.
Les Horaces.

* M. *de Buffon*, diſcours ſur le ſtyle.

Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre crainte. (*Athalie.*)

Et que dois-je être ?

Roi. (*Nicomède.*)

Dans un ſi grand péril que vous reſte-t-il ?

Moi.

Médée.

Ces exemples préſentent de grandes idées qui n'ont pas beſoin d'être relevées par l'éclat de l'expreſſion. Les éloges des académiciens par M. *de Fontenelle* ſeroient des modèles parfaits de ſtyle ſimple, ſi l'on n'y rencontroit pas trop ſouvent une recherche & une fineſſe affectées bien contraires à la ſimplicité.

Le ſtyle *ſublime* admet toute la pompe & tous les ornemens de l'élocution; mais il eſt bien voiſin du phœbus & du galimathias. Il faut bien ſe garder de l'employer dans des ſujets peu importans; il devient alors ridicule. Pour réuſſir dans le ſtyle ſublime, non-ſeulement il faut beaucoup de ſenſibilité & une certaine élévation d'eſprit qui inſpire

des pensées heureuses ; mais il faut encore un raisonnement juste & sain qui gouverne l'enthousiasme. Nos orateurs & nos poëtes ont de grandes prétentions au style sublime ; mais ces qualités leur manquent. Une emphase étudiée leur tient lieu de sensibilité, leur esprit a plus d'affectation & de morgue que de véritable élévation ; & leur prétendu enthousiasme n'étant point réglé par la raison n'est qu'extravagance & que folie.

Le style *tempéré* tient le milieu entre les deux autres. On l'employe dans les sujets amusans & gracieux ; mais un écrivain dont le génie est tourné vers l'agrément, transporte souvent ce style même dans les grands sujets. Tel est *Fléchier*, qui, à l'exception de quelques morceaux de son oraison funèbre de *Turenne*, est toujours fleuri plutôt que sublime, & flatte par des énumérations compassées, tandis que *Bossuet* étonne par des traits frappans de la plus mâle éloquence.

Le grand art est de savoir faire un

mélange adroit de ces trois ſtyles ; d'élever & d'abaiſſer l'expreſſion à meſure que la matière s'élève & s'abaiſſe :

Heureux qui dans ſes vers ſait d'une voix légère
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère.

Perſonne n'a mieux connu le ſecret de cette agréable variété que l'inimitable *la Fontaine* ; il n'a pas un ſtyle, il les a tous. Aujourd'hui qu'on ne conſulte plus la nature en écrivant, une triſte monotonie ſe fait ſentir dans toutes nos productions modernes ; l'auteur toujours guindé cherche à ſurprendre l'admiration dans chaque phraſe par quelque penſée ingénieuſe, & l'on baille en l'admirant.

Une des premières qualités du ſtyle eſt *l'enſemble*, qui conſiſte dans un enchaînement naturel des idées, de manière qu'elles ſemblent naître les unes des autres, & que les mots conſtruits & raſſemblés ſans effort marquent ſenſiblement la gradation des penſées. Ce mérite ſuppoſe dans

l'écrivain un esprit juste & méthodique ; mais il faut joindre à cette logique naturelle une méditation profonde. Nos modernes légers & brillans effleurent la superficie d'un sujet. Trop dissipés, trop répandus dans le monde pour soutenir un travail assidu, trop pressés de jouir des applaudissemens du public pour se donner le temps de réfléchir sur les objets qu'ils ont à traiter, ils se contentent de semer çà & là quelques éclairs, quelques traits saillans, mais vagues & décousus ; dans leurs vers isolés, dans leur prose hachée, rien n'est lié, rien n'est fondu ; c'est sur-tout à ce défaut de logique & de réflexion qu'il faut attribuer la décadence de l'art du dialogue. Nos écrivains dramatiques savent frapper une tirade ; mais ils ne savent point filer une scène ; leurs interlocuteurs interrogent & répondent au hasard ; ils s'écartent du sujet de l'entretien pour courir après une sentence ou quelque lieu commun, ce qui détruit absolument l'illusion & l'intérêt.

De l'ensemble des idées naît la

clarté du ſtyle, qualité eſſentielle & ſans laquelle l'art d'écrire devient abſolument inutile. Pour ſe faire entendre aux autres, il faut d'abord bien s'entendre ſoi-même.

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.

Nous avons de ſublimes philoſophes qui regardent la clarté comme un mérite trivial, ils auroient bien mauvaiſe opinion de leur eſprit, ſi ſes productions étoient à la portée de tout le monde; pour éviter cet affront, ils s'enveloppent à deſſein dans une obſcurité reſpectable, & s'enfoncent dans un galimathias métaphyſique abſolument inintelligible aux lecteurs; ils ſe perdent dans leurs profondes ſpéculations comme dans un labyrinthe où ils ne peuvent plus ſe retrouver & à force de ſubtiliſer & de s'alembiquer l'imagination, ils finiſſent par ne plus comprendre eux-mêmes leurs propres penſées.

Rien n'eſt plus propre à relever les idées foibles & communes qu'un

certain jargon ſcientifique hériſſé des termes les plus inconnus des arts & des ſciences abſtraites. Cet artifice eſt aujourd'hui fort à la mode. L'auteur le plus mince, à la faveur d'une comparaiſon tirée de la phyſique ou des mathématiques, en impoſe aiſément au lecteur crédule, & paſſe pour un ſavant & un penſeur profond.

Il y a cependant des penſées fines & délicates qui perdroient tout leur mérite, ſi elles étoient énoncées avec trop de clarté; par exemple, dans l'éloge du cardinal *du Bois*, *Fontenelle* dit, en parlant de l'éducation du régent, que le *prélat avoit tous les jours travaillé à ſe rendre inutile.* C'eſt à l'obſcurité de l'expreſſion que cette idée doit preſque toute ſa fineſſe. *Fontenelle* eſt plein de traits ſemblables, & il faut convenir qu'il y a un certain agrément attaché à ce qui exerce l'eſprit ſans le fatiguer.

La correction grammaticale & la propriété des termes contribuent à la pureté du ſtyle. Les anciens, & ſurtout les Grecs, étoient extrêmement jaloux de la pureté du langage; de

là cette foule de grammairiens & de glossateurs qui passoient leur vie à calculer des syllabes & des mots. On voit de quelles précautions se servoit *Cicéron* lorsqu'écrivant sur des matières philosophiques il étoit obligé d'emprunter des Grecs quelque terme nouveau. Ce n'est qu'aux plus grands génies qu'il appartient de créer des expressions. Aujourd'hui les plus médiocres auteurs affectent à cet égard une licence très-propre à corrompre la langue ; on diroit qu'il leur faut un nouveau dictionnaire pour rendre toute la force & toute l'énergie de leurs idées ; ils devroient se rappeller cette maxime si sage de *Boileau*.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain.

Nos plus grands hommes, tels que *Corneille*, *Molière*, *Bossuet*, ont quelquefois trop négligé la correction & la pureté du style.

La langue françoise est particulièrement outragée par les rimeurs

modernes ; n'ayant point assez de talent pour surmonter la gêne de notre versification, ils se permettent les termes les plus impropres, les constructions les plus vicieuses ; leur poésie n'est qu'un jargon barbare. Les poëtes dramatiques de l'école de *Racine*, quoique foibles imitateurs d'un si grand modèle, se piquoient d'écrire purement ; on a depuis tellement négligé un article si important, que nous avons vu applaudir sur la scène, comme le remarque M. *de Voltaire*, des tragédies qu'il étoit impossible de lire, & dont chaque vers étoit marqué par quelque faute grossière contre la langue.

Dans ceux qui ont le talent de la poésie, la contrainte même du vers devient une source de beautés. L'obligation où se trouve le poëte de chercher l'expression lui fait souvent rencontrer la plus énergique & la plus propre, qu'il n'eût peut-être pas trouvée s'il eût écrit en prose, parce que la paresse naturelle l'eût porté à se contenter du premier mot qui se seroit offert à sa plume.

La *précision* eſt l'art de ne dire que ce qu'il faut. Il y a une préciſion rigoureuſe & philoſophique qui rejette tout ce qui n'eſt pas eſſentiel à l'intelligence du ſujet. Mais il eſt une autre préciſion plus convenable à l'éloquence & à la poéſie, qui admet tout ce qui peut contribuer à l'ornement. Dans ce ſiècle philoſophe les poëtes & les orateurs ont cherché la préciſion philoſophique, & ſont tombés dans l'obſcurité & dans la ſéchereſſe.

L'*élégance*, ſelon M. *de Voltaire*, eſt un réſultat de la juſteſſe & de l'agrément; elle conſiſte dans le choix des expreſſions & des tours les plus propres à embellir la penſée & à la mettre dans ſon vrai jour. Tous les préceptes que l'on peut donner ſur cette matière, tous les raiſonnemens que l'on peut faire ne nous en apprendront jamais autant qu'une lecture réfléchie de *Boileau* & de *Racine*, écrivains ſupérieurs à tous les autres par cette qualité du ſtyle.

L'*harmonie* tient à l'élégance. Les anciens étoient bien plus ſenſibles

que nous à l'agrément qui résulte de l'arrangement des mots. Quelquefois la chute sonore & bien cadencée d'une période excitoit les plus vifs applaudissemens ; les Grecs passionnés pour la musique, & qui parloient la langue la plus accentuée & la plus mélodieuse de l'univers, ont poussé jusqu'à l'excès ce goût pour l'harmonie ; voilà pourquoi les harangues d'*Isocrate* qui charmoient les oreilles délicates des Athéniens, nous paroissent aujourd'hui froides, languissantes & vuides d'idées. Nous ne sommes point en état de sentir l'espèce de mérite qui leur a autrefois attiré tant de suffrages. Les dissertations sur les nombres que l'on trouve dans *Cicéron* & dans *Quintilien* attestent combien les latins attachoient aussi d'importance à cette heureuse combinaison de mots harmonieux & de sons agréables.

La Motte qui connoissoit trop peu les langues anciennes pour sentir & goûter leur harmonie, prétendoit que les mots ne plaisent à l'oreille que par les idées qu'elles présentent à l'esprit. *Fontenelle* disoit dans son style badin

& familier, *qu'un poëte n'est pas une flutte.* Cela prouve qu'ils avoient l'un & l'autre plus d'esprit & de finesse que de goût & de sentiment. M. *d'Alembert* s'est aussi déclaré contre l'harmonie de la poésie & de l'éloquence en faveur des sentences & des pensées philosophiques. Les paradoxes de M. *d'Alembert* en matière de littérature n'ont jamais eu un grand poids; mais l'exemple de M. *de Voltaire* bien plus dangereux a presque détruit l'harmonie de notre versification. Tous les jeunes gens ont été séduits par la marche pompeuse de ses vers sonores & ronflans, mais isolés & monotones. La variété est l'ame de l'harmonie; il est aisé de coudre ensemble des distiques bien cadencés; mais savoir rompre à propos l'uniformité de la mesure & phraser ses pensées dans des périodes poétiques, c'est un secret que *Racine* & *Boileau* ont seuls connu.

La même monotonie défigure la prose guindée de nos modernes orateurs, & particulièrement celle de M. *Thomas*. Le citoyen de Genève

& l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle* sont les seuls écrivains de ce siècle dont le style varié nous retrace ce rythme & cette mélodie qui nous enchante dans les ouvrages des anciens. Mais en vain réuniroit-on toutes les qualités du style si elles ne sont animées par une heureuse *chaleur* ; le plus grand défaut d'un écrivain est la froideur ; il vaudroit encore mieux qu'il divertît le lecteur par une imagination extravagante, que de l'endormir avec des raisonnemens insipides & glacés.

J'aime mieux *Bergerac* & sa burlesque audace,
Que ces vers où *Motin* se morfond & me glace.

Un génie ardent & impétueux s'enflamme à la vue des objets qu'il doit peindre ; il s'en pénètre vivement, & fait passer sans effort dans l'ame du lecteur le feu dont il est lui-même animé. Mais je me ris d'un froid enthousiaste qui se tourmente & se bat les flancs pour échauffer son style, & dont la chaleur factice laisse le lecteur transi. M. *Thomas* appelle les écrivains de cette espèce des *hypo-*

crites de ſenſibilité, dénomination très-juſte & très-énergique. Mais il n'eſt pas étonnant que M. *Thomas* les déſigne ſi bien, perſonne ne les connoît mieux que lui, & perſonne n'a ſu mettre en œuvre plus habilement & avec plus de ſuccès une pareille *hypocriſie*.

L'*aiſance* & la *facilité* du ſtyle annoncent un naturel heureux, ennemi de toute affectation & de toute recherche pénible. Cette qualité eſt ſur-tout convenable dans les ouvrages où l'eſprit ne fait que ſuivre les mouvemens du cœur. *Chaulieu*, *la Fontaine*, *Greſſet*, offrent des modèles de cette heureuſe facilité qu'il ne faut pas confondre avec la négligence. Plus les vers ſont ſoignés & corrects, plus ils paroiſſent faciles & coulans. On ſait que *Boileau* ſe vantoit d'avoir appris à *Racine* à rimer difficilement. Il y a des gens qui ſe piquent d'écrire ſans façon; mais l'abbé *Desfontaines* comparoît ce ſtyle ſans façon aux repas ſans cérémonie. Le lecteur, comme les convives, aime

ſouvent mieux un peu d'apprêt qu'une aride ſimplicité.

Les figures ne ſont autre choſe que des tours vifs & animés, des expreſſions énergiques & brillantes qui donnent de la force & de l'éclat au ſtyle & qui l'élèvent au-deſſus du langage ordinaire. Quelques auteurs du bel air, ennemis de l'antiquité, aiment à s'égayer ſur les termes techniques que les rhéteurs emploient pour déſigner chacune de ces figures qui ſont en très-grand nombre; ils calomnient même à ce ſujet l'éducation publique, & ſuppoſent gratuitement que dans les écoles on donne aux figures & à leurs noms plus d'importance qu'elles n'en méritent. Il n'en eſt pas moins vrai qu'on doit admirer le génie vraiment philoſophique qui a réduit en art l'éloquence, calculé la marche du génie, & claſſé ſous différens noms les ornemens du diſcours. Les préceptes & les définitions des rhéteurs ne peuvent ſuppléer au génie & ſont peu utiles pour la compoſition; mais ils ſont d'un grand ſecours pour aider l'eſprit dans l'ana-

lyse des beautés d'un discours & des différentes parties qui le composent. Il est honteux d'ignorer ces termes de l'art au point de les prendre pour des termes de chymie, comme *Boileau* le reprochoit plaisamment à *Pradon*.

Dans l'origine des sociétés, lorsque les hommes n'avoient point encore de notions abstraites, & que leur ame ouverte seulement aux impressions des objets sensibles se bornoit à les comparer entr'eux, le langage figuré est le seul dont on ait pu faire usage. Aussi le style des sauvages est-il extrêmement poétique & semé des figures les plus hardies ; comme ils manquent de termes propres pour s'énoncer avec précision, ils sont forcés de peindre ce qu'ils pensent. En se reconciliant avec leurs ennemis, ils ne diront pas : *vivons en paix, que l'union se rétablisse entre nous* ; ils ne connoissent point ces termes abstraits de paix & d'union, mais ils diront, *reposons-nous à l'ombre de ce chêne, soyons assis sur la même natte, désaltérons-nous au même ruisseau.* Quoi de plus vif & de plus

énergique que ce discours d'un chef du village des *Abénakis* que des missionnaires vouloient engager à quitter son pays? « Les robes noires veulent » nous faire quitter notre natte, & » transporter ailleurs le feu de notre » conseil. Nous sommes nés sur cette » terre, nos pères y sont ensevelis; » dirons-nous aux ossemens de nos » pères, levez-vous & passez avec » nous dans une terre étrangère »? Voilà pourquoi la poésie grecque étoit déjà perfectionnée du temps d'*Homère*; quoique les Grecs fussent encore dans l'enfance des arts, & qu'au jugement de quelques savans l'usage même de l'écriture fût alors inconnu. Lorsque dans la suite des siècles la langue philosophique s'est formée, & que les connoissances se sont prodigieusement étendues, ces progrès n'ont point enrichi, ils ont même appauvri la langue poétique.

Je ne suivrai point l'auteur dans le détail des différentes figures; il n'a guères fait que répéter ce que l'on trouve dans toutes les rhétoriques; il a sur-tout mis à contribution l'ex-

cellent traité des tropes de M. *du Marsais*. Vous trouverez cependant dans cette partie de l'ouvrage quelques observations solides & judicieuses sur l'usage du style figuré qu'on chercheroit en vain dans la plupart des livres élémentaires.

« Ce que le sauvage fait par né» cessité est devenu un art pour » l'homme instruit. Nous aimons à » nous rapprocher de la nature en » substituant quelquefois aux mots » précis & aux constructions raison» nées du langage poli les termes & » les tours plus animés que les gens » du peuple employent encore tous » les jours, quand ils sont excités par » quelque passion. Mais c'est le chef» d'œuvre de l'art que de savoir » rendre dans le calme du cabinet ce » langage désordonné de la nature, » & mêler à propos le style simple » avec le style orné ».

« Le premier qui appella la beauté » une rose & qui peignit l'amour avec » des aîles, un bandeau, des flêches, » montra beaucoup d'esprit ; il n'y » en a pas à répéter aujourd'hui ces

» fictions si anciennes. Mais pour
» vouloir donner du nouveau, il ne
» faut pas se permettre du gigan-
» tesque ; car le rebattu vaut encore
» mieux que l'absurde. Que les grandes
» choses amènent les grandes idées,
» & les grandes idées les grands mots,
» tout est alors à sa place ; mais il est
» à craindre aussi que les grands mots
» n'amènent le galimathias, maladie
» si commune en France depuis envi-
» ron vingt ans, & qui prend sa
» source dans l'*accumulation* des figures
» autant que dans le faux enthou-
» siasme par lequel on cherche à
» exagérer son sujet ».

L'auteur cite quelques exemples plaisans de l'abus qu'on peut faire du style figuré. *Balthazard Gracian*, jésuite Espagnol, dont on a plusieurs ouvrages de politique, dit quelque part que *les pensées partent des vastes côtes de la mémoire, s'embarquent sur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'esprit, pour être enregistrées à la douane de l'entendement*. C'est du style figuré de la foire où *Pierrot* dit à son maître : *la balle de vos comman-*

demens a rebondi sur la raquette de mon obéissance. C'est le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au style figuré dans chaque genre.

Vous lirez aussi avec plaisir un morceau sur la beauté qui résulte des images. L'auteur en a pris l'idée dans *Quintilien*. Ce n'est pas un reproche que je lui fais ; il ne pouvoit puiser dans une meilleure source. « Comparons, dit-il, *Florus* à *Tite-Live* dans » un des premiers événemens de » l'histoire Romaine, dans la prise » d'Albe. *Florus* dit simplement, *Albe* » *est prise*, *Alba capta est*. Il instruit, » mais il ne fait aucun plaisir ; c'est un » courier qui dans sa marche rapide » me jette en passant cette nouvelle. » Ouvrons *Tite-Live* ; quelles images ! » quelle peinture fidèle des moindres » circonstances ! Je vois, pour ainsi » dire, le morne silence & la tristesse » générale de cette malheureuse ville ; » les citoyens oubliant dans leur effroi » ce qu'ils doivent laisser ou emporter avec eux ; les uns immobiles à » la porte de leurs maisons, d'autres » errans çà & là ; tous regardans d'un

» œil consterné leur demeure pour la
» dernière fois. J'entends le bruit des
» toits qui s'écroulent, & je suis des
» yeux cette troupe éplorée sur les
» chemins où leur malheur les con-
» duit ».

Il est un style de société plein de légereté, de finesse & de grace, & qu'on appelle le style de la bonne compagnie, mais qui n'a ni la correction ni la dignité qu'on exige dans un ouvrage. Quelques écrivains qui vouloient sans doute apprendre au public qu'ils voyoient la bonne compagnie se sont avisés de transporter dans des romans & dans des comédies ce ramage éphémère des sociétés qui a paru alors bien triste & bien froid.
« D'ailleurs en supposant que l'auteur
» soit parvenu à copier parfaitement
» le jargon du jour ou à s'en former
» un qui en approche, quel peut être
» le mérite d'un livre que les étran-
» gers n'entendront qu'à demi, & qui
» dans trente ans aura besoin d'un
» traducteur même pour les nation-
» naux » ? Le *Méchant*, pièce d'ailleurs supérieurement écrite, & d'un goût

exquis, contient plusieurs détails dont on ne peut sentir toute la finesse si l'on ne connoît pas le ton de la bonne compagnie de Paris. On rapporte que le roi de Prusse faisant représenter devant lui cette agréable comédie, « se vit arrêté presque à chaque scène » par des expressions qu'il ne com- » prenoit pas, quoiqu'il ait écrit lui- » même en notre langue avec autant » d'élégance que de pureté. Il deman- » doit sans cesse des explications aux » François qui l'entouroient, & y re- » venoit si souvent que ses interprètes » fatigués lui dirent, si votre majesté » avoit passé un hiver dans les bonnes » sociétés de Paris, elle trouveroit » cette pièce délicieuse. — Je n'ai pas » besoin, répondit le prince, de » faire un voyage à Paris pour prendre » du plaisir au *Tartuffe* & au *Misan-* » *trope* ».

L'auteur persuadé que les fautes des grands maîtres sont très-dange-reuses, parce qu'on les imite plus aisément que leurs beautés, a osé rouver, & montrer des taches dans es écrivains même dont la réputa-tion

tion est consacrée par le jugement de la postérité. Par exemple, il reproche avec raison à *Virgile* de comparer les fureurs & les agitations de la reine *Amate* au mouvement d'un sabot fouetté par des enfans. Quelques critiques se sont tourmentés pour justifier *Virgile*; ils ont soutenu que le rapport de ces deux objets étoit juste; ils se sont récriés sur l'élégance & l'harmonie imitative des vers de cette comparaison. Mais n'est-il pas plaisant de les voir se donner tant de peine pour prouver ce que personne ne conteste? La comparaison a de la justesse, les vers en sont admirables, on convient de tout cela; mais elle manque de noblesse, elle est déplacée dans un poëme épique; elle détourne l'esprit d'un objet sérieux & pathétique pour lui offrir l'image d'un amusement puérile.

Cet ouvrage, Monsieur, a le mérite de rapprocher les différens préceptes sur l'art d'écrire épars dans nos traités littéraires; on n'y trouve que des maximes saines, des principes

avoués par le bon goût ; le ſtyle en eſt ſimple, clair & très-convenable au genre didactique. Mais toutes ces règles raſſemblées & ſerrées dans un ſeul volume, ne ſont point aſſez éclaircies & développées par les exemples. De là une certaine ſécheresse répandue ſur tout l'ouvrage qu'on ne lit point avec le même intérêt que les réflexions de l'abbé *Dubos*, de *Rollin*, & de M. l'abbé *le Batteux*. L'auteur me paroît ſur-tout avoir manqué le but principal qu'il devoit ſe propoſer, qui étoit de réformer le goût & de faire ſentir le ridicule du ſtyle moderne. Les productions de nos plus illuſtres académiciens lui offroient une ample matière d'obſervations qui auroient égayé ſon livre & l'auroient rendu beaucoup plus utile. J'ai tâché dans cette analyſe de réparer la négligence de l'auteur ; en paſſant en revue les qualités du ſtyle, je n'ai pas oublié de vous faire remarquer les vices contraires dans les écrivains de nos jours ; & cette lettre vous offrira, Monſieur, une cenſure géné-

rale de ces mêmes défauts que je critique tous les jours en détail.

Je suis, &c.

Paris, ce 17 novembre 1779.

LETTRE VIII.

Annales poétiques, ou Almanach des Muses, depuis l'origine de la poésie françoise, tome V. A Paris, chez Delalain, *libraire, rue Saint-Jacques, près la rue du Plâtre.*

A MESURE que vous avancez, Monsieur, dans cette galerie poétique, vous y découvrez un plus grand nombre de beautés. Les objets s'aggrandissent, la poésie prend un nouveau caractère, le style une forme plus pittoresque, la langue s'épure ; en un mot, chaque volume ajoute à celui qui le précède, & l'on peut comparer ce recueil à la corne d'*Amalthée* dont

de chaque pénitent, & le lion s'accuse le premier comme dans *la Fontaine ;* mais celui-ci s'est bien donné de garde de commencer sa fable d'une manière aussi brusque ; il a senti qu'il falloit motiver cette confession générale, qui dans *Habert* se fait sans aucun sujet ; & en conséquence, il supposera que tous les animaux sont frappés de la peste ; mais il n'y eut plus de matière à conversion ; il faut fléchir la colère des cieux ; il faut que chacun examine sa conscience & fasse hautement l'aveu sincère de ses crimes ; alors, quel superbe début pour le poëte !

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,
Faisoit aux animaux la guerre.

Après avoir bien établi l'état affreux auquel sont réduits les animaux, il entre en matière, & plus les traits avec lesquels il l'a dépeint

sont forts & prononcés, plus devient grande & indispensable la nécessité de fléchir le courroux céleste, & par conséquent de déclarer ses fautes pour en faire pénitence.

Cependant *la Fontaine* ne néglige point les graces naïves que son objet lui présente. Par une opposition pleine de goût, & qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer, il couronne son tableau de la peste par ces deux vers charmans qui forment un contraste si délicat avec le ton fier & imposant qu'il a pris d'abord :

Les tourterelles se fuyoient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.

Ce qui rend le style de *Habert* d'une monotonie assommante, c'est que sa fable est composée de stances régulières, & que les vers sont tous d'une même mesure ; joignez à ce défaut du mètre, le manque d'imagination & la sécheresse prosaïque des expressions.

O mes amis, maintenant il est heure,
Dit le lion, d'ôter les grands péchés,

Desquels nos cœurs se trouvent empêchés ;
Il est besoin que chacun les siens pleure ;

Et pour avoir de la majesté haute
Du dieu des cieux pleine rémission,
Besoin sera qu'en grand'contrition,
Chacun de nous confesse ici sa faute.

Ce conseil fut de si grand' véhémence
Qu'il fut soudain des autres approuvé,
Dont le lion fort joyeux s'est trouvé,
Et ses péchés à confesser commence.

Il avoue ensuite en deux autres strophes qu'il a dévoré grand nombre d'animaux. Il est, je crois, inutile de faire remarquer combien cette marche est traînante. Quelle vivacité de tours, quelle précision exquise dans *la Fontaine*! Il va droit au but ; le lion se confesse sur le champ sans attendre l'approbation de son conseil.

Le lion tint conseil & dit : mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.

Son avis est, comme on voit, que le *plus coupable* payera pour les autres. Dans la fable du poëte *Habert*, cette condition est omise ; elle est cependant très-essentielle pour motiver la mort tragique de l'âne qui est immolé dans les deux pièces.

Dès que le lion a énoncé ses fautes, le renard en fin courtisan s'empresse de lever les scrupules du roi des forêts ;

Et bien, manger moutons, canailles, sotte
espèce,
Est-ce un péché ? Non, non, vous leur fîtes,
seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

A ces traits, vous reconnoissez *la Fontaine*. L'ancien poëte s'amuse à faire tenir au loup un assez long discours dans lequel il expose aussi ses péchés, détail fort inutile. En un mot, ce que *la Fontaine* narre avec grace & précision, *Habert* le noye dans un déluge de vers insipides. Le trait le plus plaisant qu'il y ait dans la fable de ce poëte, & qui peut être égalé, pour le fonds seulement, au

même endroit de *la Fontaine*, c'eſt le prétendu péché qui ſert de prétexte à la mort de l'âne. Cet animal ſcrupuleux & d'une conſcience timorée, avoue que s'étant trouvé à jeun un jour de foire, il trouva les deux ſouliers de ſon maître remplis de bonne paille.

Je la mangeai, ſans rien dire à mon maître,
Et ce faiſant, l'offenſai grandement :
Dont je requiers pardon très-humblement,
N'eſpérant plus telle faute commettre.

O quel forfait, ô la fauſſe pratique !
Ce dit le loup fin & malicieux,
Au monde n'eſt rien plus pernicieux
Que le brigand, ou larron domeſtique.

Comment ? la paille au ſoulier demeurée ;
De ſon ſeigneur, manger à belles dents ?
Et ſi le pied eût été là dedans,
La tendre chair eût été dévorée ?

Quel que ſoit le mérite de ces ſtrophes, & ſur-tout celui de la dernière, *la Fontaine* conſerve toujours dans le morceau qui correſpond à celui-ci la ſupériorité d'un ſtyle inimitable.

J'ai cru pouvoir m'arrêter sur ces deux morceaux d'autant plus volontiers qu'il m'a semblé que cette comparaison ne seroit pas indifférente pour le goût, & que d'ailleurs cet article n'ayant pour objet qu'une nomenclature assez sèche d'auteurs & de pièces, déjà jugés avec autant de goût que d'impartialité par les éditeurs, il faut bien tâcher de tirer parti des morceaux qui peuvent donner lieu à quelques réflexions littéraires.

Ronsard, si célébré de son vivant, si décrié après sa mort, reparoît sur notre parnasse avec une gloire nouvelle & plus solide, quoique moins brillante que celle dont ses travaux furent autrefois couronnés. Ce poéte naquit le 6 ou le 11 septembre 1525, au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, de *Louis de Ronsard*, chevalier de l'ordre & maître d'hôtel du roi, & de *Jeanne de Chaudrier*, qui étoit aussi de noble extraction. Les premières années de la jeunesse de *Ronsard* ne furent pas consacrées aux lettres ; il voyagea, & visita plusieurs cours de l'Europe ; il apprit plusieurs

langues ; mais à son retour de ses voyages, & après la mort de son père, il se livra tout entier à l'étude. Il fit un cours de belles-lettres avec *Baif* sous le célèbre *Jean Dorat*, & sous *Turnebe ;* la traduction du *Plutus d'Aristophane* en vers françois fut son premier ouvrage ; tous ses loisirs étoient consacrés à la lecture & à l'imitation des poëtes Grecs. Cependant sa réputation commençoit à s'étendre ; on lui décerna le prix des jeux floraux, sans qu'il se fût mis au nombre des concurrens ; & au lieu d'une fleur, des magistrats de Toulouse lui donnèrent une *Minerve* d'argent massif, & par un decret rendu à son honneur, ils le proclamèrent par excellence le *poëte François. Ronsard* depuis fit présent de sa *Minerve* à *Henri II*, & le monarque parut être aussi flatté de recevoir ce présent du poëte, que le poëte auroit pu l'être de le recevoir de son roi.

Ronsard avoit beaucoup de talent & encore plus d'orgueil, ce qui est assez ordinaire à messieurs les poëtes. Rien n'est plus naïf que les éloges

qu'il s'adresse à lui-même sans façon ; il prétend que de *Ronsard* on a fait le nom de *Rossignol*, pour exprimer un chantre & un poëte ensemble. Il n'est pas étonnant qu'un amour-propre aussi choquant lui ait suscité quelques ennemis ; *Mellin de Saint-Gelais* ne l'épargnoit guères ; *Rabelais* étoit celui qu'il redoutoit le plus ; il avoit toujours soin de s'informer où il alloit afin de ne pas s'y trouver ; apparemment que le jovial curé de Meudon se plaisoit à rabattre un peu son orgueil poétique. Je connois quelques poëtes à qui la compagnie d'un pareil homme seroit nécessaire pour tempérer un peu cette fièvre brûlante d'amour-propre qui les rend les fléaux de la société !

Ronsard avoit beaucoup de penchant pour les femmes ; l'usage immodéré des plaisirs joint à ses travaux littéraires hâtèrent sa vieillesse ; dès sa cinquantième année, il étoit déjà goutteux, infirme & valétudinaire. Il mourut à son prieuré de Croix Val, le 27 décembre 1585, âgé d'environ soixante ans ; il con-

ſerva juſques au bout tout ſon eſprit & toute ſa gaîté, & juſqu'à ſon dernier ſoupir, il fit des vers qu'il dictoit à ſes amis.

Deux mois après ſa mort, ſa cendre reçut les honneurs les plus diſtingués; on lui fit un magnifique ſervice dans la chapelle du college de *Boncourt*; ſon oraiſon funèbre fut prononcée par *Jacques Davy du Perron*, depuis cardinal, & la foule fut ſi nombreuſe, que le cardinal de *Bourbon*, & pluſieurs autres princes furent obligés de revenir ſur leurs pas, n'ayant pu percer juſqu'à la porte du college. les honneurs qu'il reçut de ſon vivant furent encore plus extraordinaires; on le voit ſucceſſivement paſſer dans l'intimité de quatre rois, *Henri II*, *François II*, *Charles IX* & *Henri III*. Les éditeurs nous donnent à cet égard des détails très-curieux.

Après avoir montré *Ronſard* dans ſa vie privée, ils l'examinent comme écrivain; traité avec rigueur & mépris par *Malherbe*, *Balzac*, *Boileau*, *la Bruyère*, ce poëte a mérité ſous un certain rapport l'anathême que ces

grands hommes ont lancé contre lui; enflé, bisarre, dur, inintelligible, prolixe, grec & latin au lieu d'être françois, telles sont les qualifications qu'il mérite; il manquoit absolument de goût; mais il a de grandes qualités. Ecoutons le jugement sain & réfléchi qu'en portent les éditeurs.

« *Ronsard* avoit une partie de ce » qu'il faut pour être un grand poëte: » on ne peut pas nier qu'il ne fut » plein de verve & d'enthousiasme; » il avoit l'imagination la plus brillante » & la plus féconde; bien convaincu » que le poëte doit présenter plus de » tableaux que de récits, on voit qu'il » s'attache toujours à peindre ce qu'il » raconte; il a quelquefois du senti- » ment & de la flexibilité, & l'on a » de la peine à concevoir comment » ce poëte si souvent guindé & em- » phâtique, est quelquefois si gra- » cieux ».

» Tranchons le mot, & disons que » *Ronsard* avoit du génie. *Joachim du* » *Bellay*, qui avoit moins de mauvais » goût que lui, avoit aussi bien moins » de verve & d'imagination; & s'il

» a manqué à *Ronſard* des qualités
» eſſentielles au poëte, nous oſons
» dire que dans celles qu'il poſſédoit,
» aucun poëte ne l'a ſurpaſſé. Per-
» ſonne peut être n'a été plus vive-
» ment inſpiré. Ses vers ne ſont pas
» ordinairement de bons vers fran-
» çois, mais ce ſont des vers très-
» poétiques. On doit le lire au moins
» comme un poëte étranger; *Homère*
» & *Virgile* n'apprennent pas mieux
» que lui à faire des vers françois; il
» faut le lire avec le même eſprit
» qu'on apporte à la lecture d'*Homère*
» & de *Virgile*; il n'apprend pas ſi
» l'on veut à être poëte françois, il
» apprend ſeulement à être poéte, ſi
» toutefois cela s'apprend ».

Les trois pièces de grand genre dont les éditeurs ont enrichi ce recueil ſont une eſpèce de poème intitulé *Promeſſe*, une *Hymne à l'éternité*, & les *Quatre ſaiſons de l'année*. Je ne connois rien de plus beau, de plus poëtique que ce dernier poëme, l'imagination la plus féconde y déploye ſes richeſſes; ce ſont des morceaux de longue haleine auxquels j'aime

mieux vous renvoyer que d'en détruire l'enſemble en vous citant quelques vers qui ſont tous enchaînés les uns aux autres, & qui tiennent intimement au ſujet. Le début de l'*Hymne à l'éternité* vous donnera une idée avantageuſe du reſte.

Tourmenté d'Apollon, qui m'a l'ame échauffée,
Je veux, plein de fureur, ſuivant les pas d'*Orphée*,
Rechercher les ſecrets de nature & des cieux;
Ouvrage d'un eſprit qui n'eſt point odieux:
Je veux, s'il m'eſt poſſible, atteindre à la louange
De celle qui jamais, par les ans, ne ſe change:
Mais bien qui fait changer les ſiècles & les temps,
Les mois & les ſaiſons, & les jours inconſtans,
Sans jamais ſe muer, pour n'être point ſujette,
Comme reine ſuprême, à la loi qu'elle a faite.

Le ſonnet ſuivant m'a paru très-ingénieux & digne de vous être cité.

Quand ma maîtreſſe au monde prit naiſſance,
Honneur, vertu, grace, ſavoir, beauté,

Eurent débat avec la chasteté,
Qui plus auroit sur elle de puissance.

L'une vouloit en avoir jouissance ;
L'autre vouloit l'avoir de son côté ;
Et le débat immortel eût été
Sans *Jupiter* qui fit faire silence.

Filles, dit-il, ce ne seroit raison
Qu'une vertu tint toute une maison ;
Pour ce je veux qu'appointement on fasse.

L'accord fut fait : & plus soudainement
Qu'il ne l'eut dit, toutes également
En son beau corps pour jamais eurent place.

Je finis cet article de *Ronsard* par cette ode qui ne manque ni de grace ni de délicatesse.

Adieu ma lyre, adieu fillettes !
Jadis mes douces amourettes !
Adieu ! Je sens venir ma fin :
Nul passe-temps de ma jeunesse
Ne m'accompagne en ma vieillesse
Que le feu, le lit & le vin.

J'ai la tête toute étourdie
De trop d'ans & de maladie ;

De tous côtés le soin me mord :
Et soit que j'aille, ou que je tarde,
Toujours après moi je regarde
Si je verrai venir la mort.

Je pense la voir à toute heure,
Me mener là bas, où demeure
Je ne sais quel *Pluton*, qui tient
Ouvert à tous venans un antre ;
Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient.

Les rédacteurs des *Annales poétiques* ont rendu un très-grand service à *Ronsard* en élaguant tout le fatras qui défiguroit ses productions ; sur la foi de *Boileau*, personne n'osoit le lire ; à l'aspect de ce menaçant in-folio on reculoit épouvanté. Le voilà maintenant en état d'être lu, goûté, admiré même de ceux qui étoient les plus prévenus contre lui. Je vous avoue que j'ai été dans un étonnement inexprimable à la lecture de ce poëte que je regardois comme un barbare ; je ne pouvois croire qu'il renfermât tant de beautés ; il y en a de tous les ordres, & il est cer-

tain que la France a eu peu de poëtes qui aient eu autant de verve & d'imagination. Vous serez de cet avis, Monsieur, lorsque vous aurez parcouru le volume intéressant qui contient les poésies de cet homme si peu connu de l'injuste postérité au suffrage de laquelle il aspiroit.

Je n'oublierai point de faire remarquer aux estimables éditeurs des *Annales poétiques* une négligence qui leur est échappée, & qui pourroit, si elle étoit répétée, nuire au succès, d'ailleurs mérité, de cette collection. Plusieurs pièces se trouvent imprimées deux fois dans le même volume. Par exemple, on lit à la page 90 quatre *stances sur une fontaine* qui commence ainsi:

Fontaine, à tout jamais, ta source soit pavée &c.

On a lieu d'être surpris de les retrouver à la page 148. Le même reproche peut se faire à l'égard du sonnet de la page 112,

Qui voudra voir comme amour me surmonte,

qui se retrouve encore à la page 169.

Ce double emploi des mêmes choſes pourroit recevoir des interprétations malignes ; c'eſt pour les prévenir que j'en avertis les rédacteurs.

Au reſte, le même goût, & la même ſagacité préſident à chaque volume de ce recueil ; & c'eſt faire agréablement ſa cour aux muſes que de s'empreſſer d'y ſouſcrire.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 19 novembre 1779.



LETTRE IX.

Suite des observations sur les peintures, sculptures & gravures, de MM. de l'Académie royale.

VOUS approuverez, sans doute, Monsieur, que je continue mes observations, par les tableaux d'histoire. Ce genre, le premier de tous, exige la réunion d'une multitude de connoissances acquises par de profondes études, dirigées par le goût, & surtout inspirées par le génie ; sans lui, sans cet enthousiasme qui fait les grands hommes, le poëte n'est que versificateur, & le peintre n'est pas digne de ce nom. Un tableau d'histoire est à la peinture ce qu'un poëme est à la littérature. *Homère*, *Virgile*, *le Tasse*, *Milton*, ont trouvé des détracteurs, & leurs immortels ouvrages n'en sont pas moins dignes d'admiration ; de même les chefs-d'œuvres produits dans les trois célèbres écoles de l'Europe méritent

les mêmes éloges, malgré quelques parties foibles dans lesquelles l'artiste n'excelloit pas autant que dans les autres. Par la réflexion que je viens de vous faire observer, celles que je me suis permises sur les tableaux du sallon se trouvent pleinement justifiées ; d'ailleurs je ne perdrai jamais de vue l'épigraphe qui se trouve à chaque volume de ces feuilles,

Parcere personis, dicere de vitiis.

Un jeune artiste, nouvellement agréé, s'annonce dans le genre de l'histoire avec les plus grandes dispositions ; si son génie ne présente pas cette fougue de composition, ces contrastes hardis qui étonnent au premier coup-d'œil ; on y reconnoît une ordonnance noble & sage, une harmonie douce & suave ; un ton de couleur séduisant, & un dessin correct. Telle est l'impression que les charmans ouvrages de M. *Suvée* font éprouver aux spectateurs. *La Naissance de la Vierge* confirme particuliérement l'éloge que je viens de vous donner de ses talens ; l'expression & la touche

aimable qui règne dans ce tableau sont analogues au sujet ; & c'est précisément ce qu'on lui a reproché. L'un voudroit » *plus de fermeté*, *de* » *nerf*, *de vigueur* ». Un autre, « *plus* » *de fougue dans la touche* ». Tandis qu'on reproche à M. *Vincent* d'en avoir trop mis pour représenter le tumulte d'un guerre civile. *Puis fiez-vous à Messieurs les savans !*

N'avez-vous pas remarqué, Monsieur, que les artistes, pour produire ce qu'ils appellent *l'effet pittoresque*, sacrifient quelquefois la vérité historique, & souvent même la vraisemblance ? Ce reproche ne doit cependant pas s'adresser directement à M. *Suvée*. Mais je suis fâché de voir qu'il ait répété dans son tableau de la *Nativité* une pensée du *Corrège*, en faisant sortir la lumière de l'enfant *Jésus*. Cette licence poétique a pu être permise à un artiste célèbre qui a voulu rendre ce passage de l'évangéliste, *erat lux vera* ; c'est en peinture une métaphore heureuse ; mais lorsqu'elle est reproduite cela ressemble trop à un plagiat. Quoi qu'il en soit

soit M. *Suvée* en a su tirer un parti très-avantageux, & ce tableau renferme les mêmes beautés que le précédent à quelques sécheresses près.

Celui d'*Herminie sous les armes de Clorinde* est du même auteur. Le vieillard auquel s'adresse la feinte guerrière a obtenu le suffrage de tous les gens de goût; mais on a observé que l'amante de *Tancrède* ressemble trop à une *Minerve*, & que l'artiste auroit dû choisir pour cette figure le costume du onzième siècle. On peut encore reprocher à M. *Suvée* d'avoir trop négligé, dans ce tableau, la science du clair-obscur, sans laquelle on ne produit que des effets discordans. Ce sujet d'ailleurs est très-intéressant du côté de l'expression; il rappelle la réponse sublime que *le Tasse* fait tenir au sage vieillard interrogé par *Herminie* *. Les ouvrages de ce jeune artiste, malgré les taches qu'on y découvre, sont infiniment plus estimables que ces froides com-

* Voyez *la Jérusalem délivrée*, chant VII.

positions aussi peu dignes des éloges que de la critique.

Les deux grands sujets de M. *Ménageot* soutiennent la réputation qu'il avoit donné de ses talens à la dernière exposition, & principalement le tableau de la *Peste de David*; on remarque dans celui-ci une imagination grande & facile, une marche noble & imposante, une disposition avantageuse, du mouvement, de la chaleur & de l'intérêt. L'épisode attendrissant de cette mère qui repousse sa fille pour ne point lui communiquer le poison qui la consume n'est point « *un trait de génie qui vise au* » *sublime* », parce que cette pensée est imitée d'un grand maître; mais elle ne peut être regardée comme un plagiat, parce que dans ces scènes d'horreurs, de pareilles circonstances peuvent se rencontrer. Les amateurs n'ont pas été aussi satisfaits du tableau de *la justification de Suzanne*. Que l'auteur ait placé « *le point de vue* » *trop bas* », c'est une licence qui doit être permise, parce qu'il est à présumer que ce tableau, le plus grand du

fallon, fera expofé très-haut; mais il feroit peut-être difficile d'excufer l'artifte fur l'ordonnance de ce fujet.

On ne reprochera fûrement pas à M. *Ménageot* d'avoir affecté la forme piramidale! Les grouppes font détachés, les perfonnages ifolés; nulle chaîne, nulle liaifon dans l'agencement pittorefque. La figure de *Suzanne* qu'on trouve, je ne fais pourquoi, « *trop voluptueufe* », n'offre point cet intérêt touchant, cette pitié attendriffante que la vertu malheureufe, ornée par les graces, devoit infpirer aux fpectateurs; non-feulement la figure de *Daniel* n'offre ni *enthoufiafme*, ni *nobleffe*, mais elle devroit exprimer au moins la naïve candeur de fon âge. Il y a plus d'action & d'énergie dans le grouppe des vieillards, mais les figures paroiffent gigantefques, & les caractères ignobles. Cependant M. *Ménageot* a de grands motifs pour faire excufer ces défauts, fon âge & fes talens; les premiers ouvrages de *Corneille* n'ont point égalé la fublimité de *Rodogune* & *Cinna*.

Le tableau du *Martyr de faint Pierre*,

peint par M. *Berthellemy*, est généralement plus estimé que celui du siège de Calais; la composition en est plus pittoresque, & l'expression plus mâle; le ton de couleur moins brillant, mais plus vrai, & l'effet plus soutenu. On reproche à l'auteur une réminiscence du tableau peint par *le Bourdon*, représentant le même sujet, mais ce ne peut être que relativement au style, & M. *Berthellemy* ne sauroit puiser dans une meilleure source.

Si l'activité, la fougue impétueuse de M. *Vincent* prend un noble essor dans les sujets animés, il paroît être plus contraint dans les scènes graves & paisibles; son tableau de *la guérison de l'aveugle né* n'a point obtenu les mêmes suffrages que celui du *président Molé saisi par les factieux*. On y remarque cependant une touche fière & sure, une couleur vigoureuse, mais les caractères manquent de noblesse, le dessin de correction, & l'effet d'harmonie.

Concevez-vous, Monsieur, qu'un artiste doué d'une imagination vive, noble & fertile, puisse être l'auteur

du tableau de la *dispute de sainte Catherine*? C'est pourtant le phénomène qu'offre les ouvrages de M. *Bardin*. Si le *saint Bernard* exécuté par le même peintre est d'un ton de couleur foible & blaffard, il est du moins beaucoup mieux composé, & ne manque pas d'expression; mais après avoir examiné la *dispute de sainte Catherine*, il faut être bien *visionnaire* pour oser faire l'éloge de ce tableau! Cependant les dessins que M. *Bardin* a exposés au sallon donnent la plus haute idée de son génie, particulièrement celui qui représente *l'enlevement des Sabines*, *la bataille* qui fait la suite du même sujet, & le *massacre des innocens*; ces trois compositions sont dignes des plus grands maîtres.

Hercule chez la reine Omphale est le premier essai de M. *Huet* dans le genre de l'histoire; quoiqu'il y ait dans ce tableau de la vérité, un assez bon ton de couleur, lorsqu'on se rappelle les ouvrages de M. *Huet* dans un autre genre, qui lui ont mérité beaucoup d'éloges, on se ressouvient en gé-

miſſant du précepte de notre bon *la Fontaine* :

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grace.

Je ſuis très-éloigné d'en faire l'application à M. *Lagrenée* l'ainé, mais il eſt certain que ſes tableaux de chevalet ont reçu plus de ſuffrages que celui de *Popilius*. Les yeux des ſpectateurs ſe ſont principalement fixés avec complaiſance ſur *les Graces lutinées par les Amours*, & ſur le pendant de ce tableau ; l'on n'y trouve pas, il eſt vrai, ce caractère noble, cette élégance & cette volupté décente qui accompagnent les *Graces* ; mais on y remarque une compoſition riante, une touche moëlleuſe, un pinceau flatteur. *Mithridate amoureux de Stratonice* eſt un peu froid ; malgré ce défaut, il offre des beautés de détail qui font le mérite particulier de cet artiſte.

M. *Lagrenée* le jeune paroît ſuivre la même carrière que ſon frère, mais avec des diſpoſitions différentes.

Son génie mâle & févère femble avoir pris pour modèle *Piètre de Cortone* ; c'eft au moins ce dont « *l'accufent quelques gens de l'art* » ! J'en fuis fâché, car ceux de fes ouvrages qui rappellent le ftyle de ce grand maître font précifément ceux qui font le plus d'honneur à l'artifte François. Je ne parle point ici de fon tableau du *Chrift en croix* ; il eft bien éloigné de la manière de *Piètre de Cortone*. Mais, fans relever une inadvertance affez commune aux peintres, qui repréfentent prefque toujours la Vierge trop jeune, on ne rencontre dans ce fujet ni la correction du deffin, ni le ton de couleur qu'on retrouve dans les autres productions de M. *Lagrenée* le jeune, & principalement dans celui qui a pour fujet *l'arche d'alliance chez les Philiftins*. Ce tableau eft digne des plus grands éloges, & juftifie, avec plufieurs autres, la célébrité de cet artifte.

Vous n'exigerez pas, fans doute, Monfieur, que je vous donne l'ennuyeufe nomenclature de tous les tableaux expofés au fallon ; je crois,

au contraire, me conformer à votre goût en ne vous parlant que de ceux qui ont fait quelques sensations, & qui peuvent ajouter à la réputation de leurs auteurs ; c'est pourquoi je ne passerai point sous silence le tableau de *Cincinnatus créé dictateur.* Il est peint par M. *Brenet*; l'ordonnance en est noble, le ton de couleur vigoureux. *La toilette d'une jeune mariée*, par M. *Vien*, offre la pureté de dessin qui caractérise les ouvrages de cet artiste ; mais la composition en est froide, & l'on n'y apperçoit point cette émotion douce, cette tendre inquiétude qui devroient s'appercevoir sur le visage de la jeune épouse.

Jésus-Christ descendu de la croix, tableau de M. *l'Epicié*, mérite des éloges par l'expression sage & la correction de dessin qu'on y remarque; c'est dommage qu'il n'y ait dans ce sujet, ni principe de couleur, ni effet de clair-obscur. *L'intérieur d'une halle*, par le même artiste, est un de ceux qui ont fixé le plus agréablement les yeux du public; mais dans la crainte que des éloges justement

mérités ne donnassent apparemment trop d'amour-propre à l'auteur on lui a reproché, très-poliment, de répandre sur les clairs « *une espèce de » farine* ». Cela n'empêche pas que cette ingénieuse composition ne renferme une multitude de figures dont le costume analogue, & les différens caractères sont rendus avec une naïveté admirable. L'architecture simple qui décore ce marché est d'un bon style, les accessoires peints avec beaucoup de vérité, le ton de couleur soutenu, & l'effet général piquant & harmonieux.

On est fâché de ne plus voir au sallon ces grandes compositions de M. *Doyen*, dans lesquelles cet artiste déployoit son génie poétique ; ses tableaux de chevalet sont assez médiocres ; mais on reconnoît le grand maître dans une esquisse qui a pour sujet *l'apothéose de saint Louis*, & dans un superbe dessin représentant *Hector retiré des mains d'Achille, & exposé dans son palais au milieu de sa famille*. M. *Beaufort* a mis beaucoup d'énergie dans son tableau de *Néron*

tourmenté par ses remords. Les furies, le spectre, toutes les figures accessoires concourent à l'expression terrible du sujet ; mais le parricide, froidement appuyé sur une table, & fixant le fantôme de sa mère, n'offre point l'image d'un homme effrayé ; il a plutôt l'air de converser familièrement avec l'ombre d'*Agrippine*.

Deux tableaux allégoriques exposés au salon n'ont pas satisfait les amateurs. L'un est de M. *Vanloo* ; il représente *les vertus*, *les vices*, *le soleil*, *la nature*, *le temps*, *la renommée*, &c. &c. Il me faudroit au moins deux pages pour vous expliquer la kirielle des êtres métaphysiques entassés dans ce tableau. L'on dit que c'est un effet de dioptrique, & que ces différens objets, réunis par un verre à facette, représentent le portrait du roi ; j'applaudis à la bonne intention de l'auteur ; mais il n'en est pas moins vrai que toutes ces inventions merveilleuses ressemblent à des tours de force ; l'art est assez difficile sans y mettre les en-

travers de la réfraction d'un verre. Il faut convenir cependant que dans cette espèce de logogryphe, les figures sont très-bien dessinées, & qu'on y reconnoît le style noble & sage d'un artiste dont le nom sera éternellement la gloire de l'école françoise.

L'autre tableau allégorique est peint par M. *Robin*; il représente le roi sur un quadrige, conduit par la vérité, & accompagné de la justice, de la bienfaisance & de la concorde; M. le maréchal *de Brissac* présente au roi M. *de la Michaudière* & le corps de Ville. Sur ce simple exposé on pourroit prendre une haute idée de ce tableau; la pensée en est ingénieuse & poétique: mais l'auteur devoit imiter la prudence de M. *Olivier*, qui annonce un tableau & ne l'expose pas. Voilà ce qu'on peut appeller un rafinement d'amour-propre! Cependant M. *Robin* a donné des preuves de son talent les années précédentes, & son *portrait de M. l'évêque de Dijon* renferme beaucoup de vérité, soutenu d'un ton de couleur vigoureux, & d'un effet agréable.

Je ne vous ferai point l'énumération de tous les ouvrages que M. *Bounieu* a exposé au sallon ; on lui reproche d'avoir une touche molle & indécise, une couleur sale; & il faut convenir que ces remarques ne sont pas dépourvues de fondement; mais son tableau du *supplice d'une vestale* lui a concilié tous les suffrages, parce que, vivement pénétré de son sujet, cet artiste a exprimé sur la toile l'attendrissement, la pitié, l'horreur, le désespoir, avec tant d'énergie, que ces divers sentimens se communiquent à l'ame du spectateur.

Le public malin a donné carrière à son imagination sur les motifs qui ont engagé M. *Bounieu* à exposer chez lui son tableau de *Bethsabée.* Je me suis imposé la loi de ne parler que des ouvrages qui ont été vus au Louvre ; mais je crois devoir justifier cet artiste des imputations qui lui ont été faites à ce sujet. On prétend que voulant suivre la méthode de quelques-uns de ses confrères qui redoutent la concurrence, M. *Bounieu*, « en faisant voir ses ouvrages » chez lui peut les accompagner d'un

» petit exorde qui dispose favorable-
».ment le spectateur bénévole ». Ce petit charlatanisme a pu réussir quelquefois, mais à force d'être répété il a paru si ridicule que les amateurs qui en avoient été la dupe sont les premiers à en rire. Voici les raisons qui ont empêché la *Bethsabée* de paroître au sallon; ce sujet, tiré de l'histoire sainte, offre nécessairement une nudité, & la décence n'a pas permis de l'exposer aux regards du public.

Vous ne mettrez surement pas, Monsieur, dans la classe des sujets historiques les glaciales productions de MM. *Jollain* & *Guérin*; il seroit inutile de vous rappeller des sujets dévoués à l'oubli. Je me hâte de passer à un artiste dont les sublimes ouvrages, admirés de l'Europe entière, lui ont acquis une gloire immortelle. C'est le célèbre *Vernet*; il peut être nommé le peintre de la nature, elle semble ne dévoiler qu'à lui seul ses magnifiques effets, & lui confier le soin de les reproduire sur la toile avec un art enchanteur. Si son coloris n'a pas toujours la vigueur de

celui de *Claude le Lorrain* combien M. *Vernet*, n'eſt il pas ſupérieur à cet artiſte par l'harmonie de ſes compoſitions, par la vérité, l'intérêt & le ſentiment qu'il fait répandre dans les figures qui enrichiſſent ſes tableaux ? Je m'arrête dans la crainte que les éloges que j'en ferois ne ſoient trop au-deſſous de la vive impreſſion qu'ils font naître.

Il n'y a perſonne qui ne convienne que le ſujet du *fils repentant*, peint par M. *Aubry*, ne rappelle l'idée *d'une ſcène patibulaire*. L'auteur paroît ignorer le ſecret de M. *Greuze*, ſon émule en ce genre, qui poſſède l'art d'ennoblir ſes perſonnages. Le tableau de M. *Aubry* a de la vérité & de l'expreſſion, une couleur vigoureuſe, mais il eſt d'un effet diſcordant. Si M. *Ville* le fils met plus d'harmonie dans ſes ouvrages, c'eſt ſouvent aux dépens de cette fermeté de touche qui donne la vie & la chaleur ; témoin le *Braconnier* ; cependant il a paru faire ſenſation par l'expreſſion & la vérité qu'on y remarque ; ces parties eſſentielles prouvent toujours beaucoup de mérite de la part de

l'artiste. Je préfère à ce tableau celui *d'une jeune dame lisant une lettre*, parce qu'il offre un pinceau large, une touche moëlleuse, & beaucoup d'effet; son *juif Polonois* est peint d'un grand style, & après avoir admiré ce tableau je serois fâché de vous parler de celui qui représente *des dames qui vont boire du lait à la campagne*.

M. *le Prince* a décoré le sallon d'un grand nombre de tableaux charmans; composition ingénieuse, touche fine & spirituelle, couleur séduisante & légère, sujets piquans par la gaîté; il n'y auroit peut-être rien à desirer dans les ouvrages de cet estimable artiste, pour lui mériter tous les suffrages, si, pouvant égaler par le ton de couleur les maîtres de l'école Flamande, il savoit les imiter aussi dans l'harmonie du clair-obscur.

La nature avare de ses dons ne les rassemble que très-rarement dans le même individu; c'est pourquoi, dans les chef-d'œuvres en tous genres, on voit sans cesse que l'art travaille à surmonter les obstacles qu'il rencontre; ce n'est qu'à ses efforts cou-

rageux, souvent couronnés par de brillans succès, que nous devons les plus estimables productions des littérateurs & des artistes. Que ne seroit-on pas en droit d'attendre de M. *Robert*, si, à des compositions pittoresques, soutenues d'une grande liberté de pinceau, d'une couleur fraîche & capable de produire l'illusion la plus complette, il pouvoit y joindre le fini qui perfectionne, & qui seul peut mettre le sceau à tous les ouvrages dignes de passer à la postérité? On pourroit former le même souhait pour les tableaux de M. *Casanove*; cependant ces deux sujets, représentant, l'un, *un coup de tonnerre*, & l'autre, *un coup de vent*, non-seulement ont beaucoup d'énergie, mais offrent une harmonie qu'on ne trouve que rarement dans les productions de cet artiste. Le *port de mer* de M. *Loutherbourg* est remarquable par l'effet & la vigueur des tons; mais on y desireroit plus de transparence & de légereté. Les défauts contraires se font remarquer dans la *rue de l'Hippodrome à Constantinople*, nul goût, nul effet, nulle intelligence

dans la diſtribution des grouppes ; ce tableau, foible de couleur & de ton, n'a été remarqué que par le local qu'il repréſente ; quelle différence, & quel intérêt piquant il eût produit ſi l'auteur eût pu dérober à M. *Vernet* ſon génie & ſon pinceau !

Un phénomène pittoreſque au ſallon, fut d'y voir les ouvrages de M. *Chardin*, qui ne manquent ni de verve, ni de fraîcheur ; ce ſont cependant les productions d'un artiſte octogénaire !

J'ai promis de vous parler du *portrait de M. le comte d'Artois*, peint par M. *Callet* ; on trouve dans ce tableau, que « *les draperies ſont trop brûlantes* » ; *mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau*, effet piquant, noble attitude, *hormis* la tête *qu'il falloit laiſſer faire à Dupleſſis*. Entre les ſuperbes portraits de cet artiſte, on diſtingue ceux de *Monſieur*, frere du roi ; de M. *Franklin*, de M. le comte *d'Angiviller*, & de M. *de Fontanel* ; au mérite de l'exacte reſſemblance, M. *Dupleſſis* réunit un ſtyle moëlleux & ſuave, un ton de couleur ſéduiſant & vrai qui charme les connoiſſeurs les plus déli-

cats. Son émule en ce genre, M. *Roslin*, a plus de fierté dans la touche, & moins de correction, un ton de couleur plus brillant, mais plus factice, & qui ressemble un peu à de l'yvoire : je ne sais si c'est cela qu'on appelle « *des tons ardens & des couleurs* » *ardentes* ». Parmi les plus beaux portraits de M. *Roslin* on a remarqué ceux du célèbre *Linnée*, *du prince & de la princesse Orlof*, & sur-tout celui d'un officier en habit uniforme. A l'égard de celui du *comte de Panin*, les draperies, les broderies, & surtout les diamans, font une illusion dont jusqu'à ce jour il n'y avoit point d'exemple dans les fastes de la peinture.

Les portraits de M. *Perroneau*, quoique d'une touche légère & moëlleuse, paroissent gris à côté de ceux des artistes dont je viens de parler; mais celui de M. *Belle*, professeur de l'Acamie, peint au pastel par M. *Loir*, a tant de vérité & d'harmonie, qu'il peut être compté parmi les plus beaux du sallon : je n'ai garde de dire la même chose de ceux de M. *le Noir*. Dans la miniature, l'artiste le plus

digne de fixer les regards du public est M. *Hall*; sa touche fine, spirituelle & facile le fera toujours triompher de ses rivaux.

En finissant l'article des peintures, je n'oublierai pas de vous parler des charmans ouvrages de Mademoiselle *Valayer*, elle seule peut nous consoler dans un genre abandonné par MM. *Chardin* & *Roland de la Porte*. Les fleurs de M. *Van-Spaendonck* semblent, pour la fraîcheur & la vérité, pouvoir le disputer à la nature. Que ne puis-je en dire autant de deux vues des Pays-Bas, peintes par M. *Cort*. On remarque dans les ouvrages de cet artiste, nouvellement agréé, un fini froid & minutieux que devroit au moins accompagner la magie qui résulte de la perspective aérienne, & qui ajoute un si grand prix aux tableaux des maîtres de l'école Flamande.

La Sculpture ne mérite pas moins nos hommages que la peinture; fille du dessin comme elle, mais privée du charme de la couleur, elle en est dédommagée par l'inestimable avantage de braver une longue suite de siècles,

& de faire passer ses chefs-d'œuvres à la postérité la plus reculée. Vous aurez sans doute applaudi, Monsieur, au projet qui s'exécute avec autant de zèle que de succès, & qui met en quelque sorte le sceau de l'immortalité à la mémoire des grands hommes qui ont bien mérité de la patrie. Les quatre statues pédestres qui ont été exécutées cette année sont celles du chancelier *d'Aguesseau*, de *Bossuet*, de *Pierre Corneille*, & de *Montesquieu*.

La première est dûe au ciseau de M. *Berruet* ; elle offre une attitude sage & une exécution soignée, sur-tout dans les draperies qui ont généralement plus satisfaits les artistes & les amateurs, que la tête, où l'on remarque une touche molle, ronde, & froide.

On reconnoît dans la statue de *Bossuet* le génie noble & élevé de M. *Pajou* ; cette figure est bien cadencée, les draperies, jettées avec tout le goût possible, sont exécutées d'une manière large, variée, savante, les mains sont bien dessinées ; mais on desireroit dans la tête plus de grandeur & d'expression, les traits n'an.

nonçent pas aſſez l'éloquence mâle & ſublime de l'immortel prélat. Le portrait du roi & pluſieurs autres ſont dignes de la réputation de leur auteur.

Quelle noble ſimplicité, quelle énergie dans la figure de *Corneille*! Le génie du poëte a pénétré le ſtatuaire; on croit voir reſpirer le créateur de la ſcène tragique; on croit le voir, plein du dieu qui l'agite, peindre à grands traits l'ame de *Cornélie* ou la clémence d'*Auguſte*. Cette belle figure peut ſervir de réponſe à ceux de nos artiſtes qui s'obſtinent à croire que le goût ne permet pas d'employer en ſculpture le coſtume françois. Dans les autres portraits de M. *Caffiery* on reconnoît toujours la vérité & l'exécution ſoignée qui le caractériſent.

Que ne puis-je donner à la figure de *Monteſquieu* les mêmes éloges qu'aux bas-reliefs de M. *Clodion*? Dans ceux-ci, l'eſprit, la fineſſe & les graces animent toutes les figures; dans celle de *Monteſquieu*, on remarque, il eſt vrai, de l'enthouſiaſme, mais elle laiſſe beaucoup de choſes

à desirer. Cependant, comme cette statue n'est point exécutée en marbre, l'artiste pourra y faire les changemens que sa prudence lui dictera. On l'a félicité de ne s'être point *asservi au costume*, & je crois que c'est, au contraire, un reproche qu'on peut lui faire, parce qu'il n'est point question de draper la statue d'un françois du dix-huitieme siècle à la grecque, à la romaine, ou de lui donner un costume idéal, mais de le représenter avec celui de sa nation & du temps où il a vécu. La figure de *Corneille* offre un bel exemple de la difficulté vaincue, & les talens supérieurs de M. *Clodion* ne laissent aucune inquiétude sur le parti avantageux que prendra cet habile artiste en consultant son goût & son génie.

M. *Houdon* s'est acquis une grande réputation par ses portraits; on y remarque beaucoup de vérité & d'expression joint à une parfaite ressemblance. Ce n'est pas le seul genre dans lequel cet artiste est exercé, on peut voir, entre autres grands sujets, un bas-relief du portail de la nouvelle église de sainte Genevieve, qui repré-

ſente Jeſus-Chriſt donnant les clefs à ſaint Pierre.

Indépendamment des portraits de M. *Gois*, modèles de très-bon goût, les deſſins de cet artiſte ont été fort applaudis, principalement ceux qui repréſentent la punition que *Cambyſe*, roi de Perſe, fit ſubir à un juge prévaricateur; on y remarque un ſtyle noble, de la facilité, du caractère & de l'expreſſion. La tête du *Méléagre*, par M. *Boizot* pourroit offrir plus de nobleſſe, mais le reſte de la figure mérite des éloges, ainſi que le portrait de *Racine*, & celui de Madame *Chalgrain* qui eſt modelé avec autant de graces que de vérité. Celui de Mademoiſelle *Duplan*, par M. *Monnot*, a de la reſſemblance & de l'expreſſion; ainſi que celui de *Regnard* exécuté en marbre par M. *Foucou*; les autres figures du même artiſte ſont d'un grand ſtyle & d'un bon goût de deſſin.

MM. *Julien*, *de Joux* & *Sergell*, ont donné chacun des preuves de leurs talens; le *Gladiateur mourant*, du premier, tient du caractère de l'antique;

la touche en eſt ferme & moëlleuſe ; le *ſaint-Sébaſtien*, du ſecond, a beaucoup de ſoupleſſe, les détails ſont rendus avec intelligence. Le *Lacédémonien*, par M. *Sergell*, eſt remarquable par une attitude ſuperbe, un grand caractère, & une expreſſion mâle, analogue à l'action énergique d'*Otrhyadès*, qui, bleſſé mortellement, dreſſe un trophée à *Jupiter* ſur lequel il écrit avec ſon ſang.

Je ne vous parlerai point de la Gravure, dont l'objet eſt de traduire, conſerver & multiplier les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Vous ſavez, Monſieur, que cet art précieux n'a point été connu de l'antiquité, & que ſous le ſiècle de *Louis XIV* il a été porté en France au plus haut degré de perfection. La plupart des eſtampes expoſées au ſallon ſont connues du public, & j'ai l'attention de vous faire connoître celles qui méritent les ſuffrages des amateurs.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 22 novembre 1779.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Première lettre de M. l'abbé Royou, *chapelain de l'Ordre de Saint-Lazare, & professeur de Philosophie au Collège de Louis-le-Grand, sur les* Epoques de la nature, *par M. le comte* de Buffon, *intendant du jardin & du cabinet du roi, de l'Académie françoise & de celle des Sciences, &c.*

Si l'on en croyoit, Monsieur, quelques admirateurs outrés du *Pline* françois, la gloire dont il est couvert devroit faire respecter les écarts même de ce génie audacieux, qui, fouillant d'abord jusqu'aux entrailles de la terre, a surpris dans ce labo-

ratoire caché de la nature ses secrets les plus intimes, &, par la structure actuelle du globe, a découvert sa constitution primitive & son origine céleste; qui s'élevant ensuite d'un vol encore plus hardi dans les cieux pour rechercher la première cause de toutes choses, y lut, comme dans un livre ouvert à lui seul, & vient nous développer, comme s'il en avoit été témoin, l'époque de la formation des corps célestes, l'histoire des convulsions différentes, de tous les bouleversemens qui dans la succession *éternelle des temps* ont agité, transformé & ces globes immenses suspendus sur nos têtes, & celui qui roule sous nos pieds; pour qui, en un mot, la terre n'eut rien de caché, & les cieux rien de trop élevé. Quoi! disent ces enthousiastes, se pourroit-il trouver quelqu'un, *si ce n'est un monstre dévoré des serpens de l'envie*, qui osât entreprendre de flétrir par le souffle impur de la critique les lauriers immortels qui ceignent le front radieux du sublime historien de la nature?

Je ne me laisserai point effrayer par ces vaines déclamations. Je suis plein de vénération pour le génie ; mais j'en ai davantage pour la vérité. L'autorité d'un grand nom ne sauroit m'en imposer. En rendant hommage aux talens qui honorent ma patrie, je saurai combattre des opinions qui sappent les fondemens de ma religion. Plus la source d'où l'erreur découle est élevée, plus il est nécessaire de lui opposer une digue puissante. La *comète génératrice* de M. *de Buffon* n'a rien à mes yeux de plus respectable que les cieux solides, les épicycles, les cristallins de *Ptolémée*. Les variations éternelles de l'auteur des époques, le sacrifice inattendu qu'il fait lui-même de son ancienne *théorie de la terre*, proposée d'abord avec tant de confiance, ce sacrifice généreux, en prouvant & qu'il ne se croit point infaillible & qu'il ne recherche que la vérité, semble m'inviter à lui indiquer les défauts du nouveau systême qu'il établit dans ses *Epoques de la nature* ; & pourvu qu'on ne s'écarte point

des égards qui sont dûs à la personne, il sera toujours permis de combattre l'erreur avec le zèle & la force que la vérité doit inspirer, *Parcere personis, dicere de vitiis*; c'est notre devise.

Si l'on me demande qui je suis pour oser me mésurer avec M. *de Buffon*; je répondrai qu'il faut examiner les raisons & non pas les personnes; & que d'ailleurs tous ceux qui ont combattu avec succès les rêves de *Descartes* n'étoient pas des *Newtons*. Entrons en matière. Je me borne à donner ici une analyse critique & raisonnée du systême de M. *de Buffon*, que je réfuterai dans un autre ouvrage par des raisons plus approfondies.

Persuadé qu'un bon physicien ne doit point *avoir recours aux causes qui sont hors de la nature*, M. *de Buffon* se croit obligé d'expliquer par les seules loix de la physique la formation & l'harmonie constante de cet univers; c'est là le but général de son ouvrage, qui, malgré le bel hommage que l'auteur, en cent endroits, rend

à la divinité, n'a pas empêché nos *esprits-forts* de dire qu'ils sont enfin dispensés d'admettre pour présider à la construction & à l'arrangement de l'univers cet être suprême qui leur semble si redoutable; puisque le choc d'une comète contre le soleil a pu tout produire & suffit pour tout expliquer; mais reprenons les choses de plus haut.

Dans le commencement les étoiles fixes, qui sont autant de soleils, ou de vastes océans de matières embrasées & liquides, existoient. C'est le point fixe d'où part l'auteur des *Epoques*. Mais quand, de qui, & comment ces étoiles ont-elles reçu l'existence? Vous savez que tous les peuples, jaloux de placer l'époque de leur origine dans la nuit des temps les plus reculés, ont rempli les lacunes de leur généalogie par les fables les plus grossières; c'est à la formation des étoiles fixes que commencent aussi les temps fabuleux du monde de M. *de Buffon*; mais comme il veut étayer par-tout de monumens authentiques l'illustre &

Après une multitude incroyable de siècles, ces torrens enflammés, devenus sphériques on ne sait comment, se refroidissent, prennent de la consistance, & forment enfin des masses énormes, opaques, froides & solides qui circulent autour du soleil. Et voilà ce qu'on appelle les *comètes*; il est prudent de les appeller par leur nom; car au portrait qu'en a tracé M. *de Buffon*, on auroit eu quelque peine à reconnoître l'original.

La vîtesse, la grandeur, & la multitude de ces corps vagabonds qui tournent autour du soleil, étant également prodigieuses, dès-lors *quelle pression, quel frottement, quelle charge énorme ne durent-ils pas produire sur la surface entière du soleil!* Aussi n'y pouvant résister, ses parties se divisent, s'échauffent, s'enflamment, tombent en fusion, & voilà la cause *véritable & remarquable* de cette vive lumière dont brille l'astre du jour, de cette chaleur immense qui féconde & vivifie la nature entière.

Cette explication singulière me fournira quelque jour matière à des ob-

ſervations phyſiques; aujourd'hui, & dans un ouvrage deſtiné à des lecteurs de toutes les claſſes, je ſuis forcé de me borner aux deux réflexions ſuivantes, plus faciles à ſaiſir.

Et d'abord qu'ils doivent être vaſtes & nombreux ces corps dont le poids & le frottement ſuffiſent pour embraſer & tenir ſans ceſſe en fuſion une maſſe auſſi énorme que celle du ſoleil, dont le diamètre eſt de 323155 lieues. Si l'on réfléchit enſuite que les comètes ne ſont que les débris immenſes d'une étoile fixe qui les réuniſſoit toutes dans ſon ſein, comment ſe figurer la grandeur prodigieuſe de l'aſtre diſſous, & la force plus grande encore de la cauſe qui opéra cette étonnante diſſolution? Mais ce n'eſt rien encore. Cette étoile étoit elle-même un ſoleil, enflammé comme le nôtre, dont la chaleur étoit auſſi produite par le frottement d'une multitude infinie de corps qui circuloient autour d'elle, & qui devoient par conſéquent la ſurpaſſer autant en maſſe qu'elle ſurpaſſoit elle-même notre ſoleil; & comme nous avons, dans l'eſ-

pace étoilé, *un millier de soleils semblablement embrasés, liquéfiés par la même cause*, qui pourra se figurer * le nombre & l'immensité des corps qui peu-

* Pour aider un peu l'imagination à cet égard, qu'on réfléchisse au calcul & à la gradation qui suivent. Les physiciens ont prouvé que la comète de 1680 qui approcha du soleil à la distance de 33, 200 lieues en avoit reçu à cette distance un degré de chaleur 2, 000 fois plus grand que celui d'un fer rouge. Mais on sait que la force de la chaleur augmente, comme celle de l'attraction, en raison inverse du quarré de la distance. Ainsi, pour avoir le degré de chaleur qu'auroit reçu la comète à une lieue de distance, il faut d'abord prendre le quarré de 33, 200 qui fait 1, 102, 240, 000, & multipliant ensuite par 2, 000, on trouvera qu'à une lieue de distance du soleil, la comète eût été 2, 204, 480, 000, 000 de fois plus chaude qu'un fer rouge. Quel feu! Quel doit donc être celui du soleil qui produit un effet si prodigieux! Quelle doit donc être la masse des comètes qui, par leur frottement, embrasent le soleil! Quelle devoit donc être la masse de l'étoile dont les débris ont formé les comètes! Quelle doit donc être la masse & le nombre des corps qui, par *leur frottement*, tiennent les étoiles en fusion! Grand Dieu! quelle terrible friction! ô pauvre imagination, à quels tourmens te condamne M. *de Buffon!*

plent les espaces célestes? On sent par cela seul que l'imagination hardie de M. *de Buffon* ne s'effraye pas du merveilleux, & qu'il ne cherche pas à diminuer le nombre des prodiges inconcevables qu'offre le spectacle de l'univers.

Une autre conséquence à laquelle M. *de Buffon* ne pourra se refuser, c'est qu'avant l'explosion de cette étoile fixe, dont les débris immenses circulent aujourd'hui autour du soleil, cet astre alors solitaire & qui n'avoit à supporter aucun poids, aucun frottement devoit être solide, froid & opaque (ce qui, soit dit en passant, augmente furieusement le prodige de son inflammation); & comme il contenoit les germes de toutes les substances végétales & animales, les précieuses *molécules organiques toujours vivantes, toujours actives*, répandues en abondance sur notre globe, qui n'est qu'une *éclaboussure* du soleil, l'astre du jour devoit donc, avant son incandescence être fécond comme le globe terrestre; on devoit y trouver des mers & des poissons; l'air & de

oiſeaux, des montagnes & des métaux, des plaines & des moiſſons, des vergers & des fruits de toute eſpèce, & ſur-tout l'homme roi & dominateur de l'empire du ſoleil*. Quel dommage que ces énormes comètes ſoient venues par leur poids embraſer ces vaſtes & riches contrées, & ne faire d'un ſi beau ſéjour qu'un immenſe océan *de verre fondu;* mais enfin, après bien des ſiècles, nous en verrons une réparer, du moins en partie, le dégât que toutes avoient cauſé.

En effet, dans le cours des révolutions que font les comètes autour du ſoleil, il eſt naturel, il eſt *même néceſſaire* qu'il y en ait qui viennent *de temps à autre*, les unes s'engloutir dans

* Nous n'avons pas encore d'hiſtoire des peuples ſolaires. Ce ſeroit cependant un objet bien digne d'exercer la ſagacité de nos ſavans philoſophes. J'invite M. *Bailly* à bien examiner ſi ce n'eſt pas là le peuple atlantique de *Platon*. Je ſuis perſuadé qu'en plaçant l'atlantide dans le ſoleil, il rendra raiſon des fables de *Jupiter*, de *Saturne*, de *Vulcain*, de la guerre des *Dives* & des *Peris*, &c. bien plus aiſément qu'en tranſportant on iſle enchantée dans les glaces du Nord.

cet océan de *verre fondu*, les *autres en sillonner la surface... Il est nécessaire ! de temps à autre !* Ne diroit-on pas que M. *de Buffon* a vu de fréquens exemples de ces chûtes de comètes, tantôt verticales, tantôt obliques dans le soleil ? Les observations astronomiques déposées dans les immortelles archives de l'académie des Sciences ont-elles pû autoriser une assertion si singulière ? Non. D'où peut donc venir la confiance avec laquelle M. *de Buffon* établit la nécessité de ces chûtes ? C'est, dit-il, *parce que la comète de 1680 rasa de très-près la surface du soleil.* Preuve excellente ! C'est comme si l'on disoit que beaucoup d'hirondelles doivent se noyer, parce qu'elles sillonnent la surface des eaux ; ou, si la comparaison paroît trop mesquine, que la mer doit engloutir une ville, parce que les marées approchent du pied de ses murs. Cette raison paroîtra sans doute excellente à ceux qui croient que les révolutions des astres sont abandonnées aux caprices du hasard ; mais quiconque est persuadé qu'il existe un être suprême dont la

main toute puissante a tracé aux comètes des orbites, comme elle a fixé aux eaux de la mer des limites, dont les unes & les autres ne doivent jamais s'écarter, ne conclura point qu'il faut que par intervalle des comètes tombent dans le soleil, parce qu'il en est une qui s'est approchée de cet astre à la distance de 33200 lieues; mais suivons le cours des sublimes spéculations de l'auteur.

Toutes les comètes qui sont *tombées à plomb* sur le soleil, ou même *dans une direction peu oblique*, ont été dévorées par l'astre brûlant; mais une enfin plus adroite, ou plus heureuse en apparence, prit une direction plus oblique, se contenta d'attaquer la surface du soleil, &, par cette adroite manœuvre, elle sortit intacte de ce gouffre embrasé, en chassant même devant elle la six cent cinquantième partie de cette mer de *verre fondu*; mais pour n'avoir pas quitté sa conquête (comme elle le devoit, suivant toutes les loix de la physique), elle en devint la proye; & après avoir échappé à la masse entière du soleil,

elle se vit liquéfiée par la petite portion qu'elle en avoit détachée.

Cependant M. *de Buffon* dit ailleurs qu'il *faudroit qu'un corps aussi vaste que la terre fût stationnaire auprès du soleil pendant des milliers d'années avant d'être liquéfié.* Il auroit donc fallu naturellement des milliers de siècles pour que la six cents cinquantième partie du torrent solaire pût liquéfier une masse aussi énorme que celle de la comète qui avoit si cruellement mutilé le soleil; mais, comme M. *de Buffon* a besoin que le soleil subsiste encore dans toute sa force pendant 168000 ans, il a bien fallu dissoudre, & faire disparoître à jamais cette comète conquérante & destructive qui seroit venue à chaque révolution, démembrer l'empire du soleil. Mais à présent nous sommes tranquilles. La voilà désormais confondue avec le torrent de *verre fondu* détaché du soleil, & ces deux fleuves réunis s'écoulent avec une rapidité incroyable dans les espaces célestes....

Là va s'opérer un nouveau prodige qui ne le cède en rien à tous ceux

que je vous ai déjà racontés. Toutes les matières de ce torrent qui sont mêlées, confondues ensemble, par l'effet du plus grand degré de chaleur qu'il soit possible d'imaginer, qui sont d'ailleurs animées d'une puissante force d'attraction, puisque vous les verrez bientôt se rassembler dans les airs ; eh bien ! malgré l'agitation continuelle que produit sur elle la chaleur, malgré la force de leur attraction mutuelle, l'impulsion de la comète, plus puissante qu'une baguette de fées, les contraint sur-le-champ de se séparer, de s'aller ranger à des lieux, à des distances différentes, suivant l'ordre de leur densité spécifique ; voilà certainement un secret bien précieux pour opérer la séparation des métaux. En donnant un coup violent à une masse liquide d'or, d'argent, de plomb, d'étain, de cuivre, fondus & mêlés ensemble, on vanneroit ces métaux, & chacun d'eux iroit sans confusion se placer à la distance qui lui convient, selon l'ordre de sa densité.

Cette opération vraiment magique

étant finie, les divers torrens ayant pris chacun leur place, étant arrivés au lieu de leur destination, qui n'est pas fixée & ne peut l'être, du moins par *une cause prise dans la nature*, ils sont rappellés vers l'astre dont ils avoient été séparés, & contraints de circuler sans cesse autour de lui, & voilà ce qu'on appelle *les planètes!* Voilà comme naquirent *Saturne*, *Jupiter*, *Mercure*, *Vénus*, *Mars* & la *Terre*. Vous en feriez-vous douté?

Mais outre leur circulation autour du soleil, ces planètes sont douées d'un mouvement de rotation sur leur axe, sans qu'on puisse encore assigner la *raison physique* de ce mouvement. Cependant celles qui tournent plus rapidement lancent au loin, & de tous côtés, des jets abondans de leurs parties *les plus légères* qui s'échappent de l'équateur par l'effet de la force centrifuge.

Mais, tandis que nous avons vu (p. 223) les débris immenses d'une étoile fixe, malgré leur commune origine, malgré leur voisinage & la force attractive de leurs grandes

masses, conserver l'un pour l'autre une antipathie, un éloignement décidés; au contraire, ces parties légères, imperceptibles, dispersées au loin & dans tous les sens par une force immense, s'attirent *, se recherchent, se reconnoissent, se rejoignent dans l'immensité des espaces, & viennent, en vertu de leur attraction mutuelle, former des sphères nouvelles.

Quand cette réunion est consommée, & pas plutôt heureusement, la planète principale qui les avoit chassées, les rappelle, les attire; mais il n'est plus temps. Pressées alors par deux forces contraires, l'attraction & la force centrifuge, tout ce qu'elles peuvent faire c'est de combiner leur mouvement, d'obéir, autant qu'il se peut, aux deux forces opposées, & de faire des révolutions éternelles, mais à une grande dis-

* Sans être physicien, on sent que la force de l'attraction doit augmenter en raison de la masse & du voisinage. Elle devoit donc être immense dans les torrens qui jaillirent de l'étoile fixe, & infiniment petite dans les petites parcelles chassées des planetes en vertu de la force centrifuge.

tance, autour de la planète qui les avoit expulſées ; & voilà le ſecret de la naiſſance vraîment myſtérieuſe de la lune compagne fidèle du globe terreſtre, & des autres *ſatellites* eſclaves ſoumis de leur *planète*.

Une choſe ici doit étonner les eſprits les moins attentifs. Pourquoi ces parties les plus légères ont-elles attendu pour ſe ſéparer de leurs planètes le moment où celles-ci commenceroient à tourner ſur leur axe? N'avons-nous pas vu plus haut qu'en vertu de l'impulſion ſeule donnée par la comète, les différentes matières qui compoſoient le globe détaché du ſoleil s'étoient ſéparées & arrangées, ſuivant l'ordre de leurs denſités reſpectives, pour former des planètes différentes? Rourquoi donc les parties les moins denſes des planètes ne ſe ſont-elles pas auſſi ſéparées les unes des autres dans le même temps & par le même principe? Comment les *ſatellites*, ces vils eſclaves des planètes, ont-ils oſé, ont-ils pu ſe ſouſtraire à une loi que leurs ſouveraines avoient fidèlement accomplie?

On pourroit croire que c'est ici un oubli, une distraction du célèbre historien de la nature. Point du tout. C'est au contraire l'effet d'une profonde & savante combinaison. Si toutes les parties du torrent solaire, dont la densité étoit différente, s'étoient tout à coup séparées en sortant du soleil, les sphères nouvelles qui en seroient résultées, eussent été toutes assujetties à l'empire du soleil, comme l'ont été les planètes, & forcées de circuler éternellement autour de lui; la terre eût donc été privée pour toujours de cette compagne fidèle (la lune) qui la console dans l'absence du soleil. Pouvoit-on mettre à trop haut prix une conquête aussi précieuse que celle de l'astre nocturne? Et combien M. *de Buffon* doit-il s'applaudir de cette heureuse inconséquence qui pouvoit seule nous conserver cet astre discret & complaisant, qui, sans dissiper entièrement les ombres mystérieuses de la nuit, prête sa douce lumière aux voyageurs?

N'envions donc pas aux planètes cette heureuse fécondité. Laissons-

lès, dans leur course rapide, enfanter librement des satellites.

La terre, dont la vîtesse de rotation n'est pas fort considérable, & qui ne parcourt en tournant sur son axe que six lieues & un quart par minute, n'a produit qu'un seul satellite, qui est la lune, qu'elle lança à 85, 000 lieues de distance.

Jupiter, dont la vîtesse de rotation est immense, & qui parcourt 165 lieues par minute, vomit des torrens de matières & même de différentes densités; & il en naquit quatre satellites dont l'un fut projetté à 89, 500 lieues; l'autre à 141, 800; le troisième à 225, 800; & le quatrième à 397, 877 lieues. Avec quelle force ils ont été lancés!

Saturne encore plus vigoureux, plus *ingambe*, outre son brillant anneau, engendra cinq satellites. Mais les autres planètes plus lentes, plus engourdies, sont demeurées stériles. Cependant la belle *Vénus* plus légère dans sa course, plus fine dans sa taille que notre terre massive ne devoit pas rester déshonorée par une

honteuſe ſtérilité ; auſſi M. *de Buffon* auroit-il bien envie de réparer l'affront que tous les aſtronomes ont fait à *Vénus*, en la ſuppoſant ſtérile ; il prépare des inſtrumens moins groſſiers que ceux qu'on a employés juſqu'ici, & ne déſeſpère pas de nous découvrir un jour *un*, *ou même deux ſatellites*, heureux fruits de la fécondité de *Vénus* !

Quelle eſt ſimple ! quelle eſt naturelle ! quelle eſt ſublime cette théorie des *ſatellites !* Cependant une choſe encore m'embarraſſe. Par quelle biſarrerie, par quel caprice, la terre, par exemple, a-t-elle vomi de ſon ſein les parties qui compoſent la lune ? — Parce qu'étant plus légères, elles ont dû s'échapper par l'équateur, en vertu de la force centrifuge. — Fort bien ! Mais pourquoi donc y voit-on encore des matières d'une denſité ſi prodigieuſement différente, qui reſtent paiſiblement enſemble & ne cherchent point à ſe ſéparer ! Comment l'air, ce corps ſi léger qu'il en eſt fluide, s'eſt-il, pour ainſi dire, amalgamé avec l'or quinze mille fois

plus pesant, tandis que les parties de la lune, qui sont seulement un peu plus d'un tiers moins denses que celles de la terre, ont été forcées de s'échapper en vertu de cet excès de légèreté ? M. *de Buffon*, dans sa prochaine *Théorie de la terre*, car il nous en faut nécessairement une troisième, daignera nous expliquer, *par une cause qui soit dans la nature*, cette bisarrerie de la terre, cette prédilection pour l'air, l'eau & l'or dont les qualités sont si contraires ; & son inconcevable aversion pour les parties de la lune avec laquelle ayant plus d'affinité, elle paroissoit devoir sympatiser davantage.

Quoique les grands événemens dont je viens de parler, forment une période de temps peut-être aussi longue que *ses époques*, M. *de Buffon* cependant, pour ne pas trop effaroucher des imaginations foibles, a glissé adroitement sur l'immensité du temps nécessaire pour les opérations que je viens de détailler ; il a même eu la fine précaution de les enchasser dans les *Epoques* subséquentes ; en-

ſorte que ſon ouvrage ne paroît commencer qu'à l'endroit où je viens de finir ; mais, comme ce n'eſt pas une ſèche analyſe que je voulois vous préſenter, j'ai cru devoir rétablir l'ordre naturel des choſes, ſéparer des époques ſi prodigieuſement différentes, afin de faire mieux ſaiſir l'eſprit & l'enſemble du ſyſtême, & la grandeur des vues de M. *de Buffon*. Avant d'aller plus loin, voici l'abrégé de tout ce que nous avons dit, & en deux mots, l'ordre de la génération *phyſique*, & la généalogie des corps terreſtres & céleſtes, ſuivant l'auteur des *Epoques*.

Les ſatellites (la lune, &c.) enfans des planètes;
Les planètes (la terre, &c.) filles du ſoleil liquefié;
Le ſoleil, liquefié par une comète;
Les comètes, enfans jumeaux d'une étoile fixe;
Les étoiles fixes, ENFANS BATARDS.

La ſuite à l'ordinaire ſuivant.

Je ſuis, &c. l'abbé ROYOU.

Paris, ce 23 novembre 1779.

LETTRE

LETTRE XI.

De la passion du jeu depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, par M. Dussaux, *ancien commissaire de la gendarmerie, de l'Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & de celle de Nancy, avec cette épigraphe,*

Non ut desinat, sed ne vincat.

dédié à Monsieur. A Paris, de l'imprimerie de Monsieur, & se trouve chez Moutard, *libraire-imprimeur de la Reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluny.*

IL faut des amusemens & des distractions à la foiblesse humaine. Le pauvre en a besoin pour oublier ses peines, le riche pour charmer ses ennuis & se soulager du poids de son existence. Les plaisirs simples & naturels suffisent au citoyen laborieux & occupé qui les goûte rarement & les achete au prix de ses sueurs ; mais l'homme oisif dont l'unique em-

ploi est de chercher sans cesse des voluptés nouvelles, ne peut être sensible qu'à des plaisirs exquis & factices; son ame émoussée demande des émotions fortes & violentes; ses divertissemens doivent être des passions.

Les anciens faisoient succéder aux affaires & aux occupations sérieuses des jeux nobles & utiles, également propres à fortifier l'esprit & le corps. La bonne compagnie de Rome & d'Athènes ne s'enfermoit point pour sacrifier à un vil intérêt : on voyoit les personnages les plus distingués de l'état au champ de mars ou dans le céramique déployer leur vigueur & leur adresse. Le vainqueur n'étoit point redevable au hasard de ses avantages : un vil métal n'étoit point le prix de sa victoire ; il remportoit de l'arène l'estime & les applaudissemens des spectateurs. Le désespoir & les larmes n'étoient point le partage du vaincu, & la honte de sa défaite étoit adoucie par le fruit qu'il retiroit d'un exercice salutaire.

De tous les amusemens enfantés par le luxe & l'oisiveté, les jeux de

hasard sont ceux qui font éprouver les sensations les plus vives. La cupidité du joueur est enflammée par la vue d'un gain prompt & facile. L'amour-propre lui promet les faveurs constantes de cette aveugle déesse que jamais aucun mortel n'a sçu fixer. L'espérance & la crainte le tourmentent tour-à-tour & lui donnent des secousses continuelles. De-là cet attrait puissant & presque universel du jeu qui sans cesse irrite les desirs sans jamais les satisfaire, & dont les plaisirs, fondés sur l'imagination plus que sur les sens, occupent l'ame sans jamais la rassasier.

La passion du jeu, très-violente par sa nature, est une des plus funestes dans ses effets, parce qu'elle enlève à l'homme les biens les plus précieux de la vie, le tems, la santé, la fortune & l'honneur. Le théâtre, si propre à réformer les mœurs, nous offre deux tableaux frappans des malheurs causés par le jeu. *Regnard* nous a peint les fureurs & le désespoir du joueur; ses transports extravagans & sa joie insensée, son aveu-

glement & ſon inſenſibilité pour ſes vrais intérêts : il nous a montré un jeune homme aimable & doué des plus belles qualités qui ſacrifie à cette paſſion fatale les avantages que lui promettoient l'amour & la fortune. L'auteur de *Beverley* enviſage dans le *Joueur* un époux & un pere ; & d'un pinceau noir & terrible, il nous trace la ruine & la déſolation d'une famille. Il y a plus d'art, de goût & de fineſſe dans le poëte françois ; il peint avec plus de vérité le caractère & les différentes agitations du *Joueur* ; il nous divertit en nous inſtruiſant : le poëte anglois, plus grave & plus moral, nous fait frémir, en nous préſentant l'image des horreurs & des extrêmités horribles que le jeu traîne à ſa ſuite : ces deux ouvrages renferment des leçons fort utiles, qui n'ont pu cependant modérer la fureur du jeu. Cette paſſion eſt peut-être la plus difficile de toutes à corriger, parce qu'elle ſéduit toujours les malheureux qui en ſont la victime par l'eſpoir trompeur de réparer leurs pertes.

A la vue des ravages qu'exerce dans la société ce fléau terrible, le zèle patriotique de M. *Dussaux* s'est enflammé. Le traducteur de *Juvénal* a emprunté toute la véhémence & toute l'énergie du satyrique latin pour nous dire à son exemple d'affreuses vérités, & nous peindre des couleurs les plus vives les désordres effrayans occasionnés par le jeu. Echauffé par cette indignation & cette haine vigoureuse qu'inspirent à tout homme vertueux les crimes de son siècle, il déclame, il tonne contre des abus & des excès monstrueux qu'une triste expérience lui a trop fait connoître. Long-temps asservi lui-même par cette impérieuse passion, il communique à ses concitoyens les lumières & les réflexions qui l'ont affranchi de ce joug honteux; animé par l'amour du bien public, il s'efforce d'exciter la vigilance & la sévérité du gouvernement contre la licence effrénée des joueurs: Il seroit à souhaiter que tous les gens de lettres fissent un emploi aussi noble & aussi utile de leurs talens.

Les premiers chapitres de cet ouvrage offrent des recherches curieuses & profondes sur le jeu dans les temps anciens ; il en résulte que c'est dans le cœur humain qu'est l'origine de cette fatale industrie ; l'intérêt domine tous les hommes : faut-il être surpris si l'on trouve chez tous les peuples des traces de la passion du jeu, & si la plupart se sont livrés à des excès qu'on auroit peine à croire s'ils n'étoient attestés par des écrivains digne de foi ?

Les Germains, au rapport de *Tacite*, après s'être ruinés au jeu, finissoient par se jouer eux-mêmes. Le vaincu subissoit volontairement l'esclavage. Quoique plus jeune, quoique plus fort, il se laissoit garotter & vendre. On voit encore à Naples & dans d'autres endroits de l'Italie, des bateliers qui jouent leur liberté pour un certain nombre d'années.

Saint Ambroise nous apprend que les Huns, après avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher, jouoient jusqu'à leur vie, & quelquefois se donnoient la mort malgré celui qui les avoit

gagnés. Les nègres de Juida jouent leurs femmes & leurs enfans. Les Indiens jouent jusqu'aux doigts de leurs mains, & se les coupent pour s'acquitter.

La fureur du jeu a dû régner surtout chez des peuples oisifs & paresseux qui avoient une subsistance facile, ou chez des nations guerrières qui vivoient de butin & de rapines. Parmi nous, les classes de la société les plus actives & les plus occupées, celles des laboureurs, des artisans, des marchands sont aussi les moins adonnées au jeu. Cette passion est bien plus commune dans les militaires, dans les grands & les riches, & en général dans tous les hommes désœuvrés, qui cherchent à remplir les vuides d'une vie inutile.

M. *Dussaux* examine particulièrement quels ont été les progrès du jeu en France & en Angleterre; il cite les loix & les ordonnances portées en différens temps pour en réprimer les abus. Les loix Angloises comparées avec les loix Françoises prouvent que les Anglois ont tou-

jours été plus enclins que nous à la fureur du jeu. L'auteur prend de là occasion d'expliquer pourquoi le jeu a eu tant d'influence sur les mœurs & sur les affaires publiques en Angleterre. « Lorsque l'Anglois, navi-
» gateur infatigable, eut fait le tour
» du globe, il se familiarisa tellement
» avec les dangers & les hasards, que
» ses factions, ses affaires & son com-
» merce empruntèrent l'esprit du jeu.
» Tout dès-lors en Angleterre fut
» soumis au calcul. Le lucre y prit la
» place de l'honnête ; excepté quel-
» ques philosophes & quelques-unes
» de ces ames que la contagion ne
» sauroit infecter, le reste n'étudia ses
» devoirs que sur des tables de pro-
» babilité dressées pour apprendre à
» faire des fortunes rapides. Bientôt
» on ne vit plus que des *chances* dans
» les choses positives, dans celles
» qui relèvent uniquement de la pru-
» dence & de l'honneur. Ce fut alors
» que l'Angleterre ressentit ces con-
» vulsions terribles & telles qu'en
» éprouvent les nations avares, lors-
» qu'elles sont dévorées de l'amour

» des richesses, encore plus destruc-
» teur que celui des conquêtes ».

C'est particulièrement sous le règne d'*Henri IV* que la passion du jeu commença d'éclater en France avec plus de force. Les sujets étoient encouragés par l'exemple du prince. On voit avec regret les qualités sublimes du meilleur de nos rois ternies par une cupidité honteuse. « *Henri IV*, dit *Pere-*
» *fixe*, n'étoit pas beau joueur, mais
» apre au gain, timide dans les grands
» coups, & de mauvaise humeur dans
» la perte ». Comme on savoit qu'il aimoit à gagner, le duc de *Savoie*, jouant un jour contre lui, dissimula son jeu, & par politique renonça volontairement à quatre mille pistoles.

Quelques Italiens vinrent à la cour d'*Henri IV* faire valoir le talent qu'ils avoient de ruiner des dupes. Un d'eux, nommé *Pimentel*, s'étant prévalu contre le duc *de Sully* de l'honneur qu'il avoit de faire souvent la partie d'*Henri IV*. « Comment, ventre
» de ma vie, lui répliqua le duc, vous
» êtes donc, à ce que je vois, ce
» gros piffre d'Italien qui gagnez tous

» les jours l'argent du roi ? Pardieu » vous êtes mal tombé, car je n'aime » ni ne veux ici de telles gens ». *Pimentel* s'échauffoit ; « allez, allez, lui » dit-il en le repoussant, vous ne me » persuaderez point avec votre bara» gouin ».

Bassompierre étoit un des joueurs les plus heureux de cette cour ; il déclare lui-même dans ses mémoires qu'il gagna plus de cinq cens mille livres dans le cours d'une année. « Je les gagnai, » dit-il, quoique je fusse distrait par » mille folies de jeunesse & d'amour, » & mon ami *Pimentel* gagna de son » côté plus de deux cens mille écus ». Une autre fois & dans un âge plus avancé, il gagna cent mille écus en une seule séance, & cependant il mourut tellement obéré qu'il ne laissa pas de quoi payer la vingtième partie de ses dettes.

La ville, toujours empressée d'adopter les vices de la cour, étoit alors remplie de joueurs. Il s'y forma pour la premiere fois des académies de jeu, où l'on vit les bourgeois & les artisans même se précipiter en foule ; la

sévérité de *Louis XIII* réprima ces excès. Ce prince, ennemi des jeux de hasard, n'aimoit que les échecs : pour lui procurer le moyen d'y jouer en voiture, l'on fit un échiquier bourré, sur lequel les pièces garnies d'aiguilles en dessous s'adaptoient de maniere que le mouvement ne pouvoit pas les faire tomber : c'est ce qu'on avoit autrefois pratiqué à Rome pour l'empereur *Claude*.

Mazarin, dit l'abbé de *Saint Pierre*, introduisit le jeu à la cour de *Louis XIV* en 1648. Il engagea le roi & la reine » régente à jouer, & l'on préféra les » jeux de hasard. Le jeu passa de la » cour à la ville, & de la capitale » dans toutes les petites villes de pro» vince : on quitta les jeux d'exer» cice, tels que la paume, le mail & » le billard ; les hommes en devin» rent plus foibles, plus malsains, » plus ignorans, moins polis ; les » femmes séduites à leur tour par ce » nouvel attrait, apprirent à se moins » respecter ».

Parmi les fameux joueurs de la cour de *Louis XIV*, on distingue

Dangeau, cet heureux courtisan qui acquit d'immenses richesses en faisant la partie du roi. Cet homme, dont l'esprit étoit porté naturellement aux combinaisons les plus abstraites, avoit fait calculer, par le géometre *Sauveur*, toutes les probabilités du jeu. » Je le voyois jouer, disoit Madame » *de Sévigné* à sa fille, & j'admirois » combien nous sommes sots auprès » de lui. Il ne songe qu'à son affaire, » il ne néglige rien, il profite de » tout, il n'est point distrait ; en un » mot, sa bonne conduite défie la » fortune ».

Gourville, successivement valet-de-chambre du duc *de la Rochefoucault*, pendu à Paris en effigie, envoyé du roi en Allemagne, & proposé depuis pour remplacer *Colbert*, déclare dans ses mémoires que ses gains, en peu d'années, monterent à plus d'un million : plus sage que *Bassompiere*, il n'a point laissé de dettes. Le jeu lui procura de la faveur, de la considération & une fortune immense.

Qui croira que *Fouquet*, sur-intendant des finances, *Fouquet*, dont le

faste insolent révolta *Louis XIV*, *Fouquet* qui répandoit l'or à pleines mains pour satisfaire ses caprices, & qui osa offrir deux cents mille livres à la duchesse *de la Valliere*; qui croira, dis-je, que ce *Fouquet* si magnifique, étoit un mauvais joueur & même un joueur infidèle? On trouve à ce sujet des détails curieux dans les mémoires de *Gourville*. » Après dîner, dit-il, » M. *Fouquet* se piqua beaucoup con- » tre moi. Il me jouoit de si grosses » sommes à la fois quand j'avois la » main, que ses marques qui étoient » sur une carte coupée valoient sou- » vent cent pistoles pièce : cela le fâ- » choit extraordinairement, & la com- » pagnie étoit étonnée de tout ce qu'il » disoit. Voyant que l'on s'en alloit, » il me fit un si gros *va* des marques » qui étoient sur sa carte, que lui » ayant donné *trente & un*, & à moi » *quarante*, il se racquitta, par ce » seul coup, de plus de soixante mille » livres. La gaîeté le reprit, &c ».

» Le sur-intendant *Fouquet*, dit en- » core *Gourville*, voulant un jour » faire une partie de gros joueurs,

» pria M. *de Ricouart* de lui donner
» à dîner, & l'on eut ſoin de lui
» procurer ſes dupes favorites : M.
» *d'Herval*, en pareil cas, étoit tou-
» jours le premier invité ; c'étoit
» l'homme du monde le plus malheu-
» reux au jeu ». Ce même *Fouquet* qui
ſe faiſoit un plaiſir de ruiner des du-
pes, qui, lorſqu'il perdoit ſe fâchoit
& s'abaiſſoit juſqu'à demander grace,
donnant une fête à *Louis XIV* dans
ſa maiſon de Vaux, fit mettre, dans
la chambre de chaque courtiſan de
la ſuite du roi, une bourſe pleine d'or
pour fournir au jeu de ceux qui pour-
roient en manquer : & perſonne,
dit M. *Duclos*, ne fut choqué de ce *ma-
gnifique* ſcandale.

Pendant la minorité de *Louis XV*,
un joueur étranger, devenu contrô-
leur général, entreprit de faire jouer
la nation pour rétablir les finances.
Il propoſa un ſyſtême ; il établit
une banque qui manqua de boule-
verſer l'état & ſéduiſit ceux même
qui s'étoient garantis de l'épidémie
des jeux de haſard : il eſt à remar-
quer que tandis que l'on faiſoit jouer

toute la france à ce jeu de la banque, le plus séducteur & le plus dévorant qui ait jamais existé, on emprisonna trente ou quarante personnes pour avoir enfreint les loix portées contre les jeux de hasard. L'auteur de tant de maux ne recueillit d'autre fruit de sa coupable industrie que l'opprobre & la misere. Ce fameux joueur, après avoir extorqué tant de millions, fut réduit, pour jouer encore, à mettre en gage le seul diamant qui lui restât.

La catastrophe, opérée par le systême, fut chez nous le dernier soupir du véritable honneur. Les clameurs de l'avarice étoufferent la voix de la probité; les parvenus l'emporterent, leur sang impur, mêlé à celui de la noblesse, augmenta la cupidité des nobles, les rendit peu délicats. Au lieu des préjugés utiles, on se transmit de race en race l'avidité qui multiplie les joueurs de toute espece. Les hôtels de Gêvres & de Soissons, érigés en académies publiques, devinrent comme autant de gouffres, où les fortunes d'une infinité de familles furent englouties : le désordre alla si loin, que

le gouvernement fut enfin obligé de fermer ces dangereux repaires des oisifs & des fripons.

La fureur du jeu, rallentie pour quelque tems, n'a pas tardé à se rallumer avec plus de force : l'augmentation du luxe donne sans cesse une énergie nouvelle à cette passion effrénée. Jamais on n'a joué en France avec plus d'emportemens que depuis la derniere guère. » Tout est en feu, dit » l'auteur, au moment où j'écris, sans » parler des bassesses depuis deux jours » je compte quatre suicides & un » grand crime... outre les tripots au- » torisés, il s'en établit furtivement » de nouveaux dans les maisons pri- » vilégiées des ambassadeurs. Quel- » ques chevaliers d'industrie proposè- » rent dernièrement à un homme de » qualité qui venoit d'être nommé » plénipotentiaire, de lui louer un » hôtel, de le défrayer, pourvu qu'il » leur abandonnât un appartement, » & leur permît d'avoir des valets à » sa livrée; proposition qui fut rejettée » avec mépris, parce que M. le » Baron de *** est l'un des hommes

» les plus honnêtes & le plus instruits
» de son siècle ».

» J'ai vu jouer en se promenant,
» soit à pied, soit en voiture, quand
» on se rencontroit aux portes des
» spectacles, pour ne rien débourser,
» on jouoit un billet. Si je disois que
» j'ai vu jouer en dormant, on auroit
» de la peine à le comprendre. Un
» joueur épuisé de fatigue, ne pou-
» vant pas se résoudre, parce qu'il
» perdoit, à quitter la partie, conjura
» son adversaire de jouer pour lui de
» la main gauche : ce qu'il y a de
» plus singulier, c'est que cette main
» gauche ruina la droite, tandis que
» celui dont il s'agit ronfloit au bruit
» des dez ».

Après avoir exposé les vicissitudes & les progrès du jeu jusqu'à nos jours, M. *Dussaux* examine en passant pourquoi les grands moralistes & les beaux esprits n'ont point combattu jusqu'ici cette passion funeste : il attribue leur silence à cet égard à une basse politique : il ne pardonne point, sur-tout à *Horace*, d'avoir épargné les joueurs, dans la crainte de déplaire à *Auguste*

qui aimoit le jeu : de-là M. *Duſſaux* tire une conſéquence trop générale & qui, appliquée à notre ſiècle, eſt abſolument fauſſe. » Ce n'eſt donc » pas, dit-il, lorſque l'eſprit humain » déploye le plus de magnificence & » de goût qu'il faut chercher du cou- » rage, de la franchiſe & de la véra- » cité... Le bon goût ſe perd, dit-on : » *je n'en ſçais rien, mais le bon ſens re-* » *naît ;* car il me ſemble que les gens » de lettres *ont enfin ſenti la dignité* » *de leur état* ». Il eſt étonnant que M. *Duſſaux* ne ſache pas ſi *le bon goût ſe perd ;* il en a trop lui-même pour ignorer ce que les livres nouveaux apprennent à tout le monde : *le bon ſens renaît*, dit-il ; on n'avoit donc pas le ſens commun dans le ſiècle de *Louis XIV ;* nos poëtes & nos orateurs modernes ont donc plus de bon ſens que les *Bourdaloue*, les *Boſſuet*, les *Fenelon*, les *Boileau*, les *Molière*, &c. Il me ſemble qu'il n'y a pas beaucoup de ſens dans une pareille aſſertion, & vous la trouverez pleinement réfutée dans les écrits de nos philoſophes.

L'auteur considère ensuite quelle est la nature de la passion du jeu, qui, selon lui, n'est autre chose qu'une cupidité effrénée, une soif insatiable de l'or; il la distingue cependant de l'avarice, aussi timide, aussi défiante que la fureur du jeu est hardie & crédule. Il peint, avec les traits les plus vrais, le caractère des joueurs qu'il réduit à trois classes : les sots qui ne jouant que par air & par bienséance, risquent le nécessaire pour acquérir le superflu; les insensés & les furieux *qui ne cherchent que des victimes ou des sacrificateurs prêts à les immoler eux-mêmes*; les fourbes & les fripons qui sacrifient l'honneur à l'intérêt :

Le desir de gagner qui nuit & jour occupe
Est un dangereux aiguillon ;
Souvent quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Madame Deshoulières.

Les caractères qui distinguent le joueur, sont admirablement tracés

dans la comédie de *Regnard*. M. *Dusſaux* n'a fait que les étendre & les développer. Mais il y a joint une foule de réflexions utiles qui lui appartiennent.

Comme l'eſpoir du gain eſt l'attrait le plus puiſſant du jeu, l'auteur s'attache à prouver d'abord combien ce gain eſt mépriſable & injuſte. « Le » beau titre pour s'emparer des biens » d'un autre que la déciſion d'un coup » de cartes & de dez »! Lui-même a été guéri de la paſſion du jeu par le gain plutôt que par la perte; il faut l'entendre raconter d'un ſtyle plein de force & de chaleur cette circonſtance intéreſſante de ſa vie.

« Quand je ſonge à cette ſéance » d'où je rapportai tant d'or! J'en » étois fier & arrogant; je me regar» dois comme un être privilégié. Vers » le milieu de la nuit je rentre bruſ» quement chez moi, j'écarte mon » valet, je compte mon argent; je » ſuppute les ſommes que chacun me » doit ſur ſa parole, me rappellant » les coups que j'avois manqués, » j'éprouve plus de regrets que de

» jouissances. Mon imagination s'al-
» lume, s'égare dans ses vains pro-
» jets. Au fort de cette fièvre & de
» ces convulsions de l'avarice, un
» cri retentit au fond de mon cœur:
» tes convives, tes camarades, tes
» amis se désespèrent. Revenu de
» cette ivresse, je sentis toute mon
» abjection ».

Il montre ensuite combien ce gain est incertain, quelle que soit la prudence & l'habileté du joueur, puisqu'il dépend du hasard; enfin combien il est peu utile, puisque la prodigalité ne manque presque jamais de l'absorber.

Rien ne fait mieux voir combien les joueurs sont méprisables que la facilité avec laquelle ils digèrent les injures les plus sanglantes. Un homme connu tenant la main & ayant laissé tomber un double louis, voulut sur le champ le ramasser. « Que craignez-
» vous, lui dit-on, il n'y a ici que
» d'honnêtes gens. Je le crois, répli-
» qua-t-il; mais de ces honnêtes gens-
» là, on en pend un par semaine
» quand la justice fait son devoir, ce

» qui parut fort plaiſant & fut regardé
» comme un bon mot ».

L'habitude de s'en rapporter au haſard affoiblit inſenſiblement la raiſon ; on ne trouve dans la conduite des joueurs que foibleſſe, puſillanimité, ſuperſtition. Une aveugle crédulité leur fait regarder comme infaillible ce qu'ils deſirent fortement. « Un
» domeſtique plus ſéduit que corrom-
» pu, croyant ne faire qu'un emprunt
» puiſa dans le coffre de ſon maître
» de quoi jouer à l'une des loteries
» les plus attrayantes, quoique la plus
» inégale. On le ſurprit — C'en eſt
» fait ! Je ne demande qu'une grace à
» mes juges, c'eſt de prendre au pro-
» fit de mes enfans les numéros que
» j'ai choiſis. Marchant au ſupplice,
» il répétoit : je ſuis ſûr qu'ils gagne-
» ront ».

« Une pauvre femme voyant tirer
» une loterie, ſe lamentoit à chaque
» lot qui ſortoit de la roue de fortune.
» — Où ſont vos billets, lui dit un
» obſervateur ? — Je n'en ai point. —
» Taiſez-vous donc, ma bonne ; on ne
» ſauroit gagner ici ſans billet. — Que

» ſait-on ? répliqua-t-elle toute éper-
» due ».

« Un étranger célèbre par ſes bons
» mots, & qu'on ne ſoupçonnoit pas
» d'être trop crédule, croyoit néan-
» moins que ſa tabatière lui portoit
» malheur ; toutes les fois que je la
» tire, diſoit-il, je ſuis ſûr de perdre.
» Toutes les fois que Monſieur coupe,
» diſoit une joueuſe, je ſuis ſure de
» perdre. — D'où vient cela ? — c'eſt
» qu'il coupe ſans réflexion. Je vous
» avouerai, diſoit un autre à ſon voi-
» ſin, que je ne ſuis pas aſſez riche
» pour que vous reſtiez auprès de
» moi ».

Les joueurs croyent ſe ſoulager en vomiſſant les plus horribles blaſphêmes. Voici à ce ſujet une anecdote mêlée de folie & de rage que *Piron* racontoit du fameux *Dufreny*, cet homme ſingulier que *Louis XIV* ne put enrichir, & qui eut tous les talens excepté celui de faire fortune. *Louis XIV* avoit défendu à *Dufreny* de blaſphêmer au jeu, ſous peine d'avoir la langue percée d'un fer rouge. Suivant ſon uſage, *Dufreny*

joue & perd ; la menace du fer rouge l'empêche d'éclater ; jurant entre ses dents, n'y pouvant plus tenir, il quitte la partie avec quelques louis qui lui restoient. Comme il marchoit au hasard, & se mordant les lèvres, il apperçoit un malheureux qui se désoloit à l'écart. — Qu'avez-vous, lui dit-il ? — Je suis ruiné, répond l'autre. — Tant mieux ; tenez, voilà dix louis ; allez vîte, allez jurer pour moi, car le roi me l'a défendu.

Après avoir exposé les défauts des joueurs, M. *Dussaux* réduit à leur juste valeur les fausses vertus qu'ils s'attribuent. Un *beau joueur*, qui perd sans se plaindre & sans murmurer passe ordinairement pour un homme d'un excellent caractère ; mais ce désintéressement apparent & ce flegme simulé n'en imposera point à ceux qui connoissent le coeur humain : si tous les joueurs étoient aussi sincères que *Montagne*, tel que l'on admire, feroit pitié : j'aimois autrefois les jeux de » hasard, dit ce philosophe, je m'en » suis défait, pour cela seulement que, » malgré ma bonne mine dans la » perte,

» perte, je ne laissois pas d'en avoir
» au-dedans de la piquûre ».

La libéralité de certains joueurs fastueux qui se laissent perdre volontairement ou qui renoncent à leur gain, est l'effet de l'orgueil plutôt que d'une véritable bienfaisance.
» Le cardinal d'*Est* jouant, contre le
» cardinal *de Médicis*, son convive,
» crut qu'il étoit de sa magnificence
» de lui laisser gagner un coup de
» dix mille écus, ne voulant pas,
» disoit-il, lui faire payer son écot,
» ni le renvoyer mécontent ».

» *Henri II*, duc de Montmorenci,
» venoit de gagner une somme consi-
» dérable; quelqu'un dit à voix basse,
» il y auroit là de quoi faire la for-
» tune d'un honnête homme. Le duc
» l'entendit. Vous & les vôtres, soyez
» heureux, répliqua-t-il en lui passant
» son or ». M. *Dussaux* juge sévèrement ce dernier trait, qui semble annoncer une ame noble & généreuse. On ne sçauroit, dit-il, être vraiment libéral que du sien. Cet or gagné, quelqu'un l'avoit perdu : or,

j'ai prouvé qu'il n'y avoit point d'argent plus mal acquis que celui du jeu.

La fureur du jeu, par un alliage monstrueux, se joint quelquefois à de grands talens, à de grandes vertus. Les artistes, les gens de lettres, ceux particuliérement dont le talent suppose de l'enthousiasme & de la chaleur, sont sujets à se livrer au jeu avec excès : M. *Dussaux* déplore à ce sujet la dissipation des gens de lettres qui ne sont plus aujourd'hui que des gens du monde, & qui, répandus dans les sociétés, sont forcés d'en adopter les amusemens & les vices. Il les exhorte à fuir le jeu ; soit qu'ils y éprouvent des succès & des revers, ce sera toujours aux dépens de leur génie.

Les femmes dont la tête est plus foible & l'imagination plus vive s'acharnent au jeu avec encore plus d'emportement que les hommes : leur caractère naturel les porte souvent à employer la ruse & la supercherie pour se soustraire aux caprices de la fortune ; quoique joueuses infi-

deles, elles perdent cependant, & quand il faut payer, tout le monde ne s'accommode pas de leurs équivalens : M. *Duſſaux* déclame à cette occaſion contre le luxe & la licence des femmes ; il les avertit charitablement que ſi elles deſirent conſerver quelque empire ſur l'eſprit des hommes, il faut qu'elles renoncent à des vices qui ne peuvent que les rendre mépriſables : » Ne fût-ce » que par politique, dit-il, qu'elles » eſſayent enfin de régner par les » mœurs ; mais qui leur fera goûter » ce beau projet, *quand Thomas lui-* » *même ne les a pas perſuadées* » J'ignore quelles ſont les raiſons qui font croire à M. *Duſſaux* que M. *Thomas* eſt l'homme du monde le plus propre à perſuader les femmes.

Quoi de plus capable d'inſpirer de l'averſion pour le jeu que le tableau fidèle de la rage & du déſeſpoir des joueurs ! L'auteur nous tranſporte dans les académies, il nous montre ces malheureuſes victimes de la cupidité qui attendent ou ſubiſſent les arrêts du ſort ; il nous fait obſer-

ver leurs agitations, leurs mouvemens convulsifs, & nous offre une image effrayante des tourmens dont leur ame est déchirée : il nous peint sur-tout les suites funestes du jeu, & les maux qui en résultent pour les familles.

» Une épouse infortunée vint, la » mort dans les yeux, chercher son » mari qui jouoit depuis deux jours : » laissez-moi, s'écria-t-il, encore » un instant : je vous reverrai peut-» être... après demain. Le malheu-» reux, il arriva plutôt qu'il ne l'a-» voit promis. Sa femme étoit cou-» chée, tenant à la mammelle le der-» nier de ses fils : levez-vous, Madame, » levez-vous, lui dit-il, le lit où vous » êtes ne vous appartient plus ».

» Je vis un joueur, dans ma jeu-» nesse, qui venoit de s'échapper du » lit de son épouse, endormie sur la » foi de ses sermens. Il arrive au jeu, » & perd ce qu'il avoit pu ramasser à » la hâte. Il veut emprunter, on le » refuse ; il supplie, on le refuse en-» core, il disparoît. Sa femme avoit » pris la précaution de barrer de son

» lit le secrétaire qui contenoit leur
» derniere ressource. Vain obstacle !
» il en vint à bout sans la réveiller,
» rapporta deux mille écus pour pren-
» dre sa revanche, & subit cette se-
» conde fois le même sort que la
» premiere ».

Il est sans doute honteux pour l'humanité que le jeu soit devenu un amusement essentiel, & comme le lien nécessaire de la société ; il est triste que dans un cercle d'hommes aimables & de femmes charmantes, les agrémens de la conversation ne suffisent pas pour réunir & fixer les esprits, & qu'on ne puisse bannir l'ennui qu'en éveillant la cupidité. Mais enfin, puisque dans le monde l'usage veut qu'on joue, M. *Dussaux* ne condamne point absolument les jeux de commerce, pourvu qu'ils soient modérés ; mais il se récrie avec raison contre l'abus qui a converti les meilleures maisons en autant de tripots, où l'on se ruine pour s'amuser : aujourd'hui les sociétés sont pleines de ces petits tyrans mâles & femelles qui forcent de jouer leur jeu sans égard

aux facultés de leurs amis : » Une » jeune femme pressoit un homme, » plus décent que fortuné, de faire sa » partie : celui-ci qui savoit jusqu'où » s'étendent les bienséances, au lieu » de lui demander son jeu, lui dé- » clara le sien : fi donc, lui dit-elle, » qui est ce qui joue ce jeu là ? — Des » duchesses, répliqua-t-il. — Cette » femme étoit la fille d'un traitant ».

M. *Dussaux* ne s'est pas contenté de condamner les jeux particuliers : il s'élève aussi avec force contre les jeux d'état, contre ces loteries, dont l'effet est de présenter au peuple une occasion continuelle de jouer, de ruiner les familles, & de rallentir l'industrie en lui substituant l'espoir d'un gain prompt & facile : on sera sans doute étonné de la hardiesse de l'auteur, qui blâme des établissemens que le gouvernement autorise : mais Monseigneur le garde des sceaux, & M. le directeur général des finances, ont sçu rendre justice aux intentions pures de M. *Dussaux*, & n'ont point voulu mettre d'entraves à son zèle patriotique.

Parmi les moyens de réforme que l'auteur propose, le plus puissant & le plus efficace est l'exemple du monarque ; nous pouvons espérer de voir bientôt la fureur du jeu réprimée, sous un roi laborieux, économe, ennemi du luxe & du faste, qui a signalé le commencement de son règne par deux ordonnances qui défendent les jeux de hasard. Ses vues sages & bienfaisantes sont dignement secondées par son auguste frere, à qui cet ouvrage est dédié, & dont la conduite est une censure éclatante des excès qu'entraîne la passion du jeu : la protection spéciale que ce prince accorde aux arts & aux talens, annonce assez qu'il doit être plus sensible aux plaisirs nobles & délicats de l'esprit, qu'aux charmes grossiers d'un amusement, qui n'est fondé que sur une basse cupidité.

Cet ouvrage, Monsieur, est instructif, curieux, intéressant, écrit avec chaleur & avec énergie, semé de traits frappans & d'anecdotes piquantes : il doit tenir un rang distingué parmi nos meilleurs traités de morale : la pas-

sion qu'il attaque est une des plus dangereuses & des plus universelles, & il étoit difficile de la combattre avec plus de force & de solidité ; on eût desiré seulement que l'auteur eût mis plus d'ordre & de liaison dans ses idées, & qu'il se fût assujetti à un plan plus méthodique : on peut aussi lui reprocher des longueurs, des répétitions qu'il lui sera aisé de faire disparoître dans une seconde édition : mais son défaut le plus considérable est une certaine enflure, un ton de déclamateur qu'il paroît avoir rapporté de son commerce avec *Juvenal*, & qui nuit beaucoup à l'effet de ses préceptes. Rien de plus opposé au sublime & au véritable pathétique qu'une vaine emphase. M. *Dussaux* s'est livré sans doute avec trop peu de réserve à son enthousiasme pour le bien public, & à l'indignation que nos mœurs lui inspirent : & même en riant de son humeur & de ses hyperboles, on ne peut s'empêcher d'estimer son cœur & ses sentimens.

Je suis, &c.

Paris, ce 28 novembre 1779.

LETTRE XII.

Lettre à l'auteur de l'Année Littéraire.

Il vient de me tomber, Monsieur, entre les mains un article d'un ouvrage périodique intitulé *Lettres Hollandaises*, dans lequel mon nom se trouve impliqué avec celui d'un écrivain, dont le mérite littéraire est assez connu; comme il y a toute apparence que cet article est fondé en partie sur une méprise, vous m'obligerez, Monsieur, de vouloir bien l'insérer dans votre Journal avec ma réponse, pour désabuser le public de l'erreur dans laquelle ce passage auroit pu l'engager.

Voici l'article, au bas duquel j'ai joint ma réponse.

» La pièce de vers que l'Académie » Françoise a couronnée le jour de la » *Saint-Louis*, & qui a pour titre *aux*

» *mânes de* Voltaire *dithyrambe*, n'est
» pas de M. *de la Harpe*, comme l'a
» dit le gazetier d'Utrecht dans un
» de ses derniers numéros; cette pièce
» est de M. *de Saint-Peravi*; il l'a com-
» posée sous mes yeux, l'année der-
» nière; il étoit alors ainsi que moi
» à Bruxelles; nous logions dans la
» même maison, & mon secrétaire
» en a fait plusieurs copies. Le projet
» de M. *de Saint-Peravi* n'étoit pas
» alors de concourir pour le prix de
» l'académie, il avoit fait aussi l'éloge
» *J. J. Rousseau*, qu'il vouloit faire
» imprimer avec la pièce qui vient
» d'être couronnée, il en proposa l'im-
» pression aux principaux Libraires &
» Imprimeurs de Bruxelles qui ne con-
» noissant pas le mérite de ces deux
» ouvrages, ne voulurent pas s'en
» charger. M. *de Saint-Peravi* les en-
» voya alors à M. *Lemierre* qui, à
» cause des circonstances, ne voulut
» point se charger du soin de les faire
» imprimer à Paris. Voilà ce que je
» sais & ce que je puis affirmer à
» tous ceux qui donneroient quel-
» que croyance à l'assertion calom-

» nieuse du gazetier d'Utrecht. Si ce » n'est pas M. *de Saint-Peravi* qui a » envoyé sa pièce à l'académie, elle » lui a été volée, si ce n'est qu'il l'ait » cédée à quelques-uns de ses amis, » & dans l'un ou dans l'autre cas, il » n'est pas étonnant qu'il n'ait pas reçu » la médaille, & qu'elle ait été donnée » au premier *accessit* du consentement » de celui qui a paru en être l'auteur. » Je ne connois pas M. *de la Harpe*, » & je n'ai jamais eu avec lui aucune » liaison, mais on l'a accusé injuste- » ment, & s'il étoit mon plus grand » ennemi, je me croirois encore obligé » de le justifier; si vous connoissez le » rédacteur de la gazette d'Utrech, » vous pourrez lui communiquer ma » lettre, & s'il est honnête, comme » je le crois, il ne balancera pas à se » rétracter «.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Il me semble qu'une assertion aussi violente que celle par laquelle débute à mon insçu l'auteur de ces lettres, en assurant que le *dithyrambe couronné n'est*

pas de M. de la Harpe .... *mais de M.* de Saint Peravi, auroit eu besoin d'être justifiée par des preuves plus fortes que celles qu'il allegue, & principalement par mon aveu dont il a cru devoir se passer, & que certainement j'eusse été très-éloigné de donner.

Le voile de l'incognito, sous lequel j'ai pris soin d'envelopper jusqu'à ce jour mes foibles productions littéraires, auxquelles mes amis sont témoins que j'ai toujours attaché très-peu d'importance, m'avoit sauvé des chocs brillans & dangereux, qu'un auteur malheureusement célèbre éprouve à chaque instant dans la carrière des lettres, & voici qu'au milieu de ma course paisible & solitaire, je me vois, je ne sais comment, malgré moi, & sans le savoir, mêlé dans un de ces espèces de pugilats littéraires.

La vérité que je me dois, ainsi qu'au public, me force à sortir de l'obscurité silencieuse où je me reposois avec délices, pour essayer d'éclaircir l'implication qui me concerne dans l'article des lettres Hollandaises.

Je conviendrai que la plupart des faits rapportés dans cet article sont vrais, sans convenir qu'il en faille conclure que le *Dithyrambe couronné* ne soit pas de l'auteur, quel qu'il soit, à qui le public l'a d'abord généralement attribué; j'ajouterai que la note que je mis, il y a un an & demi bientôt, pour justifier le titre nouveau de *Dithyrambe* que je donnois à ma pièce, est exactement la même que celle de la pièce couronnée à l'académie; les titres sont pareils, le fond, le plan, les détails de l'ouvrage très-postérieur au mien sont à peu de chose près les mêmes; il est encore vrai que plusieurs personnes en ont eu des copies, long-temps avant qu'il fût question de proposer le prix de l'académie Françoise; mais il est évidemment impossible que je l'aye cédé à quelqu'un de mes amis, ainsi que l'auteur des lettres Hollandoises paroîtroit vouloir le faire entendre; puisque sollicité depuis, *par des gens à qui je n'avois rien à refuser*, de l'envoyer au concours du prix de l'académie Françoise; je le fis parve-

nir sous mon nom, avant le premier Juillet, dans la forme accoutumée, à l'adresse indiquée à cet égard, & je sus peu de jours après, par la voie des papiers publics, que le prix étoit destiné d'avance à une autre pièce que la mienne. Je conviendrai encore que je fus un peu étonné, quand cette pièce fût imprimée, de sa ressemblance avec mon ouvrage; mais il me parut, comme il me paroît encore, plus aisé de croire que l'auteur, quel qu'il soit, du *Dithyrambe couronné*, puisse avoir eu exactement les mêmes idées que j'ai eues, que d'imaginer qu'il s'est servi de mes idées, d'autant plus que celui à qui l'on voudroit prêter ce plagiat, est connu dans la littérature pour être assez riche de son propre fond, & pour n'avoir pas besoin de s'emparer des foibles dépouilles d'un homme inconnu jusqu'à présent dans la carrière des lettres dont il ne s'occupe que pour son amusement.

Cependant, pour achever de détruire toute espèce d'imputation fausse ou maligne à cet égard, je me suis

déterminé à faire paroître mon *Dithyrambe*, tel qu'il fut composé d'abord, & sans y faire la moindre correction ; j'aime mieux le sacrifice de ma vanité, que celui de la vérité ; j'y joins l'éloge de *Rousseau*, ces deux ouvrages seront accompagnés des notes que j'y avois mises d'abord ; & quoiqu'elles fussent composées pour *l'incognito* du cabinet, & seulement pour la correspondance de quelques amis particuliers, je ne changerai rien à la première forme de mon manuscrit ; la circonstance me faisant préférer de donner plutôt une esquisse imparfaite, mais originale, qu'un tableau plus fini qu'on pourroit me soupçonner d'avoir imité.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

DE SAINT-PERAVI.

LETTRE XIII.

Réponse du P. Dotteville *à la lettre de M.* Boucher, *procureur au Parlement, insérée dans le N°. 32 de l'Année littéraire 1779.*

Monsieur,

Je répondrois de mon mieux à chaque article de votre lettre, si vous m'aviez fait l'honneur de me l'adresser en droiture ; mais le public ne prendroit assurément pas le même intérêt que nous à ces stériles disputes. Il aime à se décider par lui-même sur le vrai sens d'un auteur, & nous pouvons en appeller l'un & l'autre à son équité. Continuez, Monsieur, à rendre à *Tacite* son lustre primitif, à réparer la multitude d'erreurs dans lesquelles nous ont plongés les commentateurs & les copistes. Pour moi qui ne me sens pas les mêmes talens, j'ai suivi le texte, tel que nous l'ont livré les *Juste-Lipse*, les *Ernesti*, les *Brotier*, sans jamais y proposer de changemens que sur l'autorité d'un *Mss.*

Comme l'honneur de *Racine* ſe trouve compromis dans un de vos articles, on me permettra de dire un mot pour ſa juſtification. Vous demandez : *à quoi revient le danger de mort où auroit été* Agrippine, *ſi* Britannicus *avoit règné ? Cette remarque écarte-t-elle les ſoupçons d'une conſpiration d'*Agrippine *contre ſon fils ? Racine* l'a cru, & je penſe que pour l'en faire abſoudre, il ſuffit de le citer.

Moi, le faire empereur ? ingrat, l'avez-vous cru ?
Quel ſeroit mon deſſein ? qu'aurois-je pu prétendre ?
Quels honneurs dans ſa cour, quel rang pouvois-je attendre ?
Ah! ſi ſous votre empire on ne m'épargne pas ;
Si mes accuſateurs obſervent tous mes pas,
Si de leur empereur ils pourſuivent la mère,
Que ferois-je au milieu d'une cour étrangère ?
Ils me reprocheroient, non des cris impuiſſans,
Des deſſeins étouffés auſſitôt que naiſſans,
Mais des crimes, pour vous, commis à votre vue,
Et dont je ne ſerois que trop tôt convaincue.

Je vous exhorte, Monſieur, à relire

le long raisonnement que vous mettez à la place de celui-ci, dans la bouche d'*Agrippine.*

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
DOTTEVILLE de l'Oratoire, correspondant de l'Académie des Belles-Lettres.

A Juilli, ce 18 novembre 1779.



Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Aux mânes de J. J. Rouſſeau.

Eſtampe propoſée par ſouſcription, de 17 pouces & demi de haut ſur 13 de large, dont la planche s'exécute par M. *Maleuvre*, d'après le tableau de M. *Paul*. Le ſujet en eſt allégorique & à l'honneur de *J. J. Rouſſeau*.

« La vérité s'élevant aux cieux, & » la nature défigurée, vont ſuccom- » ber ſous les efforts de l'orgueil hu- » main. Le temps épouvanté entr'ou- » vre un ſimple monument d'où la » vertu s'élance & s'oppoſe à ſes en- » trepriſes audacieuſes ».

Le titre en ſera, *aux mânes de J. Jacques*.

Conditions. L'eſtampe ſera de 18 l. dont 12 ſe payeront en ſe faiſant inſcrire, & les 6 autres en la recevant, ce qui ſera dans le courant de de l'été prochain. La livraiſon s'en ſera ſelon l'ordre de l'enregiſtrement. Cette différence connue de *ayant* ou

après la lettre n'aura point lieu. La liste imprimée des souscripteurs, & le programme expliqué, leur seront envoyés après la souscription fermée.

On souscrit depuis le premier octobre jusqu'au dernier de décembre 1779, chez M. *Laisné*, avocat en parlement & banquier, rue du roi de Sicile, près celle de Tiron, & chez les principaux libraires des grandes villes du royaume.

Le tableau estimé de M. *Paul*, & la beauté du burin de M. *Maleuvre*, assurent la conséquence d'un objet qui doit donner à leurs talens & à leur zèle une publicité honorable. Cependant ils doivent à leur délicatesse d'avertir que cette estampe ne pourra s'acquérir que par la souscription, la planche devant être supprimée lorsqu'elle se trouvera remplie.

Ceux qui ne souscriront que comme amateurs d'estampes seront à même de prendre connoissance du tableau qu'on se propose d'exposer chez M. *de la Blancherie* lors de la reprise de ses assemblées.

Essai sur l'Histoire Générale des Tribunaux des peuples, tant anciens que modernes, ou Dictionnaire Historique & Judiciaire, contenant les anecdotes piquantes & les jugemens fameux de tous les Tribunaux de tous les temps & de toutes les nations, par M. des Essarts, *avocat, membre de plusieurs Académies, tome V,* in-8°, *prix 4 livres, chez l'Auteur, rue Dauphine, à l'hôtel de Mouy, près le Pont-Neuf; & chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins;* Durand *neveu, libraire, rue Galande; &* Nyon *l'aîné, rue Saint-Jean-de-Beauvais.*

Ce nouveau volume est aussi curieux & aussi intéressant que les quatre premiers que nous avons annoncés ci-devant. Outre une multitude de procès bisarres, d'anecdotes singulieres & de jugemens fameux de toutes les nations, il contient l'histoire des Tribunaux de Naples, des Nègres de l'île d'Othahiti, des Pays-Bas, du Pérou, de la Pologne, du Portugal, de tous les princes de l'Empire, de la Prusse, &c. Le sixième & dernier volume de cet ouvrage, qui

a un ſuccès mérité, eſt ſous preſſe, & paroîtra dans le courant de janvier prochain.

AVIS.

On a annoncé, il y a deux mois environ, un ouvrage intitulé :

Notes hiſtoriques & critiques de deux manuſcrits de la bibliothèque de M. le duc de la Vallière, *dont l'un a pour titre :* Le Roman d'*Artus*, comte de Bretaigne ; *& l'autre :* Le Roman de *Pertenay* ou de *Luſignan*, par M. l'abbé *Rive*.

Cet ouvrage, ſuperbement imprimé ſur papier d'Hollande, *in*-4°. grand format, a été tiré à cent exemplaires ; il n'en reſte plus que quelques-uns qui ſe trouvent à Paris chez la veuve *Ducheſne*, libraire, rue Saint-Jacques, prix 5 livres. La beauté de l'édition, la juſteſſe & la profondeur des critiques, doivent engager les amateurs à ſe hâter d'en faire l'acquiſition.

Nouvel Almanach intéreſſant pour les circonſtances préſentes, enrichi de cartes hydrographiques dreſſées d'après celles de la Marine, où ſe trouvent les royaumes

d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, ainsi que les côtes de la Normandie & de la Bretagne, qui forment la Manche, aujourd'hui le théâtre de la guerre. A Paris, chez le sieur Desnos, *ingénieur-géographe & libraire de sa majesté Danoise, rue Saint-Jacques, au globe & à la sphère; prix, relié en maroquin, 4 l. 10 s.*

C'est chez le même libraire-géographe, que se trouve la grande carte d'Angleterre en quatre feuilles, très-détaillée, & avec les routes. Cette carte contient non-seulement l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, mais encore les côtes de la Normandie, & de la Bretagne, qui renferment la Manche. Prix, collée sur toile pour mettre en poche, 8 liv. & en feuilles réunies 4 liv. On pourra s'y procurer de même la nouvelle carte du théâtre de la guerre dans l'Amérique septentrionale; prix 1 liv. 10 s. Le plan de Gibraltar, prix, 1 liv. 4 s. & enluminé 3 liv. Le militaire y pourra trouver aussi le théâtre de la dernière guerre en Allemagne, contenant la description géographique des pays où

elle s'est faite avec un journal historique des opérations militaires des armées des puissances belligérantes, accompagné d'un grand nombre de cartes relatives à ces opérations & des plans des principales villes dont il est fait mention, in-12, 7 vol. brochés, trois de cartes & quatre de descriptions, 15 liv. & toutes les cartes relatives à la guerre actuelle.

Contes orientaux, par M. le comte de Caylus, *de l'Académie françoise, 2 vol. in-12, avec figures. A Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins; prix 4 liv. brochés.*

Composition du remède de M. Daran, *écuyer, conseiller, chirurgien ordinaire du roi, &c. publiée par lui même, précedée d'une préface, &c. suivie d'un discours sur la théorie des maladies de l'urethre, des preuves qui constatent l'efficacité du remède qui les guérit, &c. A Paris, chez* Didot, *libraire, quai des Augustins;* Cailleau, *rue Saint-Severin;* Méquignon, *rue des Cordeliers; 1 vol. in-12. Prix, 40 f. broché, 50 f. relié.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Seconde lettre de M. l'abbé Royou, *chapelain de l'Ordre de Saint-Lazare ; & professeur de Philosophie au Collège de Louis-le-Grand, sur les* Epoques de la nature, *par M. le comte* de Buffon, *intendant du jardin & du cabinet du roi, de l'Académie françoise & de celle des Sciences, &c.*

Suite de l'exposition critique du systême de M. de Buffon.

ENFIN, après bien des soins & des peines, nous sommes parvenus à former une terre des dépouilles du soleil ; mais au moment où nous l'avons quittée, ce n'étoit encore qu'un

vaste océan de *verre fondu*, que va-t-elle devenir ? Conservera-t-elle toujours cet état de chaleur & d'incandescence ? Non, Monsieur ; n'ayant pas, comme le soleil, à supporter le poids & le frottement d'une infinité de cometes, elle dut perdre peu à peu sa lumiere, sa chaleur & sa fluidité. A mesure qu'elle se consolidoit, il dût s'y former des anfractuosités, des cavernes, des vallées profondes, & de hautes montagnes ; à peu-près comme, dans une masse de métal fondu, qui commence à se refroidir, on voit paroître au-dessus de la surface, des ondes, des aspérités ; & au dessous des vides, des cavités : les aspérités vous représentent exactement cette chaîne immense de hautes montagnes, les cordilières, les alpes, &c. qui embrassent, pour ainsi dire, toute la terre ; & les cavités sont la fidelle image des vastes cavernes, de ces abymes souterrains qui sont dans l'intérieur du globe. Et ne croyez pas que j'aie eu la témérité d'imaginer une pareille comparaison pour jetter un vernis de ridicule sur les idées de

M. *de Buffon* : elle est, en vérité, de son invention.

C'est aussi *pendant les premiers temps du refroidissement* que l'air, les vapeurs, toutes les matières aqueuses ou volatiles ont été vomies du sein de la terre, dont l'immense chaleur ne lui permettoit pas de les supporter. Vous ne concevez, pas sans doute ; comment dans cet immense océan de verre fondu d'une chaleur si prodigieuse, il pouvoit se trouver des matières aqueuses. Ecoutez, écoutez ; vous allez entendre de bien belles choses.

Il y avoit une prodigieuse quantité d'eau sur la surface du soleil, avant qu'il fut liquéfié par le poids immense des comètes. Mais dès ce moment, elles furent volatilisées, & allerent au loin former une atmosphère très-épaisse autour du soleil, où tous les physiciens conviennent qu'il règne un vuide presque parfait.

Cependant la fameuse comète qui avoit entamé le soleil, en passant avec sa conquête dans cette atmosphère aqueuse, entraîna, l'air, l'eau, toutes les matières volatiles qui se trou-

verent sur son passage ; * & qui au lieu de se condenser, pour échapper aux ravages de la comète victorieuse, aimerent mieux s'attacher au char du triomphateur, & suivre la destinée des vaincus, avec qui elles vécurent d'abord dans une union bien étonnante ; car au lieu que le soleil, du moment où la chaleur put lui donner quelqu'empire sur les matières volatiles, chassa impitoyablement de ses états, ces élémens factieux, ce ne fut au contraire, qu'après environ trois mille ans, *lors du refroidissement de la terre*, que commença de s'allumer dans son sein la guerre intestine des élémens.

Vous me demanderez, sans doute, pourquoi cette haine ancienne du torrent solaire pour les matières volatiles, après avoir été si long-temps assoupie, ne se réveillât qu'au moment précis *du refroidissement de la*

* Ce que devint le reste de l'atmosphère, comment l'équilibre s'y rétablit, pourquoi tout le fluide ne s'écoula pas en torrens séparés, comme il étoit arrivé à l'étoile fixe ; c'est ce qu'il n'est pas aisé de deviner.

terre, puisque c'est au contraire alors que ces matières devoient sympathiser davantage ensemble. Ici, Monsieur, je ne sais que vous répondre, si ce n'est que l'historien de la nature, a écrit cette partie de son histoire dans un moment de sommeil, *quandoque bonus dormitat homerus*.

Enfin, vous me demanderez peut-être, si ces matières volatiles, ainsi honteusement chassées par une terre ingrate, qu'elles avoient suivi dans sa disgrace, n'iront pas pour se venger, fonder au loin un empire indépendant, ou si du moins, comme les parties de la lune après leur expulsion, elles ne voudront pas former une colonie nouvelle sous la condition *de la foi & hommage*, & en s'engageant de tourner sans cesse humblement autour de la terre, comme des *satellites* fidèles. Non, Monsieur, du moment où le soleil a cédé au torrent démembré, une partie de l'atmosphère qui ceignoit son trône, ces parties volatiles ont été réduites en un esclavage perpétuel, & si la terre leur souveraine les exile aujourd'hui,

c'eſt que pendant les grandes révolutions qu'elle médite dans ſes états, elle craint les troubles qu'y pourroient exciter des ſujets turbulens & ſéditieux ; mais bientôt elle en aura besoin, & ſaura les rappeller quand il en ſera temps.

Après l'évaporation des matières volatiles, la première opération de la nature fut de conſolider entièrement, & la roche vitreuſe qui forme le noyau de la terre, & ces petites *ondes*, ces *aſperités* de 3,000 toiſes de hauteur, & de 3,000 lieues, plus ou moins, d'étendue, qu'on appelle les cordilières, les alpes, les montagnes d'Afrique, &c. qui ſont évidemment *le produit immédiat du feu*, & n'ont *jamais été ſurmontées par les eaux*, puiſqu'elles ne ſont composées que d'une roche ſolide & vitreſcible, & que jamais on ne trouve ſur leur ſurface aucune des productions de la mer. Quelle peine, Monſieur, nos philoſophes ſe donnent pour conſtruire les montagnes ! les uns veulent qu'elles ſoient l'ouvrage du feu ; d'autres les font ſortir des eaux ;

M. *de Buffon* étoit autrefois de ce dernier sentiment : vous vous rappellez avec quelle confiance il nous assuroit dans sa *Théorie de la terre* que toutes les montagnes sans exception * avoient été formées par les dépôts des alluvions successives de la mer ; mais aujourd'hui, *il souffle* comme on dit, *le froid & le chaud* ; il distingue deux classes de montagnes, les unes qu'il nomme *calcaires*, & qui sont évidemment l'ouvrage des eaux ; les autres qu'il appelle *primitives*, & qu'il croit, qu'il assure être le produit du feu. Comme il n'y a rien de plus contraire que l'eau & le feu, M. *de Buffon*, ou se trompoit autrefois, ou se trompe aujourd'hui ; il n'est donc pas toujours bien sûr de ce qu'il avance, & l'on peut avoir raison contre lui.

C'est par le refroidissement & pendant ses progrès que s'opéra la parfaite consolidation du globe, qui fut l'ouvrage de 37,000 ans. Or ce re-

* Même celles dont la hauteur surpassoit de beaucoup la plus grande élévation des eaux.

froidiſſement, à ce qu'aſſure M. *de Buffon*, a commencé par les pôles, & y fut bien plus prompt que ſous les zones tempérées & torride. C'eſt ici un des points eſſentiels du ſyſtême. Nous le diſcuterons un autre jour.

Cependant, ce refroidiſſement ne fut pas d'abord aſſez conſidérable pour que les métaux (car le verre fondu du ſoleil en contenoit de toute eſpèce), ſe conſolidaſſent auſſi.

Mais pendant que la terre ſe refroidiſſoit, toutes les ſubſtances métalliques, quoique toujours en fuſion, d'elles-mêmes & ſans aucune cauſe, par un prodige ſemblable à celui de la diviſion des torrens planétaires, ſe diviſerent en autant de rameaux qu'il y en avoit d'eſpèces différentes. Ces nouveaux fleuves métalliques, ſublimés, volatiliſés par la grande chaleur ſe porterent, dit M. *de Buffon*, au ſommet des montagnes ; là, ils devoient naturellement ſe précipiter tous enſemble dans les fentes des montagnes du pôle déja réfroidies, & s'y conſolider. Mais cet arrangement, qui paroiſſoit une ſuite néceſ-

faire du systême de M. *de Buffon*, ne s'accordoit pas avec les monumens ; & pour parer à cet inconvénient, de son autorité, par sa pleine puissance, l'auteur n'envoye vers les zones glaciales que le fer & le cuivre ; il tient dans des réservoirs secrets le plomb & l'etain, jusqu'à ce que les zones tempérées soient assez refroidies pour laisser à ces métaux la liberté de se glisser aussi dans les fentes de leurs montagnes. Pour l'argent & l'or, M. *de Buffon* a pareillement d'immenses bassins, je ne sais en quel endroit ; mais d'où il ne laissera échapper ces métaux précieux, que quand le refroidissement des montagnes de la zône torride y aura produit des fentes capables de recevoir les fleuves d'or & d'argent qu'il destine à ces heureuses contrées. Et voilà l'origine & la *cause physique* de la diversité, de la position de nos métaux, & de nos mines. Voilà avec quel art est tissu par tout le systême *des Epoques* ; & comme l'auteur sait en ajuster les parties qui ne quadreroient pas assez avec les phénomènes de la nature.

La terre assez attiédie pour recevoir les eaux sans les rejetter en vapeurs, les rappelle enfin après trente-quatre mille ans d'exil. Il faut lire dans l'ouvrage même (pag. 136, 137, 138) les ravages que produisirent *sur toute la surface de la terre* ces torrens déchaînés, d'autant plus furieux qu'ils avoient été contenus plus long-tems ; il faut voir comme ils creuserent les vallées, comme ils renverserent les montagnes, comme ils rompirent les voûtes des cavernes terrestres, comme, dans cette brillante description, l'imagination de l'auteur s'enflamme ; mais doucement, lui dirai-je, doucement Monsieur ; ne vous échauffez pas tant ; vous avez donc oublié, car la mémoire n'est pas votre faculté la plus brillante, vous avez oublié que dans votre systême les eaux devoient tomber peu-à-peu, par pluie insensible, dans les contrées différentes, à mesure qu'un petit coin de terre se refroidissoit ; qu'elles devoient d'abord descendre en forme de rosée sur les montagnes des pôles, ensuite gagner

doucement les terreins bas ; puis venir occuper les hautes montagnes du midi, s'y tenir suspendues, pour guetter le moment de s'écouler lentement dans les plaines, dès que la chaleur s'y rallentiroit, & s'avancer enfin vers l'équateur ; mais plutôt comme un ennemi rusé qui se glisse par surprise & sans bruit dans une place, que comme un conquérant barbare & destructeur qui renverse tout ce qui se trouve sur son passage, & veut emporter les villes d'assaut.

Après ces bruyans exploits, la mer universelle attaque la roche vitreuse, & y fait des ravages qui pour être plus insensibles, n'en sont pas moins merveilleux. Elle s'empare des scories ou écailles du verre refroidi, les broye, les réduit en poudre, les délaye, & en forme cette matière terreuse qu'on nomme *argille*, puis elle enduit toute la roche vitreuse (qui forme le noyau & la partie principale de la terre) d'une couche d'argille qui a par fois deux cents pieds d'épaisseur. Si l'on a peine à conce-

voir ce prodige, M. *de Buffon* soulage les imaginations foibles, en leur attestant que le *verre & le grès en poudre se convertissent facilement & en peu de temps en argille seulement en séjournant dans l'eau.* Il est vrai que M. *de Buffon* veut nous donner ici le change; car la plus grande difficulté n'étoit pas de transformer en argille la poussière vitrescible; c'étoit de pulvériser la roche vitreuse consolidée; il seroit en effet, curieux de voir combien il faudroit au eaux de la mer de temps pour réduire en poudre une simple bouteille. Mais d'ailleurs si l'eau peut, avec tant de facilité, transformer en argille les sables vitrescibles, pourquoi donc en voit-on au fond des rivières & des mers qui gardent si long-temps leur forme naturelle? Comment surtout les immenses couches de sables vitrescibles qu'on trouve, même * au-dessous des bancs d'argille les plus épais, comment, dis-je, ces sables vitrescibles ont-ils pu échapper à l'action des eaux, à ce dissolvant si actif,

* De l'aveu de M. *de Buffon*, *Epoques*, pages 147 & 148.

& conserver le caractère de leur première origine ?

La formation des poissons & des coquillages suivit de près celle des argilles. La nature alors plus vigoureuse enfantoit plus facilement, & ses productions étoient plus robustes ; les mers encore tiédes donnerent naissance à une infinité de poissons & de coquillages énormes, dont on retrouve les débris & les dépouilles, mais dont les analogues vivans sont anéantis ; preuve évidente, dit M. *de Buffon*, que les mers autrefois plus chaudes se sont refroidies par degrés ! il est malheureux qu'un petit fait bien simple, mais bien constaté, vienne encore retarder ce triomphe : c'est que les grandes espèces d'animaux marins ne se trouvent que dans les mers du nord, & que celles du midi, celles de la zône torride, ne sont peuplées que d'espèces assez petites.

Pendant que la mer enfantoit une multitude incroyable de poissons, de cétacées, &c. elle opéroit de bien plus grands prodiges encore. Chaque jour, à chaque marée, allant heurter contre

la roche vitreuse, elle en détachoit quelque parcelle, quelque atôme, qu'elle alloit ensuite constamment déposer dans les mêmes endroits, se gardant bien au retour de rien apporter dans les lieux qu'elle avoit dépouillés. C'est de ces dépôts successifs que sont nées ces énormes montagnes de quinze cents toises de hauteur, qui couvrent la surface de la terre, montagnes *secondaires*, bien différentes des *primitives*, puisqu'on les trouve par-tout semées de coquillages, de plantes marines, &c. que la mer charrioit aussi dans ses magasins, avec la poussière impalpable qu'elle arrachoit chaque jour à la roche vitreuse.

M. *de Buffon* demande au moins vingt mille ans pour élever & façonner ces montagnes, les tailler artistement en angles saillans & rentrans qui se correspondent par-tout parfaitement. En vérité, c'est bien peu. Voyons, y a-t-il un architecte assez hardi pour se charger de construire un pareil édifice dans un si court espace de temps? Cependant M. de *Buffon* a une peur épouvantable qu'on

ne veuille lui rogner une partie d'un temps si précieux ; il se tue à prouver qu'il est impossible d'achever, de perfectionner l'ouvrage dans un moindre intervalle. Qu'il se rassure. Personne ne le chicanera sur cet article ; personne n'ira examiner si scrupuleusement son devis ; qu'il se mette donc à son aise ; qu'importe dix ou vingt mille ans de plus ; c'est sur l'éternité qu'il prend ; *il y a*, comme on dit, *de la marge, & il peut tailler en plein drap.*

Mais un article qui a dû l'embarrasser davantage, c'est d'expliquer pourquoi l'hémisphère septentrional contient beaucoup plus de terres fermes & moins de mers que l'hémisphère méridional ; d'où il suit que le verre fondu a coulé vers l'équateur en plus grande abondance du pôle austral que du pôle boréal. Cette bisarre générosité de notre hémisphère, cette parcimonie de l'hémisphère opposé, offroit un énigme assez difficile à résoudre, dans le systême de l'auteur. *Œdipe* ne se seroit point tiré avec plus de dextérité de ce pas dangereux. C'est, dit l'auteur, parce que la

le nectar des dieux, ces montagnes fertiles d'où découlent des ruisseaux de lait & de miel, ces forêts immenses où je vais à l'ombre du verd feuillage entendre les chansons de la tendre *Philomèle*, &c. &c. Quoi! toutes ces merveilles ne sont que le résidu & la dernière analyse du verre fondu! Oui, Monsieur, & c'est même à cette conflagration universelle que vous êtes redevable du brillant spectacle que la nature étale à vos yeux & des richesses qu'elle vous prodigue aujourd'hui. C'est en purifiant par le feu des élémens grossiers qu'elle les a rendus fertiles. Eh! ne voyez-vous pas devenir féconds ces terreins couverts d'immenses déblais vomis par nos volcans. « Ces laves devenues » fécondes avec le temps ne sont-» elles pas une preuve invincible que » la surface de la terre, d'abord en » fusion, mais ensuite consolidée, a » pu de même devenir féconde » ! Et ne croyez pas que ce soient les terres végétales que les eaux charrient sans cesse, ou dont la pluie elle-même est imprégnée, qui aient rendu la ferti-

lité à ces terreins desséchés, brûlés, calcinés. Non, non, ce sont les laves elles-mêmes qui sont devenues fécondes; M. *de Buffon* vous l'atteste, & si le Vésuve veut arrêter le cours de ses fureurs, vous verrez croître sur ses bords, s'élever de son sein de riches moissons, vous y verrez mûrir des fruits délicieux, que vous ne devrez qu'à ces laves fécondes, précieux germes de l'abondance!

Mais l'article, sans contredit le plus curieux de tout l'ouvrage, c'est celui qui traite de la génération des animaux & des plantes. Vous me saurez gré, je pense, de donner quelque étendue à ce morceau. Vous allez voir un systême renouvellé des Grecs, & qui ne sembloit pas fait pour notre siècle.

Et d'abord voulez-vous savoir quelles sont les parties essentielles & constitutives d'un corps organisé quelconque, animal ou végétal? Le voici. Ce sont des *molécules organiques* toujours *vivantes*, toujours *actives*, *parfaitement semblables aux corps organisés; & dont chacune puisse devenir un*

tout semblable à celui dans lequel elle est contenue; c'est la réunion d'une infinité de ces molécules qui constitue un corps organisé avec tous ses développemens. Ensorte que chaque partie d'un corps, est elle-même un corps en miniature; chaque partie, chaque atôme du corps humain est un petit extrait d'homme. Les yeux, les oreilles, les veines, les cheveux, les nerfs, &c. tout cela n'est qu'un composé de petits humains qui ne demandent qu'à éclorre, & dont chacun pourroit devenir un grand & bel homme. Que d'hommes perdus pour un seul! — Or toutes ces molécules organiques, toujours *vivantes*, existoient autrefois dans le soleil. Oui, Monsieur, nous avons tous bouilli pendant des milliers de siècles dans cette immense chaudière de verre fondu, dont la chaleur surpasse tout ce que notre imagination peut se figurer; vous êtes encore effrayé en songeant que vous avez été plongé si long-temps dans ce gouffre embrasé; mais rassurez-vous; reposez-vous sur la prudence de M. *de*

Buffon, & sur la fécondité de son génie ; ne croyez pas qu'il souffre que ses *précieuses molécules* deviennent la proye des flammes ; il les a construites, comme les atômes d'*Epicure*, *indestructibles de leur nature*, & par cette explication, bien digne *d'un physicien*, puisqu'elle est prise *dans la nature*, il arrache aux flammes dévorantes du soleil toutes les espèces animales & végétales.

Voilà donc les molécules organiques, sources de la vie, les voilà qui, semblables au *salamandre*, sortent intactes du gouffre embrasé & viennent peupler la terre.

Mais il faut, en examiner la nature de plus près. D'abord *elles sont communes aux animaux & aux végétaux* * : elles peuvent par conséquent, plus versatiles que le *Prothée* de la fable, prendre indifféremment toutes sortes de formes ; & les mêmes molécules peuvent également devenir un chien ou une rave, un éléphant ou un chêne, un homme ou un rosier : tout

*Hist. Nat., tom. 3, édit. in-12 de 1752, pag. 34.

dépend du *moule intérieur* qui les recevra le premier ; mais ce *moule intérieur* de quoi lui-même est il composé? Eh ! mon Dieu ! de *molécules organiques !* Ensorte qu'ils se rendent un service mutuel & réciproque. Les *molécules* construisent le *moule*, & le *moule* façonne les *molécules.*

Peut-être votre imagination se refuse-t-elle à vous peindre un *moule* qui puisse rendre non-seulement la surface extérieure d'un homme ou d'un cheval, mais encore l'organisation intérieure, l'admirable tissu de la peau, le mouvement du cœur, le jeu des muscles, les veines, les artères, les nerfs, les tendons, &c. Ordinairement c'est la matière qu'on fait couler dans le moule, mais il faut ici que ce soit le moule qui pénètre la matière. Aussi M. *de Buffon* convient qu'au premier aspect ces deux mots, *moule intérieur*, paroissent renfermer deux idées contradictoires ; mais voyez avec quelle clarté, avec quelle force de raisonnement il répond à cette objection * ! « Toutes

* Hist. Nat. t. 3, édit. in-12, pag. 52 & 53.

» les fois qu'il y a unité dans l'idée, il
» ne peut y avoir de contradiction ;
» car si une idée est simple, elle ne
» peut être composée, elle ne peut
» renfermer aucune autre idée, &c.,
» par conséquent elle ne contiendra
» rien d'opposé, rien de contraire....
» Mais les idées les plus simples sont
» celles qui renferment une compa-
» raison, par exemple, l'idée de la
» grandeur d'un objet qui renferme
» nécessairement la comparaison avec
» l'unité de grandeur.... Or telle est
» aussi l'idée du *moule intérieur*. Je con-
» nois dans la nature une qualité
» qu'on appelle *pesanteur* qui pénètre
» le corps à l'intérieur, je prends l'idée
» du *moule intérieur* relativement à
» cette qualité ; cette idée n'enferme
» DONC qu'une comparaison, & PAR
» CONSÉQUENT *aucune contradiction* ».
Admirable conséquence ! O puissante dialectique !

Benè, benè, benè respondere.

Je me connois, Monsieur, en raisonnemens, c'est mon métier ; j'ai lu tous les ergoteurs anciens & moder-

nes, c'étoit mon devoir ; j'ai dévoré patiemment tous les syllogismes *in baroco*, *in barbara*, j'y étois accoutumé ; mais jamais il ne m'est arrivé d'en trouver un de la force de celui-ci. Pour le coup c'en est trop & je n'y puis tenir. Quoi, parce qu'il plaît à M. *de Buffon* de comparer son *moule intérieur* à la *pesanteur*, qui n'est pas elle-même une idée fort claire & fort simple, qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec le *moule intérieur*, il voudra nous persuader que rien n'est si aisé que de se figurer un *moule* qui pénètre dans les parties les plus intimes, les plus cachées du corps, pour former l'admirable contexture de la machine animale ! *Sganarelle* expliquoit tout aussi clairement pourquoi la fille de *Géronte* étoit muette... Mais le systême des molécules organiques vous présente des idées encore bien plus plaisantes.

Ne croyez pas, par exemple, qu'un enfant ait reçu en naissant toutes les *molécules organiques* qui doivent composer sa substance animale. Non, elles lui arrivent *peu-à-peu par la nourriture*,

ture *, *qui devient semblable à la forme du moule*. Ainsi l'enfant qui suce le lait de sa nourrice, le sauvage adulte qui se nourrit des dépouilles des forêts, l'Indien qui ne vit que de ris, &c. tous ne font que se *farcir*, plus ou moins (passez-moi cette expression) de *petits humains*, & par une conséquence ultérieure, mais nécessaire, les *molécules organiques*, *communes aux animaux & aux végétaux*, *en changeant* de moule, changent aussi de nature; ainsi quand vous mangez une cuisse de dindon, c'est un million de petits dindonneaux que vous croquez; mais dès qu'ils seront parvenus jusqu'à votre *moule interieur*, ils vont se changer en un million de petites machines humaines.

Cependant il seroit à craindre que notre *moule intérieur* ne regorgeât de *petits hommes*, & que dans ces gourmands sur-tout qui absorbent la subsistance de plusieurs, la machine principale ne vient à se dissoudre par une trop grande abondance de petits humains; mais M. *de Buffon* y a

* Hist. nat. t. 3, pag. 62, 64 & 71.

pourvu. Le *moule* discret ne conserve que la quantité précise de molécules qui lui est nécessaire pour l'entier accroissement & la subsistance de ses parties; le surplus il le renvoye* fidèlement dans des réservoirs secrets, qui ne sont connus que de M. *de Buffon*; les molécules organiques *toujours vivantes*, *toujours actives*, mais dépourvues d'intelligence, *se réunissent*, d'elles-mêmes, *forment de petits corps organisés semblables aux premiers*, *auxquels il ne manque que les moyens de se développer***. Vous voyez, Monsieur, si j'ai eu tort de comparer plus haut les molécules *indestructibles* de M. *de Buffon aux atômes d'Epicure*. Ne voilà-t-il pas que d'elles-mêmes elles vont se réunir, se ranger dans l'ordre, dans la proportion exactement nécessaires pour former une machine aussi compliquée, aussi merveilleuse que celle du corps humain, dont la structure offre à l'œil d'un observateur instruit autant de prodiges que celle des planètes, qu'*Epicure* attribuoit au concours fortuit des atômes.

* Hist. Nat. t. 3, page 72.

Mais que *manque-t-il* donc à ces corps nouvellement organisés par les molécules pour se pouvoir développer? c'est uniquement *de trouver de la nourriture.* Oui, Monsieur, séparez tant qu'il vous plaira une seule molécule organique du corps entier, pourvu *qu'elle trouve de la nourriture, elle commencera à se développer comme corps entier, & deviendra un être de même espèce que les corps dont elle aura été séparée* *. Quel dommage que l'on ne se soit pas encore occupé du moyen de nourrir ces milliers de *molécules organiques* qui composent chaque partie du corps humain; alors, lorsqu'elles se séparent d'elles-mêmes par la mort, on verroit une machine humaine confiée à la terre en produire un million d'autres; il n'y auroit plus qu'un petit secret à trouver, ce seroit d'y faire venir des ames; mais encore ne pourroit-on pas s'en passer à la rigueur? & ne seroit-ce pas un spectacle assez divertissant, assez consolant de voir, du sein de la corruption, naître un millier de machines hu-

* Hist. Nat. édit. in-12, t. 3, p. 68.

parties semblables des mêmes animaux qu'on ne trouve aujourd'hui que dans l'Afrique ; grand triomphe ! preuve démonstrative que ces animaux étoient alors *quatre fois plus volumineux*, & par conséquent que les contrées du nord qui les engendrèrent étoient aussi quatre fois plus chaudes que ne l'est aujourd'hui la zone torride elle-même, qui n'a jamais pu *enfanter par ses propres forces, que des espèces inférieures*. Car si vous trouvez aujourd'hui (dans notre continent) sous l'équateur les plus grands animaux terrestres, c'est qu'ils sont venus du nord pour se soustraire aux rigueurs du froid qui les y saisissoit. Au contraire dans l'Amérique n'ayant pu franchir * les barrières que

* M. *Bailly* a été bien plus habile ; il a su faire franchir aux hommes & aux animaux les plus hautes montagnes de l'Asie, le Caucase, &c. Comment M. *de Buffon* n'a-t-il pas pu trouver un petit passage, un défilé, une petite route sur le bord de la mer pour faire passer dans l'Amérique méridionale ces grandes espèces d'animaux qu'il a laissés cruellement périr tous de froid dans l'Amérique septentrionale ? Les géans qu'on trouve en Amé-

leur présentoient les hautes montagnes de l'isthme de Panama, ils ont péri victimes du refroidissement successif des pôles. Leurs espèces s'y sont anéanties, & l'on ne doit trouver, comme on ne trouve en effet, dans l'Amérique méridionale que des espèces d'animaux bien inférieurs à ceux de notre continent.

Or la raison de tous ces faits singuliers se tire de la doctrine admirable, sublime des *molécules organiques*, & si je ne vous l'avois précédemment développée, vous n'eussiez rien compris à cette partie des *époques*; mais à présent écoutez bien; vous allez être dans l'enchantement, *sous le charme*. Ecoutez.

« Toutes * les parties aqueuses, » huileuses & ductiles qui devoient » entrer dans la composition des » êtres organisés, sont tombées avec » les eaux, sur les parties septentrio- » nales du globe, bien plutôt & en

rique, de l'aveu de M. *de Buffon*, ont bien escaladé ces montagnes; pourquoi les éléphans n'ont-ils pas pu les franchir de même?

* *Epoques*, p. 266.

» plus grande quantité que ſur les
» parties méridionales. . . . . Les *molé-*
» *cules organiques* ſe ſont donc trouvées
» en plus grande abondance dans les
» terres du nord, & dès-lors il n'eſt
» pas étonnant que les premieres, les
» plus grandes productions de la na-
» ture vivante ſe ſoient faites dans les
» terres du nord; tandis que dans
» celles de l'équateur, & particuliè-
» rement dans celles de l'Amérique
» méridionale, où les matières duc-
» tiles (& par conſéquent les molé-
» cules organiques) étoient en moin-
» dre quantité, il ne s'eſt formé que
» des eſpèces inférieures, plus petites
» & plus foibles que celles des terres
» du nord ».

» . . . . Or les grands animaux * qui
» ſont arrivés du nord (de l'Aſie) ſur
» les terres du midi, s'y ſont nourris,
» reproduits, multipliés, & *par con-*
» *ſéquent* ils *ont abſorbé les molécules*
» vivantes, qui ſont *ſucceſſivement* em-
» ployées à la nutrition & à la géné-
» ration de tous les êtres; enſorte
» qu'ils *n'en ont point laiſſé de ſuper-*

* *Epoques*, p. 265 & 267.

» *flues qui auroient pu former des espèces*
» *nouvelles*; tandis que dans l'Améri-
» que méridionale, où les grands ani-
» maux n'ont pu pénétrer, *les molécules*
» *organiques vivantes, indestructibles &*
» *actives*, ne se trouvant absorbées par
» aucun moule animal déjà subsistant,
» elles *se seront réunies* (d'elles-mêmes
» & sans effort) pour former des es-
» pèces qui ne ressemblent point aux
» autres, & qui toutes sont inférieu-
» res, tant par la force que par la
» grandeur, à celle des animaux venus
» du nord ».

On pourroit demander à M. *de Buffon*, pourquoi ces molécules organiques étant toutes de matière similaire, homogène, & étant *communes aux animaux & aux végétaux*, ont cependant formé cette multitude incroyable de plantes & d'animaux qui couvrent la surface de la terre ? On pourroit lui demander encore pourquoi les eaux qui ont déserté si promptement les plages septentrionales, pour se jetter sur les contrées du midi, n'ont pas entraîné dans leur course rapide les matières ductiles qui devoient entrer

dans la composition des êtres organisés, & par conséquent rendu plus fertiles en *molécules organiques* les terres méridionales, du moins à proportion de leur étendue?

On n'aura pas moins de peine à concevoir comment les grands animaux chassés du nord par le froid, ont, en arrivant vers le midi, tellement *absorbé les molécules organiques qui s'y trouvoient, qu'il n'en soit pas resté de superflues pour former des espèces nouvelles.* Par quel secret toutes les molécules existantes dans le midi sont-elles venues s'engloutir, se perdre dans les estomachs de ces animaux gloutons? Par *l'attraction & la sympathie!* car c'est à l'aide de ces deux mots mystérieux, vuides de sens, que M. *de Buffon* produit toutes ses merveilles. Cependant malgré cette prétendue absorption de toutes les molécules organiques vivantes, il *s'est bien formé* dans les contrées du midi une infinité d'espèces nouvelles de végétaux. Ces *molécules communes aux animaux & aux végétaux* ne pouvoient-elles pas tout aussi aisément produire

des espèces nouvelles d'animaux, que des plantes nouvelles ?

On pourroit encore s'étonner que les contrées méridionales de l'Amérique n'aient pu produire aucune des grandes espèces d'animaux On y voit des hommes d'une taille gigantesque ; des *moules* d'éléphans étoient-ils donc plus difficiles à construire que des moules de géans ? Pourquoi toutes ces molécules organiques, en aussi petite quantité qu'on les suppose, ne se sont-elles pas plutôt réunies pour former au moins un moule d'*éléphant*, de *rhinoceros*, que pour former un million d'espèces différentes d'animaux ; car, comme vous savez, il ne faut à M. *de Buffon* qu'un *moule primitif avec de la nourriture*, pour donner ensuite le jour à des millions d'êtres de la même espèce. La *nourriture* ne manque point dans les contrées du midi de l'Amérique. Il est bien singulier que ces bisarres molécules se soient refusées à y former même un petit moule d'éléphant.

On pourroit faire à M. *de Buffon* mille questions semblables, plus em-

barraſſantes les unes que les autres ; mais j'aime mieux lui en faire déſormais d'une autre eſpèce, & qui ne ſeront pas moins preſſantes.

M. *de Buffon*, parce qu'il a ſçu charmer le beau ſèxe par la deſcription romaneſque des paſſions du coq & du cheval, par la brillante peinture de cet oiſeau, dont le plumage d'or & d'azur eſt la plus fidelle image du ſtyle enchanteur de l'hiſtorien de la nature, M. *de Buffon* croit-il avoir acquis aſſez d'empire ſur tous les eſprits, pour leur faire adopter ſans contradiction tous les rêves philoſophiques auxquels il lui plaira de ſe livrer ? Se ſeroit-il flatté que dans le haut degré de gloire où il eſt parvenu, il ſeroit inacceſſible aux traits de la critique, que le reſpect qu'imprime ſon nom, rejailliroit ſur ſes opinions ; & que ſes erreurs même ſeroient en quelque ſorte ſacrées comme ſa perſonne. Pour moi, je ne ſaurois m'empêcher de gémir, en voyant qu'on abuſe d'un nom vraiment reſpectable pour accréditer des erreurs extrêment dangereuſes, & qu'un des plus

beaux génies du monde chrétien vient dans le dix-huitième siècle renouveller les extravagantes opinions des philosophes payens, qui ne connoissant pas le vrai créateur du ciel & de la terre, imaginerent des mots vuides de sens pour expliquer la formation des êtres crées, & dans leur perplexité, eurent recours à des *germes préexistans*, *à des formes plastiques*, qui ne sont, sous des noms différens, qu'une seule & même chose avec les *molécules organiques*, & *le moule intérieur* de M. *de Buffon*. On ne cesse de nous traiter de *pédans* & de *barbares* : cependant il y a déja long-temps que nous avons banni de nos leçons ces prétendues *raisons physiques* plus obscures, que la chose même qu'on veut expliquer, ces folles opinions de la philosophie ancienne qui ont fait si long-temps la honte des écoles ; devions-nous nous attendre à les voir reparoître, ces monumens honteux de la philosophie payenne, dans les écrits du *Pline* françois ? Mais puisqu'ils ont osé s'y reproduire, on me saura gré, sans doute, du cou-

rage avec lequel je ſuis venu pourſuivre les abſurdes *formes plaſtiques* des vieux péripatéticiens, juſques dans l'aſyle, aſſurément le plus reſpectable, qu'elles puſſent trouver, dans l'hiſtoire naturelle de M. *de Buffon*.

La population de l'eſpèce humaine feroit encore un article très-intéreſſant à traiter ; mais j'ai déja été ſi long, que je ne puis jetter ſur cette matière que quelques idées ſommaires en courant.

M. *de Buffon* ne parle pas d'un *premier homme* ; ſes molécules fécondes & actives en ont tout à coup produit un grand nombre ; auſſi, ſa ſeptième époque, débute-t-elle ainſi, les *premiers hommes témoins des mouvemens convulſifs de la terre*, &c. il faut voir (page 322) la frayeur épouvantable dans laquelle il les repréſente à la vue de ces cataſtrophes cruelles. Il voudra bien nous dire dans quelles archives il a trouvé ces faits conſignés. Car *Moyſe* n'en parle pas. Il eſt vrai que cet hiſtorien eſt bien jeune. Au reſte, parmi les cauſes des révolutions, des bouleverſemens qui

causerent tant de frayeur aux premiers hommes, le déluge de *Moïse* n'est compté pour rien. Il est comparé (page 291) aux *inondations passagères & particulières*, qui ravagerent la Thessalie & l'Attique, dans les temps de *Deucalion* & *d'Ogygès*; & M. *de Buffon* n'appelle cette inondation, que vous avez cru jusqu'ici universelle, il ne l'appelle que *le déluge de l'Arménie & de l'Egypte, dont la tradition s'est conservée chez les Egyptiens & chez les Hébreux*, & pas ailleurs sans doute. C'étoit un extrait, un diminutif de déluge.

S'étant ainsi débarrassé de ce déluge incommode de *Moïse*, qui venoit couper le fil des générations humaines, M. *de Buffon* se met à l'aise, & il vous fait naître, comme M. *Bailly*, au nord de l'Asie, un peuple de savans dont il ne reste pas le moindre vestige, qui est perdu *depuis quatre mille ans*, qui avoit *cultivé l'astronomie pendant trois autres mille ans* au moins, & l'avoit poussée à un dégré de perfection bien supérieur à celui où l'a laissée *Dominique Cassini*; en-

fin, qui avoit existé au moins deux ou trois mille ans avant de parvenir à cet état brillant & fortuné où l'on peut se livrer en paix à la culture des arts & des sciences.

Ce peuple est antérieur à tous ceux que nous connoissons ; il est le père des Chinois, des Egyptiens, des Indiens & des Grecs ; jugez du peu de ravage qu'a fait le *petit déluge* de *l'Arménie & de l'Egypte*, & n'allez pas croire qu'il ait éteint la race humaine, puisque ce peuple asiatique a subsisté sans interruption, en s'avançant toujours des poles vers l'équateur.

La population récente de l'Amérique, cette terre vierge encore au temps où *Colomb* la découvrit, offroit une terrible difficulté à M. *de Buffon*. Pourquoi les *molécules organiques humaines* ne se sont-elles pas répandues avec une égale abondance dans le continent de l'Amérique, & dans le nôtre? Pourquoi l'Amérique, peuplée dès les premiers âges du monde, à ce que dit M. *de Buffon*, puisqu'on y trouve encore la race des géants, fruit de la nature dans sa première vigueur, pour-

quoi cette race giganteſque ne s'eſt-elle pas multipliée? Pourquoi n'a-t-elle pas défriché la terre, cultivé les arts? ces queſtions ſont difficiles à réſoudre. M. *de Buffon* a pris le parti de n'en pas parler; j'en ſuis ſurpris. Car en vertu de l'autorité abſolue qu'il exerce ſur les *molécules organiques*, & ſur les *moules intérieurs*, il pouvoit, par quelque raiſon que ce fût, & même ſans aucune raiſon, de ſa pleine puiſſance, les diſtribuer à ſon gré, les prodiguer au continent de l'ancien monde, & n'en réſerver qu'une très-petite quantité pour le continent de l'Amérique.

Le peuple primitif qui a péri dans les glaces du nord de l'Aſie, à l'exception de ceux qui ſe ſont refugiés vers l'équateur, n'eſt pas le ſeul qui ſe ſoit perdu ſur la ſurface de la terre. Une colonie nombreuſe & puiſſante de ce peuple ancien, a été auſſi engloutie par les eaux; c'eſt le peuple Atlantique, ce peuple chéri de nos philoſophes; mais ils ne ſont d'accord que ſur un point, c'eſt qu'il faut que l'Atlantide ſoit beaucoup plus ancienne que le monde de *Moïſe*. Mais ſur tout

le reste, ils sont divisés, ils se combattent eux-mêmes.

Vous vous rappellez, Monsieur, le fatal pélérinage de M. *Bailly*, qui s'est allé morfondre au-delà des climats glacés de l'ourse pour déterrer son île enchantée. Eh bien! voilà que M. *de Buffon* vient aujourd'hui, de concert avec moi, apprendre à ce triste chevalier errant, qu'il n'a poursuivi qu'une ombre, & que l'île Atlantique qu'il cherchoit au *Spitzberg*, dans le nord de l'Asie, étoit située entre l'Europe & l'Amérique, & a été engloutie par les eaux, il y a juste *dix mille ans* (p. 295); car M. *de Buffon* a toujours des époques & des dates fixes & précises; comme il les prend toutes dans son imagination, il est sûr de son fait, & jamais il n'a besoin de recourir aux *à peu-près*.

Je vous ai dit que M. *de Buffon* avoit une mémoire perfide; je vous en ai déjà donné plusieurs preuves; mais voici un tour bien plus cruel que lui joue l'ingrate au sujet de l'Atlantide. Comme il ne veut pas se brouiller tout-à-fait avec cette vétil-

leuſe Sorbonne, après avoir acheté la paix, ou du moins une longue trève, par la rétractation ſincère des erreurs contenues dans ſa *Théorie de la Terre*, il avoit cru ſatisfaire encore ſes chicaneurs, en déclarant, dès le commencement *des époques*, (p. 51) que par l'effet *de cette foi, de cette marque de ſoumiſſion & de reſpect que nous devons à la plus ancienne, à la plus ſacrée de toutes les traditions*, il permettoit que *l'on ſoutînt rigoureuſement que depuis la création de l'homme il ne s'eſt écoulé que* SIX *ou* HUIT *mille ans au plus*. En effet, voilà qui auroit pu maintenir la bonne intelligence, ſi la maudite mémoire de M. *de Buffon* n'eût trahi ſes bonnes intentions, & lui faiſant oublier ce texte précieux, ne lui eût laiſſé dire.

1°. (p. 295) Que *c'eſt à la date de* DIX *mille ans, à compter de ce jour, en arrière, qu'il faut placer la ſéparation de l'Amérique & l'Europe.*

2°. (p. 296) Que *cette diviſion entre l'Europe & l'Amérique peut être attribuée à l'affaiſſement des terres qui formoient autrefois l'Atlantide.*

3°. (p. 277) Que *cette Atlantide*, (engloutie par la mer il y a dix mille ans) *étoit très-peuplée, gouvernée par des rois puissans qui commandoient à des milliers de combattans*; état florissant qui demande au moins deux mille ans entre les premiers commencemens & la submersion de ce puissant empire.

5°. (p. 326, & en vingt endroits de l'ouvrage) Que les premiers hommes ont dû naître & se multiplier dans les contrées septentrionales proche des pôles; d'où il suit que si on commence par un seul, comme *Moïse*, il faut une multitude considérable de siècles, avant que la population ait été assez nombreuse pour que ce père unique du genre humain ait fourni à l'Atlantide une colonie assez considérable pour fonder ce puissant empire, & venir de proche en proche (car c'est ainsi que la terre s'est peuplée), des pôles jusqu'à l'Atlantide: ne mettez encore pour cela que 2000 ans; voilà donc, en mettant tout au plus bas, voilà de bon compte 14000 ans entre la création de l'homme & nous;

10000 depuis la submersion de l'Atlantide ; 2000 pour la formation & la durée de cette brillante monarchie ; encore 2000 au moins pour que, depuis *Adam*, une colonie nombreuse ait pu venir des pôles jusqu'à l'Atlantide..... Total 14000.

Que M. *de Buffon* tâche de concilier, comme il pourra, ce respect aveugle, cette foi docile pour la tradition de *Moïse*, dont il fait profession, avec les quatre assertions que je viens de copier littéralement dans les époques ; qu'il tâche de les concilier. Pour moi je déclare que je ne m'en charge pas. Y perde son temps qui voudra, je persiste à croire que le plus court, l'unique parti qu'il y ait à prendre, c'est de renoncer aux époques, d'en rejetter les erreurs sur la perfidie de la mémoire ; car comment espérer de vivre en paix avec cette vétilleuse Sorbonne, tant qu'on ne s'accorde pas avec soi-même ; que d'une main on caresse l'écrivain sacré, & que de l'autre on lui donne le plus cruel soufflet.

Il me reste à vous présenter le ta-

bleau des calculs de M. *de Buffon*, ou, (passez-moi cette expression) son *dévis* du monde ; il est fait avec la même exactitude, la même précision que les calculs de *Barême*.

Pour que le globe se refroidisse au point que la nature vivante, engourdie, & glacée, périsse 93, 000 ans, ci.	93,000
Depuis la création des animaux terrestres, c'est-à-dire des éléphans qui furent les premiers, trois époques égales ; 5, 000 ans dans le nord de l'Asie ; 5, 000 aux zones tempérées ; 500 ans depuis qu'ils sont refugiés en Afrique : en tout 15,000 ans, ci	15,000
Pour le règne des poissons, avant l'existence des animaux terrestres 20,000 ans, ci	20,000
Pour le séjour de la mer sur le globe tandis qu'elle façonnoit la terre & avant	
	128,000

Ci contre	128,000.
qu'elle pût engendrer des poiſſons, 5,000 ans, ci . .	5,000
Pour le temps qui s'eſt écoulé depuis l'évaporation des eaux juſqu'à leur chute ſur le globe terreſtre 32,064 ans, ci	32,064
Pour le temps qui s'eſt écoulé entre la formation de la terre & l'expulſion des eaux 2,936 ans, ci . . .	2,936
TOTAL de la durée depuis la formation de la terre juſqu'à l'extinction de la nature vivante par la glace, 168,000 ans, ci	168,000

Quelle admirable préciſion! Il n'y manque que deux choſes; d'abord les jours, les heures & les minutes, que M. *de Buffon* auroit pu aiſément ajouter, puiſqu'il étoit en train, & dont il auroit pu chercher le nombre dans la même ſource où il a puiſé celui des années. En ſecond lieu, l'auteur n'a commencé ſes calculs qu'à la

formation de la terre. Pourquoi ne nous dit-il pas aussi combien, depuis le choc de la comète, jusqu'à la formation de la terre; combien depuis le refroidissement de la comète, jusqu'à ce qu'elle soit venue frapper le soleil; combien depuis la formation de la comète jusqu'à son refroidissement; combien depuis l'explosion de l'étoile fixe jusqu'à la formation de la comète; combien sur-tout depuis l'existence de l'étoile fixe jusqu'à son explosion? cela nous auroit mené bien avant dans l'éternité. M. *de Buffon* a cru qu'il falloit ménager les imaginations foibles, les têtes retrécies par la mesquine chronologie de *Moïse*, qui ne remonte qu'à sept mille ans, & qu'une durée de 168,000 ans étoit déja capable de les effaroucher; en conséquence, il a passé sous silence les calculs dont j'ai parlé, comme ces architectes intéressés qui laissent toujours en réserve quelques articles imprévus dans les devis qu'ils présentent à ceux que la dépense pourroit effrayer, articles qu'ils savent faire

valoir,

valoir, & se faire rembourser quand l'ouvrage est fini.

En terminant, je ne puis mieux comparer le systême de M. *de Buffon*, qu'au monde imaginaire qu'il a bâti; c'est un systême *tout de verre*. Je n'en ai encore attaqué que *les scories*. J'irai un autre jour jusqu'à la roche vitreuse. C'est sur-tout à la comète génératrice que je porterai les coups les plus violens. Mais la nature de ce journal,* des occupations multipliées qui m'enlevent le peu de loisir que peuvent me laisser les fonctions pénibles de mon état, la situation même de ma santé, ne me permettent pas aujourd'hui de continuer ce petit ouvrage. Je demande un mois ou six semaines de temps, ce n'est pas trop, pour réduire en poudre un monde, que la nature n'a pu consolider & rendre habitable qu'en 68,000 ans.

Je suis, &c. l'abbé ROYOU.

Paris, ce 1 décembre 1779.

* On ne peut réfuter à fond le systême de M. *de Buffon* qu'en entrant dans des discussions physiques qui ne seroient peut-être pas du goût des lecteurs de l'Année littéraire.

LETTRE XIV.

Les Evénemens imprévus, comédie en trois actes, mêlés d'ariettes, représentée devant leurs majestés à Verſailles, le 11 novembre 1779, & à Paris, par les comédiens italiens ordinaires du roi, le ſamedi 13 du même mois; paroles de M. d'Hèle, *Muſique de M.* Gretry. *A Paris, chez la veuve* Ducheſne, *libraire, rue St. Jacques, au Temple du Goût.*

LES comédiens italiens voyoient leur théâtre décheoir de jour en jour: dans l'eſpoir de l'étayer, ils repréſentoient des nouveautés inſipides qui accéléroient ſa ruine. En vain appelloient-ils à leurs ſecours trois grands fabricateurs d'opéras comiques, les trois *bons faiſeurs*, MM. *Marmontel*, *Sedaine* & *du Roſoy*; ce triumvirat fameux ne faiſoit que hâter leur perte en croyant opérer, en leur faveur, une heureuſe révolution; l'un nous donnoit la *Fauſſe magie*, pièce à laquelle

on ronfloit : l'autre, *Felix*, à laquelle on geloit ; le troisième, les *Deux Amis*, à laquelle on siffloit, ce qui formoit un *trio* un peu moins agréable que ceux de M. *Gretry* ; les comédiens se seroient fort bien passés de cette musique & de ses cruels accompagnemens ; mais il falloit s'y soumettre. M. *Monvel*, acteur plein d'ame & d'intelligence, & auteur de pièces qui supposent de l'esprit & du talent, soutint, pendant quelque tems, la scène chancelante, par son drame intéressant des *Trois Fermiers*. Ce fut pendant près de trois ans, le seul qui réussit à ce théâtre, & l'on pouvoit regarder ce succès comme le dernier soupir de *la Thalie* de l'opéra comique. Bientôt la même disette se fit sentir ; la place manquant de vivres & de munitions, succomboit sous les efforts du mauvais goût, lorsque M. d'*Hèle* parut comme un génie consolateur. Il purgea le théâtre de toutes les productions informes, de tous les embryons dramatiques dont il étoit inondé ; il rallia sous sa bannière les ris dispersés, rappella les graces

fugitives, & dans sa première pièce, offrit par un ingénieux emblême, auquel il n'a pas probablement pensé, sa propre image sous celle d'*Apollon*, & celle de ses baroques devanciers sous le masque de *Midas*. Le sujet de cette comédie d'un genre nouveau étoit heureux, l'exécution facile, les situations plaisantes; elle eut le plus grand succès, & deux particularités fort singulières qui tournent à notre honte, c'est que M. d'*Hèle*, anglois, essaya de corriger les françois de la manie du genre sombre, & que M. d'*Hèle*, anglois, est peut-être le premier qui, depuis dix ans, à la comédie italienne, ait parlé françois.

Encouragé par les applaudissemens du public, l'auteur de *Midas* nous donna ensuite *l'Amant jaloux*, qui fut aussi très-bien accueilli, mais qui, selon moi, est un cadet fort inférieur à son aîné. La pièce ne roule que sur un quiproquo continuel; l'amant est jaloux avec sujet; il voit entrer une personne dans le cabinet de sa maîtresse, au moment qu'il se présente chez elle, & celle-ci lui défend d'y

entrer ; il entend donner une sérénade à cette même maîtresse, & prononcer son nom dans un couplet adressé directement à elle : ne faudroit-il pas être de marbre pour n'être point ému, agité, furieux à de semblables indices, & un amant est-il si ridicule de montrer de la jalousie dans de pareilles circonstances ? Cette pièce n'a dû son succès qu'au rôle d'un officier françois, brave, gai, vif, amoureux, dont le ton leste & fémillant contraste fort adroitement avec les langoureuses exclamations du fade *Alonzo*.

C'est encore un quiproquo, qui sert de base à toute l'intrigue des *Evénemens imprévus*, troisième production de M. d'*Hèle*, que l'on joue actuellement, & qui est fort au-dessous des deux premières, aussi son succès est-il des plus équivoques ; vous allez être bientôt en état de juger, Monsieur, si elle ne mérite point l'espèce de disgrace qu'elle éprouve.

Le marquis de *Versac* qui est un fat, noyé de dettes, a promis à ses créanciers qu'il épouseroit *Emilie*, la fille de *Mondor*, riche financier. *Emilie* est

aimée de *Philinte*, & le préfère à *Verſac*. Son père veut qu'elle choiſiſſe l'un ou l'autre pour époux. Elle ſe déclare pour *Philinte*. Au moment que tout paroît conclu, *Mondor* reçoit une lettre de Madame la comteſſe de *Belmont* qui le prévient que *Philinte* eſt un perfide qui lui a donné ſa foi; ſurpriſe générale. Le marquis triomphe. C'eſt lui dont la comteſſe de *Belmont* ſe plaint dans ſa lettre. Elle ne le connoît que ſous le nom de *Philinte*, nom qu'il a pris dans un voyage qu'il a fait en Provence. Le véritable *Philinte* a beau proteſter de ſon innocence; il eſt regardé comme un imposteur; & ſur la ſimple foi d'une lettre qui peut être fabriquée par un rival, qui eſt ſignée d'une perſonne inconnue, dont le nom peut être controuvé, on renonce à ſon alliance, & on penche pour le marquis; la comteſſe arrive bientôt en perſonne: on s'imagineroit que ſa préſence va tout éclaircir, mais elle ne fait que tout embrouiller; *Philinte*, confronté avec elle, paſſe toujours aux yeux de tout le monde pour le traître qui

l'a séduite ; cela n'est guères vraisemblable. Ce quiproquo répété jusqu'à la satiété fait tout le nœud de la pièce, & devient insoutenable. Il dureroit encore sans l'arrivée d'un commandeur de malte, oncle de la comtesse qui vient pour venger l'honneur de sa nièce, en se battant au pistolet avec le marquis. Ce dernier, après avoir reçu son feu, tire son coup en l'air. Après ce trait de générosité, il reconnoît ses torts, reprend son amour pour la comtesse qui lui pardonne en faveur de son repentir ; il déclare la feinte qu'il a employée, & désabuse *Mondor*, *Emilie* & *Philinte* qui avoit aussi l'intention de se battre avec le marquis ; *Philinte* devient heureux par cette explication ; *Emilie* lui rend sa tendresse, & il obtient sa main.

Tel est exactement, Monsieur, le plan & le sujet de la comédie, intitulée avec raison : *Les Evénemens imprévus* ; car je vous défie de *prévoir* aucun de ceux qui arrivent dans cette pièce, qui n'est qu'un tissu d'invraisemblances choquantes. L'auteur, pour jetter un peu de variété dans son ac-

tion uniforme, a imaginé deux rôles de valets & deux de soubrettes : *René* appartient à *Philinte*; *la Fleur* au marquis de *Versac*; ils ressemblent tous deux à leurs maîtres : l'un est sensible & honnête, l'autre est fat & insolent : afin de pousser encore plus loin cette ressemblance, *la Fleur* s'est conduit en Provence tout de même que son maître; il a pris le nom de *la Fleur* pour faire sa cour à *Marine*, femme de chambre de la comtesse; il est maintenant le rival de *René*, comme *Versac* l'est de *Philinte*; à la fin, quand celui-ci veut se battre avec *Versac*, *René* vient aussi proposer un cartel à Mons *la Fleur*. Ces répétitions n'annoncent point une grande fécondité d'imagination; d'ailleurs, c'est visiblement calqué sur l'*Amphitrion* de *Molière*, dans lequel *Jupiter* ayant pris le nom & la figure de ce personnage, on voit *Mercure* se saisir de celui de *Sosie*, valet d'*Amphitrion*, ce qui donne lieu à des scènes extrêmement comiques, dont l'on chercheroit vainement aucune trace ici.

L'action est trop foible pour pou-

voir remplir trois actes ; elle ne tient qu'à un fil qui peut être coupé à tout instant ; on voit les efforts de l'auteur pour l'allonger, mais sa mal-adresse est encore plus visible. Que la comtesse, au second acte, au lieu de s'éloigner de *Versac*, son amant, qu'elle ne connoit que sous le nom de *Philinte*, que cette femme éplorée, au lieu de se tenir à une lieue de lui, ce qui n'est guères dans la nature, s'en approche, & le désignant du geste, lui reproche à lui-même sa perfidie, alors il n'y a plus de troisième acte, & toute la pièce est finie. Mais ce n'étoit pas là le compte de l'auteur ni du musicien ; il faut faire bailler le spectateur à trois temps, ou ne pas s'en mêler.

Le théâtre ne doit point ressembler à la lanterne magique, il doit offrir un miroir fidèle de la société. Ce n'est point en accumulant les personnages qu'on peut se flatter de plaire & d'émouvoir ; leur trop grand nombre nuit à la marche d'une action, au lieu d'y concourir ; l'auteur s'étant vu dans

la néceſſité, par ſon ſujet, d'introduire ſur la ſcène dix perſonnages, ils ne ſervent, en ſe croiſant réciproquement, qu'à jetter de la confuſion ſur l'intrigue de la pièce ; de-là vient qu'on ne s'intéreſſe guères plus à l'un qu'à l'autre.

Je ne finirois pas, Monſieur, ſi je voulois vous détailler toutes les invraiſemblances de ce drame & tous les défauts qui m'ont frappé, tant à la repréſentation qu'à la lecture. Elle ne ſe ſoutient qu'à la faveur de quelques morceaux de muſique, de la réputation des auteurs, & du jeu des acteurs ; le ſtyle d'ailleurs en eſt ſage & naturel. M. d'*Hèle* entend aſſez bien l'ait du dialogue. Voici un trait de fatuité du marquis, aſſez heureux ; il ſoutient à *Mondor*, père d'*Emilie*, qu'il eſt aimé de cette jeune perſonne, & qu'il en a des preuves : elles ſont fort plaiſantes.

LE MARQUIS.

L'autre jour ſous l'ombrage
De cet épais feuillage,

Elle promenoit ses ennuis.
Tout doucement moi je la suis.
Là, par le plus touchant langage
Je lui dépeins mon tendre feu;
Elle résiste un peu.

MONDOR.

Un peu!

LE MARQUIS.

Un peu.——Suivant l'usage,
Je deviens plus pressant,
Elle se rend.

MONDOR.

Elle se rend!

LE MARQUIS.

Elle se rend.
Ah! cher Marquis,.. dit la petite,

MONDOR.

Dit la petite?

LE MARQUIS.

Epargnez ma rougeur;
Voyez le trouble qui m'agite,

Et jugez de mon cœur.
Faut-il vous dire qu'on vous aime !
(*à Mondor*)
Hé bien ?

MONDOR (*à part.*)

Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS.

Oui, cher Marquis ; oui je vous aime ;
(*à Mondor.*)
C'est-il parler ?

MONDOR.

Oh ! tout au mieux.

LE MARQUIS.

Voilà pourtant ce que m'ont dit ses yeux.

MONDOR.

Ses yeux !

LE MARQUIS.

Voilà ce que m'ont dit ses yeux.

Un autre morceau qui a été fort applaudi, & dont la musique est charmante ; c'est celui-ci que l'auteur met dans la bouche de *Marton*, rôle rendu

avec une naïveté piquante par Madame *Dugaſon*, actrice dont le jeu eſt plein d'eſprit, de fineſſe & de vérité.

Ah ! dans le ſiècle où nous ſommes,
Comment ſe fier aux hommes ?
Il n'eſt plus de loyauté,
Ni bonne foi, ni probité,
Tout eſt ruſe & fauſſeté ;
Et toujours les plus coupables
Sont hélas ! les plus aimables.
C'eſt dommage en vérité.

Vous jugerez mieux du talent de l'auteur pour le dialogue par la ſcène ſuivante, qui eſt une de celles qui fait le plus d'effet au théâtre.

LISETTE, RENÉ.

LISETTE.

Voilà *René* qui vient. Eſt-il poſſible qu'il ſoit auſſi de ceux-là ? Je ne puis me le perſuader.

RENÉ, (*parlant de ſon maître*).

Ce pauvre garçon ſe déſole. Ah ! quels gens !

LISETTE.

Vous paroiſſez bien affligé, M. *Re*

RENÉ.

Indigné, Mademoiselle ? Voilà tout.

LISETTE.

Indigné ! Et de quoi ?

RENÉ.

De quoi ! De voir triompher ici la calomnie : de voir le plus honnête homme du monde renvoyé honteusement sur le prétexte frivole d'une lettre controuvée, signée du nom d'une femme qui, sans doute, n'a jamais existée. Voilà, Mademoiselle, ce qui m'indigne.

LISETTE.

Y a-t-il long-temps que vous servez *Philinte ?*

RENÉ.

Je l'ai vu naître... & jamais je ne le quitterai.

LISETTE.

Quoi ? jamais !

RENÉ.

Non. Jamais, Mademoiselle, quelque chose qu'il puisse m'en coûter.

LISETTE, *regardant René.*

J'avois juré de vivre toujours auprès de ma maîtresse... & je vois qu'il pourroit bien m'en coûter aussi....

Pause, pendant laquelle René & Lisette se regardent en soupirant.

LISETTE.

Parlons de *Philinte.* L'avez-vous accompagné dans ce voyage en Provence ?

RENÉ.

Quel voyage ? De sa vie il n'y a été.

LISETTE.

Il est donc innocent... Là... tout à fait ?

RENÉ.

Quoi ? vous aussi, vous en doutez ?

LISETTE.

Me l'assurez-vous ?

RENÉ.

Oui, Mademoiselle ; j'en réponds comme de moi-même.

LISETTE.

Hé bien.... je n'en doute plus ; mais

qu'il se justifie aux yeux d'*Emilie*, & & sur-tout de son père. On veut la marier au marquis : dans son dépit ; elle y a presque consentie. Le temps presse ; le marquis triomphe.

RENÉ.

Et M. *la Fleur* aussi, sans doute. Patience, ce triomphe ne sera pas d'une longue durée. Nous avons écrit dans le pays de cette prétendue comtesse de *Belmont* : nous n'attendons que la réponse pour triompher à notre tour ; mais du moins qu'*Emilie* suspende son choix jusqu'à ce moment là.

LISETTE.

Oh ! je ferai tant que je l'y engagerai. Quel plaisir j'aurai alors ! Non-seulement par attachement pour *Emilie*, mais aussi... parce que j'avois eu une certaine idée...

RENÉ.

J'avois formé dans ma tête un certain arrangement...

LISETTE.

Ah ! Monsieur *René* !

RENÉ.

Ah! Mademoiselle *Lisette*!

Un trait qui excite le rire, c'est le mot du marquis de *Versac* à son valet qui lui parle ainsi : » Mais, Monsieur, » puisque votre nom est si redouta- » ble pour le beau sexe, comment » avez-vous osé le porter ici » ?

LE MARQUIS.

C'est qu'ici je suis connu. D'ailleurs ici j'ai des desseins sérieux.

LA FLEUR.

Cependant vous aimiez bien la comtesse.

LE MARQUIS.

Ah! je l'aime peut-être encore, mais les circonstances...

LA FLEUR.

Et vous aimez aussi *Emilie*?

LE MARQUIS.

Non, je l'épouse.

Vous vous rappellez le trait si plaisant de *Molière* dans *le Médecin malgré lui*, » autrefois le cœur étoit à gau- » che, le foie à droite, mais nous » avons réformé tout cela, &c ».

M. d'*Hèle* paroît avoir lu avec beaucoup de fruit notre excellent comique ; il en a profité, non pas pour rendre sa pièce meilleure, ce qui eût, sans contredit, mieux valu, mais pour répéter ce même trait dans sa nouvelle pièce.

MONDOR.

Ainsi, tout ce que vous venez de me dire, vous le tenez... de ses yeux... & de sa bouche pas un mot ?

LE MARQUIS.

Sa bouche ? Fi donc. Pour s'exprimer, se sert-on de la bouche ?

MONDOR.

Mais autrefois c'étoit assez la manière.

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, autrefois à la bonne heure ; mais nous avons réformé tout cela : un regard, un coup d'œil nous suffit.

Ce qui est, comme vous le voyez, une épigramme piquante & fine dans *Molière*, devient une plaisanterie forcée dans M. d'*Hèle* ; je dois encore

avertir ce dernier d'une faute de françois qui lui est échappée :

Je veux t'accabler de ma haine,
Ma rage & ma fureur.

Il faut absolument *de ma rage & de ma fureur*, si l'on veut éviter une construction barbare : peut-être l'auteur a-t-il voulu avoir encore ce trait de ressemblance avec *Molière*, qui n'écrivoit point, comme on sait, avec toute la pureté possible; mais il faudroit qu'il s'en approchât un peu davantage, pour qu'on lui pardonnât cette négligence.

Au reste, Monsieur, la critique sévère, mais juste que j'ai faite de sa pièce, ne doit point affoiblir l'idée avantageuse que vous avez conçue du talent de cet auteur estimable. Quel dommage que le père du charmant *Midas* n'ait point travaillé sur un autre sujet ! Les défauts de sa comédie doivent, je crois, être moins attribués à lui qu'au musicien. On voit clairement que celui-ci a voulu marcher sur les traces des *Sacchini*, des *Piccini*, des *Paeziello*, & nous

donner une espèce d'*Opéra bouffon* en françois ; mais j'oserai lui prédire que ce nouveau genre ne réussira pas ; tout ce tintamarre musical, ces finales à prétention qui forcent le poëte & le musicien de rassembler tous leurs acteurs à la fin de chaque acte, & cela contre toutes les convenances théâtrales, cette profusion de duos, de trios, de quatuor ne fera qu'ennuyer le public qui aime mieux cent fois une ariette vive, légère ou touchante, dont la musique soit analogue à la situation du personnage : Est ce donc à moi à rappeller à M. *Grétry* le goût du public qu'il a charmé tant de fois par sa musique délicieuse du *Tableau parlant*, de *Sylvain*, & de tant d'autres pièces que nous devons à son génie fécond, brillant & flexible?

Je suis, &c.

Paris, ce 2 décembre 1779.



TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE SEPTIÈME VOLUME.

Fin de la Table des matières contenues dans ce septième Volume.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIX.

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME HUITIÈME.



A PARIS
Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXIX.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

La Louiſeide, ou Hiſtoire de l'expédition de Saint-Louis *à la Terre-Sainte, poëme épique. A Paris, chez* Nyon *l'aîné, libraire, rue du Jardinet, quartier Saint-André-des-Arts ; près l'imprimeur du Parlement, prix 5 liv. relié.*

On diſpute encore aujourd'hui, Monſieur, parmi les gens de lettres, pour ſavoir ſi notre nation peut s'honorer d'un véritable poëme épique. La *Pucelle* de *Chapelain*, le *Clovis* de *Deſmareſts*, ne ſont plus connus que par les plaiſanteries de *Boileau*. Quelques critiques éclairés s'obſtinent encore à regarder le *Télémaque* comme un roman poëtique, & la *Henriade*

comme une hiſtoire rimée ; le chef-d'œuvre que je vous envoye va ſans doute, remplir le vuide de notre littérature en ce genre, & nous n'avons plus rien à envier aux étrangers ; du moins le nouvel auteur de la *Louiſeide* me paroît perſuadé que ſon poëme réunit toutes les qualités convenables à l'épopée. Il le décore d'avance du titre pompeux de poëme épique, ſans attendre le jugement des lecteurs éclairés, &, ſemblable à ce peintre ignorant dont les figures avoient ſi peu de vérité qu'il étoit obligé d'écrire au-deſſous le nom de l'objet qu'il avoit voulu peindre, le nouveau chantre de *Saint-Louis* avertit le public qu'il a voulu faire un poëme épique, dans la crainte que perſonne ne s'en doutât.

Cependant ſi on peut lui reprocher la préſomption avec laquelle il ſe place, de ſa propre autorité, parmi les poëtes épiques, il faut louer la modeſtie qui le porte à ſe rabaiſſer juſqu'à la claſſe des hiſtoriens. Jettez les yeux ſur le titre de cet ouvrage : *Hiſtoire de l'expédition de* Saint-Louis *à la*

Terre-Sainte, poëme épique. Une histoire qui est en même temps un poëme épique, voilà ce qui s'appelle une singularité piquante! Depuis que les auteurs se tourmentent pour trouver quelque titre spécieux & nouveau qui rajeunisse & qui pare leurs compilations frivoles, on n'a rien imaginé de plus plaisant. Le critique déconcerté ne sait à quel genre assigner cette production amphibie. Est-ce un poëme, est-ce une histoire? La question est difficile à résoudre, & ce qui doit sur-tout faire admirer l'art de l'auteur, c'est qu'après la lecture il ne reste plus de doute, on reconnoît clairement que ce poëme épico-historique ne remplit aucun de ces titres, & que dans le fond ce n'est *rien*.

Un autre objet d'admiration, c'est l'humilité de l'auteur : il est persuadé qu'il vient d'enrichir la langue Françoise d'un poëme épique, il se dérobe à la gloire que doit lui procurer un ouvrage si important & d'un goût si nouveau. En vain le public enchanté s'obstine à demander quel est l'écrivain auquel

il eſt redevable d'un ſi rare préſent: content d'avoir travaillé pour l'honneur de la nation, il garde l'anonyme ; il veut faire un myſtère à la poſtérité d'un nom qui devroit figurer dans les faſtes de la poéſie à côté de ceux d'*Homère*, de *Virgile*, & du *Taſſe*. Il ne faut pas que certains eſprits mal intentionnés, attribuent ce modeſte ſilence à la crainte d'une chûte. Qu'ils liſent la préface, les notes de cet ouvrage, ils verront que l'auteur a trop bonne opinion de ſes talens pour appréhender le ſort de *Chapelain*. Cependant, quelle que ſoit ſa confiance, il craint que dans un ſiècle, tel que le nôtre, on ne lui reproche d'avoir choiſi un ſaint pour héros, & une croiſade pour ſujet d'un poëme épique ; mais il ne tarde pas à ſe raſſurer, & ſans s'occuper de l'avis de ſes contemporains, il en appelle au jugement des races futures.

Il n'y a ni fable ni intrigue dans ce prétendu poëme, il n'eſt point fondé ſur une action principale à laquelle tous les incidens ſe rappor-

tent comme à un centre commun. La vengeance d'*Achille*, la mort d'*Hector*, voilà le ſujet de l'*Iliade*. L'établiſſement des Troyens en Italie eſt le but de l'*Eneide*. Le *Taſſe* chante la conquête de Jéruſalem & la réduction de Paris eſt l'objet de *la Henriade*. Satan qui eſt le véritable héros du *Paradis perdu* triomphe du premier homme; mais quelle eſt l'action qui ſert de baſe à la *Louïſeide?* Eſt-ce la priſe de Damiette, eſt-ce la bataille de la Maſſoure, eſt ce la diſgrace de *Saint-Louis*, captif chez les Sarraſins? Ce dernier évènement, qui eſt le dénouement & la concluſion du poëme ne peut être un ſujet convenable à l'épopée. La poéſie épique célèbre les exploits & les ſuccès d'un héros, & non pas ſes humiliations: elle doit nous offrir le récit d'une action grande & illuſtre; or la captivité de *Saint-Louis*, & la déſolation de ſon armée, n'ont rien en ſoi de grand ni d'illuſtre. Il eſt vrai que la conſtance & la grandeur d'ame du héros ſont admirables; j'avoue que *Saint-Louis* ferme & inébranlable dans les fers, eſt plus grand

& plus admirable que les plus heureux conquérans. Sa constance est digne des éloges des orateurs & des poëtes; mais elle ne peut être la matière d'un poëme épique. Si *Enée* eût été vaincu & fait prisonnier par *Turnus*, *Virgile* ne l'auroit point choisi pour son héros. Quand on accorderoit que la défaite de *Saint-Louis* est une action digne de l'épopée ; quelle unité peut-il y avoir dans un pareil sujet, quel nœud, quel intérêt? Les divers incidens d'un poëme épique doivent tous être dirigés vers une fin commune. Or quel rapport y a-t-il entre les succès de *Saint-Louis* & ses malheurs, entre la prise de Damiette & la défaite du roi à Kazel?

On pardonneroit aisément à l'auteur le vice du sujet, s'il eût trouvé le secret de nous intéresser par la poésie du style & les richesses de la fiction. Pour vous mettre à portée, Monsieur, de juger quel est à cet égard le mérite du poëme, je vais vous mettre sous les yeux le plan & la marche de cet ouvrage. Je ne m'engagerai point dans une analyse exacte, qui seroit inutile

& fatigante. Je me borne aux faits principaux qui sont le fondement du poëme.

Saint-Louis fait voile vers l'Egypte, débarque devant Damiette, & après un combat opiniâtre contre les Sarrasins, se rend maître de cette ville; de-là il s'avance vers le Caire; le comte d'Artois son frère est tué à la journée de la Massoure; mais cette disgrace est suivie d'une victoire éclatante que *Louis* remporte sur les infidèles auprès du fleuve Thanis. La peste se met dans son armée & lui-même en est attaqué, il se retire vers Damiette. Les Sarrasins l'attaquent dans la petite ville de Kazel & le font prisonnier. Il traite de sa rançon avec les vainqueurs & s'en retourne en France.

Tels sont, Monsieur, les évènemens que le poëte a développés & noyés dans douze chants. Sa marche est purement historique; mais cette marche est égayée de plusieurs ornemens qui lui donnent l'air d'un poëme, & qu'il faut vous faire connoître.

Il est d'usage que les poëtes épiques

en commençant une tâche aussi pénible, appellent à leur secours quelque divinité. L'auteur n'oublie pas ce préliminaire important, & s'adresse au héros même qu'il va chanter, comme plus intéressé que tout autre à lui accorder sa protection.

Descends, guide ma main, saint objet de mes chants,
Tout don nous vient du ciel dont tu parcours les champs.
Mon héros est assis dans le conseil des Anges;
Leur langage est sa langue, il sied à tes louanges.
Mets le donc sur ma lèvre, & dicte moi des vers,
Qui, célébrant ton nom, instruisent l'univers.
Protége ton poëte, & travaille à ta gloire.

Cet échantillon du style de l'auteur doit vous prouver, Monsieur, qu'il seroit fort inutile de faire des réflexions sur de pareils vers, qui sont assurément fort au-dessus de la critique, & dont les beautés assez éclatantes au premier coup d'œil n'ont pas besoin d'être développées.

Le poëte épique ne raconte point les événemens avec l'ordre & l'exac-

titude d'un hiſtorien, ſouvent il préſente l'action ſur le point d'être terminée, & fait naître dans la ſuite quelque occaſion de raconter en détail tous les faits qui ont précédé : ainſi *Virgile* dès le commencement de ſon poëme, nous montre *Enée* ſur le point d'aborder en Italie, & ne nous apprend qu'au ſecond livre les malheurs que ſon héros avoit eſſuyés juſqu'à ce moment : ainſi l'Archevêque de Cambray ouvre la ſcène de ſon poëme, par le ſpectacle du jeune *Télémaque* jetté par la tempête ſur les rochers de l'iſle de Calypſo.

Semper ad eventum feſtinat & in medias res
Haud ſecus ac notas auditorem rapit.

Hor. Art poét.

L'auteur de la *Louiſéïde* plus ſage & plus méthodique, commence par le commencement, & prend l'expédition de *Saint-Louis ab ovo :* il raconte d'abord comment *Saint-Louis* attaqué d'une maladie dangéreuſe, fit vœu s'il recouvroit la ſanté, d'aller combattre les infidèles : enſuite, comment le Saint Roi pendant ſa conva-

lescence, se promenant dans le bois de Vincennes, rencontra un vieux aveugle conduit par une jeune femme: l'aveugle, c'est *Tancrede*, Prince de Tyr, & la jeune femme est *Elizene*, son épouse : il eût été plus décent que le Prince de *Tyr* & sa femme eussent été présentés au Roi en cérémonie, & n'en eussent point fait par hasard la rencontre dans le bois de Vincennes: quoiqu'il en soit, ce *Tancrede* débite au roi un long & ennuyeux roman des maux qu'il a éprouvés chez les infidèles, dont le dernier & le plus cruel a été la perte de la vue; il lui représente la triste situation des chrétiens dans la Sirie, & pour ne rien laisser à désirer au roi de ce qui concerne les Croisades, il lui expose un tableau des révolutions de l'orient, depuis l'établissement de la religion Mahométane : jamais érudition ne fut plus déplacée ; il est bien étonnant qu'un guerrier tel que *Tancrede*, soit si profond dans l'histoire. Ce morceau très-précis, très serré, d'ailleurs hérissé des noms barbares des différens califes, est à peine intelligible pour

ceux qui n'ont pas étudié à fond cette matière : je ne crois pas que *Saint-Louis* ait pu y comprendre quelque chose. L'auteur, pour égayer la sécheresse de ces *landes historiques & géographiques*, termine cette savante narration par la peinture du massacre des chrétiens dans Jerusalem.

O jour du glaive impie, ô ravage abhorré!
Rien ne put échapper à la rage du crime,
Le fer ne recula devant nulle victime;
Le froid vieillard frappé souilla ses cheveux blancs,
Le fer, du nouveau né, trancha les jours naissans;
Il peut mourir; il meurt, le sang comme une masse,
Sur le marbre glissant dans les temples s'entasse.

C'est dans *Lucain* que l'auteur a puisé l'idée de cet énergique tableau; voici les vers de l'original, vous jugerez, Monsieur, avec quelle supériorité le traducteur sait faire passer dans notre langue les beautés des anciens, & enchérir sur ses modèles.

Late que vagatur
Ensis & à nullo revocatum est pectore ferrum

Stat cruor in templis multaque rubentiâ cœde
Lubrica Saxa madent nulli ſua profuit ætas,
Non ſenis extremum piguit vergentibus annis
Præcipitaſſe diem nec primo in limine vitæ.
Infantis miſeri naſcentia rumpere fata
. . . . . Satis eſt jam poſſe mori.

Avouez, Monſieur, que l'auteur de la *Pharſale* eſt bien foible en comparaiſon du chantre de *Saint-Louis* : *ce fer qui ne recule devant nulle victime, ce ſang qui s'entaſſe comme une maſſe!* quelles images vives & frappantes! *ces jours naiſſans du nouveau né.* Quelle expreſſion heureuſe! mais rien n'approche de la vigueur & de la hardieſſe de cet hémiſtiche, *il peut mourir il meurt.*

Ce paſſage, quelque ſublime qu'il ſoit, ne peut cependant vous donner qu'une idée très imparfaite du talent de l'auteur, pour les deſcriptions qui ſont comme l'ame de la poëſie épique. C'eſt là qu'il ſe plaît à étaler toutes les richeſſes d'une imagination noble & féconde : lorſqu'*Homère* nous dépeint *Ajax* & *Diomède* ſur le champ de bataille, il n'a pas des traits auſſi

hardis, aussi fiers que ceux qu'employe notre auteur, pour nous représenter ses héros.

L'écu pendant au col, la prunelle enflammée,
L'épée en main, le roi s'élance dans les flots;
On ne voit que sa tête: une ardeur de héros
L'emporte & le soutient malgré l'onde gonflée,
Luttant contre l'airain dont elle est refoulée.

Il dit dans un autre endroit, en parlant de *Secedun*, général du soudan d'Egypte.

Un noir souris de haine.
Durcit la majesté de sa tête hautaine.

Il peint en ces termes les pleurs d'une jeune & belle chrétienne.

Des pleurs d'eau radieuse
Lustroit de ses yeux noirs la prunelle pieuse.

Quel feu, quelle noblesse dans cette peinture d'un escadron de Sarrasins qui vole à l'ennemi!

L'air s'agite, est voilé
D'un tourbillon poudreux d'étincelles mêlé;
C'est un vol que l'essor de ces coursiers rapides;

Et leur ſang a le feu de leurs plaines arides ;
Cet orage guerrier ſemble raſer les champs.

Les François, par l'ordre de leur chef, ſerrent les rangs, appuyent leurs lances contre terre, & dans cet état, attendent le choc de l'ennemi.

Soudain comme une tour le bataillon lié
Soutient l'horrible choc qu'il attendoit à pié.
D'une haleine de flamme exhalant la fumée,
Sur la pique tranchante & de crampons armée,
L'indomptable courſier enfonce ſon poitrail ;
Il ſe cabre & bondit du violent travail,
Dont la vie & la mort l'agite & le tourmente.

Le dernier vers eſt au-deſſus de ma foible intelligence : mais je ſens toute la beauté des images que l'auteur préſente, je vois ce bataillon lié comme une tour, ce courſier exhalant la fumée de ſon haleine, & enfonçant ſon poitrail ſur la pique armée de crampons.

C'eſt ſur-tout dans les deſcriptions de bataille que brille l'auteur de la *Louiſéïde*, ces traits frappans & pathétiques, dont *Homère* & *Virgile* & *le*

Tasse ont embelli leurs récits, sont aujourd'hui usés & communs; notre poëte a été forcé de chercher des idées nouvelles, & il en a trouvé; ses descriptions ne ressemblent point à celles qu'on admire dans *l'Iliade* & dans la *Jerusalem* délivrée, elles portent l'empreinte d'un génie original: pour vous en convaincre, Monsieur, je vais mettre sous vos yeux le tableau de la bataille, que *Louis* livra aux Sarrasins, près de Mansourah.

Dans sa chaleur première alors l'affreux carnage,
Offroit de toutes parts la plus horrible image.
La rage confondoit des peuples si divers,
Que l'œil auroit cru voir combattre l'univers.
L'armure, les habits, *la forme du visage*,
Et de cent nations *le sang & le langage*,
Par leur ensemble affreux, rendent encor plus noir
Le tableau d'un combat toujours horrible à voir.
Là de peaux de lion s'avancent revêtues
De guerriers basanés les bandes demi-nues,
Persans, Arabes, Turcs sur leurs coursiers ardens,

En turbans, en bonnets sur l'épaule pendans ;
Souillent de sang chrétien leur robe orientale,
Signalant à l'envi leur fureur martiale.
Là tombent par monceaux, pêle-mêle, abattus ;
Egyptiens, François, Germains & Mammelus.
Le glaive recourbé, les haches Musulmanes,
Le sabre de Damas, les fortes pertuisannes,
Et les masses d'arçon des nerveux chevaliers
Croisent avec fureur leurs assauts meurtriers ;
Les barbares plumets, les aigrettes guerrières,
Les lunes, les soleils, les croissans des bannières,
Et des drapeaux croisés les clefs, les lys, les croix,
Soubrevestes, castans & blasons de pavois,
Annoncent le combat & l'implacable guerre
De deux religions qui contestent la terre.

Voici quelques autres traits pris au hasard, qui acheveront de vous faire connoître le ton singulier qui regne dans ces descriptions : dans le récit d'un combat naval, le poëte dit :

Du choc le plus sanglant la scène est un abîme ;
Il faut porter la mort, en repousser les traits,
D'un mélange importun délivrer ses agrès ;
Les cris de la manœuvre & le bruit du dommage,
Le contact des vaisseaux, les clameurs du courage

Affreusement mêlés dans un unique bruit,
Sont le funèbre appel de la mort qui les suit.

En parlant des efforts des François pour éteindre le feu Gregeois, qui consumoit une digue jettée sur le Nil, le poëte s'exprime en ces termes :

Sur cette lice alors toute place est cruelle ;
Par-tout la mort menace & plane au-dessus d'elle ;
Chaque instant où l'on vit lui semble dérobé ;
On s'étonne debout de n'être pas tombé.

Homère qui écrivoit dans l'enfance des arts, étoit jaloux de consacrer dans son poëme les connoissances alors peu communes qu'il avoit acquises : de-là, ces détails minutieux dans lesquels il s'engage, mais qui ne sont point indignes de la poésie, parce que les termes qu'il employe sont harmonieux & nobles. L'auteur, à l'exemple *d'Homère*, jaloux de transmettre à la postérité ses rares connoissances dans la méchanique, nous donne en termes techniques la description d'une machine construite, pour battre la tour du Nil : deux vaisseaux étroi-

tement liés enſemble ſont la baſe de cette machine.

Sur ce fonds quatre mats que des vergues traverſent,
Soutiennent un plancher, une hune qu'ils percent,
Et couverte de peaux que de laine on remplit,
Que préſerve du feu l'eau qui les aſſouplit.
Sur ce donjon portoit une mobile échelle ;
Huit fantaſſins de front peuvent monter par elle.
A ſes extrêmités, de mordaces harpons
L'attachent aux créneaux ſaiſis par leurs crampons.
Deſſous, ſur des pivots, tourne un pont circulaire,
S'ouvrant par le milieu de la tour angulaire ;
Il doit ſerrer les flancs, en butte au choc alors
Du bélier élancé par de puiſſans efforts.

L'auteur toujours à l'exemple d'*Homère*, prodigue auſſi dans ſon poëme les notions géographiques, & l'on pourroit faire dans la *Louiſéide* un cours de géographie orientale : mais les noms de villes & de province employés par *Homère* ſont harmonieux, toujours relevés par des épithètes qui

indiquent la nature & les propriétés du pays, & qui formoient alors une partie de la langue poëtique, au lieu que les noms durs & barbares *d'Irak*, de *Diabeck*, *Daſtrabad*, de *Bumbouck* hériſſent la plupart des vers de notre poëte.

Quoiqu'il défigure preſque toujours les modèles qu'il veut imiter; cependant il ſe perſuade que ſes copies informes peuvent être placées avec avantage à côté des originaux: dans la deſcription de la peſte, il commence par traveſtir en ſtyle plat & burleſque les vers admirables de *Virgile*.

Le taureau tout fumant ſous le labeur du ſoc
Vomit un ſang impur, tombe comme d'un choc;
Le triſte laboureur voit l'autre qu'il dételle,
Morne & comme pleurant cette mort fraternelle.

. . . .

L'animal palpitant dédaigne la prairie.

. . . .

Vers la terre ſon col penche de peſanteur.

Puis volant de ſes propres aîles; & donnant l'eſſor à ſon génie, l'au-

teur ajoute aux images de *Virgile* des circonstances triviales & dégoutantes.

Une lourde langueur fait un progrès rapide,
Du visage plombé la pâleur est livide;
Un horrible dégoût de l'aliment amer
Ecarte un moribond desseché dans sa chair;
Il roule d'un œil mort la prunelle étonnée.

. . . .

De hideuses tumeurs qui gonflent les gencives,
Exigent que le fer profondément plongé
Retranche ces horreurs du palais dégagé.

L'auteur convient lui-même, que de pareils traits ne sont propres qu'à faire vomir, mais il répond que *Saint-Louis a soutenu la réalité de ce dont la peinture sera difficile à supporter :* il n'ignore pas aussi qu'on pourroit lui reprocher de jouter contre *Thucidide*, *Lucrece*, *Virgile*, *Ovide*, qui nous ont laissé des descriptions de pestes : mais cette objection ne l'embarrasse point : *dans ces sortes de sujets*, dit-il, *il n'est question que de la manière du peintre. Est-il copiste, est-il imitateur ? De-là dépend l'approbation ou le blâme.* Certainement, d'après *la manière du pein-*

tre, tout le monde conviendra que c'est un *imitateur très-original.*

Que le chantre de *Saint-Louis* se compare à *Lucrece*, à *Virgile*, à *Ovide*, on peut encore lui passer cette témérité, mais qu'il ose s'égaler, que dis-je, se préférer au chantre divin de la *Henriade*, c'est une extravagance sacrilége, une sorte d'impiété : notre *imitateur original* décrit au troisième chant de son poëme, le carnage que les infidèles firent des chrétiens dans la ville de Damiette, ce troisième chant, dit-il, avec autant de goût que de modestie, *ressemble au second chant de l'Enéïde à certains égards ; il a encore plus de rapport avec le second chant de la* Henriade, *la concurrence ne peut-être plus dangéreuse ; s'il m'étoit cependant permis de parler, je dirois qu'entre le poëte Latin & le poëte François, il y avoit assez d'intervalle pour faire naître à un auteur le dessein hardi ou téméraire de se glisser entre deux :* vous voyez, Monsieur, que l'auteur de la *Louiseide* a de grandes prétentions, & même de la malice ; car ayant remarqué un vuide entre *Virgile* & *Voltaire*, il a

tramé, sourdement le dessein de se glisser entre deux, & il l'a exécuté avec tant d'adresse, que personne ne s'en est apperçu, & ne s'en appercevra jamais : vous êtes peut-être curieux de connoître quels sont ces vers supérieurs à ceux du second chant de la *Henriade* : voici les plus remarquables.

Au citoyen saisi trahi par le sommeil,
Un tumulte effrayant donne un pâle réveil ;
Toute porte est rompue & la mort à la bouche,
Un monstre qui paroît tel qu'un spectre farouche,
Etouffe en l'égorgeant les cris de la terreur.

. . . .

On s'échappe au poignard : errans & demi-nus,
Infirmes, jeunes gens, femmes, vieillards chenus,
Occupent dispersés les sentiers de la ville ;
Percés dans leurs maisons ils en font leur asyle.
Le glaive à toute issue oppose son tranchant ;
Foible proie enlacée aux filets du méchant !

. . . .

Auprès du temple impur le meurtre & le fracas
Est tel que vous diriez qu'ailleurs on ne meurt pas.

. . . .

Carnage

Carnage qui révolte ! On tombe mutilé,
Etouffé dans un ſang fluide ou congelé.

. . . .

Heureux qui ſans l'attendre, atteint d'une maſſue,
Reçoit ſans la ſentir la mort qu'il n'a pas vue!

Les caractères ſont une des principales beautés du poëme épique, ainſi que du drame : c'eſt dans cette partie, ſur-tout, qu'*Homère* l'emporte infiniment ſur les poëtes qui l'ont ſuivi : quelle foule d'acteurs dans l'*Iliade*, tous marqués par des traits différens ! *Achille*, *Ajax*, *Diomède*, *Hector* ſont des guerriers pleins de courage, mais ils ne ſe reſſemblent point, chacun a ſa nuance particulière : la prudence d'*Ulyſſe* n'eſt pas celle de *Neſtor* : l'imagination d'*Homère* auſſi variée que la nature, donne à tous les perſonnages qu'elle enfante, une phiſionomie qui les diſtingue : *Virgile*, quoique moins fécond en ce genre, anime cependant la ſcène par les admirables portraits *d'Enée*, de *Turnus*, de *Didon*, de *Mezence*, d'*Evandre*, de *Pallas*, &c. fidèle imitateur d'*Homère*, le *Taſſe* a preſque égalé

son modèle, pour l'éclat & la variété des caractères; il semble avoir réuni dans son poëme tous les traits qu'on admire le plus dans l'*Iliade* & dans l'*Eneïde*: *Godefroi* a le courage tranquille, la prudence & la piété d'*Enée*; *Renaud*, la jeunesse, la beauté, la valeur impétueuse, & la fierté d'*Achille* & de *Turnus*: *Tancrede* aussi vaillant qu'*Hector* est comme lui plein de douceur & d'humanité. *Argant* joint la férocité & la force *d'Ajax* à l'impiété de Mezence. *Clorinde* est une copie de *Camille*, supérieure à l'original. On retrouve dans *Soliman*, l'intrépidité de *Diomède*, dans le comte *de Toulouse*, la sagesse & l'expérience de *Nestor*.

La *Louiseïde* n'offre qu'un très-petit nombre de caractères: celui de *Saint-Louis*, tracé d'après l'histoire, est assez bien soutenu, il ne lui manque qu'un coloris plus fort & plus brillant: les deux frères du roi, *Charles* & *Robert* sont les héros les plus distingués de l'armée chrétienne, le premier est fier & cruel, le second bouillant & téméraire; chez les Sarrasins, on re-

marque *Secedun* & *Ben-ædar*, généraux du ſoudan d'Egypte : *Secedun* eſt un vieillard courageux, prudent & plein de zèle pour la loi muſulmane : *Ben-ædar* eſt un politique & un ambitieux, qui aſpire en ſecret au trône : ces portraits ſont manqués, & la touche du peintre eſt ſi foible, qu'ils ne produiſent aucun effet.

Les diſcours répandent de l'intérêt & de la variété dans la narration épique : *Homère*, dont le récit eſt animé par des dialogues & des ſcènes fréquentes, a donné la première idée du poëme dramatique : on lui reproche avec raiſon des longueurs, des détails inutiles, quelques traits trop familiers & trop naïfs ; *Virgile* a plus de nerf, de préciſion & de nobleſſe. Vous trouverez dans la *Louiſeïde* une foule de diſcours, tous extrêmement froids, languiſſans & prolixes : pour vous donner une idée de l'éloquence de l'auteur, voici le diſcours d'une mère qui s'efforce de ſouſtraire ſa fille à la brutalité d'un Sarraſin : le ſujet eſt pathétique, & demandoit la plus grande énergie dans le ſtyle.

Seigneur, vous vous trompez, sans porter le trépas,
Vous ne ravirez point ce que serrent mes bras,
Vous pouvez immoler deux femmes innocentes,
Qui jamais dans vos mains ne tomberont vivantes.
Pour toi, ma fille, ô fruit, ô cher fruit de mon flanc,
Ne quitte point mon corps, nageât-il dans son sang, &c.

Pour suppléer au défaut d'action, l'auteur a imaginé un grand nombre d'épisodes, qui tous ont un défaut essentiel : ils n'ont aucune liaison avec le sujet principal, ce sont comme autant de romans isolés, & d'une longueur assommante. Le poëte nous raconte les aventures de *Celebin*, favori du soudan d'*Alep*, qui lui fait épouser sa sœur, à condition qu'il n'en aura point d'enfans : plus fidèle à l'amour qu'aux ordres du sultan, *Célébin* devient père, & pour se soustraire au ressentiment de son maître, il va servir dans les armées du soudan d'Egypte : l'histoire de *Cecile de Nangis*

occupe aussi une place considérable dans ce poëme : le désespoir force cette amante infortunée à se déguiser en guerrier. Dans un combat inégal contre deux Sarrasins, elle est secourue par *Thiange*, son amant, qui ne la reconnoît qu'au moment où elle meurt de ses blessures : il y a dans la Jerusalem délivrée, une situation à peu-près semblable & plus touchante encore, c'est celle de *Tancrede*, lorsqu'il ôte le casque de *Clorinde* qu'il vient de percer d'un coup mortel sans la connoître. Vous trouverez aussi un conte fort long sur le sarrasin *Motaleb*, qui n'ayant que deux femmes, poignarda l'une pour la punir d'avoir empoisonné l'autre ; enfin, l'auteur à l'occasion de *Raoul de Couci*, qui fut tué dans l'armée de *Louis*, s'amuse à décrire dans le plus grand détail, les amours de ce jeune guerrier & la fin tragique de *Gabrielle de Vergi*. Le style de ces épisodes, quoique lâche & absolument dépourvu d'intérêt & d'élégance, est cependant moins ridicule & moins

gothique, que celui des autres parties du poëme.

Il me reste à vous parler, Monsieur, du merveilleux que l'auteur a mis en œuvre, pour relever son histoire de l'expédition de *Saint-Louis :* » Je connois, dit-il, toutes les pièces » du procès pendant entre la sorbonne » & les philosophes *sur l'existence du* » *diable*, & sans me vanter ou en » me vantant, j'en ferois, je crois » aisément le rapport, mais je ne » veux pas donner mes conclusions; » car *il est si aisé de se taire.* » Ce gros poëme épique ne prouve cependant pas son goût pour le silence. Au reste, l'incrédulité de ces esprits forts n'a point empêché l'auteur de remettre en jeu les démons & les anges ; c'est *d'après des idées profondes & philosophiques*, qu'il a pris ce parti. Avant de rien imaginer, il a *recommencé son cours de philosophie stoïcienne*, il a relu *Ciceron*, *Epictete*, *Marc-Aurele*, & *sur-tout l'oraculeux Senèque*, dont l'autorité lui sert de rempart contre toutes les plaisanteries qu'on pourroit lui faire. On

pourroit peut-être le railler avec raison sur ses allarmes frivoles, sur les peines inutiles qu'il s'est données : qu'étoit-il besoin de lire les philosophes stoïciens & *l'oraculeux Sénèque*, pour ne faire que copier servilement les inventions du *Tasse* & de *Milton*? on ne songera pas même à lui reprocher d'avoir suivi les traces de ces deux grands poëtes ; qu'il se rassure : on lui pardonnera *son père éternel & ses anges*, mais ce qu'on ne lui pardonnera pas, c'est d'avoir défiguré la grandeur & la majesté de ces agens surnaturels par les traits d'un pinceau foible & trivial : on rira, en lisant ces vers burlesques.

Dans les champs de l'Olympe il est un édifice
Qui s'éleve au-dessous du trône de justice :
(Car du maître des cieux l'immensité s'assied)
Il dicte ses arrêts sur le trône qui sied
A sa clémence auguste, au courroux qu'il déploie.

. . . .

Lorsque Dieu va parler, précurseur glorieux,
Un majestueux signe en avertit les cieux ;
Ou des fleuves d'en haut les diamans liquides,

Arrêtent de respect leurs surfaces limpides,
Le ciel des cieux vacille, &c.

On s'égayera aux dépens de cette description grotesque du prince des anges.

Général de l'Olympe, il a pris son armure,
Un casque de saphir presse sa chevelure,
L'impérial manteau riche comme les cieux,
Sur sa cuirasse d'or tombe en flots radieux,
Il a, cèdre élevé des célestes provinces,
L'éminence qui sied au premier de leurs princes;
S'il faisoit quatre pas, il auroit parcouru
De la terre & des mers l'espace disparu.

L'auteur de cette bisarre production, Monsieur, paroît avoir de la littérature & des connoissances; ses notes sont exactes & instructives; il a lu les bons auteurs anciens & modernes; mais il manque absolument du goût nécessaire, pour sentir leurs beautés & n'a aucun talent pour la poësie: son style tantôt familier & trivial, tantôt obscur & entortillé, tantôt boursouflé & emphatique, n'est jamais dans la nature & dans la vérité: il a pris sans doute pour du

génie une funeste démangeaison de rimer ; peut être des flatteurs ont-ils encouragé cette manie par des éloges perfides : heureux s'il eût pu trouver un ami sincère qui l'eût engagé à tourner vers des objets plus solides & plus utiles son amour pour les lettres ! quel fruit le public peut-il retirer, quel honneur peut-il espérer lui même d'un prétendu poëme épique inférieur à la pucelle, pour le plan & pour la conduite, & qui peut lui être comparé pour la versification & le style ?

Je suis, &c.

Paris, le 4 décembre 1779.



LETTRE II.

*Discours politiques, historiques & critiques sur quelques gouvernemens de l'Europe, par M. le comte d'*Albon, *des académies de Lyon, Dijon, Rome & Nismes, de celles des Arcades & de la Crusca, des sociétés de Florence, Bern, Zurich, Chambery, Hesse-Hembourg, &c, &c, un vol. in*-8°. Neufchâtel 1779.

Vous croyez peut-être, Monsieur, que nous n'avons plus rien à apprendre sur la constitution & le gouvernement civil de la plupart des états de l'Europe, sur-tout de ceux qui nous environnent : lisez M. le comte d'*Albon*, & vous reconnoîtrez bientôt qu'un observateur intelligent sait découvrir des nouveautés dans les objets mêmes qui, depuis long-temps, sont exposés à nos yeux, & sur lesquels notre curiosité, comme nos recherches, paroissoient épuisées. Tout dépend d'aimer sincèrement la vérité,

pour la diſtinguer avec ſagacité, & pour la publier avec courage. Ces deux qualités ſont le caractère de M. le Comte d'*Albon*. Animé du noble deſir d'être utile à ſes contemporains, il a conſacré à l'étude le tems qu'une frivole jeuneſſe perd ſouvent dans les plaiſirs. La ſcience des hommes lui a paru la plus importante de toutes; & pour l'acquérir, il a cru devoir viſiter lui-même ceux qu'il vouloit connoître. C'eſt le recueil de ſes obſervations qu'il nous préſente aujourd'hui; & ſi je vous avertis, Monſieur, qu'il les a faites dans un âge peu avancé, ce n'eſt point du tout pour ſolliciter votre indulgence, c'eſt plutôt pour redoubler votre admiration. La juſteſſe des réflexions, la profondeur des vues, le talent de ſaiſir un ſyſtême politique & d'en marquer nettement les avantages & les inconvéniens, telles ſont les marques auxquelles on reconnoît un homme meuri par une longue expérience; & cependant vous trouverez tout cela dans un écrivain qui à peine a paſſé ſon cinquième luſtre.

Le ton qui règne dans ces *discours*, aussi bien que le choix des matières, annoncent assez non-seulement l'esprit solide, mais encore la naissance distinguée de l'auteur; lorsqu'il parcouroit les royaumes voisins, son mérite étoit sans doute sa plus belle recommandation; mais le nom qu'il porte lui procuroit en même-temps, de la part des personnes en place, un accueil non-seulement honorable, mais encore utile à l'exécution de son plan. Il a pu voir de près ceux qui font mouvoir les ressorts des états, & jamais on ne le confondra avec ces voyageurs obscurs, qui croyent avoir droit de disserter sur le gouvernement d'un pays, parce qu'ils ont logé dans les hôtelleries de la capitale, qui ennuyent leur lecteur d'une infinité de détails minutieux, & ne craignent pas de le dégoûter en lui racontant jusqu'au mal de mer dont ils ont été incommodés *.

Le premier tableau que nous présente M. le comte d'*Albon*, est celui

* M. l'abbé *Coyer* dans ses prétendues *Observations nouvelles sur l'Angleterre.*

de l'Angleterre. Il ne pouvoit offrir rien de plus intéressant dans les circonstances présentes. On ne sauroit trop connoître ceux contre qui on est obligé de combattre ; & de tous les peuples avec qui nous pouvons avoir quelque démêlé, aucun n'est plus digne de notre attention que ces fiers Insulaires, voisins puissans, mais peut-être encore plus jaloux que puissans, qui, après avoir été subjugués par le chef d'une province de France, se sont flattés pendant un temps de l'espérance chimérique de conquérir la France elle-même ; qui, ayant autrefois reproché à un grand monarque son ambition vraie ou fausse, & s'étant servi de ce prétexte pour soulever l'Europe contre lui, le justifient aujourd'hui sans y penser, & font voir que l'envie de s'aggrandir est naturelle à tous les états, quelque soit leur gouvernement : je dis quelque soit leur gouvernement, car, en vérité, celui de l'Angleterre n'est point aisé à définir, encore moins à apprécier. Pour faire ces deux choses avec succès, l'auteur expose d'a-

bord l'opinion de ceux qu'une admiration aveugle a prévenus en faveur des Anglois ; il en fait ensuite l'examen & la critique, & met le lecteur en état de prononcer. Les Anglois, qui aiment tant la liberté, auroient mauvaise grace d'en interdire l'usage aux autres ; d'ailleurs, quelque soit la maniere dont ils parlent de nous, ils trouveront toujours dans M. le comte *d'Albon* le caractère françois, c'est-à-dire d'un homme qui ignore les haînes nationales, qui respecte ses ennemis sans les craindre, & qui, lors même qu'il désapprouve, ne s'écarte jamais de la décence.

Au reste, ce n'est point aux Anglois que ces discours s'adressent ; c'est à ceux de nos compatriotes, qui par un motif que nous ne voulons pas pénétrer, louent avec enthousiasme un gouvernement étranger, & par-là font une critique indirecte du nôtre. Que nos voisins trouvent leur constitution un miracle de politique, je ne vois rien à dire à cela, & il seroit également incivil & superflu, de vouloir les déposséder de leur opinion ;

mais que des françois paroissent avoir la même idée, & nous répetent sans cesse qu'au-delà de la mer *on est libre*, comme si en-deçà l'on étoit esclave, voilà ce que M. le comte *d'Albon* ne sauroit souffrir, & s'il ne peut convertir les chefs de cette hérésie politique, il empêchera du moins que la multitude ne soit ou séduite par leurs sophismes, ou entraînée par leur autorité. Je vous préviens, Monsieur, qu'il parle avec feu, & que chez lui la raison est presque toujours parée des graces de l'imagination. Dès le début, l'on voit de quoi il s'agit, & l'on sent toute l'importance de la question.

» C'est dans les plus cruelles con-
» vulsions que l'Angleterre a établi
» la forme de son gouvernement. Lassé
» de voir au-dessus de lui des souve-
» rains trop puissans, le peuple con-
» çut l'idée flatteuse de les mettre à
» ses pieds... cette grande résolu-
» tion demandoit toute l'énergie de
» l'enthousiasme populaire, l'état *re-*
» *çut* les plus violentes secousses :
» le succès anima les esprits, & les

» efforts redoublerent. L'ancien édi-
» fice fut battu en ruine : il s'en-
» tr'ouvrit bientôt de toutes parts: sur
» des débris teints & fumans en-
» core du sang d'un grand nombre de
» citoyens, furent assis les fonde-
» mens du temple qu'on se proposoit
» d'élever à la liberté ; le temps, les
» passions, les crimes, les meurtres,
» peut-être même les attentats ache-
» verent l'ouvrage. Ceux qui tien-
» nent à la flatterie & à l'intérêt,
» auroient employé d'autres termes;
» ils auroient dit la fermeté, la cons-
» tance, le zèle du bien public, la
» grandeur d'ame, la justice. »

Ces efforts étonnans ont-ils produit quelque chose de parfait ? Nos Anglomanes le prétendent, & voici comme ils le prouvent. Monarchie, aristocratie, démocratie, tout cela, disent ils, est sujet à trop d'inconvéniens : il faut par une combinaison adroite, les mêler dans une certaine proportion, afin de corriger l'un par l'autre, & de tirer de leur réunion, ce que chaque principe séparé n'eût jamais donné par lui-même. Le roi &

les deux chambres du parlement, l'une composée des pairs du royaume, l'autre des représentans du peuple, constituent la puissance législative de la Grande Bretagne. Ce gouvernement mixte, assure à la couronne sa prééminence & ses prérogatives; mais il renferme la royauté dans de justes bornes: il conserve aux grands leurs titres & leurs distinctions; mais il prévient leurs entreprises tyranniques: il rend immuables les droits & la liberté du peuple; mais il calme son effervescence, & ne lui fait partager l'autorité, qu'en mettant entre lui & les abus une barrière insurmontable. Voyez, ajoutent-ils, avec quelle précaution les loix sont proposées d'abord dans la chambre des communes, discutées ensuite dans la chambre haute, enfin ratifiées par le monarque. Ces trois pouvoirs ne peuvent agir, que lorsqu'ils sont d'accord; un seul suffit pour s'opposer à toute opération qui lui paroîtroit injuste. Si dans une constitution si sage, il se glissoit quelque désordre, on n'en devroit pas moins admirer le génie

de ceux qui en ont été les auteurs, il faudroit dire seulement qu'il n'est point donné à la prudence humaine de prévenir tous les abus.

Voilà, Monsieur, le beau côté de la médaille, en voici le revers. M. le comte *d'Albon* soutient que cet équilibre si vanté entre les trois pouvoirs qui concourent à la législation, n'est qu'une chimère; que le gouvernement de la Grande Bretagne n'est en dernière analise que le gouvernement d'un seul, mais avec une foule d'inconvéniens, qui n'ont point lieu dans les états purement monarchiques. Les preuves de son assertion sont en si grand nombre, qu'il n'est embarrassé que du choix.

Le roi d'Angleterre par le fait, est aussi absolu que d'autres princes peuvent l'être par le droit. Quel empire n'a-t-il pas sur le parlement? » lui seul le convoque & le congé» die à son gré. Si son influence sur » les délibérations n'étoit pas assez » grande, si dans les deux chambres » il trouvoit une résistance opiniâtre » à ses volontés, il ne tiendroit qu'à

» lui de se jouer de leurs efforts. Il » casse & dissout le parlement quand » il lui plaît. D'un mot seul, il fait » baisser ces têtes altières, abat ces » prétendus rivaux, & les relegue dans » la classe des simples citoyens. La » nation n'a pas même le droit de lui » demander le sujet, les motifs de » cette révocation, elle se tait & » procède à des élections nouvelles ». Par une raison contraire, si le prince est content du Parlement, il le prorogera bien au-delà de sa durée ordinaire. En vain les villes & les bourgs présenteroient des adresses pour en obtenir la dissolution; un refus net & précis est toute la réponse qu'ils tireroient, & rien ne pourroit vaincre l'obstination du monarque.

Vous conviendrez, Monsieur, qu'un pareil droit donne un grand avantage au prince. Les deux chambres n'existent que quand il les tire en quelque sorte du néant, dans lequel elles retombent dès qu'il leur fait intimer l'ordre de se séparer; quel contrepoids reste-t-il donc pour empêcher que la puissance royale

n'emporte la balance ? Dans le fond, le roi ne demande aux pairs que des *conſeils*, (c'eſt ce que portent les lettres de convocation) & des conſeils ne ſont point une loi pour celui à qui on les donne. D'ailleurs le prince peut augmenter à ſon gré le nombre des pairs laïques, c'eſt-à-dire, faire entrer dans la chambre des perſonnes qui ne lui *conſeilleront* jamais que ce qui ſera de ſon goût. Les titres honorifiques, les emplois lucratifs, que de moyens entre les mains du prince pour amener toutes les volontés à la ſienne ! Si tout cela ne ſuffit pas, « la cour achete à prix » d'argent les ſuffrages, & aſſure des » penſions. Des penſions ! la honte y » eſt attachée ; elles impriment une » tache ineffaçable à tout Anglois qui » ne rougit pas d'en prendre. N'im- » porte, la liſte des penſionnaires ne » laiſſe pas de s'accroître ſous chaque » règne, & de préſenter un grand » nombre de noms illuſtres. Cepen- » dant ces ames publiquement vénales » prennent leur ſéance dans l'une ou » l'autre chambre, parmi les repré-

» sentans du peuple & les défenseurs
» des libertés de la nation ».

Je ne rapporte cela, Monsieur, que sur la foi de M. le comte d'*Albon*; mais il parle d'une manière à faire voir qu'il ne craint pas là-dessus un démenti. Cette soumission des membres du parlement à toutes les volontés de la cour, il la prouve par un tableau de l'Angleterre bien différent de celui que quelques écrivains nous en ont tracé. Si les représentans de la nation étoient dignes de la place qu'ils occupent, comment pourroient-ils consentir à tous les nouveaux impôts que la cour exige, tandis que les dernières & les plus nombreuses classes des citoyens sont dans le plus grand épuisement? » La taxe pour l'entre-
» tien des pauvres, qui est une des
» plus lourdes charges, augmente tous
» les jours, parce que chaque jour le
» nombre des indigens se multiplie.
» Depuis dix ans cet impôt est deve-
» nu exorbitant, & l'on compte des
» villages, des villes, des provinces,
» où il a doublé, triplé même. Plu-
» sieurs propriétaires n'empêchent la

» désertion de leurs vassaux qu'en
» répandant chaque année de grandes
» sommes dans leurs terres. Les ho-
» pitaux toujours pleins, sont sans
» cesse assiégés d'une foule de mal-
» heureux qui demandent à grands
» cris des soulagemens, & qu'on est
» obligé de repousser. Les artisans
» manquent ou de travail, ou d'un
» salaire proportionné. De-là, les
» spectacles attendrissans, ou les scènes
» d'horreur. Les grands chemins sont
» infestés de voleurs; l'enceinte des
» villes ne met pas à l'abri de leurs
» incursions; la sureté n'est nulle part,
» & le désordre règne par-tout ».

Après cet exposé, M. le comte *d'Albon* s'adresse aux pairs d'Angleterre, & comme s'il étoit lui-même le concitoyen de ceux qui souffrent, il reproche à ceux-là leur foiblesse à défendre les malheureux. « Quels
» actes avez-vous signés, leur de-
» mande-t-il, en faveur du peuple?
» Et quelles loix contraires à ses in-
» térêts avez-vous refusé de souscrire?
» Le résultat de vos opérations est
» connu, *tout pour le roi*, *rien pour le*

» *peuple* ». Voilà pour la chambre des pairs ; il ne tance pas avec moins de sévérité la chambre des communes. Quelqu'énormes que soient les dettes de la nation, quelqu'accablantes que soient les anciennes charges, les ministres n'ont qu'à demander, on ne leur résiste que pour la forme, & ils sont surs d'obtenir enfin tout ce qu'ils souhaitent. Les prétextes pourroient-ils leur manquer ? Tantôt il faut mettre la marine sur un pied formidable, tantôt il faut soutenir la gloire de la nation, aujourd'hui il faut réparer les anciens forts, demain il faudra en construire de nouveaux. Enfin, dit énergiquement M. le comte *d'Albon*, « si la cour vou» loit qu'on vendît une partie des » possessions Angloises, la chambre » des communes se hâteroit de porter » un bill pour mettre les provinces & » même le royaume à l'enchère ». Une pareille corruption est révoltante, sans doute, mais aussi pourquoi exposer des hommes à une tentation si délicate ? S'est-on flatté que les ames généreuses & héroïques seroient assez

communes dans la Grande Bretagne ; pour que tant de gens préféraſſent la gloire infructueuſe d'un déſintéreſſement ſévère, à l'avantage ſolide d'une lâche complaiſance ? Les députés règlent les impôts, & malheureuſement ils ont intérêt à ce qu'ils augmentent toujours. Comment voudroient-ils les réduire ? C'eſt une proie qu'ils eſpèrent partager. Ce n'eſt point ici une accuſation perſonnelle contre les membres d'un corps reſpectable ; probablement tout autre à leur place ſeroit comme eux plus avide que délicat ; diſons hardiment que c'eſt un vice de la conſtitution. Chez les autres nations on ne paye que le prince qui demande ; en Angleterre il faut encore payer le parlement qui accorde. Les repréſentans s'enrichiſſent à meſure que le peuple ſouffre, & le peuple eſt fier d'avoir des repréſentans. Il eſt opprimé & dépouillé plus qu'aucune autre nation ; mais comme cela ſe fait ſuivant une forme qui lui plaît, parce qu'elle flatte ſon orgueil, il eſt content ; il ſe dit libre & nous appelle des eſclaves. Nous ſerions auſſi peu raiſonnables

ſonnables qu'eux ſi nous nous en fachions.

Mais cependant, dira-t-on, on ſe laſſe de ſouffrir, comment le peuple Anglois ne perd-il pas enfin patience? Ici, Monſieur, le remède eſt ſingulier, mais il eſt infaillible. On lui permet de murmurer, de ſe plaindre, d'éclater même, s'il le veut; & auſſi haut qu'il le veut; la police ne lui met point de frein, la bienſéance eſt encore moins capable de l'arrêter. *Pourvu qu'il exhale ſa bile*, il paye ſans répugnance. En voici une preuve tirée d'une note aſſez curieuſe, pag. 50. « Dans ce temps de criſe, où » les impôts ſont à leur comble, où » la guerre ſe ſoutient à grands frais » en Amérique, le roi a démandé » une augmentation pour lui de cent » mille livres ſterlings de rente, & » ſix cens mille livres pour le paye- » ment de ſes dettes. Après quelques » débats, cette demande a paſſé à la » chambre des communes, & a été » portée à la chambre des lords, où » elle n'a ſouffert aucune difficulté. Le

» président de la chambre des com-
» munes, accompagné des députés,
» s'est présenté à la chambre haute où
» le roi étoit assis sur son trône, & a
» prononcé ce qui suit. Les fidèles
» communes de votre majesté ont
» accordé une grande somme pour
» liquider les dettes de votre majesté,
» & considérant que tout ce qui con-
» tribue à soutenir l'honneur, la gloire
» & la dignité de la couronne rejaillit
» sur la nation, elles ont accordé avec
» une grande libéralité, dans ce temps
» de danger & de calamité, où les
» taxes sont au-dessus de leurs forces,
» un revenu qui surpasse tous vos
» besoins, *espérant que vous mettrez plus*
» *d'ordre & d'économie que vous n'avez*
» *fait par le passé dans l'administration*
» *de ce qu'on vous donne si généreuse-*
» *ment* ».

Vous ne direz pas, Monsieur, que cette harangue ne soit pas digne d'un Romain; aussi fut-elle universellement applaudie. Quelle noble franchise! quelle liberté mâle? D'un autre côté, la somme étoit considérable, payable en belles guinées. Ainsi tout le monde

fut content. L'orateur se dédommagea de l'argent par la remontrance, & le prince se dédommagea de la remontrance par l'argent. Oui, Monsieur, le plaisir de parler sans ménagement est si touchant pour les Anglois qu'il les console de tout, & c'est aussi ce plaisir qui fait paroître leur gouvernement si beau. Car prenez-garde, nos partisans de la liberté ne se soucient guères de celle de Suisse ou de Hollande; attaquer un sénat, fronder des états généraux, cela n'auroit rien d'assez piquant. Basle & Amsterdam n'offrent qu'un ennuyeux séjour. Vive Londres. On y est foulé comme ailleurs, mais on y juge ceux qui gouvernent; on y paye de gros impôts, mais on y lit tous les jours des pamphlets délicieux.

M. le comte d'*Albon* achève de prouver la puissance irrésistible de la cour par les moyens qu'elle prend pour fermer la bouche à ceux des députés qui auroient un génie ardent, capable d'échauffer les esprits. Les bienfaits & les persécutions sont éga-

lement mis en usage, & réussissent également. Il a peint d'une manière frappante l'aventure de M. *Wilkes*. La presse des matelots lui paroît encore une chose qu'on chercheroit en vain dans les états soumis au despotisme. Afin de repousser la guerre étrangère, il faut commencer par exciter une guerre civile. Ce ne sont qu'injustices & cruautés, dans lesquelles on reconnoît *l'empreinte de la plus barbare tyrannie.*

Dans un second discours sur l'Angleterre, l'auteur traite de la guerre d'Amérique. Après en avoir raconté le sujet, il plaide, pour ainsi dire, la cause des Etats-unis, & il le fait avec beaucoup de chaleur; mais dans cette guerre, comme dans les autres, l'éloquence des manifestes sera certainement de l'éloquence perdue; il faut d'autres argumens que ceux qui se tirent de *Grotius*. D'ailleurs la question de droit est très-difficile à établir. Qu'est-ce qu'un rebelle? Les habitans de la Grande-Bretagne seroient peut-être embarrassés à en donner une bonne définition. Reste donc le point

de fait, savoir qu'est-ce qui aura l'avantage dans cette grande querelle? M. le comte *d'Albon* prétend que les Anglois s'épuiseront infailliblement pour peu que la guerre dure. Il nous représente leur commerce interrompu, leurs manufactures ruinées, leurs dettes montées à un tel excès qu'eux-mêmes n'entrevoyent dans l'avenir rien que de sinistre à cet égard. Au reste, il paroît qu'il n'entre aucune aigreur dans ce qu'il dit contre eux; & qu'il souhaiteroit seulement de ramener l'égalité parmi les nations. C'est le motif des plaintes qu'il fait contre l'acte de navigation, & surtout contre le statut de la reine *Elisabeth*, qui défend l'exportation de tout bélier, brébis, ou agneau en vie. « Le dispositif de la loi est si » cruel qu'on ne le rapporte pas sans » frémissement. Ce statut ordonne que » pour une première faute, le délin» quant perdra tout ses biens, & » qu'outre cette confiscation, il subira » des peines afflictives & diffamantes. » Après un an d'une prison très-étroite, » il doit être conduit en plein marché,

» où le bourreau lui coupera la main,
» qui sera ensuite clouée dans le lieu
» apparent du même marché. La réci-
» dive emporte avec elle peine de
» mort. Quels châtimens réservera-
» t-on pour des crimes, quand on
» punit ainsi de simples contraven-
» tions, & quel ébranlement ne
» donne-t on pas aux mœurs, quand
» on n'admet aucune nuance entre la
» faute & l'attentat..... L'esprit des
» loix est un esprit de douceur, de
» sagesse, de justice, & ces vertus
» forment la base la plus solide d'un
» bon gouvernement. Que penser &
» que dire de la Grande Bretagne, qui
» pour se maintenir dans la possession
» d'un privilège exclusif, gêne les pro-
» priétés, fait un crime de la plus
» légère contravention, & ajoutant
» la cruauté à l'injustice, soumet les
» prétendus coupables aux peines les
» plus rigoureuses. Si l'on traite ainsi
» des hommes libres dans le pays de
» la liberté, fuyons pour aller vivre
» parmi les peuples sauvages & féro-
» ces; les droits les plus sacrés y re-
» cevront peut-être moins d'atteinte,

& l'on n'y fera pas de si cruels ou-
» trages à l'humanité ».

La vivacité qui règne dans ce morceau fait honneur à l'écrivain, toute politique qui est cruelle lui paroît aussi fausse que révoltante. Je voudrois pouvoir vous citer ce qu'il dit contre la traite des nègres. Les Américains y ont renoncé. Quel exemple pour les nations de l'Europe? M. le comte *d'Albon* en s'élevant contre cet affreux commerce *ne fait grace à aucune* de celles qui l'exercent. Il regarderoit comme une lâcheté de blamer chez l'une ce qu'il tolereroit chez l'autre, & il montre par cette exacte impartialité que son esprit est, comme celui des loix, un esprit de justice aussi bien que de douceur.

Après avoir examiné le gouvernement Anglois, notre judicieux critique jette un coup-d'œil rapide sur l'état de la littérature en Angleterre & apprécie les auteurs avec beaucoup de goût. Il loue en particulier la noblesse, qui se croiroit déshonorée par l'ignorance, & qui en général aime à étudier & à s'instruire.

tellement aujourd'hui, qu'à peine reste-t-il le temps de parler d'autre chose. Ainsi, je n'aurai pas besoin d'excuse pour vous avoir entretenu long-temps d'une matière qui nous occupe beaucoup. D'ailleurs j'ai eu tant de plaisir à suivre M. le comte *d'Albon* dans ses premiers voyages, qu'à peine ai-je pensé qu'il me restoit une longue carrière à parcourir avec lui. C'est une preuve que son ouvrage attache les lecteurs; je vous invite, Monsieur, à en faire l'épreuve; vous trouverez que pour les sentimens & pour le style, il sera admiré toutes les fois qu'il trouvera des juges aussi sages & aussi éclairés, qu'il l'a été lui-même.

Je suis, &c.

Paris, ce 9 décembre 1779.



LETTRE III.

Lettre d'un vieillard de Ferney à l'Académie françoise, éloge de Voltaire, *pièce qui a concouru pour le prix de cette Académie. A Paris, chez* Sorin, *libraire, rue de la Juiverie, brochure de 15 pages, année* 1779.

Ce prétendu vieillard de Ferney est un jeune homme de vingt ans. Son style & ses pensées, tout décèle sa jeunesse & dément le titre imposant dont il a voulu se décorer. Par un effet de la candeur de son âge, il déclare naïvement qu'il auroit *bien voulu que la palme académique* eût relevé l'éclat de cet ouvrage ; il nous fait même entendre assez clairement qu'il y a lieu de s'étonner que le succès n'ait pas répondu à ses vœux & à son attente, puisque S'IL *y a quelque chose de vicieux dans son poëme, c'est la tournure de quelques vers trop peu simples, voisins de l'emphase, c'est-à-dire de la manière de nos jours, & ces*

vers ne ſont que dans le commencement.

Une autre circonſtance rend encore ſon déſaſtre plus remarquable ; c'eſt la précaution qu'il avoit priſe, *dans un ouvrage dédié à l'Académie entière, de ne citer cependant que l'illuſtre d'Alembert ſeul, ce* HÉROS *de l'amitié, ce ſage* par excellence, *dont la bienfaiſance, & les talens divers inſpirent l'admiration & le reſpect*, ajoutons, ce deſpote du lycée académique ; il eſt certain que cette politique lui auroit pu réuſſir dans toute autre occaſion. Mais, au reſte, il faut eſpérer que cette dépenſe d'encens ne ſera pas entièrement perdue pour M. *Aude* ; ce ſont là les *avances* ; la ſaiſon du *produit net* viendra bientôt, pourvu que le *reſpectueux admirateur* continue d'encenſer l'idole du jour.

Mais voyons s'il n'y a réellement rien *de vicieux que le commencement du poëme de M. Aude*. Il eſt bien ſingulier que parfait dans tout le reſte, il ait été ſi négligé dans ſon début. *Petit-Jean* fut plus adroit ; ce qu'il y avoit de plus brillant dans ſon plaidoyer, ce *qu'il ſavoit le mieux, c'étoit ſon com-*

mencement. Pour moi je pense que le grand vice de ce poëme, c'est que le *vieillard de Ferney* radote presque du commencement à la fin, qu'il est dans un délire à-peu-près perpétuel.

Ce vieillard prie d'abord qu'on *veuille l'entendre*, ce qu'il est difficile de lui promettre, s'il veut qu'on l'écoute jusqu'au bout : puis il nous apprend que *le besoin de sentir, & l'orgueil de connoître*, ATTIROIENT SON PRINTEMPS vers les beaux-arts ; mais *que les bords** incultes qu'il habite, & où le soleil n'éclairoit *que des monts, lassoient son courage*, lorsqu'*Alzire parcourant ses champêtres demeures vint enchanter les heures du repos tardif.* Cette *Alzire* enchanteresse, c'est la tragédie qui porte ce nom, car je n'en connois pas d'autre : elle se *promenoit en parcourant les demeures champêtres.* Vous ne vous attendiez pas surement à la voir courir ainsi dans les champs toute seule ; mais bientôt *ce vieillard, dont la pénible existence avoit été* toujours *consacrée aux rustiques travaux, appuis de l'indigence,*

* Ces *bords* étoient le *Mont Jura* ; voilà des *bords* bien escarpés.

fera l'analyſe de toutes les tragédies de *Voltaire* en vers paſſables, il appréciera *Corneille* & *Voltaire* en vers aſſez beaux :

Corneille ſur ſes pas me tranſporte & m'entraîne,
De ſon génie altier l'orgueil républicain,
Des loix qu'il enſeigna ne connoît pas le frein ;
Il les brave ; il s'élève ; & ſon noble délire
Suit l'aigle audacieux dont il chante l'empire ;
Trop ſouvent ſes héros, étrangers à mon cœur,
M'occupent vainement de leur vaine grandeur.
Dans le fond de mon ame *Alvarès* me ramène.
Zaïre à ſon deſtin m'intéreſſe & m'enchaîne :
L'univers qui l'adore & qui la couronna,
Pleure avec *Oroſmane* & révère *Cinna*, &c.

Mais après cet intervalle lucide le bon *vieillard* réprend ſon ton de radoteur, & il s'écrie :

Qu'un rival plus heureux *s'élévant à Voltaire*,
Sous ſes lauriers divers le préſente à la terre.

Pour moi, dit-il, j'abandonne *aux enfans de la gloire* le ſoin *d'embraſſer tout entier*, c'eſt-à-dire, car il faut un

commentaire, de celébrer tous les talens, toutes les vertus de cet homme unique, *qui règna sur les rois & changea l'univers*. Je ne sais trop sur *quel roi Voltaire a règné*. Ce n'est pas probablement sur *Louis XV* qui l'a banni, ni sur le grand *Frédéric* qui l'a chassé de ses états. Pour le changement introduit dans l'univers, il est certain qu'il a un peu corrompu les mœurs, accrédité l'impiété ; mais à cela près, je vois que le monde va comme par le passé.

Notre radoteur de Ferney peint ensuite le départ de *Voltaire* pour Paris, & il suppose que les *mères furent obligées d'arracher leurs enfans éperdus, suspendus aux rênes & à la roue immobile du char*, *qui*, délivré de ce fardeau, *disparut* ; mais *tous les yeux* ÉGARÉS DANS L'ESPACE, *en suivoient encore la trace*. Cette fiction n'est pas au commencement, mais à la fin. Je prie M. *Aude* de me dire si la pensée & l'expression ne lui en paroissent pas *aussi voisines de l'emphase que les vers du commencement*.

Le bon vieillard *abandonnant sa foi à l'espérance*, crut *Voltaire* immortel; mais un jour qu'il étoit allé avec tous ses enfans mener paître ses troupeaux, il survint un orage affreux; ils se retirèrent dans une caverne, où chacun, suivant son inclination, se mit à lire un des ouvrages de *Voltaire*. La fille du vieillard, *à l'aide d'un voile officieux déroboit les larmes que lui faisoit couler la tendre Zaïre.* Les autres enfans qui n'avoient point de *voile officieux*, & qui ne cherchoient point à cacher leurs pleurs, s'attendrissoient tout bonnement & sans honte sur le sort du grand *Henri*. Ainsi *Voltaire absent parloit à la famille entière* du bon vieillard, lorsque tout à coup un cri lugubre, VOLTAIRE N'EST PLUS, *vint promener la terreur & la mort dans les champs*. Je voudrois savoir combien ce cri destructeur a moissonné de familles dans le canton de Ferney. Quoi qu'il en soit, le vieillard, lui, n'a pas été assez imbécille pour se laisser mourir; il tient ferme, parce *qu'il a des devoirs à rendre aux mânes trahis de Voltaire*; il implore le *vertueux d'Alembert*, ce

héros de l'amitié, le conjure de lui découvrir la tombe de *Voltaire*; il se fâche, il s'emporte au souvenir de l'outrage fait aux mânes du patriarche; mais bientôt il se console en songeant que les *sublimes respects du vertueux* d'Alembert,

Ont lavé pour jamais
L'affront qui ternissoit l'éclat du nom François.

Graces soient donc rendues à ce *héros de l'amitié*, qui a réintégré le nom françois, & lavé la tache que le fanatisme avoit faite à la gloire nationale.

Je suis, &c.

Paris, ce 11 décembre 1779.



Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Carte de l'Isle de la Grenade, divisée par ses quartiers avec ses ports & montagnes d'après celle levée par ordre du gouverneur Scott. *A Paris, chez* Latrée, *graveur ordinaire du roi, de monseigneur le duc d'*Orléans *& de la Ville, rue Saint-Jacques, la porte cochère vis-à-vis la rue de la Parchemine. Prix 1 l. 4 s.*

Cette isle est couverte de montagnes qui forment quantité de vallées fertilisées par un grand nombre de ruisseaux qui font mouvoir une infinité de moulins pour les sucreries. Le sucre de cette isle est supérieur à celui des autres par sa blancheur. Elle produit aussi beaucoup de caffé, tabac, indigo, coton, riz, gingembre, miel & manioc. L'air y est sain, & elle est fort peuplée.

On trouve chez le même artiste le petit *Neptune Anglois*, ou *Carte marine des côtes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande; la Manche, les isles Jersey & Guernesey, cinq cartes sur Gibraltar; l'isle Minorque avec le Port-Mahon, la*

Méditerranée, *la Jamaïque & la Dominique*. Les cartes originales Angloises, comme l'isle de Wight, en quatre feuilles, l'Angleterre en sept feuilles & demie; les Environs de Londres en quatre feuilles, & l'Irlande en six feuilles.

Histoire de l'Ordre royal & militaire de Saint-Louis, *en trois volumes* in-8°. *par M.* d'Aspect, *historiographe dudit ordre.*

Cet ouvrage, vraiment national, est fait avec soin; le dépôt de la guerre en a fourni les matériaux, & ces matériaux sont employés avec beaucoup de vérité & d'intelligence. C'est un monument digne du grand roi qui a été l'instituteur de l'ordre de *Saint-Louis*, & du jeune monarque qui vient de lui donner une nouvelle forme, si propre à en maintenir l'éclat.

Nous ne doutons pas que le public ne s'empresse, en souscrivant, de concourir aux vues patriotiques de l'auteur, dans un temps sur-tout où nous voyons se renouveller tant d'actions de valeur, & où la marine, qui

porte presque tout le poids de la guerre, nous rappelle si souvent l'habileté & l'héroisme des *d'Estrées*, des *Fourbin*, des *Duquesnes*, des *Dugai-Trouin*, des *Jean-Bar*, & de tant d'autres qui se sont signalés dans cet illustre corps.

On payera 6 livres en souscrivant, & 6 livres en retirant les trois volumes, lesquels paroîtront à la fin d'avril. La souscription sera ouverte jusqu'à la fin dudit mois.

Les trois volumes *in-8°.* en feuille seront vendus 15 livres à ceux qui n'auront pas souscrit ; & ceux qui auront souscrit ne payeront que 4 liv. de chacun des volumes qui paroîtront dans la suite, en représentant leur billet de souscription pour les trois premiers volumes. On souscrit chez la veuve *Duchesne*, libraire, rue Saint-Jacques, au temple du Goût.

Gazette des Tribunaux. Cet ouvrage dont le succès est assuré, est déja composé de huit volumes, ce qui forme quatre années. Chaque année révolue contient deux volumes & se paye

12 livres. Le prix de l'abonnement pour l'année courante est de 15 liv. & se prend chez le sieur *Desnos*, Libraire, Ingénieur-Géographe du Roi de Dannemarck, rue Saint-Jacques, au Globe. On continuera d'envoyer à M. *Mars*, Avocat au Parlement, les Mémoires, Consultations, Livres, Extraits, &c. qu'on voudra faire annoncer. Sa demeure est rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le collège.

N.B. Les paquets non affranchis ne seront pas reçus.

Livres nouveaux.

Mémoire sur l'acier, &c. ouvrage couronné par la Société des Arts de Genève, par J. Perret, *coutelier, associé honoraire de cette Société, & de l'Académie royale de Beziers, 2 livres 8 sols, chez* Desaint, *rue du Foin; &* Nyon *l'aîné, rue du Jardinet.*

La Comtesse de Suède, ouvrage traduit de l'allemand de Gelles, *deux parties, chez* Vallade *&* Laporte, *rue des Noyers.*

Dissertation contre l'usage des bouillons dans les maladies fébriles, *par M.* Paul Charles de Laudun, *médecin à Tarascon*, *chez* Desaint, *junior*; *&* Méquignon *l'aîné*, *rue des Cordeliers.*

Almanach pittoresque, littéraire & alphabétique des monumens de Paris pour l'an 1780, *par M.* Hébert, *amateur, 1 livre 16 sols broché, Tome II, chez l'Auteur, place du Chevalier du Guet ; & chez* Musier, Gueffier, Esprit, Desnos, l'Esclapart & Lamy.

Recueil d'estampes représentant les grades, rangs, dignités, suivant le costume existant des nations, avec la vie abrégée des grands hommes qui ont illustré les dignités dont ils étoient décorés. Cet ouvrage est divisé en cinq classes ; la première des souverains ; la seconde, des ecclésiastiques ; la troisième, des militaires ; la quatrième, de la magistrature ; & la cinquième, des gens de lettres & artistes. Premier cahier de six planches coloriées ou non, 9 livres. Les premières 4 livres 10 sols ; les secondes 4 livres 10 sols, chez Duflos *le jeune, graveur, cloître Saint-Benoît, près de la rue Saint-Jacques.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Shakespéare, traduit de l'Anglois par M. le Tourneur, *tome VI, dédié au Roi, avec cette épigraphe :* Homo ſum, humani nihil à me alienum puto. *A Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

QUELQUES enthouſiaſtes de *Shakeſpeare* ont pris plaiſir à exagérer ſon ignorance pour faire admirer davantage la force de ſon génie. Les deux pièces contenues dans le volume que je vous annonce prouvent que les connoiſſances du poëte Anglois n'étoient pas bornées aux vieilles chroniques d'Angleterre, d'Ecoſſe & de Dannemarck. L'hiſtoire des Grecs

& des Romains ne lui étoit point étrangère & quoiqu'il ne fût pas inſtruit dans les langues ſavantes, il liſoit les anciens dans les traductions & mettoit à profit leurs plus beaux traits. Son *Marc-Antoine* n'eſt que le récit de *Plutarque* mis en action ; ſon *Timon* n'eſt qu'un dialogue de *Lucien* ajuſté au théâtre.

Antoine & Cléopatre. L'empire de l'univers ſacrifié à une coquette ; tel eſt l'objet que cette tragédie nous préſente. Quelqu'important qu'il ſoit, il ne paroît pas convenable à la ſcène. La peinture des fureurs & des crimes de l'amour inſpire la pitié & la terreur, le tableau de ſes foibleſſes n'excite que le mépris. Un vieux guerrier amolli par les délices, qui languit dans les fers d'une femme artificieuſe, & qui ſe déshonore pour lui plaire ne peut faire éprouver un intérêt bien vif. *Antoine* dupé par *Cléopatre* eſt un perſonnage preſque comique ; ſes malheurs & ſa fin déplorable peuvent être la matière d'une hiſtoire curieuſe & inſtructive ; le philoſophe voit dans un pareil événement juſqu'à quel

point le luxe & les plaisirs peuvent dégrader un grand homme ; mais les héros de la scène ne doivent jamais être avilis ; la tragédie ne doit offrir aux spectateurs que ces passions nobles qui naissent ordinairement dans les ames fortes, que ces crimes illustres qui supposent dans leurs auteurs un génie profond & de rares talens. Aussi tous les poëtes qui, depuis *Shakespeare*, ont essayé de traiter ce sujet, ont échoué dans leur entreprise. M. *Marmontel*, malgré ses talens reconnus pour le tragique, n'a pas été plus heureux que les autres ; & lorsqu'au dénoument de sa pièce on a vu un aspic artificiel s'élancer en *sifflant* sur le sein de *Cléopatre*, tout le monde a été de l'avis de l'aspic.

Shakespeare, selon sa coutume, ne s'est pas fort embarrassé de réduire l'histoire aux règles du théâtre. Au premier acte, la scène est en Egypte, dans le palais d'Alexandrie. Tandis qu'*Antoine* oubliant le soin de sa gloire s'enivre des charmes de sa maîtresse, on vient lui annoncer la mort de son épouse *Fulvie*. Quoique

le poëte Anglois ait communément fort peu d'égards pour les bienséances théâtrales, il les observe ici avec beaucoup d'exactitude ; il a jugé qu'il ne seroit pas décent qu'un mari, quoiqu'infidèle & libertin, témoignât publiquement de la joie d'être délivré de sa femme. *Antoine* intérieurement très-satisfait de n'avoir plus à redouter les emportemens de cette furie, fait cependant éclater une douleur d'étiquette. Son confident *Enobarbus* fort étonné de voir *Antoine* recevoir avec si peu de reconnoissance un tel bienfait des dieux, lui dit en homme sensé : « Quand il plaît à leur volonté » suprême d'enlever à un homme son » épouse, ils lui montrent sur la » terre des exemples & des motifs » de consolation : si notre vieux man» teau est usé, nos membres ne nous » restent-ils pas tout prêts à revêtir » une robe nouvelle ? Si après *Fulvie* » il ne restoit plus de femme sur la » terre, alors, je l'avoue, vous au» riez reçu une plaie profonde ; » mais, &c ». *Antoine* faisant sur lui-même un généreux effort s'arrache

des bras de *Cléopatre* & part pour l'Italie dans le dessein d'appaiser les troubles que *Fulvie* y avoit excités en son absence.

Cette *Fulvie*, femme altière & ambitieuse, sans cesse occupée de soins politiques & de projets de grandeur, dédaignoit les occupations ordinaires de son sèxe. Lorsqu'elle épousa *Antoine*, elle étoit veuve du fameux tribun *Clodius*, dont l'exemple avoit encore fortifié son caractère turbulent & séditieux. Peu contente de dominer sur son époux, elle vouloit que son époux dominât sur le reste du monde. *Antoine* destiné à être l'esclave des femmes avoit été contraint de plier sous l'humeur despotique de *Fulvie*, & *Cléopatre* lui devoit de la reconnoissance pour avoir ainsi apprivoisé au joug son amant. *Antoine* aimoit *Fulvie* malgré ses hauteurs; il s'efforçoit de l'adoucir & de l'égayer par ses saillies. Etant un jour sorti de Rome pour aller au-devant de *César*, il revient tout à coup sur ses pas, & rentre chez lui le soir déguisé en esclave; il fait annoncer

à *Fulvie* qu'il a une lettre à lui remettre de la part d'*Antoine*. On l'introduit. *Fulvie* d'un air empressé lui demande des nouvelles de son époux. *Antoine* se cachant le visage lui présente la lettre en silence, & au moment où elle rompt le cachet, il lui saute au col & l'embrasse.

D'après le caractère de *Fulvie* on peut juger de sa fureur lorsqu'elle apprit qu'elle avoit une rivale; elle brouilla tout en Italie, & de concert avec son beau-frère *Lucius*, elle fit la guerre à *Auguste* pour forcer son infidèle époux à quitter Alexandrie; enfin elle s'étoit embarquée pour l'aller joindre, lorsque la mort la surprit à Sicione.

Les scènes d'*Antoine* & de *Cléopatre* sont les plus remarquables de ce premier acte. Le manège d'une habile coquette y est peint avec beaucoup de vérité. *Cléopatre* pour charmer *Antoine* employe tantôt une gaîté vive & piquante, tantôt une tendre langueur, quelquefois elle affecte un air froid & indifférent, souvent elle fait éclater le plus violent dé-

pit ; elle prodigue ſur-tout l'ironie. *Antoine* naturellement railleur, aimoit auſſi qu'on le raillât, & la reine d'Egypte s'en acquittoit avec une fineſſe & une grace qui enchantoit ſon imbécille amant. La tendreſſe aveugle & paſſionnée d'*Antoine* eſt vivement exprimée dans cette réponſe à *Cléopatre* qui lui demandoit de nouvelles preuves de ſon amour. « Découvre donc un nouveau ciel, une » terre nouvelle, & recule les bornes » de cet univers ». Cela rappelle le mot d'un homme qui entendant ſa maîtreſſe vanter labeauté d'une étoile, lui dit : ne la demande pas, car je ne pourrois te la donner.

On peut reprocher à *Shakeſpeare* d'avoir mis dans la bouche de *Cléopatre* de froides ſubtilités. Par exemple, on lui annonce qu'*Antoine*, lorſqu'il eſt parti n'étoit ni triſte ni gai, & à ce ſujet, elle s'écrie : « O juſte » & ſage température ! il n'étoit pas » triſte, parce qu'il vouloit montrer » un front ſerein à ſes officiers qui » compoſent leur viſage ſur le ſien ; » il n'étoit pas gai, comme pour leur

» annoncer qu'il avoit laiſſé en Egypte
» ſon cœur & ſa joie ; mais il gardoit
» un triſte milieu. O céleſte mélange »!
Ces réflexions ridicules, ces exclamations niaiſes ſont indignes de l'eſprit & de la délicateſſe de la reine d'Egypte. Il n'eſt pas plus naturel qu'une femme auſſi vaine de ſes appas diſe que *le temps a déjà ſillonné ſon viſage de rides profondes*, qu'elle a perdu cet éclat & cette fraîcheur dont *Céſar* & *Pompée* avoient été autrefois éblouis. Une coquette ne parle jamais d'elle avec cette modeſtie, quelque juſte ſujet qu'elle en ait ; à plus forte raiſon, lorſqu'elle peut encore s'enorgueillir de ſes charmes ; ſi *Cléopatre* eût été ridée, *Antoine* n'eût pas pris la fuite à la bataille d'Actium.

Les principaux objets que préſente le ſecond acte ſont la réconciliation forcée d'*Antoine* avec *Auguſte*, qui lui fait épouſer ſa ſœur *Octavie*. Le traité des Triumvirs avec *Sextus Pompée* qui leur donne un grand feſtin à bord de ſa galère, au promontoire de Miſene ; au milieu du repas l'affranchi *Menas* tire le jeune *Pompée* à l'écart & lui

dit : Il dépend de toi d'être le seul maître de l'univers. Par quel moyen, demande *Pompée*? --les trois rivaux qui partagent l'empire du monde sont dans ton vaisseau, laisse-moi couper le cable, & quand nous serons en mer, abandonne-moi leur tête & tout est à toi.—Il falloit le faire & non pas me le dire, répond froidement *Pompée*. Une trahison est indigne de moi, abandonne cette idée, malheureux, & va boire. Ce trait frappant est défiguré par des détails du plus bas comique. *Shakespeare*, pour divertir la populace, lui donne le spectacle de la plus crapuleuse orgie. Les maîtres & les esclaves sont tous ivres, à l'exception du prudent *Auguste* ; tous parlent & agissent d'une manière conforme à leur situation.

Vous trouverez, Monsieur, dans ce second acte, une très-belle description de la pompe & de la magnificence qu'étala *Cleopatre*, lorsqu'elle s'embarqua sur le fleuve Cydnus pour aller trouver *Antoine*.

« La galère où elle étoit assise, ainsi » qu'un trône éclatant de lumière &

» de feux, sembloit brûler sur les
» eaux; la poupe étoit d'or massif,
» les voiles de pourpre, & si parfu-
» mées, que les vents amoureux sem-
» bloient se plaire à les enfler. Des
» rames d'argent, au bruit des flûtes,
» frappoient l'onde en mesure, & les
» flots étonnés sembloient se presser
» pour s'offrir sous leurs coups & sui-
» vre à l'envi le vaisseau. Pour *Cléo-*
» *patre*, il n'est point d'expression qui
» puisse peindre toutes ses graces &
» sa majesté. Couchée dans sa tente
» sur un lit d'or & du plus riche tissu,
» elle effaçoit cette *Venus* fameuse
» où nous voyons que l'imagination
» de l'homme a surpassé la nature.
» A ses côtés étoient assis de *jeunes*
» & beaux enfans, comme un grouppe
» de rians amours, qui agitoient des
» éventails de couleurs variées, dont
» les molles ondulations, en rafraî-
» chissant ses joues délicates, sem-
» bloient animer encore plus leur vif
» incarnat. Ses femmes, comme au-
» tant de Néréides & de Sirènes com-
» posoient leurs mouvemens sur celui
» de ses yeux, & s'inclinoient en

» adoration devant la déesse. Une » d'elles, telle qu'une vraie Naïade, » assise au gouvernail, dirige le vaisseau. Les cordages de soie obéissent » sous sa main douce & fleurie qui » manœuvre avec grace & légèreté; » du sein du vaisseau s'exhaloit une » vapeur d'invisibles parfums qui » embaumoient les sens. En un mo» ment toute la ville est déserte, & » tout son peuple est au port. *Antoine* » élevé sur un trône au milieu de la » place publique où il parloit, est » resté seul haranguant l'air ».

Shakespeare s'est piqué d'étendre & d'embellir le récit de *Plutarque*, mais il ne fait que le défigurer par des pensées & des métaphores outrées.

Octavie ne put entretenir long-temps l'intelligence entre *Auguste* & *Antoine*. Leur haine assoupie se réveille bientôt sur divers prétextes assez frivoles. Le veritable motif de la rupture fut l'ambition insatiable des deux rivaux, à qui la moitié du monde ne suffisoit pas. *Octavie* étoit plus belle & plus jeune que *Cleopatre*, mais elle n'avoit pas ces attraits séduisans, ces

graces voluptueuses, cet art de plaire & de charmer, qui rendoit la reine d'Egypte si dangereuse. Sa physionomie noble & sévère inspiroit plus de respect que d'amour ; sa vertu effarouchoit *Antoine*, & son cœur corrompu n'étoit pas fait pour sentir le mérite d'une épouse honnête, modeste & sensible. Il estimoit *Octavie*, mais il aimoit *Cleopatre*, & ne tarda pas à voler dans ses bras ; rebutée par un époux indigne d'elle, la vertueuse *Octavie* courut se jetter aux pieds de son frère & fit de vains efforts pour lui inspirer des sentimens de paix ; l'affront fait à une sœur qu'il aimoit tendrement fournit à *Auguste* un nouveau prétexte pour éclater, & la bataille d'Actium décida du sort de l'univers. *Antoine* étoit presque sûr de la victoire s'il eût combattu par terre ; c'étoit l'avis de tous ses capitaines. « O mon général, » lui disoit un vieux soldat, ne com- » battez pas sur mer, ne confiez point » votre fortune à des planches pour- » ries, est-ce que vous vous défiez de » cette épée & de ces blessures qui me

» couvrent ? laissez aux Phéniciens &
» aux Egyptiens l'art de nager comme
» des oisons ; nous Romains, nous
» sommes faits pour combattre de
» pied ferme & pour vaincre sur
» terre ». Mais *Cleopatre* qui avoit fourni soixante vaisseaux, voulut combattre sur mer. Sa volonté fut une loi pour le foible *Antoine*. Au milieu du combat, lorsque le succès étoit encore égal de part & d'autre, *Cleopatre* prend la fuite avec ses soixante vaisseaux. Son amant la voit, & comme entraîné par une force invincible, il vole à sa suite, abandonnant ses braves guerriers qui combattoient & mouroient pour sa défense. Il arrive auprès de *Cleopatre* accablé de honte & de douleur, & refuse d'abord de voir cette beauté perfide, à laquelle il vient de sacrifier son honneur & sa fortune ; mais lorsque *Cleopatre*, confuse & tremblante, est amenée en sa présence, ses yeux se tournent malgré lui vers cet objet adoré, il s'écrie en la regardant :

« O Egyptienne ! où m'as-tu ré-
» duit ? vois, je cherche à dérober

» mon ignominie, même à tes regards:
» en voyant tout ce que j'avois amassé
» de gloire, tout ce que j'ai laissé der-
» rière moi de soldats & de vaisseaux
» honteusement perdus & détruits......
» ô fatale Egyptienne ! tu savois trop
» bien que mon cœur étoit insépara-
» blement attaché à ton vaisseau, &
» qu'en fuyant tu m'entraînois avec toi,
» tu connoissois ton empire absolu sur
» mon ame, & tu savois qu'un signal
» de tes yeux m'eut fait désobéir aux
» dieux mêmes ; me voilà réduit
» maintenant à envoyer d'humbles
» propositions à ce jeune apprentif ;
» il faut que je supplie, que je rampe
» dans tous les détours de la bassesse,
» moi qui gouvernois, en me jouant,
» la moitié de l'univers, qui créois &
» anéantissois à mon gré les fortunes
» du genre humain ».

CLEOPATRE (*laissant couler quelques larmes.*)

Oh ! j'implore ton pardon.

ANTOINE.

Ah ! ne pleure pas, une seule de

tes larmes vaut tout ce que j'ai jamais pu gagner ou perdre, embraſſe-moi, (*il l'embraſſe avec tranſport*). Ah ! dans ce baiſer tu m'as tout rendu.

Ce trait eſt de la plus grande énergie, il peint au naturel l'enthouſiaſme aveugle de la paſſion. Il paroît que *Shakeſpeare* a voulu renchérir ſur la penſée de *Tibulle*.

Non ego ſum tanti ploret ut illa ſemel.

Je ne vaux pas une ſeule de ſes larmes. Il ſeroit auſſi très-poſſible que ce paſſage eût fourni à M. *de Voltaire* ce mouvement ſi pathétique d'*Oroſmane*.

Zaïre, vous pleurez.

Antoine envoye demander baſſement à *Auguſte* la permiſſion de vivre en ſimple particulier en Egypte ou dans Athènes ; il eſt refuſé. Un affranchi vient de la part d'*Auguſte*, ſéduire *Cleopatre*, & l'engager à trahir *Antoine*. Cette reine infidelle fait au député un accueil flatteur & lui laiſſe baiſer ſa main. *Antoine* qui ſurvient eſt témoin de cette familiarité ; il fait battre de verges l'affranchi, & acca-

ble *Cléopatre* des plus sanglantes invectives; mais bientôt appaisé par ses larmes perfides, il ranime son courage & se détermine à tenter encore la fortune. Telle est la matière du troisième acte.

Au commencement du quatrième on voit le camp d'*Auguste* auprès d'Alexandrie. *Antoine* exhorte ses soldats avec cette éloquence populaire qui lui étoit propre. *Cléopatre* ajuste elle-même son armure; il marche à l'ennemi avec le courage du désespoir, & remporte tout l'avantage de cette ournée. Il revient triomphant auprès de *Cléopatre*, lui présente les guerriers qui se sont le plus signalés, & fier de ce succès passager, il se livre à une joie insensée; mais le lendemain, lorsqu'il veut livrer un second combat, son armée l'abandonne. Il rentre furieux dans le palais, & attribuant cette désertion aux intrigues de *Cléopatre*, il veut l'immoler à sa vengeance. *Cléopatre* effrayée se retire dans les tombeaux de *Ptolémée*, & fait annoncer à *Antoine* qu'elle s'est donnée la mort. Ce malheureux amant ne voyant plus

rien qui l'attache à la vie, ordonne à son affranchi *Eros* de lui donner le coup mortel. Le fidèle *Eros* prend le poignard, se perce lui-même & tombe mort aux pieds de son maître. *Antoine* animé par cet exemple de courage & de générosité, se précipite sur son épee. Dans ce moment on vient lui apprendre que *Cléopatre* est vivante, aussi-tôt il ordonne qu'on le porte auprès d'elle, & il expire dans ses bras. Cet acte est le plus intéressant de toute la pièce. *Antoine* s'annoblit aux yeux des spectateurs par l'intrépidité avec laquelle il lutte contre la fortune jusqu'au dernier moment; & sa mort courageuse semble réparer la honte & les foiblesses de sa vie.

Octave apprend le sort d'*Antoine* & laisse échapper quelques larmes suspectes.

O soupirs! ô respect! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre!

Il réserve *Cléopatre* pour orner son triomphe, & prend toutes les pré-

cautions possibles pour l'empêcher de se donner la mort ; il va lui-même la voir & la consoler. *Cléopatre* , dès qu'elle l'apperçoit, s'élance du lit où elle étoit couchée , se précipite à ses pieds pâle & défaite , les cheveux épars , la voix tremblante , les yeux abbattus & languissans ; mais cette grace naturelle & cette beauté touchante qui animoit autrefois ses traits n'étoit pas entièrement éteinte. A travers ce désordre, on la voyoit encore briller dans tous les mouvemens de son visage. Quelques historiens ont regardé ce désordre même comme un rafinement de coquetterie ; ils ont prétendu qu'elle avoit des vues sur *Auguste*. *Plutarque* n'en dit rien, ainsi que *Shakespeare* son copiste , mais M. *Marmontel* a fait de ce projet de *Cléopatre* un des grands ressorts de sa pièce. Quoi qu'il en soit, cette reine informée des desseins d'*Auguste* , se dérobe à l'opprobre de la captivité par la morsure d'un aspic qu'un paysan avoit apporté dans un panier de figues.

Quoique *Shakespeare* ait assez bien

rendu les caractères d'*Antoine* & de *Cléopatre*, cependant si l'on veut connoître à fond ces deux personnages si intéressans, il faut lire *Plutarque*. C'est lui qui nous montre les vertus & les vices les plus incompatibles réunis dans la personne d'*Antoine*. Fastueux, arrogant, faisant attendre à sa porte les rois de l'Orient & les traitant comme des esclaves, & en même temps affable & populaire, familier avec des histrions & des baladins, mangeant avec les soldats & partageant leurs plaisirs. Doux, humain, généreux envers ceux même qui le trahissoient, & en même-temps bassement jaloux du mérite & des succès de ses généraux : dans la prospérité voluptueux, indolent, efféminé ; dans l'adversité, ferme, infatigable & patient jusqu'à l'héroïsme, tel étoit ce fameux Romain.

Cléopatre lorsqu'elle se présenta pour la première fois devant *Antoine* n'étoit plus dans la première jeunesse, elle avoit perdu quelque chose de cet éclat qui séduisit *César* & *Pompée* ; mais elle étoit bien plus expérimentée

dans l'art de plaire. Le son de sa voix avoit une douceur charmante, sa conversation étoit pleine de vivacité, de finesse & d'enjouement ; elle possédoit sur-tout au suprême degré le talent d'assaisonner la flatterie & de la rendre piquante. Sans cesse auprès d'*Antoine*, dans les plaisirs comme dans les affaires, elle étaloit toujours à ses yeux quelque grace nouvelle, elle jouoit & s'enivroit avec lui ; l'accompagnoit à la chasse, & s'amusoit à regarder les exercices militaires qu'il faisoit faire à ses troupes. *Antoine* se plaisoit à courir la nuit dans les rues d'Alexandrie déguisé en esclave, & s'arrêtant aux portes des citoyens, il les insultoit par des railleries sanglantes ; *Cléopatre* se prêtoit à ce divertissement grossier & travestie en servante, elle le suivoit dans ses courses nocturnes.

Voici un trait cité par *Plutarque*, qui montre bien avec quelle adresse *Cléopatre* savoit égayer & flatter son amant. *Antoine* s'amusant un jour à pêcher à la ligne, & honteux de ne rien prendre, ordonna secrettement à

des pêcheurs de plonger & d'attacher à son hameçon quelques poissons qui avoient déjà été pris. *Cléopatre* s'en apperçut & lui proposa pour le lendemain une partie de pêche. Mais à peine *Antoine* eût-il jetté la ligne que des plongeurs, par l'ordre de la reine, y attachèrent un poisson salé. A l'aspect de cette prise, *Antoine* resta confus, & tous les assistans éclatèrent de rire. Laissez, lui dit alors *Cléopatre*, laissez les habitans de Phare & de Canope prendre des poissons; pour vous, mon général, qu'il vous suffise de prendre des villes, des royaumes & des empires.

Timon d'Athènes. Le principal personnage de cette pièce a un caractère double. Il est d'abord dissipateur & ensuite misantrope. On voit dans les trois premiers actes les prodigalités de *Timon*, la décadence de sa fortune & l'ingratitude de ses amis; les artistes sont accueillis dans son palais & magnifiquement récompensés; il comble de bienfaits tous ceux qui l'environnent & le flattent. Chaque jour est marqué par un festin somp-

tueux & une fête superbe. Enfin ses immenses richesses se trouvent épuisées par son excessive libéralité ; ses créanciers viennent l'assiéger, & son intendant, dont il n'avoit jamais voulu écouter les remontrances, lui déclare quil est ruiné sans ressource. *Timon* reçoit cette nouvelle assez froidement, il ne doute point que ses amis ne s'empressent de réparer ses pertes, & sa confiance est si aveugle qu'il se réjouit de pouvoir leur offrir cette occasion de lui témoigner leur reconnoissance. Il envoye emprunter de l'argent à différens sénateurs qu'il a enrichis de ses dons ; tous refusent sous divers prétextes, ce qui donne lieu à plusieurs scènes du même genre qui sont toutes d'un comique vrai & très-moral. En voici une qui vous fera juger des autres. *Flaminius* se fait annoncer à *Lucullus* de la part de *Timon*.

LUCULLUS.

Un des serviteurs du seigneur *Timon*, c'est quelque présent, je gage.—Oh, j'ai deviné juste ; j'ai rêvé cette nuit

de baſſin & d'aiguierre d'argent. — Ha ! honnête *Flaminius*, je ſuis on ne peut pas plus ſatisfait de te voir chez moi. — Hola, qu'on lui verſe une coupe de vin. — Hé bien, comment ſe porte le plus reſpectable, le plus accompli des citoyens d'Athènes, cette ame ſi noble & ſi magnifique, ton digne ſeigneur, ton bon maître ?

FLAMINIUS.

Seigneur, ſa ſanté eſt fort bonne.

LUCULLUS.

Mon ami, je ſuis ravi de le ſavoir en bonne ſanté. Mais, dis-moi, mon cher *Flaminius*, que portes-tu là ſous ton manteau ?

FLAMINIUS.

D'honneur, rien autre choſe qu'une caſſette vuide, & je viens au nom de mon maître prier votre grandeur de la remplir ; il ſe trouve dans une circonſtance des plus ſérieuſes, où il a un beſoin preſſant de cinquante talens, & il m'envoye vous prier de

les lui prêter, il ne doute pas que vous ne veniez ſur le champ à ſon ſecours.

LUCULLUS.

Hom. — il ne doute pas, dit-il; hélas ! le brave ſeigneur ! c'eſt le plus honnête homme ! c'eſt dommage qu'il tienne un ſi grand état de maiſon. Cent fois j'ai diné chez lui, & je lui en ai dit ma penſée; je ſuis même retourné ſouper chez lui exprès pour l'avertir de diminuer ſa dépenſe; mais il n'a jamais voulu ſuivre mes conſeils, & mes viſites n'ont pu le corriger. Chaque homme a ſon défaut, & le ſien eſt trop de bonté; c'eſt ce que je lui ai répété ſouvent, & je n'ai jamais pu le rendre ſage. (*Entre un eſclave de* Lucullus *qui apporte du vin*).

L'ESCLAVE.

Seigneur, voilà du vin.

LUCULLUS.

Flaminius, je t'ai toujours remarqué pour un homme prudent & ſage; tiens,

tiens, voilà pour toi. (*Il lui présente quelques pièces d'argent*).

FLAMINIUS.

Votre grandeur veut sans doute plaisanter?

LUCULLUS.

Non, je te rends justice, j'ai toujours reconnu en toi un esprit souple & actif, tu sais juger ce qui est raisonnable, & quand il se présente une bonne occasion, tu sais la saisir & en tirer bon parti. Tu as d'excellentes qualités (*à l'esclave*) sortez. — Toi, approche, honnête *Flaminius*. Ton maître est un seigneur plein de bonté; mais tu as du jugement, & quoique tu sois venu me trouver, tu sais trop bien que ce n'est pas là le temps de prêter de l'argent, sur-tout sur la simple parole de l'amitié & sans aucune sureté. Tiens, mon enfant, voilà trois pièces pour toi, ferme les yeux sur moi, & dis que tu ne m'as pas vu. Adieu, sois heureux.

Cruellement désabusé, *Timon* veut

tirer vengeance de ses perfides amis. Il les fait tous inviter à une fête. Ils s'y rendent, persuadés que *Timon* est toujours dans l'opulence, & qu'il a voulu les éprouver en leur empruntant de l'argent. Chacun s'excuse auprès de lui le mieux qu'il lui est possible, & s'apprête à faire encore bonne chère à ses dépens. Les convives se mettent à table & jettent des regards avides sur les plats qui sont en grand nombre, & tous couverts; mais lorsqu'on les découvre, il se trouve, au grand regret de l'assemblée, qu'ils sont tous vuides. Alors *Timon* insulte à la confusion de ses lâches amis & les accable des reproches les plus amers, puis entrant en fureur, il leur jette les plats à la tête & les chasse ignominieusement. On voit les sénateurs s'enfuir en désordre de la salle du festin, l'un a perdu sa robe, l'autre son chapeau, celui-là son diamant.

Le quatrième & le cinquième acte offrent le tableau de la vie sauvage du misantrope *Timon*; retiré dans une campagne solitaire, il vomit les plus horribles imprécations contre les

Athéniens & contre tout le genre humain. En creusant la terre pour y chercher des racines il trouve un trésor; à la vue de ce métal, funeste source de tous nos maux, son indignation redouble; il en prend une certaine quantité & enfouit le reste. *Alcibiade* passe en cet endroit à la tête d'une troupe de guerriers. Il marche contre Athènes pour se venger d'un affront qu'il a reçu du sénat. *Timon* l'exhorte à tout ravager par le fer & le feu, & pour le récompenser des maux qu'il va faire, il lui donne de l'or; il en donne aussi aux deux courtisans qui accompagnent *Alcibiade*, pour les engager à traiter sans pitié tous les malheureux qui tomberont dans leurs filets.

» Adieu, *Timon*, lui dit *Alcibiade*, » en partant, si je prospère à mon » gré je reviendrai te voir ».

TIMON.

Et moi, si mon espoir ne me trompe pas, je ne te reverrai jamais.

ALCIBIADE.

Je ne t'ai jamais offensé.

TIMON.

Tu as dit du bien de moi.

ALCIBIADE.

Appelles-tu cela une offense ?

TIMON.

Oui, les hommes le prouvent tous les jours.

Des brigands surviennent, *Timon* leur donne aussi de l'or, & leur recommande de bien faire leur métier, « Votre profession est la scélératesse. » exercez-la comme les artisans exer» cent la leur. Je veux vous montrer » par-tout l'exemple du brigandage : » tout vole dans la nature. Le soleil » par sa puissante attraction vole le » vaste Océan. La lune sans pudeur » vole au soleil la pâle lumière dont » elle brille. La mer envahit ses ri» vages & leur enlève leurs digues. » La terre vole sa nourriture à toutes » les substances animales, & ne pro» duit qu'à force de larcins ». De pareils argumens sont ici fort ridicules & du plus mauvais goût ; mais cette

érudition physique si déplacée, prouve du moins que *Shakespeare* étoit plus instruit qu'on ne le croit communément.

Flavius, intendant de *Timon*, vient pour consoler son maître dans sa retraite, & lui offre tout l'argent qu'il a pu amasser. Le farouche *Timon* est étonné & attendri de ce trait de générosité. » Quoi, dit-il, j'avois un » intendant si honnête ! voyons ton » visage (*il l'envisage*), cet homme » pourtant naquit surement d'une » femme. — Dieux immortels & jus- » tes, pardonne-moi l'anathême té- » méraire dans lequel j'ai enveloppé » tous les hommes. Je proclame celui- » ci pour honnête ; mais ne vous y » trompez pas, il n'y a que lui ; rete- » nez bien, il est le seul, & c'est un » intendant ». *Destouches* a bien profité de cette scène dans le cinquième acte de son *Dissipateur*.

Un peintre & un poëte, comblés autrefois des libéralités de *Timon*, ayant appris qu'il avoit trouvé un trésor, s'empressent de venir lui offrir de nouveau l'hommage de leurs ta-

lens. *Timon*, après les avoir accablés de railleries sanglantes, prend enfin un bâton & les chasse.

Deux sénateurs viennent supplier *Timon* de rentrer dans Athènes; ils lui représentent que la patrie a besoin de son secours contre *Alcibiade*. Loin d'être touché de leurs prières, *Timon* les insulte par des ironies amères, & témoigne la plus grande joie des maux dont la république est menacée. En congédiant les députés il leur dit, qu'il a cependant un conseil salutaire à donner à ses concitoyens : « J'ai ici dans mon jardin » un arbre que je veux abattre pour » mon usage ; allez à Athènes, mes » amis, dites à tous les habitans, » grands & petits, que si quelqu'un » veut terminer son affliction il se » hâte de venir ici se pendre à mon » arbre avant que la coignée s'atta» che à lui; recommandez-moi à leur » souvenir ».

Enfin *Timon* termine ses chagrins en se donnant la mort, sans qu'on sache de quelle manière. On trouve sur le bord de la mer son tombeau avec

une inſcription, ſans que le poëte daigne nous inſtruire quelle main a élevé ce monument & gravé cette inſcription, dont voici le ſens.

Ci git un malheureux qui s'eſt arraché une vie infortunée. Vous ne ſaurez point mon nom; allez-vous en à tous les diables.

On prétend que *Timon* lui-même avoit compoſé cette épitaphe: *Callimaque* en fit depuis une autre qui ſe répandit dans le public.

Ci git Timon *qui déteſta tous les hommes; paſſe & maudis à ton gré, mais ne t'arrête point.*

Si l'on en croit *Plutarque*, la partie du rivage qui ſervoit de ſépulture à *Timon* fut détachée du continent par la violence des flots; ce tombeau, environné d'eau de toutes parts, devint inacceſſible, & *Timon*, qui pendant ſa vie fuyoit les hommes, en fut encore ſéparé après ſa mort.

On peut regarder cette pièce comme une comédie héroïque. La duplicité d'action nuit beaucoup à ſon effet. On plaint la foibleſſe & l'aveuglement de *Timon*, parce que ſes prodigalités

ont un motif noble & honnête; il récompense des artistes, il paye les dettes des pauvres citoyens; il marie leurs filles : ses richesses ne sont point employées à entretenir le faste des coquettes & des courtisanes ; ses amis ne sont point des aventuriers & des libertins, ce sont des senateurs & des magistrats. Cette partie du drame est sans contredit la meilleure & la plus morale; *Timon* ruiné par ses libéralités imprudentes & abandonné de tous ses flatteurs, est un personnage très-intéressant ; mais *Timon* devenu l'ennemi du genre humain, *Timon* métamorphosé en bête féroce, est un caractère odieux & qui n'est pas dans la nature. On avoit pitié de sa crédulité lorsqu'il vouloit faire du bien à tous les hommes, on déteste son injustice & sa fureur quand il veut leur nuire à tous. Le *Misantrope* de *Molière* ne haït que les méchans, *Timon* haït tous les hommes indistinctement. Le trésor trouvé, & la réception faite au peintre & au poëte sont des incidens copiés d'après *Lucien*, qui les a traités avec beaucoup plus de finesse &

d'enjouement que le poëte Anglois.

Le perſonnage le plus ſaillant après, celui de *Timon* eſt un certain *Apemanthus*, cinique hargneux & effronté, miſantrope attrabilaire. Pendant la proſpérité de *Timon*, il l'alloit voir pour l'inſulter, & lui dire des injures en lui donnant des avis. Il va encore le chercher dans ſa retraite pour lui reprocher durement la ſingularité de ſon genre de vie. *Shakeſpeare* a fort bien ſaiſi la nuance qui ſépare ces deux miſantropes. *Timon* l'eſt par dépit, & *Apemanthus* par caractère.

Sans parler du *Diſſipateur* qui a pluſieurs traits de reſſemblance avec *Timon*, nous avons au théâtre Italien le *Timon* de *de Lille* qu'on voit encore avec plaiſir, & M. *Ducis* à qui notre ſcène eſt déjà redevable de deux tragédies imitées de *Shakeſpeare* doit bientôt y faire paroître ſon *Timon*.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 15 décembre 1779.



LETTRE V.

*Traduction libre d'*Amadis de Gaule*, par M. le comte* de Treſſan, *2 volumes in-12 d'environ 300 pages chacun. A Paris, chez* Piſſot, *libraire, quai des Auguſtins.*

Si les ouvrages philoſophiques d'un peuple nous offrent le progrès de ſes idées, ſes arts d'agrément nous préſentent le tableau de ſes mœurs & de ſon caractère. Les premiers principes ſont par-tout & toujours les mêmes; mais chaque nation a ſon génie particulier, & ce génie eſt ſujet comme elle a bien des révolutions. Un coup-d'œil rapide ſur celles qu'une partie agréable de notre littérature, nos romans, ont éprouvées, ſuffira, je crois, Monſieur, pour juſtifier cette obſervation.

Dans ces temps reculés où la nation étoit enflammée d'un enthouſiaſme belliqueux, ce genre d'ouvrage ne plaiſoit

à nos ancêtres qu'en leur retraçant l'image des combats où leur valeur s'étoit signalée. Quand vous lisez ces romans de la *table ronde*, & que vous y voyez ces loyaux chevaliers, pleins d'amour & d'honneur, de simplicité & de franchise, voler à la mort ou à la victoire en s'écriant: *ah! si ma dame me voyoit!* ôtez les géans & les enchanteurs, & vous aurez l'histoire exacte de ces siècles que nous pourrions appeller héroïques, avec plus de raison peut-être que ceux des *Hercules* & des *Thésées*.

Ces fruits d'une imagination exaltée sont eux-mêmes la preuve de ce caractère galant & guerrier; c'étoit peu de vaincre à force égale, de surmonter des obstacles jusqu'alors invincibles, il falloit à ce bouillant courage des prodiges & des miracles. De là ces enchantemens, ces génies, ces talismans; de là ces tournois où nos chevaliers parés des couleurs de leurs belles & animés par leurs regards, s'assommoient héroïquement pour la prééminence des charmes de la *sublime dame de leurs pensées*. Cet

amour exclusif pour les combats entretenoit cette heureuse ignorance, & cette loyale simplicité que nos petits *Socrates* appellent bêtise, & que les ames sensibles voyent avec attendrissement dans les *Duguesclin*, les *Nemours*, les *Bayart*, les *François I*, les *Henri IV*, qui n'avoient pas faits de dissertations sur l'humanité, la valeur & la grandeur d'ame, mais dont toutes les actions nous en offrent les plus parfaits modèles.

Nos modestes ayeux
Parloient moins de vertus & les cultivoient mieux.

Observez maintenant, Monsieur, la naissance & les progrès du luxe parmi nous; son influence sur nos mœurs se fera plutôt sentir par la lecture de nos romanciers que par celle de nos historiens. Vous verrez dans l'*Astrée* l'Amour dépouiller son armure, quitter la lance pour la houlette; & bientôt dans *Cyrus* & *Artamène*, déshonorer par sa molleſſe & sa fadeur les rois & les héros dont

il emprunte les noms : enfin, depuis que la corruption est devenue générale, se reproduire tous les jours sous mille formes licentieuses.

Le luxe a énervé, mais n'a pas encore entièrement altéré le caractère distinctif de la nation ; l'AMOUR & l'HONNEUR, c'est toujours sa devise, & quand ce roi qui, de son vivant même, obtint le nom de grand, se donna en spectacle à l'Europe entière sous l'habit de nos anciens chevaliers que sa franchise, son courage, sa galanterie & son grand cœur le rendoient si digne de représenter, la France se rappella avec transport ces temps de son héroïque bravoure, & elle crut voir *Roger* sous les traits de *Louis XIV* entrer en vainqueur dans le palais enchanté d'*Alcine*.

La peinture de ces anciennes mœurs que nous offre M. le comte *de Tressan* dans le nouvel *Amadis de Gaule* ne devoit-elle pas aussi, Monsieur, produire parmi nous une vive sensation? Les François y ont retrouvé leur caractère national, la naïveté du siècle de *Joinville*, la légereté, la délica-

teſſe & les graces qui caractériſent le nôtre ; telles ſont les raiſons de l'accueil qu'il a obtenu ; *Amadis* eſt une antique dont M. le comte *de Treſſan* a fait diſparoître la rouille & qu'il a enrichi des pierreries les plus éclatantes.

Deux chevaliers & un lion terraſſés par *Périon*, roi des Gaules, en préſence de *Garinter*, roi de la petite Bretagne, lui acquirent ſon eſtime & celle de la reine, qui le préſenta elle-même à ſa fille *Elisène* qu'on nommoit *La Dévote perdue*. Le jeune vainqueur tombant à ſes genoux, porta une de ſes mains ſur ſes lèvres ; c'étoit où les attendoit l'amour. La belle dévote ſoupira, & *Périon* interdit, éperdu, connut pour la première fois qu'il avoit un cœur ſenſible. L'hymen ne ſe fit pas long-temps attendre. L'amour & la complaiſante *Dariolette*, dont la poſtérité eſt aujourd'hui ſi nombreuſe, ſe hâtèrent de l'accueillir, mais en ſecret, & la belle dévote *perdue* ceſſa dès ce moment de l'être.

L'amour étoit alors ſans art ; *Périon* qui étoit parti dans le deſſein de

demander, par une célèbre ambaſſade, la main de ſon *Eliſène*, lui avoit laiſſé avec ſon anneau & ſon épée, un autre gage de ſon amour, qui devenoit de jour en jour plus difficile à cacher. *Dariolette* y pourvut; ſa jeune maîtreſſe avoit un château ſur le bord d'une rivière, à une lieue de la mer. Elles y firent enſemble une petite retraite, non pas de dévotion, comme vous pouvez croire. Un coffre de cèdre reçut le fils de *Périon* enveloppé de riches langes; il portoit à ſon col l'anneau de ſon père; ſon épée étoit à ſes côtés, & dans ſon ſein furent déposées des tablettes où étoient écrits ces mots: *Cet enfant eſt,* Amadis, *fils du roi qui n'a point d'âge.*

Voilà donc notre héros naiſſant abandonné au caprice des ondes; il ne le ſera pas long-temps, graces à *Gandales*, ſeigneur Ecoſſois; ſa femme étoit ſur ſon vaiſſeau. Elle venoit de mettre au jour un fils, & ſa ſituation lui permit de donner ſes ſoins à cet enfant délaiſſé, que *Gandales*, qui ne

put ouvrir les tablettes, nomma *le Damoisel de la mer*, par ordre de la sage *Urgande*, qui lui révéla que cet enfant étoit de race royale. La reine d'Ecosse en fut bientôt informée, le prit près d'elle avec *Gandalin*, fils de *Gandales*, & l'éleva avec *Mabille* sa fille, & le prince *Agraies* son fils.

Vous saurez, Monsieur, un gré infini à l'auteur de sa prévoyance; mais je ne crains pas de l'assurer: votre reconnoissance n'égalera jamais celle de la jeune & belle *Oriane*. *Lisvard* son père venoit avec *Brisènes* son épouse, fille du roi de Dannemarck pour monter sur le trône de la Grande-Bretagne, vacant par la mort du roi *Salangris* son frère; pressé d'aller soumettre quelques vassaux rebelles, il pria le roi d'Ecosse de garder la jeune *Oriane* dans sa cour jusqu'à ce qu'il fût maître paisible dans ses états. Il ne pouvoit la laisser en meilleure compagnie.

Cependant *Garinter* étoit mort. *Périon* avoit épousé *Elisène*: & quoique mariés, ils ne s'en aimoient pas moins. Une jeune princesse nommée

Mélicie, & un jeune prince nommé *Galaor*, étoient les gages de leur amour. Ils les voyoient croître ſous leurs yeux, quand un géant enfonce les portes du jardin, charge le petit *Galaor* ſur ſes épaules, s'élance avec ſa proie ſur un brigantin, & favoriſé par les vents, diſparoît bientôt aux yeux de *Périon* déſolé, dont *Eliſène* augmente encore la douleur en lui apprenant que c'étoit le ſecond fils qu'il perdoit.

Raſſurez-vous, Monſieur, ſur le ſort de cet enfant, ce géant n'a de terrible que la taille ; il ne l'a élevé que d'après l'avis d'*Urgande*, qui lui a appris que le fils du roi *Périon* pouvoit ſeul le venger de l'implacable géant *Albadan*, meurtrier de ſon père, & quoiqu'il le faſſe élever par un hermite, il n'en ſera ni moins brave, ni moins galant ; mais revenons à *Oriane*.

Elle avoit alors dix ans ; notre héros en avoit douze, & ſi *Oriane* étoit la perle des princeſſes, il étoit la fleur des damoiſels. La reine d'Ecoſſe qui ne pouvoit ſe laſſer de les admirer,

dit en plaisantant à *Oriane*, qu'elle lui donnoit le damoisel de la mer pour chevalier. Celui-ci jura à ses pieds de lui être toujours fidèle. *Oriane* en rougissant, faisoit intérieurement le même serment. L'amour l'entendit & le ratifia.

Cependant le damoisel que la gloire appelloit aux champs de Mars, vole au secours de *Périon* dont le royaume est attaqué par le redoutable *Abyes*.

Oriane est désolée de ce prompt départ ; nous ne l'abandonnerons pas à sa douleur, & tandis que son chevalier, accompagné du fidèle *Gandalin* pourfend les géans, défend ou venge l'honneur des belles voyageuses, sauve la vie à *Périon*, rejoint *Agraies*, entre dans *Baldaen*, & fait des prodiges de valeur ; nous tâcherons de consoler la princesse de son absence ; nous ferons avec elle les préparatifs de son voyage de la Grande-Bretagne où son père la rappelle, & nous ne la quitterons que pour escorter la discrette demoiselle de Dannemarck qu'elle députe vers le damoisel pour lui annoncer qu'elle a enfin ouvert

les tablettes qu'il lui avoit confiées en partant: elle y a lu qu'il se nommoit *Amadis*, qu'il étoit fils de roi, & elle lui renvoye ces précieux gages qui pourront servir un jour à le faire reconnoître.

Nous arrivons à temps pour être témoins d'un combat singulier qui doit finir la guerre. Le roi *Abyes* & le damoisel seront les champions: la lettre d'*Oriane* que ce dernier cache dans son sein, ajoute à sa beauté un éclat céleste qui parut à tous ceux qui le virent, un présage assuré de la victoire.

Jusqu'ici, Monsieur, vous avez vu M. le comte *de Tressan*, jouant, comme *Anacréon*, avec l'amour & les graces; vous allez le voir, comme *Homère*, chanter les combats & les héros, & par le feu qui lui reste à 74 ans, vous jugerez de celui qui devoit l'animer dans l'âge brillant des exploits guerriers & amoureux.

« Le fatal signal du combat est » donné par les trompettes; un pro» fond silence succède à ce son ter» rible; les deux chevaliers courent » impétueusement l'un sur l'autre, &

» se rencontrent au milieu de la car-
» rière ; leurs lances volent en éclats
» sans qu'ils soient ébranlés ; mais les
» deux coursiers ne pouvant résister
» à l'impétuosité de ce choc, roulent
» tous les deux sur la poussière. Ces
» deux chevaliers se relèvent avec la
» même légereté, & tirant leurs re-
» doutables épées, ils s'attaquent avec
» une égale fureur ; la vengeance &
» l'importance du combat animoient
» le courage d'*Abyes* ; mais que ces
» sentimens étoient foibles en com-
» paraison de celui qui pénétroit le
» chevalier d'*Oriane* ! L'heureux &
» brave damoisel sentoit qu'il avoit la
» lettre d'une maîtresse adorée, atta-
» chée sur son cœur ; les coups qu'il
» recevoit lui paroissoient légers,
» ceux qu'il portoit étoient terribles ;
» Le sang des deux combattans com-
» mençoit à rougir la terre ; mais
» l'amour, animé par l'espoir est une
» fonrce de vie qui sembloit renou-
» veller celui du damoisel.

» *Abyes* fut le premier à sentir
» qu'il perdoit haleine, & que son
» bras s'appésantissoit. Le jour qui

» nous reste, dit-il au damoisel, nous
» permet d'interrompre pendant quel-
» que temps ce combat ; ta valeur me
» force à t'estimer, & si tu ne m'a-
» vois pas privé de celui qui m'étoit
» le plus cher, je regretterois d'être
» obligé de te donner la mort. Roi
» *Abyes*, regrette plutôt de t'être ex-
» posé follement aux hasards d'une
» guerre injuste, dit le damoisel, &
» songe à défendre ta tête que je dois
» à *Périon*, & à la Gaule opprimée.
» A ces mots, ces deux combattans
» se chargent avec plus de fureur que
» jamais ; à peine leur reste-t-il quel-
» ques fragmens de leurs écus pour
» se couvrir : le damoisel reçoit sur
» son casque un coup qu'il ne peut
» pas parer ; ses yeux étincelans se
» ferment un instant ; mais en les
» rouvrant il reconnoît la demoiselle
» de Dannemarck, qui s'étoit cachée
» parmi les spectateurs ; il voit celle
» qui racontera son combat à la belle
» *Oriane* ; cette idée lui rend toutes
» ses forces : sa légereté, l'impétuo-
» sité de ses coups, eussent fait croire,
» en ce moment, qu'il ne faisoit que

» de commencer à combattre. *Abyes*
» perdant son sang par une infinité
» de blessures, fait un dernier effort
» pour porter un coup que le damoisel
» pare avec son épée, dont en même
» temps il frappe le jarret découvert
» d'*Abyes* qui tombe presque sans
» force sur la poussière. Le damoisel
» court sur lui, lui arrache son casque:
» tu es mort, lui crie-t-il, si tu ne te
» reconnois vaincu. Oui, je le suis,
» répondit *Abyes* d'une voix mou-
» rante. . . . . Pour toi, brave che-
» valier, fais honneur à la victoire
» que tu remportes sur moi, par de
» nouveaux exploits; je te pardonne
» ma mort, & te prie de me conser-
» ver dans ta mémoire. A ces mots,
» le damoisel attendri releve *Abyes*
» entre ses bras; il appelle ses géné-
» raux & le leur remet, en versant
» des larmes ».

Ne reconnoissez-vous pas dans *Amadis* le vrai chevalier François? Amoureux jusques dans le combat, intrépide au milieu du danger, généreux dans la victoire, sa fureur s'éteint à la vue du sang de son ennemi,

& il pleure lui-même le vaincu.

Nous touchons au moment où le demoiſel de la mer va enfin retrouver ſon père. L'infante *Mélicie* avoit perdu l'anneau de *Périon ;* le damoiſel lui donne celui qu'*Oriane* vient de lui envoyer. *Périon* le reconnoît pour celui qu'il a donné autrefois à *Elizène.* Après quelques éclairciſſemens, & à la vue des tablettes qu'elle avoit miſes avec l'épée de ſon époux dans le berceau de ſon fils, elle embraſſe ſon cher *Amadis.*

Cet endroit du roman ne péche-t-il pas ouvertement contre la vraiſemblance ? D'abord, comment *Périon*, pendant tant d'années, n'a-t-il pas penſé à demander à la reine où étoient cet anneau & cette épée, dépoſés avec le précieux gage de leur himen ſecret ? eſt-il vraiſemblable encore qu'*Amadis* donne, ſans néceſſité, comme ſans réflexion, un anneau que ſa chère *Oriane* avoit gardé avec tant de ſoin, un anneau dont il ſavoit bien que ſon ſort dépendoit ? Mais il falloit une reconnoiſſance. Eh ! ne pouvoit-on pas l'amener autrement ? Que la reine

eût avoué à son époux l'usage qu'elle avoit fait de cet anneau & de cette épée, l'un & l'autre les eussent reconnus entre les mains d'*Amadis*, & la reconnoissance se faisoit d'une manière bien plus naturelle.

Mais quels lieux vous dérobent à nos regards, charmant *Galaor*? Vous marchez de victoires en victoires, vous escaladez les murs d'un couvent; c'est l'amour au milieu des nymphes de *Diane*; vous adressez votre hommage à toutes les belles, & vous êtes aussi aimable dans le tête-à-tête, que redoutable dans les combats. Cependant *Amadis* vous cherche; il le retrouve enfin & le reconnoît dans un combat où la niéce de l'enchanteur *Arcalaus* les engagea, & *Amadis* toujours fidèle, *Galaor* toujours volage, arrivèrent à la cour de *Vindilisore*, château du roi *Lisvard*.

« De tous les temps, il est en usage » dans les cours d'examiner à toute » rigueur ceux que leur naissance ou » leurs charges y appellent pour la » première fois; cet examen fut en » général très-favorable à *Galaor*; sa » ressemblance frappante avec *Ama-* » *dis*,

» *dis*, sa brillante renommée déci-
» doient en sa faveur. Les dames de la
» cour cependant, dont le tact est
» bien supérieur à celui des grands
» officiers de la couronne, pour bien
» apprécier un chevalier de dix-huit
» ans, crurent reconnoître quelque
» différence entre les deux frères;
» celles qui par un maintien sérieux
» affectoient de montrer une ame pai-
» sible, étoient pour *Amadis*, & quand
» *Galaor* leur rappelloit qu'il avoit
» l'honneur de leur appartenir, quoi-
» que jeune encore, elles le traitoient
» de neveu. Les autres, de meilleure
» foi, voyant briller dans ses yeux le
» feu pétillant de la jeunesse & des
» desirs, le préféroient à son aîné,
» rioient, causoient, badinoient avec
» lui & l'appelloient mon cousin. La
» différence de ces espèces de degrés
» de parenté, détermina l'amour
» toujours actif de *Galaor*; il ne valoit
» rien du tout pour filer le parfait
» amour, il eut plutôt entrepris les
» travaux d'*Hercule* les plus incroya-
» bles, que de se résoudre à tourner

» un fuseau près d'*Omphale ;* aussi res-
» pecta-t-il toujours ses nouvelles
» tantes ; mais il aima bien vivement
» un grand nombre de ses jolies cou-
» sines ».

Oriane & *Lisvard* sont bientôt enlevés par la ruse de l'enchanteur *Arcalans ; Amadis* & *Galaor* leur rendent la liberté & partent pour délivrer la jeune *Briolanie*, reine de *Sobradise*, persécutée par le géant *Abyseos* : par reconnoissance, & peut-être par amour, elle offre son trône & sa main à son libérateur, qui la refuse ; elle a la gloire de fixer *Galaor*.

Nous sommes si près, Monsieur, de l'arc des loyaux amans ; pourrions-nous passer au-delà sans jetter un un coup-d'œil sur un monument si rare ? il faut en connoître l'architecte.

Apollidon, fils aîné du roi de Grèce & de la sœur d'un empereur de Constantinople, épris d'une belle passion pour les exercices de la chevalerie, & pour la sublime & profonde science de la cabale, céda le trône à son frère, & s'embarquant avec ses livres & ses amis, se mit à parcourir les

mers & à chercher une jolie femme & un nouvel empire. Comme les empires ne sont pas tout-à-fait aussi communs que les jolies femmes, il n'en trouva pas d'abord ; une partie de ses vœux fut remplie par la rencontre qu'il fit de la charmante *Grimanèse*, sœur de l'empereur *Suidan*, & il l'enleva chemin faisant.

Il aborda enfin à une île grande, agréable, fertile, habitée par un énorme géant ; le tuer, épouser *Grimanèse*, lui bâtir un palais superbe, fut pour lui l'affaire de deux jours.

« On ne pouvoit entier dans ce » palais sans passer sous un arc de » triomphe, qui prit le nom de l'arc » des loyaux amans ; l'entrée en étoit » défendue par des mains invisibles » qui repoussoient avec violence les » téméraires & volages amans qui » s'exposoient à cette épreuve ».

Que j'épargnerois de chagrins à *Oriane* si je pouvois lui apprendre que son cher *Amadis* a passé cet arc redoutable, a conquis la chambre défendue, & avec elle la souveraineté de l'île ferme ; car tel étoit le

pacte d'*Apollidon* ; mais loin de s'en douter, elle lui écrit une lettre fatale, dictée par la jalousie : notre héros, le poignard dans le cœur, échange son casque contre un capuchon d'hermite, & en cet équipage, il pleure & se désole sur la roche Pauvre, sous le nom du *Beau Ténébreux*. *Corisande* qui couroit le monde, cherchant son cher *Florestan*, car alors il y avoit aussi des dames errantes, entendit la complainte du *Beau Ténébreux* & la répéta à *Oriane*. Celle-ci reconnoît son innocence, & se hâte de lui dépêcher la demoiselle de Dannemarck pour guider ses pas vers son amante. Elle l'attendoit à *Mille-Fleurs*, château qui lui appartenoit ; près du château étoit un couvent, ce couvent avoit un jardin, & ce jardin une petite porte par laquelle le *Beau-Ténébreux* fut introduit auprès de sa fidelle *Oriane*.

Il s'arrache bientôt de ses bras pour voler à de nouveaux exploits ; le roi *Lisvard* est prévenu contre lui ; les ennemis d'*Amadis* lui ont persuadé que ce héros qui a si souvent sauvé ses

jours, veut renverser son trône ; ce roi crédule & ingrat est abandonné par *Amadis* qui retourne à l'Isle ferme avec la fleur de la chevalerie ; laissant *Oriane* désolée, portant dans son sein un héros digne de son père, & qui sous le nom d'*Esplandian* doit un jour marcher sur ses traces.

En attendant, hâtons-nous de suivre *Amadis* à Constantinople où il fait les plus belles choses du monde ; pendant que sous le nom de chevalier de la *Verte épée*, il y est comblé d'honneurs, l'empereur de Rome lui portoit le coup le plus terrible ; il avoit envoyé à *Lisvard* une ambassade pour lui demander la main d'*Oriane* ; *Amadis* l'enlève aux Romains après un combat naval ; *Oriane*, dans les états de son *Amadis*, occupoit avec ses femmes un palais séparé ; pour faire taire la médisance, il n'y étoit reçu pendant le jour qu'aux heures où la princesse recevoit les hommages de la cour. S'il se dédommageoit la nuit de cette contrainte, & s'il y avoit au palais de l'Isle ferme, comme au couvent de *Mille fleurs*,

une petite porte, je l'ignore; ce que je sais, c'est que l'un & l'autre étoient bien tendres & bien sensibles, que tous deux méritoient d'être heureux, & que d'ailleurs, *le saint hermite* Nascian *même l'eût trouvé bon sachant bien qu'ils étoient époux.*

Amadis avoit déja envoyé une ambassade au roi *Lisvard* pour lui rendre compte des motifs de sa conduite, & lui offrir de lui remettre sa fille, à condition qu'elle ne seroit point déshéritée, ni forcée de recevoir la main de l'empereur Romain.

Vous connoissez *Lisvard*; vous avez déja prévenu sa réponse, & vous vous attendez bien à le voir bientôt les armes à la main à la tête de ses alliés, redemander *Oriane* aux chevaliers de l'Isle ferme qui ne sont pas trop d'humeur de la lui rendre. *Amadis* eut bientôt tranché d'un revers de son épée le nœud gordien de cette guerre, en faisant voler la tête de l'empereur Romain son indigne rival; il bat les troupes du roi *Lisvard*, & les sauve ensuite de la fureur de

l'enchanteur *Arcalaus* ; *Lisvard*, qui, au fond, étoit bon-homme, se reconcilie avec *Amadis*.

Je vous ai décrit, Monsieur, les principales aventures de ce fameux *Amadis*, un des plus illustres patrons de l'antique chevalerie ; elles sont terminées par la célébration de son himen avec *Oriane*, & par une foule d'autres mariages dont je vous épargne le détail qui ressembleroit trop à un billet de noces ; je ne ferai mention que de celles de *Galaor*, dont on est charmé de voir l'inconstance fixée. Que fera-t-on de *Galaor*, demande la reine de *Sobradise*? Et que fera-t-on de la reine de *Sobradise*, demande *Galaor*? « On auroit bien en vue » pour elle le plus aimable des che- » valiers dont la renommée ne peut » céder qu'à celle d'*Amadis* ; mais on » craint que sa légereté ne fasse le » malheur de la sensible *Briolanie* ; » C'est donc *Florestan*, dit *Galaor* qui » le connoissoit à fond ; non, non, » mon frère, dit *Bruneau*, c'est *Galaor* » qu'on veut unir à cette aimable » reine. Quoi, pour toujours, dit

» *Galaor?* Ah ! vaurien ! tu ne chan-
» geras donc jamais, s'écria sa mère
» en fermant sa bouche avec ses
» mains, & cependant riant de très-
» bon cœur ; car les vauriens de *Ga-
» laor* ne déplaisent guères aux plus
» honnêtes personnes ». Oui, pour toujours. Les charmes de *Briolanie* rassemblent tout ce qui lui a plu dans les personnes qu'il croyoit aimer, & ils auront toujours pour *Galaor* les charmes de la nouveauté. Il seroit en effet bien difficile : M. le comte *de Tressan* prend un plaisir particulier à nous peindre les talens enchanteurs, la figure céleste, l'ame sensible & bonne de *Briolanie*. Ce portrait m'a tout l'air d'être d'après nature, & je serois bien trompé si ce n'étoit pas Madame la marquise *de M**** sa fille, & sans contredit le plus joli de ses ouvrages, qui en a fourni le modèle ? Quoi qu'il en soit, *Léonorine*, fille de l'empereur de Grèce, nous demande aussi un époux ; *Esplandian*, qui est grandelet, a déjà mérité de recevoir l'anneau des mains d'*Amadis* son père ; mais avant de paroître aux yeux de sa jeune amante,

il veut devoir à ses exploits le don de sa main. *Léonorine* est une nouvelle *Oriane* ; *Esplandian* est un nouvel *Amadis*.

L'analyse que je vous ai tracée de ce célèbre roman ne vous fait-elle point trouver, Monsieur, entre les premières inventions des auteurs Grecs, & celles de nos premiers écrivains, un rapport frappant & remarquable ? Jettez un coup-d'œil sur ces siècles reculés, voisins de l'enfance du monde, n'y voyez-vous pas les héros errer comme nos chevaliers, purger l'univers des monstres qui l'infestoient, & chercher comme eux dans les bras de l'amour le délassement de leurs travaux ?

Ne retrouvez-vous pas nos géants dans leurs cyclopes, nos enchanteurs & nos fées dans les syrènes, dans l'île de *Circé* immortalisée par *Homère* ? La perfection des arts, plus rapide chez un peuple né sous un beau ciel, avec des organes délicats & sensibles, & qui parloit la langue la plus riche & la plus harmonieuse, lui permit bientôt de s'élever jusqu'à l'épopée ;

» *Galaor?* Ah! vaurie ... perfection
» geras donc jamais ... acles multi-
» en fermant ... ement & une
» mains, & ce ... r des guerres ci-
» bon cœur; ... s, par des disputes
» *laor* ne de ... nous avons été long-
» honnête ... s à des romans; mais ce
toujours ... le caractère aimable de la
rassem ... c'est que ces ouvrages, bien
les ... ous des chefs-d'œuvres de l'an-
& ... e Grèce pour la beauté de l'in-
le ... ation, la régularité du plan, & la
... gnificence de l'exécution, ne leur
sont peut-être pas inférieurs du côté
de l'agrément & des graces.

Non, Monsieur, je ne saurois me résoudre à trouver tous ces chevaliers errans de la Grèce & de Troïe plus aimables que les Chevaliers de la Gaule & de la Grande-Bretagne. Les uns & les autres combattoient pour les belles; mais les nôtres ne sont-ils pas plus galans & plus généreux? Notre brave & séduisant *Galaor* craindroit-il d'entrer en parallèle avec le beau *Pâris?* Le fils de *Périon* ne vaut-il pas mieux que le fils de *Thétis?* Celui-ci farouche, emporté, verse

...nes de rage pour une légère
...n ne peut l'attendrir ; il
... tous les Grecs plutôt
... son ressentiment ; l'au-
...ige que par des bienfaits ;
... quitter la cour d'un prince
..., il se déguise pour voler à son
...ours, & forcé de le combattre, il
lui sauve encore la vie.

Si nous examinons l'emploi que les Grecs & les François ont fait du merveilleux, nous trouverons que les derniers ont beaucoup mieux pourvu à la gloire de leurs héros. Quel honneur pour *Achille* couvert d'armes impénétrables, & protégé par une divinité puissante, de triompher d'*Hector*, trahi, effrayé par les dieux, & livré sans défense aux coups de son ennemi ! Nos héros combattent avec autant de valeur & bien plus de noblesse ; on n'employe jamais les machines que pour les délivrer des enchantemens, dont toute leur vaillance ne pourroit les tirer.

Je sais qu'il est plus difficile de peindre des dieux que des sorciers &

pour nous, chez qui cette perfection fut retardée par des obstacles multipliés, par un gouvernement & une langue barbares, par des guerres civiles & étrangères, par des disputes de religion, &c. nous avons été longtemps réduits à des romans; mais ce qui prouve le caractère aimable de la nation, c'est que ces ouvrages, bien au-dessous des chefs-d'œuvres de l'ancienne Grèce pour la beauté de l'invention, la régularité du plan, & la magnificence de l'exécution, ne leur sont peut-être pas inférieurs du côté de l'agrément & des graces.

Non, Monsieur, je ne saurois me résoudre à trouver tous ces chevaliers errans de la Grèce & de Troie plus aimables que les Chevaliers de la Gaule & de la Grande-Bretagne. Les uns & les autres combattoient pour les belles; mais les nôtres ne sont-ils pas plus galans & plus généreux? Notre brave & séduisant *Galaor* craindroit il d'entrer en parallèle avec le beau *Pâris*? Le fils de *Périon* ne vaut-il pas mieux que le fils de *Thétis*? Celui-ci farouche, emporté, verse

des larmes de rage pour une légère injure ; rien ne peut l'attendrir ; il verroit périr tous les Grecs plutôt que de ſacrifier ſon reſſentiment ; l'autre ne ſe venge que par des bienfaits ; obligé de quitter la cour d'un prince injuſte, il ſe déguiſe pour voler à ſon ſecours, & forcé de le combattre, il lui ſauve encore la vie.

Si nous examinons l'emploi que les Grecs & les François ont fait du merveilleux, nous trouverons que les derniers ont beaucoup mieux pourvu à la gloire de leurs héros. Quel honneur pour *Achille* couvert d'armes impénétrables, & protégé par une divinité puiſſante, de triompher d'*Hector*, trahi, effrayé par les dieux, & livré ſans défenſe aux coups de ſon ennemi ! Nos héros combattent avec autant de valeur & bien plus de nobleſſe ; on n'employe jamais les machines que pour les délivrer des enchantemens, dont toute leur vaillance ne pourroit les tirer.

Je ſais qu'il eſt plus difficile de peindre des dieux que des ſorciers &

Monsieur, toutes les preuves de l'auteur, qui prétend que cet ouvrage nous appartient, & non point aux Espagnols, comme on l'a cru jusqu'ici; je me bornerai à en indiquer une tirée du caractère de ses héros. *Amadis*, le plus grand d'entre eux, a une loyauté, une franchise, une générosité qu'un François seul peut peindre, comme un François seul peut en donner l'exemple; vous l'admirez sans doute, autant que vous aimez *Oriane*; mais quels que soient les appas de l'une, quels que soient les exploits de l'autre, je vous connois mal, ou dans toute cette histoire, vous ne verrez rien de si incroyable que l'amour constant dont il brûla pour elle. Dans *Galaor* au contraire, quelle liberté, quelle manière françoise d'aimer? Ce *Galaor*, que l'amour sembloit avoir formé pour plaire, pour séduire & pour être volage, qui pourfend les géants, & qui folâtre avec la jeune *Anthébon* auprès d'une volière de colombes, qui court avec elle dans un bosquet pour attraper des moineaux, & qui y trouve une

grotte exactement pareille à celle de *Didon*, où il entre avec elle quoiqu'il ne fasse point d'orage; sont-ce là, Monsieur, ces amours insipides que l'Espagnol racle sur sa guittarre? Au surplus, Monsieur, si cet ouvrage n'est point à nous, M. le comte *de Tressan* l'a conquis & se l'est approprié par la vivacité, les graces, l'esprit & l'enjouement qu'il y a répandus, & c'est une nouvelle obligation que lui a notre littérature.

Ce qui a dû encore favoriser le succès de son charmant ouvrage, c'est que la nation l'a regardé comme un ingénieux emblême, qui, sous le costume & le nom des héros qui firent autrefois sa gloire, offre les traits de ceux qui font aujourd'hui son admiration & son bonheur; elle y a reconnu avec plaisir M. le comte *de Tressan* lui-même, & je crois que vous jugerez comme elle, qu'avec son nom & ses qualités brillantes, il est d'assez bonne compagnie pour qu'aucun de ses héros rougisse du voisinage.

Je n'entreprendrai point de vous expliquer toutes les allégories ren-

fermées dans le livre dont je viens de vous entretenir ; quelle nécessité en effet de vous dire que l'aimable *Galaor*, dont l'esprit égaloit le courage, qui faisoit tourner autant de têtes qu'il terrassoit d'ennemis ; en un mot :

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs
après lui ;

embellit maintenant une des plus brillantes cours de l'Europe sous l'image d'un prince chéri ? que *Brisène*, épouse du roi *Lisvard*, aussi bienfaisante que jolie, qu'on ne voyoit jamais sans le cortège des graces & des vertus, respire encore aujourd'hui sous les traits d'une reine adorée ? Ne trouveriez-vous-pas, Monsieur, & avec raison, que ce seroit faire injure à votre sagacité que de vous indiquer ces applications ? Ne se font-elles pas d'elles-mêmes, & ne suffit-il pas d'avoir un cœur François pour les saisir ?

Je suis, &c.

Paris, ce 18 décembre 1779.

AVIS ESSENTIEL

*Pour le renouvellement des souscriptions de l'*Année littéraire *pour l'année 1780.*

C'EST en vain qu'on chercheroit à le dissimuler, la multiplicité des Journaux, l'intérêt actuel des nouvelles politiques vers lesquelles toute l'attention est dirigée, & qui font perdre le goût de la littérature, le statut du code philosophique,

> L'*Année littéraire* ne liras
> Qu'en cachette seulement.

la rigueur avec laquelle le chef de la police du corps encyclopédique presse l'exécution de cet article intéressant pour sa propre gloire ; les lettres circulaires qu'il écrit, tant en France que dans les pays étrangers, à tous les protecteurs & partisans de la philosophie moderne, pour arracher de leurs mains cette maudite *Année Litté-*

taire, toutes ces causes ont diminué considérablement le nombre des souscripteurs de ce Journal, &, ont engagé les propriétaires du privilège à mettre dans les frais la plus grande économie. Ce qui les multiplie en pure perte, c'est le retard que MM. les souscripteurs apportent dans le renouvellement de leurs abonnemens. On est obligé de tirer un grand nombre d'exemplaires, ne sachant pas quel sera celui des souscripteurs ; on est obligé d'envoyer, & de payer le port pour des personnes qui, quelquefois, renvoyent les numéros. Les dernières années surtout, des journaux rivaux de *l'Année littéraire* s'étant élevés, un grand nombre de nos anciens & fidèles abonnés se retirèrent séduits par des promesses fastueuses. On envoya cependant pendant plus d'un mois le Journal à ces transfuges. Voyant qu'ils ne revenoient pas, on prit le parti de diminuer le nombre du tirage. Dès que cette opération fut finie nos souscripteurs ennuyés des nouveaux Journaux pour lesquels ils nous avoient quittés, les abandonnèrent & rede-

mandèrent le nôtre. Nous nous trouvâmes dans l'impossibilité de les satisfaire, & nous fîmes alors une double perte, les premiers N°s ayant été tirés à un nombre trop grand & envoyés à nos frais, & n'ayant pu ensuite recevoir les souscriptions qui se présentèrent.

Le Journal est maintenant assez connu; il n'y a pas de fatuité à dire que son succès est décidé, & l'on peut même prédire qu'il deviendra meilleur chaque année. Le loisir nouveau dont jouit à présent M. *Geoffroy*, ce littérateur consommé, à qui cet ouvrage doit son principal succès, loisir qu'il se propose de consacrer uniquement à la plus grande perfection de ce Journal; l'ardeur infatigable de M. l'abbé *Royou*, qui, outre des articles de moindre intérêt, nous a donné cette année les deux extraits sur la vie de *Séneque* par M. *Diderot*; les deux extraits sur l'Atlantide de M. *Bailly*; la critique de l'éloge de *Milord Maréchal*, la critique des observations sur l'Angleterre par M. l'abbé *Coyer*; la réfutation des Epo-

ques de la nature par M. le comte *de Buffon*, &c. &c. &c. L'acquisition nouvelle d'un homme d'une érudition profonde & d'un esprit infini, qui, outre les langues savantes, possède l'Anglois, l'Italien & l'Allemand, & qui, persuadé de l'utilité de cet ouvrage, le seul désormais où les bons principes en tout genre soient vigoureusement défendus, veut avoir, non pas la gloire, car il veut rester inconnu, mais le mérite de contribuer à l'entière défaite du mauvais goût & de la fausse philosophie, & nous promet des morceaux qui ne peuvent être que très-piquans ; toutes ces causes réunies m'autorisent à promettre que ce Journal va devenir plus intéressant que par le passé : du moins ne peut-il pas dégénérer.

Messieurs les souscripteurs sont instamment priés de renouveller au plutôt leurs abonnemens, & de recommander la plus grande célérité à cet égard à leurs agens, libraires, intendans, ou domestiques chargés par eux de faire ce recouvrement.

C'est au sieur *Mérigot* le jeune,

libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, qu'il faut s'adresser pour Paris; & à lui seul, ou aux libraires de province qui s'arrangeront avec lui, pour la province. On peut aussi mettre l'argent à la poste, mais il faut en affranchir le port ainsi que celui de la lettre d'avis; sans cette précaution il n'ouvriroit pas la lettre.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

M. *Sigaud de la Fond*, professeur de physique expérimentale, membre de plusieurs Académies, a commencé le 6 décembre dernier un cours de physique expérimentale à midi. Il le continuera les lundi, mercredi & vendredi à la même heure.

Il en a commencé un second le mardi 7 à six heures du soir, & il les continuera les mardi, jeudi & samedi à la même heure, dans son cabinet de physique, près Saint-Yves, maison de l'Université, rue Saint-Jacques.

L'étude de la physique expérimentale a tant d'attraits, & les progrès

qu'on a fait dans cette science offrent des phénomènes si intéressans; soit par les précieux avantages qu'on peut en retirer pour les besoins & la conservation de l'espèce humaine, soit en les envisageant comme les résultats des plus rares secrets de la nature, que cette classe distinguée du public, qui cherche à s'instruire, saisit avec empressement l'occasion de profiter des nouvelles découvertes des savans. M. *Sigaud de la Fond* leur procure tous les ans des moyens aussi faciles qu'agréables de satisfaire leur goût. Les connoissances de cet illustre professeur, & le choix nombreux des instrumens & des machines qui composent son cabinet, ne laissent rien à desirer à ceux qui suivent ses cours.

Livres nouveaux.

Almanachs chantans pour l'année 1780, qui se trouvent à Paris chez Valade, *imprimeur-libraire, rue des Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.*

Etrennes amusantes, ou les hommages d'un amant à sa maîtresse.

Le Précepteur d'amour, ou les Folies amoureuſes, almanach chantant.

Les Etrennes de l'amour, almanach chantant & lyrique.

Les Caprices, ou l'aimable fantaiſie du beau ſexe.

Révolutions amoureuſes, ou Etrennes aux belles.

Les Bouquets de l'amour, au beau ſexe, almanach lyrique, dédié aux amans.

Le Meſſager d'amour, almanach chantant & lyrique.

L'Almanach du Sort, chantant & amuſant.

Les Amours en pantoufles, almanach chantant.

La Corbeille galante, almanach chantant, ouvrage fait à plaiſir pour recréer les honnêtes gens.

Les Oracles, almanach amuſant & chantant.

Etrennes à ma maîtreſſe, ou le Code de l'Amour, almanach chantant.

Etrennes au beaux ſexe, almanach chantant.

Il y en a auxquels on a ajouté au calendrier le perte & gain, avec les naissances des princes, &c.

Tous ces almanachs sont sur-tout agréables par le choix des airs & des vaudevilles.

Almanach nouveau, ou *Recueil des plus jolies coëffures à la mode, par* Davault, *année 1780, enluminé* 2 l. 8 s.

Le même sans être enluminé 1 l. 4 s.

Nouveau projet de coëffures, pour être encadré, contenant le calendrier perpétuel, enluminé . . . . 15 s.

Le même sans être enluminé . 8 s.

A Paris, chez *Delalain* le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques, près la fontaine Saint-Severin; & chez l'auteur, rue de l'ancienne Comédie Françoise, maison de M. *Bourjot*, Epicier.

On trouve aux mêmes adresses le recueil complet de toutes les coëffures qui ont été de mode depuis 1775 jusqu'à présent, relié en veau, enluminé . . . . 7 l. 4 s.

On vendra chaque année séparément, sans être reliée. . . . . . . 2 l.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VI.

Essai sur les Elégies de Tibulle, *auquel on a joint quelques poésies légères, par M.* Guys, *secrétaire du roi, de l'Académie de Marseille. A la Haye, & se trouve à Paris chez la veuve* Duchesne, *libraire, rue St. Jacques, au temple du Goût.*

L'AUTEUR estimable, Monsieur, à qui nous devons des recherches utiles sur les mœurs des Grecs anciens & modernes, & qui a porté dans l'antique patrie des arts, non pas l'avidité d'un négociant, mais le goût & les vues d'un observateur philosophe, présente aujourd'hui au public un essai sur les élégies de *Tibulle*, qui

Il y en a auxquels on a ajouté au calendrier le perte & gain, avec les naissances des princes, &c.

Tous ces almanachs sont sur-tout agréables par le choix des airs & des vaudevilles.

Almanach nouveau, ou *Recueil des plus jolies coëffures à la mode*, par Davault, *année 1780*, *enluminé* 2 l. 8 s.

Le même sans être enluminé 1 l. 4 s.

Nouveau projet de coëffures, pour être encadré, contenant le calendrier perpétuel, enluminé . . . . 15 s.

Le même sans être enluminé . 8 s.

A Paris, chez *Delalain* le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques, près la fontaine Saint-Severin; & chez l'auteur, rue de l'ancienne Comédie Françoise, maison de M. *Bourjot*, Epicier.

On trouve aux mêmes adresses le recueil complet de toutes les coëffures qui ont été de mode depuis 1775 jusqu'à présent, relié en veau, enluminé . . . . 7 l. 4 s.

On vendra chaque année séparément, sans être reliée. . . . . . . 2 l.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VI.

Essai sur les Elégies de Tibulle, *auquel on a joint quelques poésies légères, par M.* Guys, *secrétaire du roi, de l'Académie de Marseille. A la Haye, & se trouve à Paris chez la veuve* Duchesne, *libraire, rue St. Jacques, au temple du Goût.*

L'AUTEUR estimable, Monsieur, à qui nous devons des recherches utiles sur les mœurs des Grecs anciens & modernes, & qui a porté dans l'antique patrie des arts, non pas l'avidité d'un négociant, mais le goût & les vues d'un observateur philosophe, présente aujourd'hui au public un essai sur les élégies de *Tibulle*, qui

& supporta sans se plaindre cette horrible injustice. De tous les grands écrivains qui ont illustré le siècle d'*Auguste*, il est presque le seul qui n'ait point rampé bassement devant le destructeur de la liberté ; tandis que *Virgile*, *Horace*, *Ovide* prostituoient leur génie à des louanges honteuses & intéressées, *Tibulle* content de sa médiocrité, ne chantoit que son ami & sa maîtresse. Il célébra les exploits de *Messala*, sans faire aucune mention d'*Auguste*, & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'*Auguste* avoit eu la plus grande part aux victoires remportées par *Messala*, & s'étoit signalé par des traits de bravoure qui ne lui étoient pas ordinaires ; cette fermeté dans un homme amolli par les plaisirs, prouve que *Tibulle*, malgré ses foiblesses, étoit un véritable Romain.

On regarde communément *Tibulle* comme un libertin & un dissipateur, qui sacrifia un riche patrimoine à l'avidité de ses maîtresses. Je suis surpris que M. *Guys* ait adopté ce préjugé qui me paroît sans fondement.

Tibulle déjà ruiné dès sa première jeunesse par l'injustice d'*Octave*, ne pouvoit plus se ruiner avec les femmes ; il conserva toujours une terre, seul reste de sa fortune, & y vécut dans une honnête médiocrité. Sûr de plaire par son esprit & sa figure, il n'avoit pas besoin d'acheter les faveurs de ses maîtresses, & s'il déclame contre leur avarice, c'est que n'ayant que des vers à leur donner, elles lui associoient quelquefois un rival dont les présens étoient plus solides.

Le véritable amour ne dégrade point l'ame, il ne la ferme point aux sentimens honnêtes. Amant tendre & passionné, *Tibulle* ne fut pas moins un ami généreux & fidèle : quoique peu propre aux combats, on le vit s'arracher des bras de sa maîtresse éplorée pour suivre *Messala* & partager ses périls. Ses invectives fréquentes contre la guerre, annoncent combien ce sacrifice lui fut pénible ; son attachement étoit pur & désintéressé, ce n'étoit point un protecteur qu'il aimoit dans *Messala* dont il

ne reçut aucuns bienfaits. Il consacra ses premières veilles à la gloire de cet illustre ami; le panégyrique de *Messala*, quoiqu'il ne soit pas sans beautés, fait cependant moins d'honneur à l'esprit qu'au cœur de *Tibulle*; les sujets héroïques ne convenoient point à son génie, & sa lyre n'étoit faite que pour chanter les amours.

On pourroit accuser *Tibulle* d'avoir été peu délicat dans le choix de ses maîtresses. *Delie*, *Netée* & *Nemesis*, qui furent successivement les objets de son amour, étoient des affranchies qui se sentoient toujours de la bassesse de leur origine : aussi notre poëte se plaint-il souvent de leurs infidélités ; ce qui le justifie, c'est que les femmes d'un rang distingué n'étoient alors ni plus honnêtes ni plus fidèles, & n'avoient d'autre avantage sur les affranchies qu'une plus grande fausseté & une coquetterie plus rafinée. Il faut voir dans la seconde satire d'*Horace*, quels artifices employoient les femmes de qualité pour déguiser leurs défauts & relever leurs attraits, combien on avoit à souffrir de leurs hauteurs & de

leurs caprices, enfin à quels dangers on étoit exposé avec elles. On trouvoit au contraire dans les affranchies, sinon une vertu délicate, du moins du naturel & de la franchise, elles ignoroient l'art d'en imposer aux yeux de leurs amans; leur commerce étoit libre & sûr; les loix rigoureuses portées contre l'adultère ne regardoient pas les affranchies, & le gouvernement sembloit les traiter comme étant destinées par état aux plaisirs des citoyens. On conçoit que des femmes de cette espèce, dont la fortune étoit ordinairement conforme à la naissance, ne dédaignoient pas les vœux & les offres d'un amant riche; souvent la nécessité les forçoit de sacrifier le plus aimable au plus opulent.

Il seroit plus juste de reprocher à *Tibulle* le goût philosophique si commun chez les sages de la Grèce, dont le vertueux *Socrate* & le chaste *Virgile* ont été soupçonnés. Il célébra la beauté de *Marathus* & de *Cerinthe*, comme *Anacreon* avoit chanté les charmes de *Cleobule* & de *Bathylle*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces

jeunes gens avoient auſſi des maîtreſſes dont *Tibulle* n'étoit point jaloux, il leur prêta même le ſecours de ſa muſe pour ſervir leurs amours; il eſſaya, par des vers charmans, d'attendrir *Pholoé* en faveur de *Marathus*: il fut l'interprète des ſentimens mutuels de *Sulpicie* & de *Cerinthe*, & ſe chargea d'entretenir entre les deux amans une correſpondance galante.

Tibulle avoit une philoſophie plus ſolide & plus ſévère que celle d'*Horace*, ce n'étoit pas un vil épicurien concentré dans ſon intérêt perſonnel; *Horace* étoit libertin & voluptueux; *Tibulle* tendre & paſſionné; *Horace* plaiſoit davantage par ſa gaieté & ſon enjouement; la douce mélancolie de *Tibulle* inſpiroit plus d'intérêt; le flatteur d'*Auguſte* & de *Mecène* avoit plus de fineſſe & d'agrément dans l'eſprit; l'ami de *Meſſala* avoit le cœur plus droit, plus ſenſible & plus noble. Il ne faiſoit pas ſeulement des vers pour s'amuſer & chanter ſes amours, il s'occupoit d'ouvrages plus ſérieux, qu'une mort prématurée ne lui permit pas d'achever, & c'eſt peut-être par

cette raison qu'ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Après nous avoir tracé le caractère de *Tibulle*, M. *Guys* examine son mérite poëtique, il le compare à ses deux illustres rivaux, *Ovide* & *Properce*, & lui donne la préférence sur l'un & sur l'autre. J'avois autrefois porté le même jugement lorsque je vous rendis compte de la traduction de *Tibulle* par M. l'abbé *de Longchamps*; c'est ce qui me dispense d'entrer dans un plus long détail sur cet article.

Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

Voilà le principe qui assure à *Tibulle* la supériorité; on aime l'imagination vive & brillante d'*Ovide*, on admire la richesse, la variété, l'érudition de *Properce*: mais on est touché de l'éloquence simple & naturelle de *Tibulle*, on ne trouve que chez lui la vérité du sentiment sans aucune trace de recherche & d'affectation. Je vais vous en donner des preuves.

Dans la première élégie *Tibulle* vante les douceurs de la retraite & le bonheur d'un amant qui jouit dans la

solitude des beautés de la nature & des plaisirs de l'amour.

Que du champ le plus vaste un riche possesseur
D'un calme peu durable éprouve la douceur;
Que sous les loix de Mars lorsqu'à peine il sommeille,
La trompette guerrière en sursaut le réveille;
Pour moi, quand l'apre hiver prolongeroit son cours,
Si sous mon humble toit mon feu brule toujours,
Je ne désire rien; les moissons incertaines
Ne me donneront pas des espérances vaines;
Je rendrai graces aux dieux en tout temps, si je puis
Avoir en abondance & du lait & des fruits;
Ma vigne croît, s'étend, & ma main la façonne;
Je soigne, je chéris tous les dons de Pomone.
Souvent j'ose poursuivre un taureau fugitif,
Je hâte de mes bœufs le pas lent & tardif;
Quelquefois dans mes bras j'apporte à la bergère
L'agneau qui s'égaroit délaissé par sa mère.

Une autre fois errant dans nos bois sans dessein,
C'est un jeune chevreau que je prends sur mon sein.

Ces vers sont faciles & naturels, mais on n'y reconnoît point l'élégante précision & la douce harmonie de *Tibulle*, la plupart de ses idées y sont affoiblies ou défigurées.

Qui du champ le plus vaste, &c. &c. Ces quatre premiers vers s'écartent trop de l'original : « Qu'un autre, » dit *Tibulle*, entasse d'immenses tré» sors & possède de vastes campa» gnes ; mais qu'aux approches de » l'ennemi il soit en proye à de conti» nuelles allarmes, que la trompette » guerrière écarte loin de lui le som« meil ».

Quand l'âpre hiver, &c. Hémistiche inutile qui ne signifie rien. *Mon feu brûle toujours*, expression triviale ; le poëte Latin dit avec bien plus de mouvement & de grace : « Pour moi » je veux couler au sein de la pau» vreté des jours paisibles & obscurs,

» content de voir toujours une flamme,
» légère éclairer mon foyer ».

Me mea paupertas vitæ traducat inerti,
Dum meus exiguo luceat igne focus.

Si je puis avoir en abondance. Ces vers foibles & négligés ne sont pas faits pour donner une juste idée du stile poli & châtié de *Tibulle.*

Souvent j'ose poursuivre, quelle image que celle de *Tibulle* courant après un taureau ! aussi est-elle absolument de la façon du traducteur; *Tibulle* ne vante point son *audace*, mais son goût pour les occupations rustiques qui paroissent les plus basses & les moins convenables à un chevalier Romain. Les travaux innocens de l'agriculture étoient ses plaisirs les plus doux.

Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore;
Il l'étoit de Pomone encore.

Toute la nature s'animoit à ses yeux : « On n'est pas amoureux & » poëte sans aimer la campagne & ces » beaux lieux qui fournissent les plus

» douces images, ces bois champêtres
» où les soupirs & les chants amou-
» reux ont des échos, où les bergers
» ont des lits de mousse, des tapis de
» verdure & de sombres retraites ».

Après avoir adressé ses vœux & ses hommages à toutes les divinités champêtres, le poëte expose ses avantages de la médiocrité.

Je ne demande pas par des vœux téméraires,
Ni des champs plus féconds, ni les champs de
mes pères.
Eh! qu'ai-je à desirer? content à mon réveil
D'avoir goûté sans peine un paisible sommeil,
J'entends sans m'allarmer, quand les cieux
s'obscurcissent,
Tous les vents déchaînés sur les mers qui mugissent;
Soufflez autour de moi, grondez, vents orageux,
L'amour tremblant s'éveille & Tibulle est heureux.
L'amour est dans mes bras, que du haut des
montagnes
Les torrens débordés inondent les campagnes;

» midi rassemble les nuages pluvieux;
» qu'il est doux de s'endormir en
» sureté au bruit des torrens dont la
» plaine est inondée ! je borne là
» mes voeux. Celui qui peut braver
» les orages & les vagues irritées, a
» droit d'être riche : pour moi, con-
» tent de peu, je renonce aux longs
» voyages ; j'aime mieux, dans l'ar-
» dente canicule, respirer le frais
» sous un arbre touffu au bord d'un
» ruisseau qui serpente ».

On dispute depuis long-temps sur la manière de traduire les poëtes : quelques-uns prétendent qu'on ne peut les traduire qu'en vers, & il est certain que si à l'élégance, à la précision, à l'exactitude on peut réunir l'harmonie des vers, la traduction n'en sera que plus estimable ; mais la gêne de notre versification, la tyrannie de la rime rendent presque impossible l'exécution d'une pareille entreprise. Les traductions en vers ne sont ordinairement que des paraphrases, ou des imitations, qui ne peuvent être agréables qu'autant que l'imitateur est lui-même un homme

un génie digne d'entrer en lice avec ſon modèle. Il eſt bien plus facile de rendre les beautés des anciens dans notre proſe poëtique qui a tous les avantages de la poëſie, à l'exception de la rime.

La fin de cette élégie, Monſieur, eſt extrêmement touchante & paſſionnée dans l'original, je crains que vous ne portiez pas le même jugement de la traduction.

À mes yeux des attraits de la nature épris,
Et l'émeraude & l'or n'ont plus qu'un foible
prix.
Ah! plutôt que de voir en proie à ſes allarmes
Une jeune beauté verſer pour moi des larmes,
Périſſent ces tréſors qu'au loin j'irois chercher,
Si de ſes bras un jour je pouvois m'arracher;
C'eſt à toi, Meſſala, de courir à la gloire,
D'enchaîner des vaincus au char de la victoire;
Pour moi tendre & fidèle & toujours allarmé,
J'aime & j'ignore encore ſi Tibulle eſt aimé.
Je ſoupire à ta porte & tu m'entends, Délie;
De prétendre aux honneurs je n'ai pas la folie;
T'aimer, te le redire eſt tout ce que je veux.
Si j'étois plus connu, ſerois-je plus heureux?
Je voudrois avec toi, toi ſeule pour compagne,

Suivre à pas las ces bœufs errans sur la mon-
tagne,
Dans le fond des forêts vivre obscur & caché.
. . . .
Puissé-je, ma Délie, à mon heure dernière,
En te nommant rouvrir ma mourante pau-
pière !
De mes jours presqu'éteints rallumer le flam-
beau :
Heureux quand je descends dans la nuit du
tombeau,
Heureux d'entendre encore la voix de mon
amante,
De retrouver sa main dans ma main défaillante!
Pleure, pleure, Delie, en voyant mon bûcher,
L'amour n'a pas un cœur de fer ni de rocher.

Il y a dans cette tirade plusieurs vers élégans & harmonieux. Pourquoi donc ne font-ils point d'effet ? C'est qu'ils manquent de précision, & qu'on n'y retrouve point ces tours vifs & animés de l'original qui donnent du mouvement & de la vie aux plus simples pensées. Au lieu de m'engager dans un examen fastidieux des différentes fautes qu'on pourroit relever dans cette traduction, je crois, Monsieur, qu'il vaut mieux vous

montrer *Tibulle* tel qu'il est, & vous jugerez si les ornemens que lui prête M. *Guys* l'ont beaucoup embelli.
« Ah ! périsse tout ce qu'il y a d'or & » de pierreries, plutôt que mon ab» sence coûte une larme à la beauté ! » c'est à toi, *Messala*, d'étendre tes » conquêtes sur la terre & les mers, » & d'orner ton palais des dépouilles » de l'ennemi ; pour moi, captif » d'une maîtresse charmante, j'assiége » en vain sa porte inexorable ; la » gloire me touche peu, ma *Delie*, » qu'on me regarde comme un effé» miné, comme un lâche, pourvu » que je sois avec toi ; avec toi, ma » *Delie*, je ne rougirai point d'atteler » moi-même les bœufs & de garder » les troupeaux sur les montagnes » solitaires ; un simple gason sera » pour moi le lit le plus doux, si je » puis te serrer dans mes bras ! . . . que » mes yeux te contemplent à mon » heure dernière, qu'en mourant je » te presse encore d'une main défail» lante, tu pleureras en voyant ton » amant étendu sur le bucher, & tu » lui donneras des baisers mêlés de » larmes : oui, ton ame est sensible,

» & l'inflexible acier n'environne
» point ton cœur ».

Cette version exacte, précise & même littérale, a du moins le mérite de conserver scrupuleusement les tours & les images de *Tibulle*; c'est pour avoir négligé cette précaution que la plupart des traducteurs de ce poëte charmant ont échoué : par exemple,

Que signifient ces deux vers aussi ridicules que ceux de *Tibulle* sont touchans ?

Pleure, pleure, Délie, en voyant mon bûcher;
L'amour n'a pas un cœur de fer ni de rocher.

Où est ce mouvement si tendre, cette répétition si passionnée ?

Flebis & arsuro positum me Delia lecto . . .
Flebis, non tibi sunt duro præcordia ferro
Vincta.

Ces deux vers si pathétiques & en même temps si simples & si précis,

Te spectem suprema mihi cum venerit hora,
Te teneam moriens deficiente manu.

ne disent-ils pas beaucoup plus que les six vers de M. *Guys* ?

M. *de Voltaire* qui cherchoit à égayer ſa vieilleſſe par de mauvaiſes plaiſanteries, a eſſayé de tourner en ridicule ce ſentiment de *Tibulle*.

Je veux dans mes derniers adieux,
Diſoit Tibulle à ſon amante,
Attacher mes yeux ſur tes yeux,
Te preſſer de ma main mourante.

Mais quand l'on ſent qu'on va paſſer;
Quand l'ame fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie
Et des mains pour la careſſer?

Dans ces momens chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en ſanté.
Quel mortel s'eſt jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie?

Délie elle-même à ſon tour
S'en va dans la nuit éternelle
En oubliant qu'elle fut belle
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Ces vers ſont d'un ton agréable & facile, mais la critique eſt fauſſe & pitoyable; c'eſt le triſte raiſonnement d'un vieillard glacé par l'âge, qui,

uniquement occupé du soin de vivre, ne connoît plus les transports de la passion. Quand M. *de Voltaire* fit cette mauvaise parodie, il avoit sans doute oublié qu'il étoit l'auteur de la scène où *Tancrède* mourant s'unit avec *Amenaïde*, & quoique prêt à passer, trouve encore *des yeux pour la voir & des mains pour la presser.*

On a reproché à *Tibulle* l'uniformité & la monotonie ; en effet, il répète souvent les mêmes idées ; ce sont toujours des plaintes, des reproches, des prières, des déclamations contre l'avidité des belles, des peintures de la vie champêtre & du bonheur de deux amans dans la solitude ; c'est toujours l'expression touchante du sentiment & de la tendresse ; il y a plus de variété dans *Ovide*, & surtout dans *Properce*, qui bravant les règles de l'élégie, a élevé ce poëme consacré à l'amour & aux graces plaintives jusqu'au ton sublime de l'épopée ; quoique grand admirateur de l'*Eneïde*, il a même osé décrire après *Virgile*, le combat d'*Hercule* & de *Cacus*, mais cette tentative n'a servi

qu'à prouver que sa lyre étoit trop foible pour les sujets héroïques. *Tibulle* plus judicieux & plus sage, se renferme dans les bornes du genre qu'il a entrepris de traiter. On retrouve chez lui la véritable élégie telle que *Boileau* nous la représente,

Elle peint des amans la joie & la tristesse,
Flatte, menace, irrite, appaise une maîtresse.

Mais avec quel art n'a-t-il pas su varier ce fonds uniforme? que de richesses son imagination n'a-t-elle pas répandues sur un sujet si stérile! Chaque élégie en particulier est admirable par la variété des sentimens & des images. Voyez, par exemple, la troisième élégie, où *Tibulle* se plaint d'une maladie qui le retient en l'île de Corcire, quelles ressources prodigieuses le génie fécond du poëte ne lui a-t-il par fournies pour embellir une matière si sèche!

Il peint d'abord sa situation avec les couleurs les plus énergiques, il est prêt à périr dans une terre étrangère, loin de ses parens, loin de sa

maîtreſſe, dont la main chérie devoit fermer ſes yeux. Il ſe reproche d'avoir entrepris ce fatal voyage, & ſe rappelle les triſtes préſages qui auroient dû l'en détourner; de-là il prend occaſion de déclamer contre la folie des hommes qui ont ouvert tant de routes nouvelles à la mort, il vante le ſiècle fortuné de *Saturne*, où le commerce, la navigation, l'agriculture & la guerre étoient des arts inconnus. Malgré ſes plaintes il ſe réſigne cependant à la loi du deſtin, & compoſe lui-même l'inſcription qui doit être gravée ſur ſon tombeau; il ſe conſole dans l'idée que *Venus* va le conduire dans les champs Elyſées; il fait une peinture charmante de ce ſéjour fortuné, & trace un tableau effrayant du Tartare. Ces deux deſcriptions n'ont cependant point la pompe & la majeſté de la poéſie épique. Scrupuleux obſervateur de la convenance, *Tibulle* même dans ces digreſſions brillantes ne s'écarte point du ton de douceur & de molleſſe qui eſt propre à l'élégie; enfin un rayon d'eſpérance le ranime, il ſe flatte de revoir

revoir encore sa chère *Delie ;* il lui recommande de vivre dans la retraite ; de charmer son ennui par des occupations utiles & innocentes, il se représente le moment fortuné, où tout-à-coup entrant chez sa maitresse sans être attendu, & comme un homme descendu du ciel, elle volera dans ses bras les pieds nuds, les cheveux épars, dans un désordre qui sera une preuve touchante de la fidélité qu'elle lui aura gardée pendant son absence.

Quoique *Bérénice* ne soit pas la meilleure pièce de *Racine*, on ne peut s'empêcher d'admirer l'art du poëte, qui, dans un sujet si simple, & qui sembloit ne fournir qu'une scène ; fait nous émouvoir & soutenir l'intérêt pendant 5 actes. On est de même étonné de l'inépuisable fécondité de *Tibulle* quand on le voit créer sans cesse de nouveaux tours pour exprimer les mêmes sentimens. Dans la septième élégie, le poëte n'a d'autre objet que de flechir l'ingrate & cruelle *Némésis*. Il débute par un lieu commun sur l'espérance.

« La mort eût déjà terminé mes » tourmens, mais la crédule espérance » soutient ma vie & me promet tou» jours un avenir plus heureux. L'es» pérance nourrit le laboureur, & » confie à la terre une semence qu'elle » doit bientôt rendre avec usure. » Animé par l'espérance, l'oiseleur » tend ses filets; le pêcheur jette la » ligne après avoir caché l'hameçon » sous un appât trompeur. L'espérance » console l'esclave accablé du poids » de sa chaîne; malgré le bruit des » fers que traînent ses pieds, il chante » au milieu de ses pénibles travaux. » L'espérance me dit que *Némésis* me » sera favorable, *Némésis* me dit le » contraire. Ah! farouche mortelle, » l'emporteras-tu sur une divinité ».

Tibulle a recours ensuite aux prières les plus pathétiques, & pour en sentir la force, il faut savoir que *Némésis* avoit une sœur qui s'étoit tuée depuis peu en tombant d'une fenêtre.

« Epargne un malheureux, je t'en » conjure par la mort prématurée » d'une sœur chérie, ainsi puisse-t-elle » trouver un doux repos au sein de

» la terre. Son tombeau eſt ſacré pour
» moi. Je le couvrirai de dons fu-
» nèbres, je le couronnerai de guir-
» landes arroſées de mes larmes ; il
» ſera mon aſyle, & mes mains ſup-
» pliantes l'embraſſeront comme un
» autel : elle ne ſouffrira pas que l'in-
» fortuné qu'elle protège ſoit la vic-
» time de tes rigueurs, & je t'or-
» donne de ſa part de mettre fin à
» mes peines. Crains que ſes mânes
» irrités ne troublent ton ſommeil
» par des ſonges ſiniſtres. Tu la verras
» dans l'horreur de la nuit cette ſœur
» tendrement aimée, tu la verras pâle
» & défaite auprès de ton lit ; ſon
» ombre ſanglante viendra s'offrir à
» tes yeux telle qu'elle deſcendit aux
» ſombres bords, le jour qu'elle nous
» fut ravie par un accident funeſte.
» Je m'arrête, ô *Néméſis*, je ne veux
» pas aigrir ta douleur encore récente.
» Ton amant ne vaut pas une ſeule de
» tes larmes ».

M. *Guys*, ſuivant ſon uſage, a dé-
layé ces idées dans un grand nom-
bre de vers.

Du moins, cruelle, écoute un amant qui te
prie,
Qui te conjure, au nom de cette sœur chérie,
Victime de Pluton, qui, dans ses jeusne ans,
Tomba comme la fleur moissonnée au printemps,
Spectacle affreux ! On vit une beauté touchante
D'un coup mortel frappée, aux bords du Styx
errante,
Tendre beauté, le Styx témoin de ton malheur,
Fit retentir ses bords du cri de ta douleur;
Dans la nuit du tombeau j'irai troubler ta
cendre,
J'irai sous ce cyprès *où tu viendras m'entendre*;
Cruelle Némesis, cesse de l'irriter,
Son ombre *va paroître* & *va t'épouvanter*;
Tu la verras encor, ombre pâle & sanglante,
Telle que tu la vis dans tes bras expirante.
Tu recules d'horreur, tu pleures, *& pourquoi*
*Fais-je couler des pleurs qui ne sont pas pour
moi?*
Je voudrois mériter le tribut de tes larmes;
Je voudrois te causer de plus douces allarmes.

Sans insister sur les autres défauts

de cette amplification, remarquez, Monsieur, que M. *Guys* n'a point rendu l'énergie de ce beau vers de *Tibulle*.

Non ego sum tanti ploret ut illa semel.

L'équivalent du traducteur est bien foible.

Tu pleures; & pourquoi
Fais-je couler des pleurs qui ne sont pas pour moi?
Je voudrois mériter le tribut de tes larmes;
Je voudrois, &c.

Toute la force du sentiment se perd & s'évapore dans cette multitude de vers foibles & languissans.

L'élégie est un des genres où nous avons le moins réussi. *Boileau* en a très-bien démêlé la cause. La plupart de nos poëtes élégiaques

Fous de sens rassis,
S'érigent pour rimer en amoureux transis;
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines,
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,

Que bénir leur martyre, adorer leur prison;
Et faire quereller les sens & la raison.

Ovide, *Tibulle* & *Properce* n'étoient pas seulement poëtes, ils étoient amoureux, & peignoient au naturel le sentiment dont leur ame étoit pénétrée; ils nous touchent parce qu'ils étoient eux-mêmes vivement touchés.

Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi.

Leur amour n'a pas quelquefois assez de délicatesse; mais il a toujours de la chaleur & de la vérité. Chez les Grecs & chez les Romains, les amans qui n'étoient point imbus des maximes de notre ancienne chevalerie se livroient quelquefois à des emportemens grossiers, que *Céladon* eût regardés comme autant de sacrilèges, & qui sont réservés chez nous aux maris du bas peuple. *Tibulle*, quoique très-galant, & de plus chevalier Romain, battoit sa maîtresse; mais il expioit bientôt par un vif repentir ce mouvement de colère.

Dans l'élégie XI, après avoir vanté

les douceurs de la paix, il ajoute : « C'est alors que les combats amou- » reux s'échauffent ; alors l'amante » affligée pleure ses cheveux arrachés, » sa porte brisée & ses joues meur- » tries. Le vainqueur lui-même dé- » teste la force de ses mains insensées. » Tranquille au milieu d'eux, l'a- » mour malin anime la querelle & » leur dicte des injures piquantes. Ah! » il faut être de marbre ou de fer » pour frapper indignement ce qu'on » aime. Outrager une belle, c'est ou- » trager les dieux mêmes. C'est assez » pour l'amant offensé de déchirer la » robe légère de l'infidèle, de dé- » ranger ses cheveux & sa coëffure ; » c'est assez pour lui de faire couler » ses larmes. Mille fois heureux celui » dont le courroux peut faire pleurer » une beauté timide. Mais s'il ose » porter sur elle ses mains féroces, » qu'il s'arme de la lance & du bou- » clier, il est fait pour la guerre & » non pour les amours ».

M. *Guys* n'a pas osé pour l'honneur de *Tibulle* exposer ces images, il a eu peur de révolter toutes les femmes

par une traduction trop fidèle. Voici les idées qu'il substitue à celles de l'original.

Mais les graces, les jeux & les ris ingénus,
M'annoncent par leurs cris les combats de Vénus.
La timide beauté va pleurer sa défaite;
L'amant qui croit encor sa victoire imparfaite
Feint de pleurer comme elle, imite sa douleur,
Et l'amour qui sourit couronne le vainqueur.
Heureux qui peut jouir du plaisir d'un cœur tendre,
Du plaisir d'essuyer les pleurs qu'il fait répandre.

Les vers de M. *Guys* sont plus galans que ceux de *Tibulle*, mais ils sont bien moins intéressans.

Cette traduction est suivie de quelques poésies légères du même auteur. Ces petites pièces paroissent charmantes dans la société pour laquelle elles ont été faites; mais il ne faut les offrir aux regards du public qu'avec la plus grande circonspection. Ce qu'il y a de plus piquant dans ce recueil, c'est une réponse de M. *de*

Voltaire à M. *Guys*, qui, comme auteur, lui avoit payé le tribut ordinaire, en lui envoyant son Voyage de Grèce & d'Italie.

Le bon vieillard très-inutile
Que vous nommez Anacréon;
Mais qui n'eut jamais de Bathylle;
Et qui ne fit point de chanson,
Loin de Marseille & d'Hélicon
Achève sa pénible vie
Auprès d'un poële ou d'un glaçon
Sur les montagnes d'Helvétie;
Il ne connoissoit que le nom
De votre Grèce si polie.
La bigotte inquisition
S'opposoit à sa passion
De faire un tour en Italie;
Il disoit aux Treize Cantons:
Hélas! il faut donc que je meure
Sans avoir pu voir la demeure
Des Virgiles & des Platons.
Enfin il se croit au rivage
Consacré par ces demi-dieux;
Il les reconnoît beaucoup mieux
Que s'il avoit fait le voyage;
Car il les a vus par vos yeux.

Il ne faut pas juger avec rigueur cet essai de M. *Guys* ; on doit lui pardonner quelques vers foibles échappés à sa jeunesse en faveur des services qu'il a rendus à la littérature dans un genre plus sérieux & plus solide.

L'ouvrage est dédié à M. le bailli de Resseguier. Cette dédicace n'a point été dictée par la flatterie ; c'est un hommage juste & sincère rendu par l'amitié à un homme encore plus distingué par ses talens que par sa naissance & ses dignités, qui honore les lettres par ses écrits, & l'humanité par ses vertus.

Je suis, &c.

Paris, le 23 décembre 1779.



LETTRE VII.

Suite des Epreuves du sentiment, par M. d'Arnaud, *tome cinquième, troisième anecdote.* Valmiers. *Prix 3 liv. broché. A Paris chez* Delalain, *libraire, rue Saint-Jacques, la porte cochère vis-à-vis la rue du Plâtre.*

PARMI cette foule de préjugés qu'on voit encore règner en France, il en est un bien cruel pour l'humanité qu'il outrage, bien avilissant pour la nation dont il semble rappeller l'antique barbarie, & d'autant plus terrible qu'il semble consacré par la loi; vous devez comprendre, Monsieur, que je veux parler de cette espèce de tache originelle, qui souille dès le berceau ces enfans infortunés à qui leurs pères n'ont jamais daigné sourire, ou ceux qui plus malheureux encore, ont vu tomber leurs parens sous le glaive de la justice. Les vues du législateur étoient respecta-

bles, ſans doute; il ſe propoſoit d'armer les loix en faveur des bonnes mœurs, & de prévenir les délits, ſi fréquens encore parmi nous, malgré la ſévérité des peines, la vigilance & l'inflexible équité des magiſtrats.

Mais le moyen que le légiſlateur employe, a-t-il produit l'effet qu'il en attendoit? J'en appelle à votre expérience; a-t-on vu diminuer le nombre de ces innocentes victimes de la cruauté de leurs parens & de notre injuſtice, de ces malheureux enfans que nous appellons *bâtards?* a-t-on vu diminuer le nombre de ces crimes qui deshonorent la nature humaine, & qui provoquent la juſte ſévérité des loix? Ce moyen n'eſt donc pas efficace; je devois demander d'abord s'il étoit juſte.

Je crois, Monſieur, que ce problême ne ſera pas difficile à réſoudre; car enfin, quels ſont les vrais coupables? des pères débauchés. Et ſur qui tombe la peine rèſervée au crime? ſur les déplorables fruits du libertinage. Je vous laiſſe maintenant apprécier la juſ-

tice de ce moyen; mais qu'importe, direz-vous peut-être, que quelques innocens subiſſent l'humiliation, ſi à ce prix l'on vient à bout de tarir la ſource du déſordre & de la licence? Permettez moi de vous répondre, qu'il importe plus que vous ne penſez.

A la Chine, le crime des enfans eſt puni par la mort du père. Cette idée fait frémir. Eh! bien, dans un Etat où l'honneur eſt encore plus cher que la vie, où l'infamie attachée au ſupplice eſt plus cruelle que le ſupplice même, n'eſt-il pas bien plus révoltant de voir couvrir d'opprobre une foule de citoyens innocens du crime que vous voulez punir? Le remède n'eſt-il pas alors cent fois plus funeſte que le mal? Par cette cruelle diſtinction de légitimes & de batards, ne riſquez-vous pas de ſubſtituer l'eſprit de famille à l'eſprit de patriotiſme? Eh! les uns & les autres ne ſont-ils pas également les enfans de l'état? La patrie elle-même ſemble adopter les derniers; elle les nourrit, les élève, leur procure une honnête ſubſiſtance. Ne leur conſerve-t-elle

donc la vie que pour la leur rendre plus affreuse que la mort?

Quelle suite, quel enchaînement de conséquences effrayantes ! Vous usez le ressort du gouvernement, vous énervez les loix, vous affoiblissez la crainte du supplice, en faisant retomber sur la vertu l'opprobre du crime; vous multipliez nécessairement le nombre des scélérats; car est-ce dans des cœurs que vous avez flétris par la honte, & desséchés par la douleur, que vous verrez germer les semences de la vertu? Au lieu de les punir, ces malheureux enfans, ne valoit-il pas mieux les encourager, les louer, les récompenser même de ce qu'ils ne ressemblent point à leurs pères?

Voilà, Monsieur, ce que je ne craindrois pas de dire au législateur lui-même, & ce que va vous dire M. *d'Arnaud* avec cette éloquence & cette sensibilité qui lui est propre; il combat victorieusement dans cette anecdote les deux préjugés honteux dont je vous ai entretenu, sous le poids desquels il nous montre *Valmiers* près de succomber.

Valmiers avoit pris le parti des armes au sortir de l'enfance, il réunissoit l'ame la plus belle, & la figure la plus intéressante ; aussi inspiroit-il l'amitié & l'amour. Madame *Lormessan*, jeune veuve âgée de vingt-deux ans, aspiroit à son cœur & lui offrit sa main ; mais l'amant le plus tendre, en lui jurant un éternel amour, lui déclara qu'il ne pouvoit être son époux.

Elle épanchoit sa douleur & ses allarmes dans le sein de la jeune *Léonore d'Ermanci* son amie, quand une malheureuse affaire leur dévoila la naissance de *Valmiers* & le motif de ses refus. Il étoit du nombre de ces infortunés que leurs parens ont eu la barbarie de désavouer. *Lorimond*, riche négociant, qui l'avoit trouvé mourant sur le seuil de sa porte, l'avoit élevé comme son fils. Contraint de quitter son corps, il espéroit que l'amour pourroit le consoler de cette humiliation ; mais la foiblesse de son amante qui le sacrifia au préjugé porta à son cœur sensible un coup plus cruel encore.

S'il n'avoit pas été si plein de sa passion, qu'il eût été bien dédommagé de cette perte, par la tendresse de l'aimable *Léonore !* L'estime qu'elle ne pouvoit refuser à ses bonnes qualités, la compassion qu'elle ressentoit pour ses malheurs augmentés encore par la mort de *Lorimond* qui le réduisit presqu'à l'indigence, tout contribuoit à faire naître & à nourrir dans son cœur la passion la plus vive, & elle ne put se défendre de lui en faire l'aveu.

Après la réponse qu'il a déjà faite à Madame *Lormessan*, vous ne doutez pas, Monsieur, de celle qu'il fit à Mademoiselle *d'Ermanci* qui se retira dans un couvent, tandis que par des actions héroïques il cherchoit à confondre l'injustice du préjugé cruel qui l'accabloit.

Louis XII faisoit alors la guerre aux Vénitiens. La bataille d'*Agnadel* lui fournit l'occasion de déployer tous ses talens militaires, & il s'y montra aussi brave soldat que grand capitaine. *Ceux qui ont quelque crainte*, dit-il à quelques courtisans qui trembloient pour ses jours, *n'ont qu'à*

se mettre à couvert derrière moi. Leurs allarmes n'étoient que trop fondées. « Un arbalêtrier alloit tirer sur le » roi; un inconnu traverse les rangs, » court à cet homme, s'élance & l'é- » tend mort à ses pieds. *Louis* péné- » tré d'amiration & de reconnoissance » veut connoître son libérateur.

« Sire, dit-il, je suis François ... » Mon nom est *Valmiers*; je marchois » sous vos drapeaux en qualité d'offi- » cier; je me flattois de le disputer » à mes camarades pour le zèle & » l'amour de votre service; ma naif- » sance..... — Comment? — Sire, » poursuit *Valmiers* en laissant couler » des larmes, ma naissance est illégi- » time; on l'a su, & on m'en a fait un » titre de réprobation...... — Mon » ami, s'écrie le chevalier *Bayart* qui » se trouvoit au milieu des courti- » sans, par monseigneur saint *Denis*, » ce sont vilains qui t'ont fait pareil » reproche, & je suis prêt à leur don- » ner démenti par leur gorge. Crois- » moi, tiens à honneur d'être appellé » bâtard; rien n'est tel que d'être fils » de ses propres œuvres. Est-ce que

» Monseigneur *Dunois* ne valoit pas
» bien un enfant légitime ? — Mon-
» seigneur, répond *Valmiers*, l'illustre
» *Dunois* n'étoit pas dans la classe
» ordinaire des citoyens.... — Brave
» homme, lui dit le roi avec émotion,
» vos parens vous ont désavoué ; eh !
» bien, le roi de France vous servira
» de père.... Vous porterez le nom
» de soldat du roi, & je joins à cette
» distinction une pension de mille
» livres ».

On fut bientôt à Orléans & l'action de *Valmiers* & les bontés dont le roi l'honoroit. L'envie en frémit ; Mademoiselle *d'Ermancy* en tressaillit de joie, & revit le brave soldat du roi qui n'avoit pas encore pu couvrir de sa gloire le défaut de sa naissance, & qui venoit souvent chercher dans les entretiens de cette aimable amie les consolations qu'il ne trouvoit pas toujours dans son cœur.

Une pauvre femme, c'étoit, disoit-on, la femme d'un scélérat qui avoit subi le dernier supplice, le suivoit obstinément dans les rues, dans les promenades. Enfin, dans une église,

elle le considère, jette un cri, & tombe évanouie. *Valmiers* prend cette infortunée dans ses bras & la porte au cinquième étage, dans un galetas qu'on lui dit être son asyle. Cette femme ouvre ses yeux & retombe dans le sein de son bienfaiteur. C'étoit sa mère. Le comte *de Réminville* son époux, accusé d'un meurtre, & condamné à mort, avoit trouvé le moyen de briser ses fers. Jettée avec lui dans un cachot, elle y avoit vu naître son fils, & ne l'avoit jamais perdu de vue.

Le généreux *Valmiers* répandit lui-même cette nouvelle dans Orléans. La tendre *Léonore* en aima & en admira davantage son malheureux ami, qui ne se voyoit délivré d'un préjugé, que pour devenir la victime d'un autre aussi cruel.

Les feux de la guerre qui se rallumèrent bientôt en Italie, lui fournirent l'occasion de laver cette nouvelle tache dans son sang. Il ne tarda pas à mériter l'amitié de ce jeune *Gaston de Foix*, digne élève de *Louis XII*. « Jamais on ne réunit à

» un plus haut degré tout ce qui
» peut présenter un modèle accompli
» du chevalier François. Ce prince
» joignoit à une figure majestueuse
» ces graces inexprimables qui sont si
» fort au-dessus de la beauté ; la ga-
» lanterie & la générosité éclatoient
» dans ses moindres actions ; à la
» fois l'idole des femmes & des guer-
» riers, il avoit cette affabilité qui
» se fait adorer de l'inférieur, & par-
» donner les avantages presque tou-
» jours révoltans de la naissance &
» du pouvoir ; de ce bras orné d'une
» écharpe qu'il portoit *pour l'amour*
» *de sa dame*, il répandoit la terreur
» dans les bataillons ennemis ; l'aspect
» du péril ne faisoit qu'augmenter en
» lui cet enjouement agréable qui
» paroît être le caractère distinctif de
» la nation, & ce qu'il y a de plus
» étonnant, il associoit à tant d'heu-
» reuses qualités la prudence & la
» circonspection d'un général con-
» sommé ».

Tel étoit le prince dont *Valmiers* avoit mérité l'amitié par des actions éclatantes, & dont il vengea la mort

avec un courage héroïque. Admiré de toute l'armée, comblé des éloges de *Bayart* & de son roi, il revient à Orléans & vôle dans les bras de sa mère qui lui conservoit un dépôt précieux qu'il n'espéroit plus de retrouver. On le fait descendre dans un souterrein. A la lueur d'une lampe, il entrevoit un vieillard couché sur un grabat. Une longue barbe descendoit sur sa poitrine. « Mon fils, s'écrie sa » mère au milieu des sanglots, vous » voyez .... vous voyez votre mal- » heureux père ; & vous, mon ami, » ouvrez vos bras à votre cher en- » fant ; il mérite bien notre tendresse. » — Mon père ! — C'est mon fils » que je tiens dans mon sein ! Ah ! » ne te refuse pas à mes embrassemens ; » *Réminville*, je ne suis point crimi- » nel ; je ne suis ...... que le plus » infortuné des hommes.

» Le malheureux vieillard poursuivi » par la crainte d'un supplice qu'il » n'avoit pas mérité, étoit venu à » Orléans rejoindre son épouse qui » n'avoit pu mettre sa vie en sureté » que dans cet affreux réduit ».

Valmiers ne balance pas ; il part avec ſon père & va implorer la juſtice de ſon maître qui le reçoit avec bonté, ordonne de revoir le procès, & veut aſſiſter à la réviſion d'une affaire ſi importante. *Je ne vous réponds pas*, lui dit-il, *de la promptitude de nos légiſtes, ſans doute ce ſont des gens habiles, je ſuis ſeulement fâché, comme les mauvais cordonniers*, qu'ils *allongent le cuir avec les dents.*

L'innocence du comte ne tarda pas à éclater ; il fut réhabilité, & ſon fils créé chevalier de l'ordre du roi, & revêtu d'un des premiers emplois, retourna avec lui triomphant à Orléans. Il vole chez Mademoiſelle d'*Ermancy ;* il la trouve noyée dans les larmes, environnée de religieuſes ; Madame de *Réminville* la preſſoit dans ſes bras ; Madame *Lormeſſan* même qui avoit appris d'elle ſa paſſion pour *Valmiers*, s'empreſſoit de la conſoler ; un accident imprévu venoit de la priver de ſa fortune, elle vouloit enſévelir dans la retraite des jours inutiles à ſon amant, & par un dévouement plus héroïque encore

sacrifier son amour même à l'intérêt de *Valmiers*, & faire triompher elle-même sa rivale. Elle se rendit cependant aux instances du jeune comte; & après avoir été sa consolation dans ses disgraces, elle fit son bonheur dans la prospérité.

Le comte se retiroit souvent à la campagne avec sa chère famille. « ils » se préparoient à dîner à l'ombre de » quelques saules qui bordoient un » ruisseau peu éloigné de leur de» meure champêtre; *Réminville* tenoit » ses enfans dans ses bras; son père » s'étoit joint à lui pour caresser ces » aimables créatures, tandis que la » mère & l'épouse contribuoient aux » apprêts du repas; la dernière semoit » des fleurs sur sa tête; un inconnu » enveloppé dans une espèce de man» teau, vient tout-à-coup saisir » *Réminville* par la tête, en lui met» tant la main sur les yeux. *Reminville*, » devine qui te touche, tu ne me » croyois pas si près de toi. — Le » roi!... C'est vous, sire! — Laissons» là le roi, c'est votre ami qui vient » vous voir; j'allois à Amboise; je

» me suis écarté de la chasse ; je sa-
» vois que vous aviez une maison
» de campagne en ces lieux, j'ai ha-
» sardé d'y venir seul. — Ah ! sire,
» sire... ma femme, mes enfans, met-
» tons-nous tous aux genoux du meil-
» leur des rois... c'est.... c'est Dieu
» même qui se rend visible. — Embras-
» sez-moi, mes enfans... encore une
» fois, comte, oublions le souverain,
» c'est votre égal, c'est votre ami qui
» vient vous visiter &.... Vous alliez
» diner ? Je m'invite du repas ; ce
» sera une fête pour moi ; voilà de
» ces plaisirs que goûtent rarement
» les rois...... Madame de *Réminville*
» étoit sortie pour quelques instans ;
» on la voit revenir avec ses enfans,
» qui tenoient dans leurs mains une
» couronne de fleurs. Sire, dit cette
» dame, nous obéirons à votre ma-
» jesté, nous bannirons l'étiquette :
» daignez seulement souffrir que ces
» innocentes créatures, qui ne sont
» pas des courtisans, ayent l'honneur
» de vous offrir cette couronne ; les
» soins de la royauté n'appesantiront
» pas celle-ci sur votre tête. Le bon
» roi

» roi accepte en souriant l'hommage;
» après le repas.... un ami m'est absolument nécessaire, le poste est encore vacant, & mon soldat est fait pour le remplir ».

Réminville continua de mériter, par ses vertus, & par un attachement invincible pour un si bon maître, l'amitié dont il l'honora; au comble du bonheur, il ne forme qu'un vœu inutile, celui de voir l'humanité délivrée des préjugés qui la dégradent.

Le critique exact desireroit peut-être plus de netteté dans le plan de cette anecdote. Cet amour de Madame *Lormessan* dénué d'intérêt depuis sa rupture, produit un effet désagréable dans la scène qui précède le mariage de *Valmiers*; on desireroit encore avoir plus de preuves que son amour pour Mademoiselle *d'Ermancy* le détermine à ce mariage autant que l'estime, l'amitié & la reconnoissance; mais le but de l'auteur n'a pas été de nous tracer une intrigue amoureuse, mais de combattre un préjugé barbare, & il faut avouer qu'il l'a fait d'une manière triomphante.

Quelle reconnoiſſance n'aurions-nous pas pour nos philoſophes, s'ils employoient à combattre ces préjugés les armes qu'ils n'ont que trop ſouvent à la main pour attaquer des objets qu'ils devroient reſpecter ! Ce ſeroit alors qu'on pourroit, avec raiſon, repréſenter la philoſophie, ſous l'emblême d'*Hercule* abattant les têtes de l'hydre; mais par une triſte fatalité, la religion, la patrie & la vertu, ſont en butte à leurs traits empoiſonnés, & d'autant plus dangereux, que c'eſt au nom de l'humanité qu'ils font cette guerre ſacrilège.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 24 décembre 1779.



LETTRE VIII.

VOUS vous rappellez, Monsieur, la vive censure que M. *Boucher* a faite de la traduction, & sur-tout de la *ponctuation maladroite* du P. *Dotteville*. Heureusement ce traducteur estimable n'étoit pas seul proscrit; la bonne compagnie avec laquelle on l'avoit associé le consoloit un peu de l'anathême lancé contre lui; & il a mieux aimé avoir tort avec les *Erasme*, les *Ernesti*, les *Juste-Lipse*, les *Brotier*, les *la Bletterie*, & tous les éditeurs, traducteurs, commentateurs de *Tacite* qui ont existé depuis deux cens ans, & qui ont passé leur vie à méditer le profond historien des *Césars*, que d'avoir raison avec le seul M. *Boucher*, procureur au parlement, qui se flatte d'avoir débrouillé les sens les plus cachés de *Tacite* plus vîte que le plus rusé praticien ne sauroit embrouiller un procès. Escorté de la cohorte nombreuse des traducteurs & commentateurs de *Tacite*, & par cette association

se croyant assez fort contre un adversaire qui seul vouloit lutter contre tous, le P. *Dotteville* a laissé le public prononcer entre son critique & lui, sans vouloir même prévenir ses juges par une défense peut-être inutile ; mais un de ses amis pour assurer davantage son triomphe veut prémunir le public contre des chicanes de procureur ; il répond aux plus importantes des critiques de M. *Boucher*, & il y répond d'une manière si péremptoire qu'il ne reste au procureur d'autre parti à prendre que de jetter au feu les *six cens observations* qu'il tient dans son sac contre la *ponctuation dissonnante*, *& les fautes de texte du père Dotteville*, qui ne sont pas différentes du texte & de la ponctuation de l'univers entier. Cependant comme l'esprit du palais est fertile en ressources ; je crains bien que le chicaneur du P. *Dotteville* ne s'oppose à l'exécution de cette sentence, & qu'il ne veuille même faire enregistrer son opposition à mon greffe ; dans cette crainte je dois le prévenir que je tiens la cause pour jugée sans appel.

A M. Boucher, *procureur au parlement, sur sa critique de la traduction de* Tacite *du P.* Dotteville.

DANS votre lettre au P. *Dotteville*, vous le sommez, Monsieur, de répondre à chacune des observations que vous faites sur sa traduction de *Tacite*, sous peine de voir paroître cinq ou six cens notes que vous tenez prêtes contre lui. Comme il n'a pas satisfait à votre demande, vous allez sans doute le condamner par défaut; mais, Monsieur, si l'humeur pacifique du P. *Dotteville* lui fait préférer sa tranquillité au plaisir d'avoir raison, il doit être permis à un de ses confrères & de ses amis d'entreprendre une justification qui eût surement été mieux faite par lui-même. Votre prédilection pour *Tacite*, votre zèle pour les belles lettres, vous ont inspiré la critique que vous avez insérée dans l'*Année litéraire*; ce même zèle m'excite à y répondre. Heureux si je puis parvenir à justifier un ami respectable, sans offenser son agresseur.

Liv. xij. sect. 47.

Simul in lucum, &c. Vous reprochez au père *Doutteville* de n'avoir pas mieux entendu *provisum* que tous les interprètes qui l'ont précédé, & vous traduisez : « *Rhadamiste* entraîne » *Mithridate*, voir les apprêts du sacri- » fice, qu'il dit avoir commandé, » pour y prendre les dieux à témoin » de la paix entre les deux princes ».

En supposant que vous ayez trouvé vous seul le vrai sens de *provisum*, votre traduction seroit encore répréhensible, 1°. parce qu'*entraîner voir* n'est pas françois ; 2°. Il n'est pas question dans le latin des apprêts d'un sacrifice, mais du sacrifice même ; 3°. *aller voir un sacrifice* se dit des spectateurs que la curiosité y entraîne, & non de ceux pour qui il est offert ; 4°. de la manière dont vous vous exprimez, il semble que *Rhadamiste* n'est pas un des deux princes qui vont jurer la paix.

Quant à la règle *eo lusum* à laquelle vous en appellez, je doute fort qu'elle puisse autoriser à dire *traho lusum*,

j'entraîne au jeu. Enfin *providere* ne signifie pas voir, mais pourvoir, préparer d'avance. Sur six exemples, tous tirés de *Tacite*, & cités par *Rickius*, il n'est jamais pris que dans cette acception. Le père *Dotteville* n'a point dû surcharger son livre de notes sur les endroits clairs ; or tel est celui-ci sur lequel vous voudriez qu'il en eût mis une. *Trahit Mithridatem in lucum propinquum*, dictitans illic *provisum esse sacrificium*, *imperatum ut pax juraretur.*

Vous demandez *si les princes sont convenus dans le sacrifice de jurer la paix, ou s'ils doivent jurer la paix dans le sacrifice.* La réponse est facile. Le sacrifice n'étant pas encore fait, il est évident qu'ils doivent jurer la paix dans le sacrifice, commandé sans doute lorsque *Mithridate* enfermé dans Gorneas étoit convenu du jour & du lieu, où se ratifieroit le traité.

Je sens que le public me dispensera volontiers d'être aussi long sur la critique des autres articles. Ils sont presque tous dans le même goût, & la sagacité du lecteur suppléera facile-

ment aux remarques que j'ometttrai. En conséquence, Monsieur, je ne m'arrêterai point à la *conglobation* que *Tacite* a employée, dites-vous, & que vous accusez le père *Dotteville* de détruire, par sa manière de ponctuer, puisque sa manière est celle des autres éditeurs. Je ne dois pourtant pas oublier un mot, qui dans la même section me paroît le plus avoir excité votre bile contre lui, c'est *compede* au lieu de *compedes* qui doit y être, selon vous; mais sans examiner tous les sens qu'on peut donner à ce passage, je me contenterai d'observer que *Rickius*, *Juste-Lipse*, le père *Brotier* sont d'accord avec le père *Dotteville*, & que vous êtes à-peu-près seul de votre avis. Je n'en conclus pas pour cela que vous ayez tort, mais seulement que le père *Dotteville* n'est pas à blâmer d'avoir suivi un sentiment qui a dû lui paroître au moins probable, puisqu'il n'avoit pas votre autorité pour s'en appuyer.

Liv. xiij. sect. 12.

Vous pourriez avoir raison sur les

parenthèses que vous ajoutez dans cet article, mais ne dites pas qu'*on craignoit de faire retomber* Néron *sur l'honneur des femmes distinguées*. Fi donc, Monsieur, quelles expressions! Tomber sur l'honneur des femmes, c'est déchirer leur réputation par des écrits ou par des discours, & ce n'est assurément pas ce qu'entendoit *Tacite*.

Même Liv. sect. 16.

At quibus altior intellectus, resistunt defixi in Neronem *intuentes*. « Ceux » qui pénètrent mieux dans l'intérieur » du prince, restent immobiles & » s'efforcent d'y lire ». Voilà ce que vous appellez *ébaucher les vigoureux coups de pinceaux de Tacite*: mais si les convives de *Néron pénètrent dans son intérieur* ont-ils besoin de *s'efforcer* d'y lire? La manière du père *Dotteville* est plus facile, & imite mieux la précision du texte, « Les courtisans plus » politiques demeurent immobiles & » fixés sur *Néron* ». Sans paraphraser, comme vous, il laisse à deviner, ainsi que son auteur, le motif qui rend les

courtiſans immobiles ; il ſe rappelloit peut-être ces deux vers de *Racine.*

Mais ceux qui de la cour ont un plus long uſage,
Sur les yeux de *Céſar* compoſent leur viſage.

Même Liv. ſect. 21.

Vous faites un crime au père *Dotteville* d'avoir, ſur la foi de *Juſte-Lipſe*, mis un point d'interrogation après ces mots : *Vivere ego* Britannico *potiente rerum poteram.* C'eſt beaucoup pour un traducteur, de vouloir s'appuyer de quelque autorité, de n'avoir pas un eſprit ſyſtématique qui lui faſſe imaginer dans ſon auteur, des ſens plauſibles à lui ſeul ; mais votre mépris pour tous ceux qui juſqu'à préſent ont tâché d'entendre *Tacite*, vous fait juger autrement, & vous demandez : *A quoi revient le danger de mort où auroit été* Agrippine, *ſi* Britannicus *eût règné ? écarte-t-elle les ſoupçons d'une conſpiration contre ſon fils ?*

Si je réponds à cette objection, *Juſte-Lipſe* & ſon imitateur ſeront juſtifiés ; ainſi, Monſieur, je vous prie de vouloir bien m'entendre.

Tacite, sans rapporter le discours de *Burrhus* à *Agrippine*, se contente de dire qu'après avoir nommé les accusateurs, & détaillé les imputations, il en revient aux menaces. Quelles étoient ces imputations ? Elles ne se bornoient pas à dire à la mère de l'empereur, qu'on l'accusoit de conspirer contre lui, pour mettre *Plautus* en sa place. En qualité de juge *Burrhus* devoit alléguer tous les griefs incontestables qui fortifioient cette accusation ; or il n'y avoit pas long-temps qu'*Agrippine*, irritée de l'exil de *Pallas*, avoit fait, dit *Tacite*, retentir jusqu'aux oreilles du prince, que *Britannicus* étoit en âge de règner, qu'il étoit le vrai sang de *Claude*, le seul héritier digne de l'empire, & qu'elle iroit elle-même le présenter aux légions. *Néron* en avoit été troublé au point de se porter à l'empoisonnement de son frère. Est-il à présumer qu'un ministre chargé d'ordres très-rigoureux, & observé par des témoins, ait manqué de rappeller un crime qui rendoit le second bien plus vraisemblable ? Non sans doute ; ainsi,

Monsieur, comme on ne voit point, dans *Tacite*, que depuis la mort de *Britannicus*, *Agrippine* se soit permis d'autres propos aussi imprudens, c'est de ceux-là qu'elle veut s'excuser lorsqu'elle dit : « Pouvois-je me flatter » de vivre si *Britannicus* eût règné, & » dans le cas où *Plautus* ou tout autre » deviendroit le maître, manquai-je » d'ennemis qui m'accuseroient, non » de paroles échappées à un excès de » tendresse, mais de crimes, dont un » fils seul peut absoudre » ?

Vous ne douterez plus, Monsieur, que ce ne soit-là le véritable sens des paroles de *Tacite*, si vous faites attention que dans votre manière de les interprèter, elles renferment une contradiction palpable. *Agrippine* s'avouant coupable de crimes, dont un fils seul peut absoudre, ne doit pas dire qu'elle eût vécu tranquille sous *Britannicus*.

Liv. xvj. sect. 32.

Soranus voyant qu'on veut impliquer sa fille dans l'accusation intentée

contre lui dit : *Non illam in provinciam secum profectam, non Plauto* PER ÆTATEM *nosci potuisse*, c'est-à-dire, *oratoirement*, pour donner au père *Dotteville* une leçon sur la manière d'imiter le style de *Tacite*, *Soranus* dit, « qu'elle *n'a été ni* avec son père, dans » son gouvernement, *ni connue* de » *Plautus*, *plus âgé* qu'elle ». Le verbe *eo*, Monsieur, est un funeste écueil pour vous en françois comme en latin. *Elle n'a été*, dans le premier membre de votre phrase, exprime le parfait du verbe *aller*, que, *par une subaudition* très-peu oratoire, vous confondez avec le parfait du verbe auxiliaire *être* dans le second membre. De plus, *per ætatem* ne signifie pas seulement que *Plautus* fût plus âgé que *Servilie*, ce qui ne les eut pas empêché de se connoître, mais encore qu'il y avoit entre eux une grande disproportion d'âge, comme l'ont très-bien exprimé M. *d'Alembert* & le père *Dotteville*.

Hist. liv. premier, section première.

Initium mihi operis Ser. Galba *iterum*

malgré toutes les autorités, ne pourroit-on pas aussi inférer de votre interprétation, que vous diriez *justus judex*, un juge complet; *justus locus*, un lieu complet. Nous ne le ferons cependant pas. On sait que vos fautes sont d'un tout autre genre, & ne procèdent souvent que du plaisir de dire quelque *chose de nouveau*.

Même liv. sect. 18.

Ita mixtus pedes equésque rupere, &c. *Tacite* rapporte deux causes de la défaite des Vitelliens, le mélange de cavalerie & d'infanterie qu'*Antoine* leur opposoit, & l'asyle qu'offroit la proximité de Crémone. C'est ce qu'a très-bien exprimé le père *Dotteville*, & qu'on ne retrouve point dans votre traduction. « Ainsi fut rompu, dites-» vous, le bataillon des légionaires, » *par les cavaliers & les fantassins réu-» nis*: quoique le voisinage de Cré-» mone laissât aux Vitelliens, avec » *plus* d'espoir de s'y réfugier, *moins* » d'envie de résister, *Antoine* ne les » poursuivit point davantage, à cause

» de la fatigue & des blessures dont se
» ressentoient & *hommes & chevaux*,
» après une bataille, où la fortune
» avoit trop hésité à se déclarer pour
» lui, &c. ».

En admirant l'adresse avec laquelle vous conservez l'*unité* d'un verbe, en lui faisant *gouverner des parties symétriques*, je vous remercie de m'avoir appris que réunir deux sections séparées par tous les éditeurs de *Tacite*, cela s'appelle *groupper deux phrases parallèles*. Je suis persuadé que le père *Doitteville* n'est pas en état de résoudre de tels problêmes de style. Cependant à la lecture de sa traduction, voici ce que je crois deviner, c'est qu'il pense que les tournures *quantò plus* & autres du même genre, qui sont élégantes en latin, rendent quelquefois le françois d'une pesanteur insoutenable. Le génie des deux langues est absolument différent, & un traducteur ne doit rendre le style de son auteur, qu'autant qu'il s'adapte à sa langue. Si vous trouvez cette observation vraie, elle servira de réponse aux reproches que vous faites au

père *Dotteville* ſur le ſtyle de ſa traduction.

L'eſtime que j'ai pour cette traduction, Monſieur, n'eſt point excluſive, & j'eſpère encore éprouver du plaiſir à la lecture de celle que vous deſtinez au public. Je la lirai, non dans le deſſein qui m'a fait prendre la plume aujourd'hui, mais pour y admirer en combien de manières différentes il eſt poſſible de bien traduire un auteur. J'y trouverai, ou croirai peut-être y trouver quelques fautes ; mais comme dit *Horace*, *ubi plura nitent.... non ego paucis offendar maculis*. De légères taches ne m'empêcheront point de rendre juſtice au mérite de l'ouvrage, ni d'avoir pour l'auteur toute l'eſtime qui lui eſt due.

J'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

PRIOLEAU de l'Oratoire.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Nouveaux Mélanges de poésies Grecques, auxquels on a joint des morceaux de littérature Angloise. A Amsterdam, chez la veuve Merkus, *libraire; & à Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée. in-8° de 252 pages.*

Réflexions historiques & politiques sur le commerce de France avec ses colonies de l'Amérique, par M. Weuves *le jeune, négociant, &c. A Paris, chez* Cellot, *imprimeur-libraire, rue Dauphine, la seconde porte cochère à droite, en entrant par le Pont-neuf, au fond de la cour, in-8° de 392 pages.*

Les vrais Principes du gouvernement François démontrés par la raison & par les faits, par un François. Nouvelle édition revue, corrigée & augmentée, avec cette épigraphe :

Est-il d'autre parti que celui de vos rois?

A Paris, chez tous les libraires qui vendent les nouveautés.

bleau, & sous un seul point de vue, les faits principaux & essentiels de cette histoire intéressante. Récit rapide, choix de faits judicieux, réflexions sages, voilà ce qu'ils peuvent se promettre de trouver dans cet abrégé.

Lettre du docteur Deméste, *de la société d'Emulation de Liége, correspondant de la société royale de Médecine, du docteur* Bernard, *premier professeur de la faculté de Médecine de Douai, sur la Chymie, la Docimasie, la Cristallographie, la Lithologie, la Minéralogie, & la Physique en général*, in-12 *de* 660 *pages, y compris une table des matières des deux volumes très-bien faite. A Paris, chez* Didot, *imprimeur de Monsieur, quai des Augustins; chez* Clousier, *imprimeur & libraire, rue Saint-Jacques.*

Cet ouvrage annonce par-tout un observateur exact, un physicien profond; les deux volumes se vendent 5 livres brochés.

Eclaircissemens sur le martyre de la légion Thébaine & sur l'époque de la

persécution des Gaules sous Diocletien & Maximien, *par* P. de Rivaz. *A Paris chez* Charles-Pierre Berton, *libraire; rue Saint-Victor, vis-à-vis le séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, au Soleil levant, 1 vol.* in-8°. *de 365 pag.*

Ce fait intéressant pour la religion est discuté par M. *Rivaz*, avec une critique lumineuse & une érudition profonde.

Découvertes de M. Marat, *docteur en Médecine des gardes-du-corps de Monseigneur le comte* d'Artois, *sur le feu, l'électricité & la lumière, constatées par une suite d'expériences nouvelles qui viennent d'être vérifiées par MM. les commissaires de l'académie des Sciences. A Paris chez* Clousier, *imprimeur, rue Saint-Jacques brochure de 38 pages.*

Je n'entre pour ce moment dans aucun détail sur ces découvertes importantes, parce que je n'ai pas vu les expériences. M. *Marat* m'a fait l'honneur de m'inviter à les aller voir. Je

profiterai de sa bonne volonté dans mes premiers momens de loisir; mais je puis dire dès à présent que ses découvertes paroissent aussi réelles qu'importantes, d'après les expériences qu'il annonce dans son mémoire, & l'on ne peut pas douter de l'exactitude de ces expériences, qui nous est garantie par quatre des membres les plus distingués de l'académie des Sciences, MM. le comte de *Maillebois*, de *Montigny*, le *Roy* & *Sage*.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IX.

Fabliaux ou *Contes du XII & du XIIIe siècles, traduits ou extraits d'après les manuscrits du temps, avec des notes historiques & critiques, & les imitations qui ont été faites de ces contes depuis leur origine jusqu'à nos jours, avec cette épigraphe :*

Si apud te honor antiquitati & fabulis quoque.

Pline, Epitr.

3 vol. in-8°. A Paris, chez Eugène Onfroy, *libraire, quai des Augustins.*

La révolution qui s'est opérée dans nos mœurs & dans notre langage a fait tomber dans le plus profond oubli nos vieux rimeurs qui nous paroissent aujourd'hui barbares & inintelligibles. Si les historiens & les écrivains modernes daignent quelque-

fois en faire mention, c'eſt ordinairement avec un ton de mépris & de pitié qu'on pardonneroit à peine à l'ennui de les avoir lus ; cependant il s'en faut bien que nos anciens poëtes ſoient abſolument à dédaigner. Si l'on ne trouve point dans leurs écrits le goût, la délicateſſe, l'élégance, qualités inconnues dans des ſiècles groſſiers, ils ont du moins la ſenſibilité, l'imagination, le génie qui ſont de tous les temps & de tous les pays. Ce recueil de contes eſt en même temps inſtructif & agréable; il fait connoître un des premiers monumens de la poéſie de nos ayeux, & doit à ce titre intéreſſer tous les littérateurs François.

On a remarqué que tous les peuples ont eu des poëtes avant d'avoir des écrivains en proſe. La poéſie françoiſe, dont les difficultes aujourd'hui ne peuvent être vaincues que par le plus grand génie, étoit au douzième ſiècle un métier facile. De-là cette multitude innombrable de moralités, de proverbes, de miracles, de prières à la vierge, de vies des ſaints en vers dont on eſt effrayé

quand on parcourt les manuscrits du temps. L'office divin, la bible, la règle de saint Augustin, la coutume de Normandie, tout enfin jusqu'à l'histoire, fut rimé. Cependant au milieu de toute cette écume grossière d'un temps d'ignorance, on doit distinguer trois espèces de poésies, qui, destinées spécialement à l'amusement de la noblesse & des princes, formoient en quelque façon une classe à part. Ce sont les chansons, les romans & les contes.

Les anciennes chansons étoient militaires, elles célébroient les exploits des fameux guerriers, & le soldat les chantoit en chœur en marchant à l'ennemi. La plus connue étoit la chanson de *Roland* qui subsista jusqu'assez avant dans la troisième race, & que personne n'a songé à transmettre à la postérité, parce qu'elle étoit dans la bouche de tout le monde. On sait la belle réponse que fit un soldat au roi *Jean* qui lui reprochoit de chanter cette chanson dans un temps où il n'y avoit plus de *Rolands*; sire, repartit le soldat, il

s'en trouveroit encore s'ils avoient à leur tête un *Charlemagne*. Les chansons galantes devinrent ensuite à la mode. Saint *Bernard* en avoit fait plusieurs dans sa jeunesse ; celles d'*Abélard* pour la célèbre *Héloïse* furent chantées par toute la France ; on connoît celles que *Thibaut*, comte de Champagne, composoit pour la reine *Blanche*. La plupart de ces anciennes chansons n'offrent que des lieux communs d'une fade galanterie, cependant on y trouve aussi quelquefois de la naïveté, du sentiment & des peintures du printemps assez agréables. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans une nation qui aimoit le vin, on ne faisoit alors aucune chanson de table.

Les premiers ouvrages romanesques que l'on connoisse ont été composés par des moines, & ont pour objet les croisades. La chevalerie qui venoit de naître s'empara ensuite des romans. Le principal personnage est toujours un chevalier errant qui redresse les torts, pourfend les géants, sauve l'honneur des belles, remporte le prix des tournois, & opère *pour*

sa mie des prouesses incroyables. Ces fictions eurent la plus grande vogue ; & sous le règne de *Henri II*, le roman des *Amadis* étoit si estimé que si quelqu'un, dit *la Noue*, avoit osé en dire du mal *on lui eût craché au visage*. Il y a peu d'art & de variété dans nos anciens romanciers ; leurs fables sont oubliées, tandis que celles d'*Homère* & de *l'Arioste*, qui ne sont guères plus raisonnables, feront à jamais les délices des siècles les plus polis. Les romans héroïques ont succédé dans le siècle dernier aux romans de chevalerie. « On y reconnoît encore, il » est vrai, dit l'auteur, un fonds de » physionomie antique ; mais au lieu » de ces preux infatigables ferraillant » tout le jour & couchant le soir avec » leur mie, ce sont de fades & lan» goureux héros, toujours pros» ternés aux pieds de leurs belles, » & n'employant pour les fléchir que » des soupirs, des pleurs, un respect » sans bornes & d'éternels compli» mens remplis de ce jargon pré» cieux qu'avoit mis à la mode le » bel-esprit du temps ». Ces longs

romans firent place aux nouvelles & aux contes de fées ; on a vu ensuite les petits romans obscènes, les romans Anglois en forme de lettres, les romans philosophiques occuper tour à tour la frivolité de la nation ; mais ces modes littéraires n'ont règné qu'un instant, tandis que l'empire des romans de chevalerie a duré plus de cinq cens ans.

Le genre des contes appellés autrefois *flabels* ou *fabliaux* est plus agréable & plus varié ; nous l'avons emprunté des Orientaux, & ce fut un fruit des croisades. L'on sait que le goût des contes a toujours été très-vif & très-répandu en Asie ; l'abbé *le Mascrier* dans son voyage d'Egypte parle d'un hôpital établi par les califes avec une magnificence & des soins incroyables, dans lequel, entr'autres choses imaginées pour le soulagement des malades, il y avoit des salles particulierès où ceux qui ne dormoient pas pouvoient se rendre ; ils y trouvoient des musiciens qui les récréoient par le son des instrumens, & des hommes gagés pour les égayer par des

contes. Les François n'ont pas moins excellé dans ce genre que les Arabes. S'ils n'ont pas autant d'imagination, ils ont plus de gaîté & de naturel ; quelques contes charmans répandus çà & là dans *Horace*, dans *Lucien*, dans *Apulée*, voilà tout ce qui nous reste des anciens, qui dans le pays des fables avec une mithologie extravagante se sont cependant peu adonnés aux fictions romanesques. Les auteurs des fabliaux sont les premiers qui depuis l'invasion des barbares aient fait paroître des contes en Europe ; l'Italie leur doit ce *Bocace* dont elle est si fière, & dont la réputation subsistera toujours parce qu'il est le créateur de la langue Italienne ; au contraire le style des fabliaux ayant vieilli, on les a oubliés. *Rabelais*, quoique diffus, inégal, hérissé d'une érudition pédantesque, a long-temps séduit la nation ; c'est lui qui avec *Marot* a la gloire d'avoir formé notre inimitable *la Fontaine* qui cependant est plus admirable dans ses fables que dans ses contes. Les écrivains qui l'ont suivi, fort éloignés de ses graces

& de sa naïveté, n'ont imité que sa licence.

Les fabliaux ne présentent pas toujours des mœurs honnêtes, & cependant les pères employoient autrefois ces contes trop libres à l'instruction de leurs fils & même de leurs filles. On peut croire que les idées de pudeur n'étoient pas alors tout à fait les mêmes qu'aujourd'hui. Ce qui le prouve, c'est que dans presque toutes nos villes méridionales les adultères étoient promenés publiquement par les rues, l'homme coupable en simple caleçon, la femme toute nue, ou dépouillée jusqu'à la ceinture. Quelquefois on obligeoit celle-ci de conduire elle-même son complice d'une manière plus indécente encore. Ce même châtiment étoit la peine ordinaire des courtisannes. Pendant long-temps il y a eu à la foire de Beaucaire une course publique où ces malheureuses couroient seules en chemises, ou même entièrement nues. Le rédacteur de ces contes s'est bien gardé d'exposer aux yeux des lecteurs polis & délicats des images que la

grossiereté seule des mœurs anciennes a pu supporter, il a retranché tous les détails trop libres, & a rendu nos anciens fabliers dignes des regards des honnêtes gens.

Il est à remarquer que ces troubadours Provençaux, autrefois si vantés, & qu'on regardoit comme les pères & les fondateurs de notre poésie n'ont presque fait que des chansons, des satires appellées *sirventes*, & des *jeux partis*, ou *tensons*, qui sont des questions de jurisprudence amoureuse, tandis que les romans & les contes, deux espèces d'ouvrages beaucoup plus considérables, & qui demandent bien plus de génie, sont presque tous de la composition de nos poëtes François. Quelques-uns de leurs fabliaux que je vais mettre sous vos yeux, Monsieur, vous convaincront que ces anciens conteurs ne sont point sans mérite, & que nous devons de la reconnoissance au littérateur infatigable qui a tiré de l'oubli d'aussi agréables productions.

Le conte de *Narcisse* prouve que

[illegible] du siècle, quelques [illegible] d'entrer [illegible]

[illegible] la ville de [illegible] la mere du [illegible] con- [illegible] ans; il [illegible] comme une [illegible] en âge & [illegible] leur [illegible] aussi [illegible] charmes, [illegible] conver- [illegible] qu'il [illegible] vingt [illegible]

» faillir, elle se croit blessée, elle
» porte la main sur son cœur, helas!
» la playe étoit au dedans ».

Elle se retire tremblante, agitée; la nuit ne peut calmer son inquiétude. Le sommeil s'éloigne de ses yeux; uniquement occupée de l'image de *Narcisse*, « Qui trouble ainsi mon repos,
» s'écrie-t-elle, d'où viennent ces
» tressaillemens, ces palpitations in-
» volontaires? Un feu intérieur me dé-
» vore; je sens ma raison se troubler,
» je ne me connois plus; pourquoi
» m'occuper sans cesse de ce jeune
» homme, & que m'importe qu'il
» soit beau; peut-être avec tant de
» charmes est-il trompeur & perfide;
» mais non, la nature a pris trop de
» plaisir à le former pour ne lui avoir
» pas donné toutes les vertus..... *Dane*
» qu'as-tu dit? Après avoir été si long-
» temps estimable, veux-tu donc enfin
» te faire mépriser? Quoi, un inconnu
» te plaît? .. Oui, il me plaît plus que
» tout ce que j'aime au monde, & à
» qui, grands dieux, ne plairoit-il
» pas? Sa beauté, sa grace charmante
» m'ont ravi, & sans lui il m'est im-

» possible de vivre ; mais helas, peut-» il être à moi, mon père me l'accor-» dera-t-il ? ;.... Ah ! c'en est fait, je » suis née malheureuse, il me faut » mourir » ? Le lendemain *Dane* revoit le jeune homme & le trouve encore plus beau que la veille ; sa passion devient plus vive, elle maudit son rang & se livre au désespoir ; « helas ! s'écrie-t-elle, on m'avoit dit » que l'amour étoit si doux ! ... Quel » état affreux ! non je ne puis plus le » supporter. Je veux faire instruire ce » jeune Thebain du doux penchant que » sa vue m'a inspiré, ou plutôt je veux » qu'il vienne pour avoir le plaisir de » le lui déclarer moi-même. Eh ! quel » autre que moi, ô ciel, pourroit lui » peindre ce que je sens ! ... Mais s'il » alloit rejetter l'offre de mon cœur, » si son indifférence, son orgueil... Eh » bien, j'irai, oui j'irai sur le chemin » de la forêt m'offrir à lui, je me jetterai » à ses pieds, je les baignerai de mes » larmes, je lui peindrai tous les maux » qu'il me fait souffrir, & s'il n'a point » une ame de fer, il en prendra com-» passion ».

Dane exécute sa résolution, mais le succès ne répond point à ses vœux; l'insensible *Narcisse* n'est point touché de sa douleur ni de ses larmes, & s'éloigne d'elle brusquement. La princesse désespérée conjure *Vénus* & l'amour de la venger d'un ingrat; bientôt sa prière est exancée; *Narcisse* accablé de chaleur & de fatigue vers le milieu du jour, s'approche d'une fontaine pour se désaltérer; en se baissant il apperçoit dans l'eau son image, dont il devient tout-à-coup éperdument amoureux; l'insensé s'épuise en larmes & en prières inutiles, enfin il succombe à la violence des desirs qui le consument & tombe mourant sur l'herbe. *Dane* arrive en ce moment, l'amour l'avoit conduite exprès à la fontaine pour lui faire goûter le plaisir de la vengeance. *Narcisse* la reconnoît & veut lui parler, mais la voix lui manque; il lui tend la main en levant les yeux vers le ciel comme pour lui demander pardon de sa cruauté. *Dane* consternée s'assied à ses côtés, lui pose la tête sur son sein & s'efforce de le ranimer par les plus

tendres careſſes. Vains ſecours, *Narciſſe* expire dans ſes bras. Alors ſon déſeſpoir s'exhale en longs cris douloureux ; furieuſe & déteſtant la vie qu'elle ne conſervoit que pour aimer *Narciſſe*, elle ſe précipite ſur ſon corps & y meurt de douleur.

Profitez bien de cet exemple, dit l'auteur de ce fabliau, vous ſur-tout qui avez inſpiré de l'amour à quelqu'un ;

> Quar ſi vous le laiſſez mourir,
> *payer.*
> Dieu le vous ſaura bien merir.

Si l'on veut comparer la métamorphoſe du poëte latin avec le conte du fablier françois ; on verra qu'*Ovide* eſt plus riche & plus brillant dans ſes deſcriptions, qu'il a plus d'eſprit, de fineſſe & d'élégance ; mais que notre vieux rimeur a mis bien plus de ſentiment & d'intérêt dans ſon récit. Son héroïne eſt bien plus touchante que la nymphe *Echo*. Les anciens n'offrent rien de plus délicat que cette peinture du déſordre & du trouble qu'excite dans un jeune cœur une paſſion naiſſante ; & l'on doit être ſurpris de

trouver de pareils traits dans un écrivain du XIIe siècle.

L'aventure de *Narcisse* est funeste & tragique, le conte d'*Aristote* va nous égayer par une scène riante & comique. *Alexandre* après avoir porté ses armes jusques dans l'Inde, oublioit le soin de sa gloire auprès d'une maîtresse adorée. Le grave *Aristote* lui représente d'un ton de précepteur la honte de sa conduite. Touché de ses remontrances, le conquérant s'arrache à l'objet de son amour; la belle irritée contre le pédagogue prie son amant de se trouver le lendemain à une des fenêtres de son palais, promettant de lui faire voir son précepteur dans un état peu conforme à la sévérité de sa morale.

Le lendemain au lever du soleil, éveillée par le desir de la vengeance, elle descend au verger dans un déshabillé galant & voluptueux, laissant flotter sur ses épaules une longue chevelure blonde; elle se promène auprès de la fenêtre du philosophe en chantant cet air:

Enfant j'étois & jeunette
Quand à l'école on me mit ;
Mais je n'y ai rien appris
Fors qu'un seul mot d'amourette ;
Et nuit & jour le répète
Depuis qu'ai un bel ami.

Aux accens de cette voix charmante, *Aristote* ému quitte ses livres & s'approche de la fenêtre ; là sans être apperçu, il contemple à son aise cette jeune beauté qui s'amuse à cueillir des fleurs dont elle forme une guirlande ; elle se baisse & se relève alternativement pour déployer avec plus d'avantage ses graces piquantes, les yeux enflammés du philosophe suivent tous les mouvemens de la belle. En vain la raison lui conseille de retourner à ses livres, en vain elle lui représente ses rides & sa tête chauve, entraîné par une passion aveugle ; *Aristote* arrête la jeune Indienne qui passoit sans affectation sous sa fenêtre. « Qui me retient, s'écrie-t-elle en se » retournant ? — Ma douce dame, » c'est celui qui ne peut plus vivre » sans vous, & qui pour vous plaire

» exposeroit avec plaisir *ame & vie*, » *corps & honneur* ». La coquette rusée feint d'être surprise d'un pareil aveu, cependant elle n'y paroît pas insensible, & se plaint adroitement des froideurs & de l'inconstance d'*Alexandre*. *Aristote* veut profiter de ce moment de dépit, & presse la belle d'entrer dans son cabinet. Elle paroît disposée à le satisfaire, mais *avant de faire folie*, elle veut faire une petite promenade montée sur le grave précepteur. *Aristote* se soumet à ce bisarre caprice; il descend dans le verger, se courbe vers la terre, & appuyé sur les mains présente le dos; on lui met une selle, on lui passe la bride autour du col; la belle triomphante s'assied avec fierté, & se promène en chantant,

Ainsi va celui qu'amour mène.

Alexandre prévenu observoit d'une fenêtre tout ce qui se passoit; à la vue de son précepteur sellé & bridé, il fait un grand éclat de rire: *Aristote* lève la tête, apperçoit le monarque, & couvert de confusion, il avoue

humblement que l'amour eſt excuſable dans un jeune guerrier, puiſqu'un vieux philoſophe n'a pu s'en défendre.

« Cet exemple, dit l'auteur, doit » nous apprendre à ne blâmer ni les » amies, ni leurs amans, car amour » eſt le maître de tous les hommes ».

L'idée de ce conte eſt ingénieuſe, pluſieurs écrivains en ont profité, & entr'autres M. *Marmontel*. Le fablier, pour donner plus de poids à ſon récit & faire mieux ſentir le pouvoir de l'amour a choiſi *Ariſtote*, perſonnage vénérable, alors adoré dans les écoles, & en quelque ſorte le dieu des univerſités de l'Europe. Il eſt vrai qu'on a prétendu que ce philoſophe ayant épouſé la fille d'*Hermias* ſon ami, il en devint éperdument amoureux, qu'il alla juſqu'à lui offrir des ſacrifices; peut-être notre poëte aura lu par haſard cette ſcandaleuſe anecdote; il aura penſé que l'homme accuſé d'un pareil trait de folie pouvoit être ſuppoſé capable d'une autre extravagance moins ſérieuſe. La morale qui termine ce fabliau, eſt préciſément celle qui ſe débite à l'opéra;

de pareilles instructions sont plus dangereuses qu'utiles ; mais il faut se souvenir que l'amour étoit alors regardé, non comme une foiblesse, mais comme une vertu & une qualité nécessaire, parce que c'étoit lui qui faisoit entreprendre les grandes choses. Chez les romanciers du temps, les héros ont tous une *amie*, & on y voit les jeunes chevaliers gémir de n'avoir pas encore *fait prouesse pour être dignes d'aimer & d'être aimés ;* les faveurs ou l'amour d'une dame y sont souvent la récompense & presque toujours le motif d'une action éclatante. Il faut avouer qu'une passion qui enfantoit les héros, quoique souvent par la foiblesse humaine elle dégénérât en libertinage, étoit cependant infiniment estimable dans ses principes ; mais ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'elle s'étoit en quelque sorte incorporée avec la religion du temps ; devoirs envers Dieu, devoirs envers les dames ; tel étoit à-peu-près le catéchisme qu'on enseignoit à la jeune noblesse ; *il aimoit l'honneur sur-tout*, dit un ancien historien en parlant de *Louis III*,

duc de Bourbon, *bien regardoit aussi les bonnes mœurs dont il étoit plein, & fut un chevalier fort amoureux, premièrement envers Dieu; après envers toutes les dames & demoiselles.*

Le comte d'*Aucassin* & *Nicolette* est remarquable par un ton de loyauté, de candeur & de simplicité antique; on y trouve beaucoup de cette naïveté touchante, qui devint dans le siècle suivant le caractère de notre langue, & qu'elle paroît avoir perdu sans retour.

Le comte *Bongars* de Valence faisoit depuis dix ans une guerre cruelle à *Garins*, comte de Beaucaire, vieillard foible & infirme, qui n'étoit plus en état de combattre. Il disoit souvent à son fils *Aucassin*, *jeune homme grand & bien fait*, *beau par merveille*. « Cher fils, prens un cheval & des armes & vas secourir tes » hommes; quand ils te verront à leur » tête, ils défendront avec plus d'ardeur leurs murs, leurs biens & leurs » jours. Mon père, répondoit *Aucassin*, je vous ai déjà fait part de mes » résolutions, que Dieu ne m'accorde

» jamais rien de ce que je lui demanderai, si l'on me voit ceindre l'épée, » monter un cheval, & me mêler dans » un tournois ou dans un combat » avant que vous m'ayez accordé » *Nicolette*, *Nicolette*, ma douce amie, » que j'aime tant. Beau fils, reprenoit » le père, ce que tu me demandes ne » peut s'accomplir. Cette fille n'est » pas faite pour toi; le vicomte de » Beaucaire mon vassal qui l'acheta » enfant des Sarrasins, & qui quand il » la fit baptiser voulut bien être son » parrein, la mariera un jour à quel» que valet de charrue. Toi, si tu » veux une femme, je puis te la don» ner du sang des rois & des comtes. » Ah! mon père, répondoit *Aucassin*, » quel est sur la terre le comté ou le » royaume qui ne fût dignement oc» cupé, s'il l'étoit par *Nicolette*, ma » douce amie »!

Irrité de l'obstination de son fils, *Garins* exige du vicomte son vassal, qu'il chasse *Nicolette*. Le vicomte ne voulant pas punir avec tant de rigueur une créature innocente, se contente de l'enfermer dans une chambre

isolée tout au haut de son palais, éclairée seulement par une petite fenêtre qui donnoit sur le jardin. La pauvre prisonnière » jetta les yeux sur » le jardin, où les fleurs s'épanouis» soient, où chantoient les oiseaux, & » s'écria douloureusement, malheu» reuse que je suis! me voilà donc en» fermée pour jamais! *Aucassin*, doux » ami, c'est parce que vous m'aimez » & que je vous aime, mais ils au» ront beau me tourmenter, mon » cœur ne changera point & je vous » aimerai toujours ».

Tandis qu'*Aucassin* se désespère dans l'absence de *Nicolette* sa mie, le comte *Bongars* vient assaillir le château de Beaucaire. *Garins* éperdu, court à la chambre de son fils. « Lâche que tu es, » que fais-tu là? & veux-tu donc te » voir dépouillé.... Mon cher fils, » monte à cheval, va défendre ton » héritage. Eh! bien, mon père, ré» pond *Aucassin*, je vais prendre les » armes & marcher au combat, mais » si Dieu me ramène sain & vainqueur, » promettez-moi de me laisser voir » une fois, une seule fois, *Nicolette*,

» ma douce amie, que j'aime tant,
» je ne veux que lui dire deux paroles, & lui donner un baiser. Soit,
» répondit le comte, je vous en donne
» ma foi ». Animé par cette promesse, *Aucassin* vole à l'ennemi, fait des prodiges de valeur, & amène à son père le comte *Bongars* prisonnier. — « Mon père, j'ai tenu ma parole,
» songez à tenir la vôtre. — Quelle
» parole, beau fils ? — Eh ! quoi, ne
» m'avez-vous pas promis que vous
» me laisseriez voir & baiser encore
» une fois *Nicolette*, ma douce amie
» que j'aime tant ? — Que je meure
» tout à l'heure si j'en fais rien. —
» Mon père, est-ce là votre dernier
» mot ? — Oui, de par Dieu, oui. —
» Certes, je suis fâché de voir mentir un homme de votre âge ; puis
» se tournant vers *Bongars*, comte de
» Valence, lui dit-il, n'êtes-vous pas
» mon prisonnier ? — J'en conviens,
» sire. — Donnez-moi donc votre
» main. — La voici. — Or maintenant
» jurez-moi que toutes les fois que
» vous trouverez l'occasion de nuire
» à mon père & de lui faire honte

» vous la saisirez aussi-tôt. *Bongars*
» fait le serment qu'on exige, & son
» vainqueur aussi-tôt le prenant par
» la main le reconduit à la porte de
» la ville où il le met en liberté.
» *Garins* furieux fait enfermer son fils
» dans la tour ».

Cette scène est pleine de naturel, de chaleur & de vérité, on croit être transporté au siècle d'*Homère*. *Aucassin* irrité a quelque chose du caractère d'*Achille*, & la situation de ces deux guerriers est à peu près la même. Le début de ce conte est de main de maître. Il est en action plutôt qu'en récit. Ce qui suit ne mérite pas les mêmes éloges. L'intérêt, il est vrai, se soutient toujours, mais les incidens sont trop romanesques.

Une nuit que *Nicolette* ne pouvoit dormir, elle trouve le moyen de s'échapper de sa prison à la faveur de la lune; elle ouvre la porte du jardin, traverse la ville, & arrive sans le savoir au pied de la tour où étoit renfermé son doux ami, elle entend les plaintes & les gémissemens du tendre *Aucassin*; gentil bachelier,
lui

lui dit-elle, pourquoi pleurer & vous lamenter en vain? votre père & votre famille me haïssent, nous ne pouvons vivre ensemble; adieu, je vais passer les mers, & me cacher dans un pays lointain: elle entre ensuite dans une forêt & s'y endort jusqu'au lever de l'aurore. A son réveil elle rencontre des bergers à qui elle donne cinq sols à condition qu'ils iront de sa part dire à *Aucassin* qu'il y a dans la forêt une biche blanche, pour laquelle il donneroit tout l'or du monde, qu'on l'invite à venir la chasser; mais que s'il attend plus de trois jours il ne la retrouvera plus. Dans l'espoir de revoir son amant, *Nicolette* s'amuse à construire avec des rameaux & des fleurs une maisonnette pour recevoir *Aucassin*. S'il m'aime, se disoit-elle, quand il verra ceci, il s'y arrêtera pour l'amour de moi.

Cependant *Aucassin* avoit recouvré sa liberté; le vicomte depuis la fuite de *Nicolette* avoit fait courir le bruit de sa mort, & *Garius* n'avoit plus rien à craindre de la passion de son

fils. Ce fidèle amant s'enfonce dans la forêt pour rêver à sa chère *Nicolette* ; il trouve les bergers à qui elle avoit parlé. Sa bonne fortune le conduit à la feuillée construite par sa maîtresse. Ah ! s'écrie-t-il, ma *Nicolette* a été ici, ce sont ses belles mains qui ont élevé cette cabane, je veux m'y reposer pour l'amour d'elle. La fillette qui le guettoit près de là, court à lui les bras ouverts. Après avoir donné un libre cours à leurs premiers transports, ils délibèrent sur le parti qu'ils prendront. Ils s'embarquent & abordent au château de *Torelore* où ils restent pendant trois ans. Les Sarrasins viennent assiéger le château & s'en rendent maîtres ; *Aucassin* & *Nicolette* sont emmenés prisonniers. Le navire qui portoit *Aucassin* est jetté par la tempête contre le château de Beaucaire ; les habitans reconnoissent leur jeune seigneur; son père & sa mère étant morts pendant son absence, il est conduit en pompe au château & en prend possession.

Nicolette arrive à Carthage, & l'on

découvre qu'elle est fille du roi. On lui propose pour époux un prince Sarrasin ; mais elle ne songe qu'à son doux ami *Aucassin* ; uniquement occupée des moyens de le rejoindre, elle apprend à jouer du violon, s'embarque secrettement pour la Provence, & s'en va *violonnant par le pays* sous l'équipage d'un ménêtrier ; pour se mieux déguiser elle s'étoit noirci avec une certaine herbe le visage & les mains. Dans cet état elle entre dans Beaucaire ; *Aucassin* étoit alors assis avec ses barons sur le perron de son palais. Seigneurs barons, leur dit le faux ménêtrier, vous plairoit-il ouir les amours du gentil *Aucassin* & de *Nicolette* sa mie ; aussi-tôt il tire d'un sac son violon, & chante, en s'accompagnant, comment *Nicolette* aimoit son *Aucassin*, comment elle s'échappa de sa prison, comment il la rejoignit dans la forêt, & toutes leurs aventures ; enfin jusqu'au moment de leur séparation ; puis elle ajoute :

Sur lui ne sais rien davantage ;
Mais *Nicolette* est à Carthage,

fils. Ce fidèle amant s'[...]
la forêt pour rêver [...]
lette ; il trouve les [...]
avoit parlé. Sa [...]
duit à la fe[...]
maîtresse. [...] [...]ux ami ;
lette a été [...] [...]ucroit-on,
qui ont [...] [...] jamais que lui.
m'y re[...]
fillett[e] [...] tout hors de lui-même ;
co[...] [...]ent en secret le prétendu chan-
a[...] qui lui fait concevoir les plus
[d]ouces espérances. *Nicolette* se retire
[a]ussi-tôt & se rend chez le vicomte de Beaucaire ; elle efface la noirceur artificielle qui la déguisoit. Quelques jours de repos lui rendent sa première fraîcheur, elle reparoît ensuite aux yeux d'*Aucassin* dans tout l'éclat de sa beauté, & ces deux amans après tant de traverses s'unissent enfin pour toujours.

Ces contes ont pour nous un mérite que n'ont pas la plupart des histoires ; ils nous présentent un tableau fidèle des mœurs du temps. Ces mœurs, à la vérité, sont souvent grossières & barbares ; mais elles n'en sont pas

...ressantes pour un observa-
... de connoître les hom-
...ons avec plaisir dans
... la simplicité anti-
...atrocle faisant la cui-
...uent point un lecteur
...pourquoi serions-nous bles-
...quelques traits de rudesse &
...férocité que nous offrent les fa-
...bliaux. Celui qui a pour titre *La Dame qui fut corrigée*, révoltera peut-être la délicatesse de nos femmes ; mais il apprendra à ceux qui cherchent à s'instruire des anciens usages, quelle étoit dans ce siècle de galanterie romanesque l'autorité des maris.

Un jeune comte surpris à sa chasse par l'orage, gagne au grand galop un château voisin, & demande un asyle au seigneur châtelain qu'il rencontre sur le perron. — Hélas, sire, répondit le châtelain d'un air humilié, ce seroit un plaisir pour moi de vous recevoir, mais je n'ose le faire sans l'ordre de ma femme qui règle tout ici. — Comment, morbieu, vous n'êtes pas le maître chez vous, reprit le comte, & vous avez barbe au menton ? — Le

châtelain propose une ruse innocente; faites-moi, dit-il, la même demande en présence de ma femme, je vous refuserai, ce sera une raison pour elle de vous accueillir comme vous le méritez. L'artifice réussit; le comte est admis, & bientôt il voit à table la fille de la maison; épris de ses charmes, il la demande en mariage. Le châtelain feint de s'y opposer pour y faire consentir sa complaisante moitié. Le comte épouse & se dispose à emmener sa femme. Sa mère avant de partir lui dit en particulier : « Ma » fille tu as un mari amoureux, pour » une femme c'est une fortune; veux-» tu être heureuse, tâche de le domi-» ner dans ces premiers momens, en » voilà pour la vie ». Elle part bien résolue de suivre les avis de sa mère. Le mari de son côté rêvoit aux moyens de former à la soumission sa nouvelle épouse. Il crut qu'il falloit d'abord frapper son imagination par quelques traits du plus cruel despotisme. Dans ce dessein, il tue en chemin deux lévriers superbes pour avoir manqué un lièvre qu'il leur avoit commandé

rapporter ; il coupe le cou à son cheval pour ne s'être pas arrêté au premier ordre. La dame d'autant plus choquée de ces procédés que les lévriers & le cheval étoient des présens de son père, fait quelques représentations d'un ton fort aigre. Le comte répond froidement : Madame, quand j'ordonne je veux être obéi. Arrivé chez lui, il fait venir son cuisinier, lui ordonne un repas avec certains ragoûts dont il convient avec lui ; mais il n'est pas plutôt sorti que la dame donne des ordres contraires. Le cuisinier, pour son malheur, jugea qu'il valoit mieux obéir à Madame qu'à Monsieur. Après le repas le comte fait appeller son cuisinier, & lui demande pourquoi il n'a pas suivi ses ordres. Monseigneur, répond le Vilain en se jettant à ses genoux, c'est Madame qui l'a voulu, je n'ai pas osé la contredire. Sans perdre de temps en réprimandes, le comte prit un bâton & en donna au *fricasseur* un tel coup qu'il lui fit sauter un œil, après quoi il lui ordonna de sortir de sa terre, sous peine d'être pendu

le lendemain s'il s'y trouvoit. Se tournant ensuite vers sa femme, il lui demanda qui lui avoit conseillé ce beau coup de tête. Déconcertée par la vue du bâton, la dame avoua une partie des conseils que lui avoit donné sa mère, & pria le comte de lui pardonner sa faute. C'est ce que je ferai, reprit-il, mais auparavant je veux que vous puissiez vous en ressouvenir. Et aussi-tôt avec la même arme dont il s'étoit servi vis-à-vis du cuisinier, il lui imprima sur le dos son pardon si vigoureusement, qu'on fut obligé de la porter au lit. Depuis ce moment jamais on ne vit femme plus souple & plus obéissante.

La brutalité du comte doit paroître bien extraordinaire, dans un temps où la galanterie étoit si fort en vogue & où l'on rendoit tant d'honneurs aux dames; mais pour expliquer cette contradiction apparente, il faut observer que ces mêmes femmes, idolâtrées en public, juges souveraines des cours d'amour, & maîtresses absolues de leurs amans, étoient en même temps dans leur domestique des

époufes complaifantes & foumifes qui venoient tenir l'étrier à leur mari quand il defcendoit de cheval, & le fervoient à table dans les jours d'appareil. D'ailleurs ce traitement odieux employé par le comte, & contre lequel le cri public & la loi même s'éléveroient aujourd'hui étoit alors une de ces corrections en ufage & permifes aux époux. Plufieurs chartres de bourgeoifie leur en accordent formellement le privilége. Un mari pouvoit impunément, non-feulement battre fa femme, mais encore la bleffer, pourvu que ce ne fût pas avec un fer émoulu, pourvu qu'il ne lui eût brifé ni caffé aucun membre, & que *la bleffure ne paffât point les bornes d'une correction.* Les ftatuts de la ville de Bordeaux portoient même, que fi un mari *tranfporté de colère ou de l'impatience de la douleur, tuoit fa femme, pourvu que folemnellement il jurât en être de bon cœur repentant, il feroit exempt de toute peine.* Dans le conte qu'on vient de lire on ne voit point la femme fe plaindre, implorer la vengeance de fes parens, ni fe retirer au-

près d'eux ; sa soumission est en quelque sorte l'aveu d'un droit reconnu.

Il y a dans ce recueil un si grand nombre de contes agréables & de recherches intéressantes sur les mœurs de nos ancêtres, que je me propose de vous les faire connoître plus amplement dans une seconde lettre. La rareté & l'insipidité de nos productions modernes, me fournissent un nouveau motif pour m'occuper davantage de nos anciens écrivains, chez qui l'on trouve au moins du naturel & du bon sens.

N. B. Cet ouvrage que nous avons dit se vendre chez *Onfroy*, libraire, quai des Augustins, se trouve aussi chez la veuve *Duchesne*, libraire, rue Saint-Jacques.

Je suis, &c.

Paris, ce 30 décembre 1779.

LETTRE X.

Le Monde de verre de M. le comte de Buffon, *réduit en poudre*, ou *Réfutation de sa nouvelle Théorie de la terre, développée dans son ouvrage des* Epoques de la nature; *par M. l'abbé* Royou, *chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, & professeur de philosophie au College de Louis-le-Grand.*

Il est, Monsieur, des systêmes qu'il suffit d'exposer avec clarté pour les réfuter complétement, comme il est des assertions qu'il seroit peut-être ridicule de vouloir combattre avec d'autres armes que celles de la plaisanterie. J'avois cru bonnement que les *Epoques de la nature* en offroient plusieurs de ce genre, & que les rapporter trop sérieusement seroit m'exposer au reproche d'une gravité pédantesque. Dans cette persuasion, moins encore pour égayer mes lecteurs, que pour échapper moi-même

au ridicule, j'avois imaginé qu'il falloit m'interdire soigneusement le ton grave d'un lourd dissertateur, & que, sans manquer au respect que je dois & que je porte au célèbre auteur des *Epoques*, il me seroit permis d'assaisonner de quelques plaisanteries une matière qu'il eût été difficile de traiter d'un air sérieux.

Mais hélas! comme il est rare que la fuite d'un précipice ne nous fasse pas tomber dans un autre, en voulant éviter le titre de *pédant ennuyeux*, je me suis attiré celui de *détracteur incivil*; & pour avoir osé rire d'un rêve philosophique, le plus plaisant peut-être qu'on ait encore enfanté, je suis accusé d'avoir outragé tout à la fois le génie & la vertu; & le comble du malheur, c'est que sentant aujourd'hui, mais trop tard, toute la justice de cette accusation, & toute l'énormité de mon crime, je suis en proie à des regrets aussi cuisans qu'inutiles.

Que j'ai eu tort, en effet, de ne pas parler avec plus de révérence de ces corps majestueux, sortis du cerveau de Mr *de Buffon*, qui par leur

poids immense tiennent en fusion des milliers d'étoiles fixes, dont chacune est un million de fois plus grosse que notre soleil, lui-même un million de fois plus étendu que le globe terrestre !

Ne devois-je pas aussi m'attendrir sur le sort de cette malheureuse *étoile fixe*, *dissoute*, je ne sais comment, mais dont l'explosion terrible engendra ces comètes incendiaires qui ont allumé, embrasé, liquéfié la masse énorme du globe solaire ? Ah ! vraiment, j'aurois encore dû me prosterner dans un respectueux silence devant cette comète conquérante, qui étendant ses ravages jusques dans l'empire du soleil, en a transporté les débris à la distance de trois cens millions de lieues.

Combien d'autres merveilles, plus surprenantes les unes que les autres, ne s'offroient pas à mon admiration ? Par exemple, je ne devois, je le sens à présent, je ne devois contempler qu'avec un effroi religieux ces planètes fécondes, qui, vomissant à des milliers de lieues des torrens de matières enflammées, dans leur

course rapide engendroient *des satellites*. Mais sur-tout, sur-tout quels transports ne devoient pas exciter en moi ces *précieuses molécules organiques, toujours actives, toujours vivantes, indestructibles par nature*, qui, après être sorties intactes du gouffre embrasé où elles avoient bouilli pendant des milliers de siècles, par une admirable indifférence, se prêtèrent également, quoique communes aux animaux & aux végétaux, à former cette admirable variété de végétaux & d'animaux qu'offre ce vaste univers, &c. &c. &c.

J'ai donc eu tort, je le confesse humblement, *de rire dans un si grave sujet*, & pour expier ma faute je promets, dans la componction de mon cœur & l'amertume de ma douleur, je promets, au risque d'ennuier mes lecteurs, d'abjurer désormais l'ironie & de ne parler plus que le froid langage de la raison. J'ignore néanmoins si M. de *Buffon* gagnera beaucoup à ce nouveau genre de combat qu'on me force de lui livrer; car enfin je vais le montrer successivement en contradiction avec lui-même; en

contradiction avec le récit de l'écrivain sacré ; en contradiction avec les notions les plus simples que la raison nous donne de l'Être suprême ; en contradiction avec les principes les plus élémentaires comme les plus incontestables de la méchanique & de l'astronomie ; en contradiction avec les monumens les plus authentiques de l'histoire naturelle ; en contradiction avec l'origine certaine des peuples, des sciences & des arts. . . . . En est-ce assez ? . . . . L'entreprise peut paroître hardie, mais elle n'est pas téméraire ; la tâche est longue, mais elle n'est pas pénible ; mon seul embarras est d'un côté de me borner sans rien omettre d'essentiel ; de l'autre de me faire entendre de ceux à qui les principes de physique, dont je ferai quelquefois usage, ne seroient pas assez familiers. Essayons.

1°. *M.* de Buffon *se contredit lui-même.*

De toutes les autorités que j'ai à lui opposer, la sienne est sans doute celle dont il doit respecter davantage les décisions. C'est, en conséquence,

par elle que je crois devoir commencer. Ce n'est plus, au reste, sur quelques détails non essentiels que je veux l'opposer lui-même à lui-même. Ces distractions, ces momens de sommeil, ces perfidies d'une mémoire ingrate, sont des objets peu intéressans. C'est sur le fonds même de son systême que je le prends en contradiction. En effet, tout l'ouvrage *des Epoques de la nature* se réduit en dernière analyse à ces deux assertions: « Les coquilles & autres débris de la » mer qu'on trouve par-tout, prou» vent que la mer a couvert toute la » terre; la grande quantité de sels » fixes, de sables & d'autres matières » fondues & calcinées qui sont ren» fermées dans les entrailles de la » terre, prouvent que l'incendie a » été général, & qu'il a précédé l'exis» tence des mers * ».

Or voulez-vous savoir ce que M. de *Buffon* pensoit en 1752 de ce brillant systême? Ecoutez-le lui-même**.

* Hist. nat. Tom. 1, p. 285, édit. in-12 du Louvre, 1752.

** Hist. nat. Tom. 1, p. 285 & 286.

» Ces pensées, quoiqu'élevées, sont
» *dénuées de preuves*.... Le grand dé-
» faut de cette théorie, c'est qu'elle
» n'explique que le passé, & ce passé
» est si ancien, & a laissé si peu de
» vestiges *qu'on en peut dire, tout ce*
» *qu'on voudra*...... Assurer, comme
» l'assure *Wiston*, que la terre a été
» comète, ou prétendre avec *Leibnitz*
» qu'elle a été soleil, c'est dire des
» choses *également possibles ou impossi-*
» *bles, & auxquelles il seroit superflu*
» *d'appliquer les règles des probabilités.*
» Dire que la mer a autrefois enve-
» loppé le globe entier, c'est ne pas
» faire attention à une chose *très-*
» *essentielle*, qui est l'unité du temps
» de la création ; car si cela étoit, il
» faudroit nécessairement dire que les
» coquillages & les autres animaux
» habitans des mers, dont on trouve
» les dépouilles dans l'intérieur de la
» terre, ont existé les premiers, &
» long-temps avant l'homme & les
» animaux terrestres : or *indépendam-*
» *ment du témoignage des livres sacrés,*
» n'a-t-on pas raison de croire que
» toutes les espèces d'animaux & de

» végétaux sont à-peu-près aussi an-
» ciennes les unes que les autres ».

C'est cependant ce systême, autrefois *dénué de preuves*, qu'on nous donne aujourd'hui comme une vérité bien démontrée. M. *de Buffon* se flatte donc d'avoir porté la lumière dans la sombre nuit de ces temps antiques, dont *il restoit*, suivant lui-même, *si peu de vestiges*, que tout ce qu'on en pouvoit dire, ne devoit passer que pour des jeux, tranchons le mot *, pour *les rêves d'une imagination ardente*; mais a-t-il donc depuis reçu d'en haut quelque inspiration soudaine, ou bien a-t-il fait ici bas quelque nouvelle découverte qui ait pu réformer toutes ses idées? Non sans doute, avant lui *Téliamed* avoit dit que les dépouilles de la mer, semées sur toute la surface du globe étoient des monumens authentiques du long séjour des eaux sur la terre; avant lui *Leibnitz* avoit dit que l'affinité de tous les corps terrestres avec le verre, indiquoit assez

* M. *de Buffon* s'en sert lui-même à l'égard de *Burnet*.

que le globe entier avoit été pendant un temps du verre en fusion; un soleil en un mot. Cependant ces raisons n'avoient pu satisfaire M. *de Buffon*; par quel secret ont-elles eu depuis le bonheur de lui plaire? *Une chose très-essentielle*, *l'unité du temps de la création*, vérité, disoit-il, fondée également sur *l'autorité des livres sacrés*, & *sur celle de la raison*, devoit l'emporter à son gré sur les frivoles conjectures de *Leibnitz*, auxquelles il ne daignoit pas même *appliquer les règles des probabilités*. Pourquoi donc, au mépris *de la raison & des écritures*, vient-il aujourd'hui nous proposer comme des vérités *incontestables* ces idées bisarres qu'il traitoit il n'y a pas long-temps de chimères. Dans la chymie, dans la méchanique & l'astronomie, des expériences, des découvertes nouvelles peuvent réformer les erreurs anciennes; mais les oracles de *la raison & des livres sacrés* doivent être immuables, & ne peuvent se plier au gré des passions, & aux besoins d'un systême. M. *de Buffon* oseroit-il avouer qu'en prof-

crivant le systême de *Leibnitz* il n'avoit pas compris le vrai sens d'un récit purement historique, aussi simple que celui du premier chapitre de la Genèse ? Je ne le crois pas. Mais, quoi qu'il en soit, je lui propose ce dilemme terrible : Ou vous avez mûrement pesé le sens du texte sacré, & interrogé avec soin la raison, avant de condamner *Leibnitz* ; & alors, quelle mobilité dans vos principes ! Quel empire peut acquérir sur moi une raison incertaine & flottante, qui varie sans cesse, même sur le sens des textes les plus clairs ? Ou bien vous avez proscrit le systême de *Leibnitz* comme également contraire à *l'autorité des écritures & à celle de la raison*, vous l'avez proscrit sans examen, sans connoissance de cause ; & alors, quelle légèreté dans vos jugemens ! Quelle confiance pourrois-je avoir dans les décisions d'un homme qui prononce si précipitamment, même sur les objets les plus importans ?

2°. *M.* de Buffon *contredit ouvertement le texte sacré.*

Il est aujourd'hui tellement de mode de ne faire, dans les systêmes qu'on fabrique, aucune attention au récit de *Moyse*, que j'ai long-temps hésité, si, parmi les autorités que je voulois opposer à M. *de Buffon*, je devois compter celle de l'écrivain sacré ; mais enfin, toute réflexion faite, comme M. *de Buffon* dans tous ses ouvrages, & sur-tout dans sa déclaration adressée à la Sorbonne, & imprimée au tome 7e de son Histoire naturelle, édit. in-12, proteste avec une candeur, une franchise non suspectes *qu'il croit* TRÈS-FERMEMENT *tout ce qui est rapporté dans la Genèse sur la création, soit pour l'ordre des temps, soit pour les circonstances des faits, & qu'il* ABANDONNE *ce qui, dans son livre, pourroit être contraire à la narration de Moyse*, j'ai cru, pour seconder ses pieuses intentions, devoir lui démontrer qu'il ne peut exister d'opposition plus marquée qu'entre le récit de *Moyse* & le sys-

tême des *Epoques*, afin qu'il faſſe encore à la Sorbonne un généreux ſacrifice de ce nouvel ouvrage, & qu'il renonce pour toujours à ces rêves philoſophiques qui nuiſent à la religion, pour ne plus s'adonner qu'aux travaux ſolides qui éterniſeront ſa mémoire.

Mais d'abord je ne puis m'empêcher de le plaindre d'avoir choiſi un guide auſſi infidèle que l'athée *Boulanger*. Il pouvoit aſſurément trouver de plus dignes interprètes de nos divines écritures, & puiſer le commentaire dont il avoit beſoin dans une ſource plus pure que les manuſcrits de ce patriarche de l'égliſe philoſophique. Voyons cependant les lumières qu'il en a tirées.

D'abord il demande un intervalle immenſe de temps *entre la première création & la production de la lumière*, & cela parce que l'écriture dit que la *terre* ÉTOIT *informe*, ce qui ſuppoſe, dit-il, *évidemment* qu'elle a ſubſiſté dans cet état pendant des milliers d'années. Voilà qui eſt preſſant. Aviſez, Monſieur, aux moyens d'éluder

les demandes de M. *de Buffon*, & de résister à ses raisons; car je vous préviens qu'il est exigeant; il lui faut encore *un long espace de temps entre la production de la lumière & sa séparation d'avec les ténèbres*; & cela parce qu'il est dit que *Dieu vit que la lumière étoit bonne*, c'est-à-dire, utile à ses desseins. Or M. *de Buffon* pense que l'être suprême ne pouvoit pas d'un coup-d'œil reconnoître cette utilité; & voulant se prêter aux besoins de l'éternel, il demande *un long espace* pour donner au créateur le loisir d'essayer à son aise la bonté de ses productions. On ne peut trop remercier l'auteur des *Époques* de l'indulgente facilité avec laquelle il accorde libéralement au Tout-puissant des milliers d'années pour cette épreuve difficile.

Outre ces deux grands espaces de temps qui précèdent le premier jour de la Genèse, M. *de Buffon* veut encore que les six jours de la création soient *six époques*, *six intervalles considérables de temps*, & quoiqu'ils soient tous clairement désignés par le même mot *jour*, quoi qu'ils soient tous for-

més *d'un ſoir & d'un matin*, M. *de Buffon*, de ſa pleine autorité, en forme des époques d'une grandeur prodigieuſement différente, l'une de 2936 ans; l'autre de 20000; la troiſieme de 34000, *&c.* & ſi vous lui demandez comment *Moyſe* a pu exprimer 34000 ans par ces mots, *un jour formé d'un ſoir & d'un matin*, mots ſi clairs pour exprimer un de nos jours, qu'il ſeroit impoſſible d'en imaginer de plus expreſſifs, ſi vous lui demandez encore comment l'écrivain ſacré a pu employer ſept fois dans une même page les mêmes mots, *veſpere*, *mane*, *dies*, pour exprimer ſept époques différentes *, il vous répondra ſérieuſement & ſans rire, que *Moyſe vouloit ſe mettre à portée de l'intelligence du peuple.* Certes, il s'y prenoit, pour réuſſir, d'une étrange manière! Par

* Quand il eſt dit, *que Dieu ſe repoſa le ſeptieme* JOUR *& qu'il bénit ce* JOUR *de repos*, d'où eſt venu l'origine de la ſanctification du ſabbat, le mot *jour* ne ſignifie pas alors une *époque*, mais un jour ordinaire. Pourquoi auroit-il dans les verſets précédens une ſignification différente?

quelle

quelle fatalité est-il donc arrivé que depuis *Moyse* jusqu'à *Boulanger* personne n'ait soupçonné cette interprétation si *populaire ?*

Il est vrai que, par une de ces distractions, qu'on nomme *contradiction*, M. *de Buffon* dit ailleurs que *Moyse* n'a parlé si obscurément que *faute d'autres expressions, & parce que la langue dont il se servoit étoit pauvre.* Quelle affreuse disette, en effet, & quelle devoit être la pauvreté d'un idiôme qui ne pouvoit exprimer 34000 ans que par le mot *un jour*, & six époques différentes, que par les mêmes mots *soir & matin !* Que *Moyse* étoit à plaindre d'avoir à instruire un peuple grossier, dans une langue aussi barbare, aussi trompeuse ! & quel effort de génie n'a-t-il pas fallu à *Boulanger* pour débrouiller tout ce galimathias de l'écrivain sacré !

Cependant cette *interprétation populaire*, quelque naturelle qu'elle lui parût, M. *de Buffon* ne l'a reçue qu'entraîné par la force victorieuse de deux raisons qui *prouvent démonstrati-*

vement que les mots *vespere & mane dies unus* ne peuvent s'entendre d'un de nos jours. La première, *c'est que nos jours commencent par le matin*, au lieu que ceux de *Moyse commençoient par le soir*. Ici l'érudition de M. *de Buffon*, sauf le respect qui lui est dû, me paroît un peu en défaut ; car presque tous les peuples anciens, les Hébreux en particulier, sur-tout dans l'ordre religieux, comptoient du soir au soir, *à vesperâ ad vesperam celebrabitis sabbata vestra.*

Mais une autre preuve devant laquelle l'esprit le plus altier, le plus obstiné est obligé de se prosterner humblement, *c'est que les jours de* Moyse *ne pouvoient pas être égaux, puisqu'ils n'auroient pas été proportionnés à l'ouvrage*, ce qui eût été d'une incongruité révoltante ; car Dieu, sans doute, semblable à nos manœuvres, travailloit à la toise, & étoit obligé de faire chaque jour une tâche égale ! Que pensez-vous, Monsieur, de ce docte argument ? Voilà les puissantes raisons qui forcent M. *de Buffon* d'abandonner *le sens littéral des écritures* ; & l'on veut que je les ex-

pose sérieusement, & que je les réfute gravement! & l'on ne me permettra ni de rire ni de gémir des écarts où la manie des systêmes entraîne, même nos plus grands génies.

Mais permettons à M. *de Buffon* d'entendre tantôt trois, tantôt vingt, tantôt trente-quatre mille ans, &c. par ces paroles *vespere & mane dies unus*; qu'elles signifient, non des *jours*, mais des époques, & des époques longues & différentes; qu'il les taille à son gré, qu'il les rogne ou les allonge comme il lui plaira, il n'en réussira pas mieux à concilier son systême avec le récit de la Genèse.

En effet, suivant *Moyse*, ce fut le troisième jour que se fit la séparation des terres & des mers, & ce jour-là même la terre fut couverte de gason & les arbres chargés de fruits. Le quatrième jour le soleil & la lune sont *placés dans le firmament*. Le cinquième jour la mer produit les poissons, & l'air les oiseaux. Le sixième seulement furent créés les animaux terrestres. Voilà *l'ordre des faits* selon l'écrivain sacré; entendez par les mots troisième

jour, quatrième jour, &c. *des époques* & des époques de telle durée qu'il vous plaira, du moins sera-t-il toujours vrai de dire que l'époque de la terre est antérieure à celle du soleil; que l'époque du soleil est la même que celle de la lune; que l'époque des végétaux a précédé celle des animaux marins & terrestres; que l'époque des oiseaux est de même date que celle des poissons; que l'époque où la terre parut à découvert, *aparuit arida*, est antérieure à la formation des poissons.

Or tout cet ordre est entièrement bouleversé dans le *systême des époques*. Le soleil existoit des milliers d'années *avant* la terre qui n'en est qu'une *éclaboussure*, & avant la lune qui n'est qu'un satellite vomi du sein de la terre; la terre fut pendant vingt mille ans couverte dans toute sa surface par les eaux de la mer, qui produisirent bientôt les poissons, dont l'existence précède par conséquent celle des oiseaux & des végétaux; ce n'est qu'après vingt mille ans, après avoir formé & façonné les montagnes, que la mer se retirant, laissa voir la terre, bien

long-temps après la formation des poissons; l'herbe, les fruits, tous les végétaux sont donc bien postérieurs à la formation des animaux marins.

C'est à M. *de Buffon* à nous dire comment il a pu construire son systême des époques, puisqu'il *croit* TRÈS-FERMEMENT *tout ce qui est rapporté dans la Genèse sur la création, soit pour* L'ORDRE DES TEMPS, *soit pour les circonstances des faits.*

Mais sans doute M. *de Buffon croit aussi très-fermement* ce qui est rapporté dans la Genèse sur le déluge. Or *Moyse, malgré la pauvreté de sa langue,* nous dit clairement que *toute substance vivante, hommes & troupeaux, oiseaux & reptiles, tout périt sous les eaux, excepté* Noë *& ce qui étoit enfermé avec lui dans l'arche.* Comment M. *de Buffon* conciliera-t-il cela avec ce qu'il dit des géans d'Amérique qu'il assure venir en ligne directe des géans qui existoient long-temps avant le déluge; avec ce qu'il dit des *animaux d'Amérique* qui ne ressemblant en rien à ceux de notre continent, n'ont pas été tirés de l'arche de *Noé* & *apportés*

d'Europe ou d'Asie, mais se perpétuent en Amérique depuis leur formation; avec ce qu'il dit de la transmigration successive des peuples du nord, les premiers du monde, dans les contrées d'abord tempérées, ensuite même dans la zone torride; avec ce qu'il dit du petit déluge de *Moyse;* avec, &c. Je prie M. *de Buffon* de nous donner quelqu'*interprétation populaire*, qui puisse concilier aussi les passages de *Moyse* qui concernent le déluge *universel* avec son systême.

M. *de Buffon* dira sans doute, il a même dit déjà, qu'il ne prétend proposer son systême que comme une *hypothèse ingénieuse*, comme un jeu de l'imagination pour expliquer des phénomènes singuliers. Voilà sans doute le langage qu'il faut tenir quand on veut échapper à une censure. Mais quelle fureur de perdre son temps, de consumer son génie à fabriquer des hypothèses, évidemment contraires à *des vérités révélées qui sont autant d'axiomes immuables, indépendans de toute hypothèse.* (*Epoq. p. 37.*) Quel est le but, quelle est l'utilité de ce travail? Qu'en peut-il résulter pour la con-

noiſſance de la nature? Mais d'ailleurs ſi vous ne prétendez établir qu'une hypothèſe, pourquoi donc dites-vous en cent endroits que votre ſyſtême eſt fondé ſur *la connoiſſance* DÉMONSTRATIVE *des faits ;* que *la parole de Dieu* SEROIT *contradictoire*, *inintelligible*, *abſurde*, ſi l'on n'adoptoit pas vos commentaires, & ſi l'on n'admettoit votre ſublime hypothèſe? Eſt-ce de ce ton d'inſpiré qu'on doit propoſer des hypothèſes contraires aux écritures? On commence d'abord par demander grace pour une *ſimple hypothèſe ;* & ſi on l'obtient, bientôt on ſaura la transformer en vérité démontrée. C'eſt là marche ordinaire, & c'eſt celle que tiennent les jeunes philoſophes dans les caffés, & les femmes dans les cercles au ſujet des *Epoques* de M. *de Buffon*, & de l'*Atlantide* de M. *Bailly*. Et voilà pourquoi j'ai cru devoir détruire ſans reſſource la *prétendue hypothèſe*. . . . . .

Mais afin qu'on ne m'accuſe pas d'un *pédantiſme ſcholaſtique*, ou d'un zèle amer & déplacé, je vais rappeller à M. *de Buffon* les ſages conſeils

que lui donnoit à ce sujet en 1759 le célèbre *Néedham* son ami *, qui n'est ni un pédant ni un cagot.. Après avoir établi par le texte sacré l'universalité du déluge, l'extinction de tous les êtres vivans, à l'exception de ceux qui furent sauvés dans l'arche, il ajoute : « Il y aura peut-» être des philosophes, qui, respec-» tant *à leur façon* l'autorité des livres » sacrés.... diront que le nouveau » continent, en vertu de la puissance » communiquée à ces terres, a pu » produire en même temps les végé-» taux & les animaux qui lui sont » propres, *conformément aux remarques » de M. de Buffon*.... Mais j'aime-» rois mieux avec LES VRAIS SAGES, » qui craignent de compromettre la » parole sacrée, ou de mettre la science » & le témoignage de Dieu en balance » avec les opinions purement humai-» nes, *m'en tenir à la lettre de l'écri-» ture* ».

Après cela trouverez-vous bien raisonnables les lamentations de M. *de Buffon*, qui, parce qu'on veut le ra-

* Nouvelles recherches *sur la nature & la religion*, pag. 150 & suiv.

mener au *ſens litteral* des écritures, puiſqu'il n'allègue aucune raiſon valable pour s'en écarter, dit qu'il *eſt bleſſé toutes les fois que l'homme proſtitue l'idée du premier être en la ſubſtituant à celle de ſes opinions; qu'il eſt vivement affligé toutes les fois qu'on abuſe de ce grand, de ce ſaint nom de Dieu.* Trouvez-vous bien placé dans cette circonſtance ce ſtyle de prédicateur? Et ſi M. *de Buffon* eſt ſi *contriſté* toutes les fois que l'homme ſubſtitue la vanité de ſes opinions conjecturales à l'immuable vérité des écritures, imitant ſon ton apoſtolique, ne pourrois-je pas lui dire: Eh! *pleurez donc ſur vous même* & ſur vos ſyſtêmes anti-moſaïques.

3°. *M.* de Buffon *contredit les principes les plus inconteſtables de la méchanique & de l'aſtronomie.*

Comme dans ce ſiècle c'eſt un crime aſſez léger de combattre le récit de *Moyſe*, que c'eſt même un mérite aux yeux de nos philoſophes, je ne me ſerois pas étendu ſur l'article précé-

dent, ſi M. *de Buffon* ne m'y avoit autoriſé lui-même par la longueur du commentaire qu'il fait ſur le premier chapitre de la Genèſe, commentaire qui tient au moins trente pages dans ſon ouvrage; mais j'ai bien ſenti que pour le réfuter pleinement il falloit alléguer contre lui des preuves d'un autre genre. Celles qui ſe tirent de l'oppoſition de ſon ſyſtême avec les principes les plus inconteſtables de la phyſique m'ont ſur-tout paru déciſives. Cependant j'ai craint que bien des lecteurs ne les puſſent pas comprendre; mais puiſqu'on a prétendu qu'avec un homme tel que M. *de Buffon*, il falloit *des raiſons & non pas des plaiſanteries;* qu'on s'applique donc à ſaiſir ce qui me reſte à dire.

Et d'abord rappellez-vous, Monſieur, que *les comètes furent engendrées par l'exploſion d'une étoile fixe dont les débris immenſes, n'ayant plus de centre commun, furent contraints de circuler autour du ſoleil, en vertu de la force attractive de cet aſtre.*

J'ai ci-devant humblement repréſenté à M. *de Buffon* qu'il n'étoit pas trop digne d'un grand phyſicien, qui

par la seule force de son imagination veut fabriquer un monde & tout expliquer *par des causes qui soient dans la nature*, de supposer l'explosion d'une masse aussi énorme que celle d'une étoile fixe *, puisqu'il est impossible d'assigner aucune cause probable d'un si étrange phénomène.

Mais aujourd'hui, en supposant cette dissolution aussi réelle qu'elle est chimérique, je demande à tout physicien s'il n'est pas évident que les débris immenses de cette étoile durent, à cause de leur voisinage, s'attirer réciproquement, & tourner les uns autour des autres hors de la sphère du soleil. En effet, le premier principe du systême de *Newton* n'est-ce pas que l'attraction, agissant en raison inverse du quarré des distances, est nulle à une distance presque infinie, & au contraire très-forte dans les petites distances? Or qui ne sait pas que les étoiles fixes sont placées à

* M. *Cassini* a calculé la circonférence de *Syrius* & la croit de cent millions de lieues. Quelle terrible massue ne faudroit-il pas pour dissoudre un corps aussi immense!

une diſtance preſque infinie du ſoleil? Leur grandeur apparente eſt dans tous les temps la même pour nous, quoique, par l'effet de la révolution annuelle de la terre, nous ſoyons tantôt plus près, tantôt plus éloignés des étoiles fixes de 66 millions de lieues; puiſqu'une différence ſi prodigieuſe dans le point de vue n'en produit aucune dans l'effet, où la grandeur apparente de ces aſtres; qu'on ſe figure, ſi l'on peut, quelle eſt leur diſtance réelle du ſoleil. Auſſi M. *Delalande*, dont l'ouvrage peut être regardé comme l'A, B, C de l'aſtronomie, dit-il *, que, par la *parallaxe*, les aſtronomes prouvent *que les étoiles, même les plus proches de la terre en ſont néanmoins à une diſtance de plus de* 6,771,770,000,000 lieues, par conſéquent éloignées du ſoleil de 6,771,736,000,000 lieues. C'eſt donc renverſer le principe fondamental du *newtonianiſme*, que de ſuppoſer que les débris ſi voiſins de l'étoile diſſoute au lieu de décrire des courbes les uns autour des autres, auront obéi à la force attractive du ſoleil,

* Abrégé d'aſtronomie, in-8°, pag. 342.

placé à une distance infinie du point où se fit l'explosion. Et que devient alors tout le systême des *Epoques*, où l'attraction *Newtonienne* joue un si grand rôle, attraction dont l'auteur dispose à peu près avec la même liberté que les vieux péripatéticiens de leurs *qualités occultes*, & les charlatans de leur *poudre sympatique*.

Pour se tirer de cet embarras, M. *de Buffon* n'a d'autre expédient que de nous dire que *l'étoile fixe* dont la dissolution engendra les comètes, s'est trouvée toute seule placée dans le voisinage du soleil, quoique toutes celles que nous connoissons en soient à une distance presqu'infinie ; & comme il semble avoir acquis le droit de nous faire accroire tout ce qu'il veut, je ne doute pas qu'il ne prenne le parti que je lui propose.

Aussi bien je voudrois voir les comètes approcher librement du soleil. Les merveilles qu'elles y doivent opérer me font desirer qu'il ne se rencontre aucun obstacle sur leur passage. En effet, dit M. *de Buffon*, dès que ces comètes ont commencé de tourner autour du soleil « quel volume im

» menſe de matière ! quelle *charge* » énorme ſur le corps de cet aſtre ! » quelle *preſſion !* quel *frottement* inté» rieur . . . . & par conſéquent quelle » chaleur & quel feu produits par » ce *frottement* . . . . Chaque comète » formoit une roue dont les rais ſont » les rayons de la force attractive ; le » ſoleil eſt l'eſſieu ou le pivot com» mun de toutes ces différentes roues ; » la comète en eſt la jante mobile, » & chacune contribue de tout ſon » *poids* & de toute ſa vîteſſe à l'embra» ſement de ce foyer général, dont » le feu durera par conſéquent auſſi » long-temps que le mouvement & » la *preſſion* des vaſtes corps qui le » produiſent ».

Voilà bien certainement une des idés les plus extraordinaires qui ſe ſoient préſentées à l'eſprit d'un phyſicien ! M. *de Buffon* a-t-il donc pu ſe perſuader que les corps mus circulairement en vertu de leur force attractive, exercent ſur le centre *un poids*, une *preſſion*, un *frottement*, une *charge* énormes, ſur-tout capables d'embraſer, de liquéfier un corps immenſe, dur, comme l'étoit le ſoleil

avant ſon embraſement? Pourroit-il ſe faire qu'un auſſi grand phyſicien ignorât que la force attractive employée toute entière à réſiſter au mouvement projectile n'a d'autre effet que de forcer le corps attiré à décrire une courbe; que cette courbe étant le réſultat unique des deux forces combinées, le corps mu circulairement n'exerce pas plus de *preſſion*, *de frottement* ſur le centre en vertu de la force attractive, qu'il n'en exerce ſur les corps ſitués dans la direction de la force projectile; & s'il en étoit autrement lorſque la lune paſſe ſur notre méridien, elle exerceroit donc une *preſſion*, un *poids*, une *charge* ſur les eaux immédiatement ſoumiſes à ſon action ou force attractive, & par conſéquent les eaux *preſſées* reflueroient & s'abbaiſſeroient, tandis que l'expérience journalière démontre que les eaux directement attirées par la lune s'enflent & s'élèvent, lorſqu'elle paſſe ſur notre méridien.

Mais voici une conſéquence bien plus terrible de cette étrange explication. Sans doute M. *de Buffon* ne prétend pas que le ſoleil eſt preſſé par

les comètes dans toute sa surface en dessus & en dessous également, & comme le seroit un papier qui gémit sous la presse d'un imprimeur ; il y a dans son systême des espaces considérables qui n'ont point à souffrir de l'*énorme poids* des comètes. Leur *pression* d'ailleurs est tantôt plus forte, tantôt moindre suivant leur distance. Or le premier principe de la théorie des fluides, c'est que *tout fluide inégalement pressé s'échappe par l'endroit où il n'éprouve point d'obstacle.* La substance liquéfiée du soleil, *inégalement pressée* par les comètes auroit donc dû se dissiper & s'écouler depuis long-temps. Que M. *de Buffon* songe bien à éviter ce terrible inconvénient ; pour moi, je n'y vois pas de remède. Plus il supposera forte la *charge*, la *pression* qu'exercent les comètes sur certaines portions du soleil, plus nous devons trembler pour la dispersion des parties de cet astre bienfaisant ; & le plus grand des miracles possibles, c'est à mon avis que le soleil ait pu subsister depuis cent mille ans, si on suppose que ces corps vagabonds le

frictionnent ſans ceſſe violemment, mais plus ou moins dans différens temps & dans différentes parties.

M. *de Buffon* appelle ſon ſyſtême une *théorie de la terre*; pour moi, je crois qu'on doit plutôt le regarder comme la fin & l'anéantiſſement du monde entier. Oui, c'eſt pour détruire & non pour édifier qu'il ſemble être venu. Vous l'avez vu dans l'inſtant diſſoudre & diſperſer le ſoleil; vous l'allez voir maintenant arracher la lune à ſon orbite & la faire deſcendre ſur la terre.

Pour cette fois je crains bien de n'être entendu que par des phyſiciens; mais cette preuve eſt ſi forte, ſi déciſive, qu'il m'eſt impoſſible de la paſſer ſous ſilence. Du reſte ce ſera la ſeule de ce genre que je me permettrai *. D'ailleurs qu'on ne faſſe attention qu'aux réſultats. On peut être ſûr qu'ils ſont juſtes.

Nos grands aſtronomes ont décou-

* Je ne prétends pas au reſte me faire honneur de cette preuve ſavante. Elle eſt de l'invention d'un très-célèbre phyſicien qui me l'a communiquée, ainſi que quelques autres dont je ferai uſage dans la ſuite, mais avec défenſe de le nommer.

vert qu'il se fait une légère accélération dans le mouvement moyen de la lune, phénomène qu'ils attribuent à la résistance de l'atmosphère solaire, qui ralentissant peu-à-peu le mouvement projectile, fait prévaloir la force attractive de la terre & contraint la lune de se rapprocher de la planète sa mère, en racourcissant le diamètre de l'orbite lunaire. De plus ils ont remarqué que dans l'espace des cent dernières années cette accélération a été de sept secondes, & que depuis les Arabes jusqu'à nous, c'est-à-dire, en 850 ans l'accélération totale a été de 9 minutes; d'où ils ont conclu que le mouvement moyen s'accélère en raison du quarré des temps, conclusion avouée de tous les savans physiciens.

Or cela posé, puisque pour cent ans l'accélération est de sept secondes; donc pour cent mille ans, ou ce qui revient au même pour cent ans multipliés par mille, l'accélération sera de sept secondes multipliées par le quarré de mille, qui est un million, elle sera donc de sept millions de se-

condes, qui réduites en degrés formeront 1944 degrés ou quinze diamètres de l'orbitre lunaire, & par conséquent neuf cents diamètres de la terre; & cette quantité indiquant l'accélération, par la théorie du mouvement accéléré *, on déduit que le diamètre de l'orbite lunaire dans l'espace de cent mille ans eût été racourci de 94 diamètres terrestres environ; & cependant, comme la l'une n'est éloignée du globe terrestre que de l'intervalle de trente diamètres de la terre, il s'ensuit évidemment que si le monde étoit aussi ancien que le veut M. de *Buffon*, il y a déjà long-temps que la

* Pour éclaircir ce résultat; dans l'ellypse les temps périodiques sont comme les racines quarrées des cubes des grands axes. Donc ici où l'accélération doit produire diminution du temps périodique & du grand axe de l'orbite lunaire, nous aurons l'accélération ou la diminution des temps périodiques comme les racines quarrées des cubes de la diminution des grands axes. Or 900 est à très-peu de chose près la racine quarrée du cube de 94 : donc, &c. Au reste, encore une fois, ceci n'est que pour les demi-physiciens. Les savans ne doutent pas de ce que je dis, les autres ne m'entendront pas.

lune feroit descendue sur la terre & rentrée dans le sein de sa mère.

Certes, n'est-ce pas une plaisante théorie de la terre que celle où le soleil auroit dû se dissiper dès le premier moment de son inflammation, & où la lune eût été rendue à la terre avant l'existence du genre humain. Je vous ai dit autrefois que la conquête de l'astre nocturne étoit si précieuse aux yeux de M. *de Buffon* qu'il ne rougissoit pas de l'acheter au prix de la contradiction la plus palpable. Quelle va donc être sa consternation quand il apprendra qu'un si généreux sacrifice est entièrement inutile, & qu'il faut ou briser son monde de verre, ou du moins le laisser sans lune & sans soleil.

Peut-être M. *de Buffon*, car de quoi ne s'avise-t-on pas dans les fâcheuses extrémités, sera-t-il tenté de répondre que la lune seroit, en effet, réunie à la terre si elle n'en avoit jamais été éloignée qu'à la distance de trente diamètres terrestres; mais, dira-t-il, qui de nous sait si elle n'étoit pas dans un lointain bien plus grand il y a soixante quinze mille ans. Eh! vraiment si M. *de*

Buffon avoit pu prévoir la difficulté, il ſe ſeroit arrangé, & il auroit aſſigné à ſa lune un poſte convenable; mais jamais on ne s'aviſe de tout. Malheureuſement M. *de Buffon* a fixé la diſtance de la lune, & il n'eſt plus temps de reculer. Il nous dit, en effet (p. 87) que la force centrifuge de l'équateur terreſtre n'a été aſſez puiſſante que pour lui faire vomir ſes parties les plus légères, qui ont formé la lune, à 89,500 lieues, qui font à-peu-près les trente diamètres, ce qui eſt encore fort honnête, tandis qu'en ſuivant le même calcul, la même proportion que j'ai indiqués, on prouveroit qu'il faudroit que la lune eût été projettée à pluſieurs millions de lieues de la terre afin qu'elle n'y retombât pas avant l'extinction de la nature vivante, qui ne doit périr ſur ce globe qu'après deux cens mille ans environ.

Il reſte donc pour bien démontré que nous n'aurions ni ſoleil ni lune, ſi on laiſſoit faire M. *de Buffon*. Nous verrons même un autre jour que n'ayant pu diſſoudre le ſoleil, il ne tiendroit pas à lui que notre terre

n'eût été dévorée par l'aſtre brûlant. Oh! pour le coup, on ne ſera pas fâché de me voir m'oppoſer aux ravages de ce génie deſtructeur. Je l'attends à la huitaine.

Je ſuis, &c. l'abbé ROYOU.

Paris, ce 4 janvier 1780.

P. S. Un habile phyſicien avec qui je cauſois dernièrement de cet ouvrage, m'a dit; mais prenez garde: « M. *de Buffon* ne fonde pas la vérité » de *ſon ſyſtême ſur l'inflamation du* » *ſoleil par le poids & le frottement des* » *comètes*. C'eſt un hors d'œuvre dans » ſon ſyſtême, & une conjecture qu'il » haſarde en paſſant ».

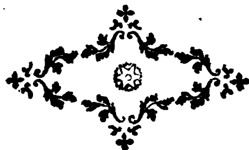
Pardonnez-moi; tout le ſyſtême dépend de cette ſuppoſition. Il faut que M. *de Buffon* allègue une cauſe au moins probable de la chaleur du ſoleil, qui n'exiſte pas pour la terre; car ſans cela je lui dirai: la terre, ſuivant vous, eſt une partie du ſoleil, pourquoi donc ſa lumière, ſa chaleur ſe ſont-elles éteintes, tandis que celles

du ſoleil ſubſiſtent dans toute leur force. Le globe terreſtre devroit donc encore être lumineux & enflammé comme le ſoleil. Il faut abſolument que M. *de Buffon* renonce à ſon ſyſtême ou qu'il réſolve cette terrible difficulté.

Dire que la terre arrachée au ſoleil n'a plus trouvé d'aliment qui pût entretenir ſa chaleur, tandis que le feu du ſoleil eſt ſans ceſſe nourri & rallumé par des comètes ou d'autres corps qui lui ſervent de pâture, ce ſeroit un ſubterfuge miſérable, indigne d'un grand phyſicien, & bon tout au plus pour des philoſophes du ſeizième ſiècle.

Autrefois M. *de Buffon* alléguoit le mouvement diurne de la terre & ſa force centrifuge pour cauſe de la diſſipation du *feu central.* Mais il a compris enfin qu'alors le réfroidiſſement devroit être infiniment plus grand à l'équateur qu'aux pôles, ce qui feroit la ruine entière de ſon ſyſtême ; & à préſent il prétend (dans ſes Epoq. p. 348) que le mouvement loin de rallentir, ranime au contraire la chaleur.

Il falloit donc imaginer une autre cause du réfroidissement de la terre; & M. *de Buffon* n'en a pas trouvé d'autre que le poids & le frottement des comètes, qui agissent sur le soleil & point sur la terre; & quoiqu'il ne la propose qu'en tremblant, quoiqu'il en sente toute la foiblesse, cependant comme il faut absolument assigner une raison de la différence énorme qui se trouve entre la chaleur du soleil & celle de la terre, j'ai droit, tant qu'il n'en alléguera point d'autre, de regarder l'embrasement du soleil par les comètes, comme une des bases & des appuis essentiels de tout le systême.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Suite de la Réfutation des Epoques de la nature, &c.

Suite des PREUVES PHYSIQUES.

LA multitude & l'importance des matières qui me reſtent à traiter ne me permettent pas de m'arrêter davantage à des réflexions préliminaires. J'entre bruſquement en matière.

La tranſparence de la queue des comètes & de la lumière zodiacale, leur mouvement libre, qui n'a jamais, non plus que celui des planètes, éprouvé la moindre altération, du moins ſenſible, prouvent que dans l'eſpace où elles ſe meuvent il règne

un vuide presque parfait ; & que la rareté de l'atmosphère solaire est comme infinie. Or cela posé, il est impossible à un physicien de concevoir une cause valable qui puisse précipiter une comète dans le soleil. Cependant, supposons cette chûte aussi réelle qu'elle est chimérique, qu'en a-t-il dû arriver ? La comète aura sans doute suivi les loix de tous les solides qui s'enfoncent dans un fluide ; & quelles sont ces loix ? Ou bien ils obligent les parties liquides qu'ils rencontrent à refluer derrière eux, pour leur ouvrir un libre passage, ou s'ils trouvent de la résistance, ils font jaillir, sur-tout s'ils sont sphériques, dans tous les sens & sous tous les angles, les parties fluides qui se rencontrent sur leur route.

D'après ce principe incontestable, loin de trouver dans une comète obliquement poussée contre le soleil la cause de la direction commune des planètes & du peu d'inclinaison de leurs orbites, je n'y vois qu'une cause de divarication énorme, & certainement je ne connois que M. *de Buffon*

qui puiſſe dire *que le mouvement des planètes dans le même ſens & preſque dans le plan du ſoleil, eſt une preuve convaincante* qu'elles ont été chaſſées du ſein de cet aſtre par le choc oblique d'une comète.

Quoique M. *de Buffon* n'ait pas coutume d'entrevoir des difficultés dans ſon ſyſtême, il en eſt une cependant qu'il n'a pu ſe diſſimuler. La voici. C'eſt une vérité mathématiquement démontrée par *Newton*, & confirmée par l'expérience journalière, que tout corps projetté avec force d'un lieu où il eſt ſans ceſſe rappellé par ſa gravité, doit y revenir en décrivant dans ſa chûte une courbe ſemblable en tout à celle qu'il avoit tracée en s'éloignant. M. *de Buffon* n'a pu conteſter le principe. Comment donc la terre, & tous les autres torrens planétaires chaſſés du ſoleil, après leur première révolution, ne ſont-ils pas retournés à leur ſource, & rentrés dans la maſſe du ſoleil ?

Voilà le terrible inconvénient que je vous avois annoncé ; la terre va donc, après une révolution, s'englou-

tir de nouveau dans le ſoleil. Etoit-ce la peine de l'en tirer à ſi grands frais pour ſi peu de temps ? M. *de Buffon* ſe trouve ici très-embarraſſé, & je penſe que ſon embarras eſt fort raiſonnable ; mais ce qui ne l'eſt pas tout-à-fait tant, ce ſont les ſubterfuges qu'il a imaginés pour en ſortir. Il ſe tourne & retourne dans tous les ſens pour conſerver la conquête qu'il a faite ſur le ſoleil ; mais par-tout ſes armes ſont malheureuſes.

D'abord il ſuppoſe que le mouvement des parties antérieures a été accéléré par celui des parties poſtérieures, & par cette accélération il explique, du moins à ce qu'il croit, la difficulté propoſée ; mais cette accélération eſt chimérique. Si toutes les parties du torrent ont reçu par le choc unique de la comète le même degré de viteſſe, elles ont dû marcher toutes enſemble ſur la même ligne & de compagnie, ſans ſe preſſer, ſans que l'une ait pu accélérer le mouvement des autres. Si au contraire on dit que les plus légères ou les moins denſes ont reçu un plus grand degré de vîteſſe primi-

tive, elles ont dû sur le champ se séparer les premières, devancer les plus lentes, & comment alors aura pu se faire l'accélération. D'ailleurs, du moins les parties accélérantes n'ont pas reçu d'accélération. Eh bien ! celles-là auroient donc dû, suivant M. *de Buffon*, retomber dans le soleil.

Aussi ne paroît-il pas lui-même fort satisfait de cette réponse ; il croit prudent d'en chercher une autre ; & je louerois ce trait de prudence si le noveau subterfuge eût été plus heureux ; mais helas ! *il retombe de Charybde en Sylla.* Il suppose que sa comète (car il la meut à son gré, & c'est bien la sienne) non-seulement a détaché une partie considérable du soleil, mais encore qu'elle a écarté, déplacé la masse entière de cet astre, ensorte que les planètes à la fin de leur révolution ne l'ayant plus trouvé à sa place, ont heureusement échappé à sa voracité. L'expédient est unique. Cependant il ne remédie presque à rien ; car du moins ce déplacement n'a pu être fort considérable à cause de la grande masse du soleil ; ainsi toutes les

planètes devroient, au ſommet de leur courbe, être toutes, 1°. à la même diſtance du ſoleil ; 2°. à une diſtance très-petite, double conſéquence, également fauſſe, également contraire aux faits & aux obſervations *.

Mais voici quelque choſe de plus embarraſſant. Tous les aſtronomes conviennent que de toutes les comètes **, les plus petites ſont celles qui approchent le plus du ſoleil. M. *de Buffon* en convient (p. 72), dans un endroit où cet aveu lui étoit utile ; mais comme il ne ſonge guères qu'aux beſoins du moment, il n'a pas prévu les funeſtes conſéquences qui réſulteroient pour ſon ſyſtême de cet aveu indiſcret. En effet, comment pouvoir

* Puiſque la comète de 1680 à une diſtance de 33, 200 lieues reçut du ſoleil un degré de chaleur 2000 fois plus grand que celui d'un fer rouge, combien les planètes ſeroient-elles échauffées, ſi elles paſſoient à une petite diſtance du ſoleil ?

** Je parle des comètes connues des aſtronomes, & non pas de celles qui ne ſont connues que de M. *de Buffon*.

concilier la *petitesse* de sa comète génératrice avec les effets terribles qu'il lui attribue. D'abord elle a détaché du soleil la six cent cinquantième partie de cet astre, & a imprimé à ce torrent solaire une vîtesse prodigieuse, & l'on croira aisément, sans que j'entreprenne les calculs, que la comète pour produire un tel effet, devoit avoir une masse au moins triple de celle du torrent démembré, c'est-à-dire, qu'elle devoit être la deux centième partie du soleil; mais puisqu'on veut de plus que cette comète destructive ait encore eu la force de causer un déplacement considérable dans la masse entière du soleil, combien ne faut-il pas augmenter celle de la comète? Je laisse M. *de Buffon* maître de l'augmentation. Je veux bien qu'il ne l'augmente que du double pour ce nouveau prodige; elle eût donc été la centième partie du soleil, & six fois plus grosse que les six planètes & les dix satellites ensemble, & voilà la plus petite des comètes possibles. Grand Dieu, dites-nous donc ce que seront les plus grandes.

Mais voici encore un nouvel écueil ; car nous marchons de précipice en précipice. M. *de Buffon* prétend que sa comète a détaché du soleil la six cent cinquantième partie de cet astre, & cela parce qu'ayant pesé dans une balance exacte & infaillible les masses des six planètes & de leurs satellites, il a trouvé que toutes réunies formoient juste la six cent cinquantième partie du soleil; mais dans ce beau calcul il se trouve un *deficit* bien considérable ; car la comète * conquérante, comme je vous l'ai dit d'après M. *de Buffon*, s'est amalgamée avec le torrent solaire ; ainsi elle a fourni son contingent aux planètes & à leurs satellites, qui par conséquent réunies ne doivent plus nous offrir seulement la six cent cinquantième partie du soleil, mais une masse sept fois plus grande. Nos planètes devroient donc être plus grosses ou en plus grand nombre ; que M. *de Buffon* nous déterre donc quelque planète nouvelle ; car il n'est pas pos-

* Année littéraire, tome VII, N° 34, pag. 289.

ſible qu'il ſe ſoit trompé en calculant la maſſe de celles que nous connoiſſons. Comment a-t-il pu oublier de mettre en ligne de compte ſa comète chérie. Pourquoi veut-il aujourd'hui nous l'eſcamoter ? qu'il nous la retrouve, car il nous la faut abſolument. C'eſt bien aſſez de lui accorder le droit de produire, de créer à ſon gré, à l'aide de ſes *molécules organiques* ; ſi on lui donnoit pareillement celui de détruire, Eh ! bon dieu, rien ne pourroit tenir contre la vivacité de ſon imagination.

Voici encore une *diſtraction* * qui paroîtra bien étonnante de la part d'un homme auſſi ſavant que M. *de Buffon*. Il prétend que ſa comète *imprima plus de vîteſſe aux parties les plus légères du torrent démembré, qui furent en conſéquence pouſſées à de plus grandes diſtances*. Et voilà, dit-il, pourquoi les planètes ſont placées & circulent toutes à différentes diſtances du ſoleil.

* *Diſtraction* n'eſt pas ſans doute le mot propre ; mais on ſent que vis-à-vis de M. *de Buffon* toute expreſſion plus forte ſeroit un crime.

J'ai déjà témoigné ma juste surprise de la facilité avec laquelle toutes ces matières de différentes densités, malgré l'attraction mutuelle de leurs parties, malgré l'agitation où devoit les tenir sans cesse l'énorme chaleur dont elles étoient pénétrées, malgré la force même de l'impulsion commune qui devoit les pousser toutes ensemble, s'étoient cependant séparées en vertu du coup unique imprimé par la comète; mais voici quelque chose de plus inconcevable. D'après cette belle théorie *Saturne* & *Jupiter*, qui sont les planètes les plus éloignées du soleil, devroient donc aussi avoir reçu plus de vîtesse. Eh! bien, ce sont précisément celles qui en ont le moins, comme on peut le voir dans tous les livres élémentaires d'astronomie. Jugez à quel point l'amour du systême nous aveugle, dans quels écarts il nous entraîne, puisqu'il fait oublier à M. *de Buffon* une vérité qui n'est pas ignorée d'un physicien de deux jours!

La manière dont il explique le mouvement de rotation des planètes n'est

pas moins curieuse. *Ce mouvement*, dit-il, *dépend uniquement de l'obliquité du coup*. Il est aisé d'avancer des paradoxes ; mais pourroit on citer un seul exemple d'un corps qui frappe obliquement *un liquide*, & qui par ce choc donne un mouvement de rotation à la partie qu'il arrache de la masse totale du fluide ? Si M. *de Buffon* peut alléguer de pareils exemples, je le conjure de les produire bien vîte, afin que tous les physiciens réforment les fausses idées qu'ils ont conçues des liquides. En effet, les élémens d'un fluide sont généralement regardés comme de petits corps isolés, qui n'ayant point de centre commun de gravité ne peuvent acquérir par un choc oblique un mouvement commun de rotation sur leur axe ; tout au plus pourroit-on supposer que chacun des élémens du liquide recevra par cette impulsion oblique une force capable de le faire tourner sur son centre particulier. Mais alors nouveaux embarras. Si toutes les parties du torrent démembré ont commencé à tourner sur leurs centres en quittant le soleil,

quel choc, quel bouleversement n'a-t-il pas fallu pour que les parties les plus légères se séparassent des plus denses ; & ces nouveaux combats des torrens planétaires ne rendent-ils pas tout-à-fait inconcevable le peu d'inclinaison qu'ont entr'elles les orbites planétaires, phénomène déjà si difficile à expliquer dans le systême des *Epoques* ?

Mais d'ailleurs après cette séparation, comment les parties *similaires* qui composent chaque planète ont-elles pu recevoir un nouveau mouvement commun de rotation ; je dis un nouveau, & qu'on y fasse bien attention, car certainement celui que la masse totale, ou chacune de ses parties, avoit reçu immédiatement de la comète en sortant du soleil, est tout différent de celui qu'a maintenant chaque planète depuis la division des matières de différentes densités ; ce n'est ni la même direction, ni la même vîtesse. Que M. *de Buffon* imagine donc une nouvelle cause pour expliquer le mouvement de rotation des planètes ; comme il a l'imagina-

tion féconde, je ne doute pas qu'il n'en vienne à bout. Mais qu'il y ſonge du moins; car il doit ſentir qu'il eſt impoſſible d'attribuer au choc de la comète, antérieur à la formation des planètes, le mouvement commun de rotation tel qu'elles l'ont depuis cette formation.

Il y a ſur cette matière un paſſage, (Hiſt. Nat. 1er vol. *in*-4°. pag. 150) que je ne comprends pas; ſi M. *de Buffon* l'entend mieux que moi, je le conjure de me l'expliquer. « Ce mouvement de rotation ſera égal & *toujours* » *le même* ſi le corps qui le reçoit eſt » *homogène*; & il ſera *inégal* ſi le corps » eſt compoſé de parties *hétérogènes*, » ou de *différentes denſités* ». Certainement la terre qui contient des corps dont les uns ſont 15,000 fois plus denſes que les autres, & où il n'y a pas deux corps de même denſité eſt un corps très-*hétérogène*, comment donc ſe fait-il que ſon *mouvement de rotation ſoit parfaitement égal & toujours le même*? C'eſt à M. *de Buffon* ſeul qu'il appartient de réſoudre cette queſtion,

car pour moi je n'oserois dire ce que j'en pense.

Malgré le mépris que M. *de Buffon* témoigne pour les physiciens qui ont attaqué sa première Théorie de la terre, il paroît cependant, par ses variations, qu'il fait intérieurement quelque cas de leurs critiques. Par exemple, il supposoit autrefois que les satellites n'avoient été arrachés du soleil qu'après les planètes, & comme *après coup*. L'auteur des *Lettres à un Américain* avoit pris la liberté de faire sur cet article quelques réflexions à M. *de Buffon*. Celui-ci a trouvé plus aisé de regarder en pitié son critique que de lui répondre; mais il a rendu le plus bel hommage aux observations de l'abbé de *Lignac*, en changeant de systême. Il suppose aujourd'hui que les satellites, détachés du soleil en même temps que le torrent planétaire, ont été engendrés par la force centrifuge des planètes qui les ont vomies & lancées à des distances différentes, suivant la vîtesse de leur rotation. Il a bien de la peine

à enfanter ces satellites, & je n'en suis pas surpris. Il leur assigne aujourd'hui une origine bien différente de l'ancienne; mais cette nouvelle généalogie ne lui fera pas plus d'honneur que la première; car me bornant à ce qui regarde la lune qui nous est plus connue. D'abord si la lune avoit été vomie de l'équateur terrestre par l'effet de la force centrifuge on la verroit se mouvoir ou dans le plan même de l'équateur, ou dans une direction qui lui seroit parallèle; & cependant on sait que son orbite forme avec l'équateur terrestre un angle de 23 ou même de 28 degrés.

Ensuite tout le monde sait que le mouvement de rotation de la lune est plus considérable que celui même de la terre; mais la terre a-t-elle pu imprimer à son satellite une vîtesse plus considérable que celle dont elle jouit elle même? M. *de Buffon* ne le croit pas certainement, & malgré l'ascendant qu'il sait avoir sur nos esprits, il ne voudroit pas nous le faire croire.

Troisièmement, *Newton*, que M. *de*

Buffon se fait gloire de respecter en physique, comme *Moyse* en matière de religion, quoiqu'à chaque instant il contredise les *principes* du philosophe Anglois, comme le récit du législateur des Hébreux ; *Newton*, dis-je, a démontré rigoureusement & mathématiquement que la force de la gravité ou de l'attraction est 289 fois plus forte que la force centrifuge qui provient du mouvement de rotation ; cela posé, comment la force de gravité qui étoit si supérieure n'a-t-elle pas retenu les parties qui composent la lune, tandis que des parties infiniment plus légères, l'eau, l'air, le fluide igné, ne peuvent s'échapper de son sein ? En vérité M. *de Buffon* abuse de notre crédulité ou lui-même il se fait une illusion bien étonnante.

Enfin M. l'abbé *Sigorgne*, dans ses excellentes *Institutions Newtoniennes*, seconde édit. ch. 2, p. 15 & 16*, démontre avec toute la rigueur & la

* On me dispensera de citer la démonstration. Il suffit qu'on sache le principe. L'ouvrage d'ailleurs est entre les mains de tout le monde, ou doit l'être, on peut le consulter.

précision mathématiques, qu'il faudroit qu'un corps, pour cesser de presser la terre, acquierre une vîtesse dix-sept fois plus grande que la vîtesse diurne de la terre. A plus forte raison pour que la lune ait pu être lancée à une distance si prodigieuse de la terre, il faudroit qu'elle eût reçu une vîtesse bien plus que dix-sept fois supérieure à celle de la terre. Or quel est l'écolier qui ignore que la vîtesse de la lune n'est que double de la vîtesse diurne de la terre; puisqu'elle met trente jours à parcourir son orbite, qui n'est que soixante fois plus grande que l'équateur terrestre; elle ne parcourt donc chaque jour qu'un espace double de l'équateur terrestre. Elle n'a donc qu'une vîtesse double de celle de la terre.

3°. *M.* de Buffon *contredit ouvertement les faits les plus constans de l'Histoire Naturelle.*

C'est attaquer M. *de Buffon* sur le théâtre de sa gloire & jusques sur son trône que de prétendre le trouver en

défaut ſur l'Hiſtoire Naturelle ; & je ſens combien ſùr cet article les préjugés lui ſont favorables ; auſſi ce n'eſt qu'en tremblant que j'entame cette matière ; mais des raiſons peuvent contrebalancer des autorités ; qu'on m'écoute donc, & puis qu'on juge.

D'abord la principale & peut-être l'unique raiſon qui autoriſe M. *de Buffon* à ſoutenir que le globe terreſtre n'eſt qu'une *éclabouſſure* du ſoleil, c'eſt la *chaleur intérieure* dont il prétend que la terre eſt douée ; chaleur, dit-il, entièrement diſtinguée de celle que nous devons à l'influence des rayons ſolaires, & qui, malgré les diminutions journalières qu'elle éprouve, eſt encore bien ſupérieure à celle que produiſent les feux dardés par le ſoleil dans les climats brûlans de l'Afrique.

Cependant il ſeroit peut-être plus aiſé de prouver que la chaleur du globe augmente annuellement à ſa ſurface.

1°. Parce que la chaleur produite par les rayons ſolaires, ne s'éva-

pore pas toute entière, & forme par conſéquent un fonds, une maſſe de chaleur qui ſe conſerve & doit augmenter chaque année.

2°. Parce que M. *de Buffon* lui-même, malgré l'intérêt preſſant qui l'en détournoit, s'étant vu forcé de convenir avec tous les phyſiciens, *que tout mouvement, toute action produit de la chaleur, que tous les êtres doués du mouvement progreſſif ſont autant de petits foyers de chaleur* *, on ne conçoit pas comment, à moins d'une contradiction palpable, & j'en ai tant à lui reprocher que je voudrois au moins lui épargner celle-ci; comment, dis-je, il peut ſoutenir que la chaleur ancienne, au lieu d'augmenter, ſe diſſipe, tandis que la cauſe qui produit la chaleur ſubſiſte & continue d'agir avec la même force,

3°. Sur-tout parce que ſi l'on conſulte nos anciens hiſtoriens, on verra que les Gaules & la Germanie étoient il y a plus de deux mille ans le ſéjour naturel & déjà ancien des loups-cerviers, des élans, des ours & autres

* *Epoques*, in-12, page 348.

animaux aujourd'hui retirés dans les climats glacés du nord ; on verra que tous les ans la Seine étoit glacée pendant presque tout l'hiver, &c.

Il faudroit donc, dans le systême de M. *de Buffon*, que les loups-cerviers & les ours eussent habité nos contrées en même temps que les rhinocéros & les éléphans, ce qui doit étonner autant que s'il vouloit accoupler les tigres & les agneaux : ou s'il dit que le grand froid n'est survenu dans nos contrées qu'après le sejour des animaux africains ; il faudra donc distinguer dans notre climat quatre époques différentes, & dire qu'il y eut un temps où nos contrées furent infiniment plus chaudes qu'elles ne le sont aujourd'hui, un autre où elles étoient beaucoup plus froides *, puis qu'elles sont redevenues plus chaudes, pour redevenir encore bientôt plus froides. Est-ce du moins tout, & n'y aura-t-il pas d'autre variation ? En vérité, M. *de Buffon* voudra bien

* Puisqu'elles étoient le séjour naturel des animaux qui ne peuvent aujourd'hui propager que dans le nord.

permettre qu'on lui conteste le droit de *souffler* ainsi *le froid & le chaud*, comme bon lui semble.

Mais laissons à M. le baron *de Marivetz* le soin de *démontrer que la chaleur augmente annuellement* sur le globe*. Contentons-nous de prouver qu'elle ne diminue pas, & que *la chaleur intérieure*, *le feu central* sont des chimères écloses du cerveau de nos philosophes, & qui n'ont d'autre fondement que le besoin qu'ils en ont pour étayer leurs fragiles systêmes.

En effet, à quelque profondeur qu'on descende dans la terre, dans quelque saison, dans quelque contrée que ce soit, par-tout & toujours on retrouve la même température, par-tout le thermomètre reste à ce qu'on appelle la température des caves, à dix degrés au-dessus du zéro. Comment concilier ce phénomène si connu, si constant avec l'existence d'un

* C'est ce qu'il nous promet avec ce ton d'assurance & de conviction qui ne convient qu'à la vérité. Voyez son *Prospectus de Géographie physique*, chez *Quillau*, p. 13.

feu central ? Quoi ! vous prétendez qu'il règne dans l'intérieur de la terre une chaleur vingt-cinq fois plus grande que celle que produisent les rayons les plus chauds de l'été, & vous voulez que le thermomètre y reste immobile ? A qui se flatte-t-on de persuader une pareille absurdité ? *ad populum phaleras.*

D'ailleurs, s'il règne une chaleur si grande dans l'intérieur de la terre, comment toutes les sources de la terre exposées depuis 80,000 ans environ à l'action continuelle d'un feu si violent, ne sont-elles pas brûlantes ? Comment toutes nos matières pyriteuses renfermées dans le sein de la terre ne s'embrasent-elles pas ? Pourquoi attendent-elles pour s'enflammer le ministère d'une eau souvent glaciale ? Une chaleur aussi violente n'est-elle pas une cause bien plus naturelle & plus efficace des fermentations *pyriteuses* qui produisent l'explosion des volcans ?

Mais, disent MM. *de Buffon & Bailly, nos glacières où la glace ne fond point en été, nos caves qui con-*

servent la même température prouvent que la marche du soleil est indifférente & que les alternatives de froid & de chaud sont étrangères à ces asyles de la nuit. Combien l'esprit de système est aveugle ! comment ces deux grands hommes n'ont-ils pas vu que le fait même qu'ils allèguent ruine sans ressource la chimère du *feu central ?* car si la chaleur intérieure est, comme ils le disent, *vingt-cinq fois plus grande que celle des rayons d'été les plus chauds*, comment la glace pourroit-elle subsister dans ces espèces de fournaises ardentes ! & par quelle bisarrerie, tandis qu'elle résiste à l'action d'un feu si violent, se fond elle sur le champ dès qu'on introduit dans la glacière un filet d'eau de la surface ?

Mais, ajoutent ces Messieurs, ne voit-on pas la neige gelée, la glace même exposée sur les puits, les aqueducs recouverts, les voutes, les citernes, par-tout en un mot où les vapeurs ont une libre issue ; ne les voit-on pas se fondre, tandis que la surface extérieure se gèle, se durcit de plus en plus. Preuve évidente, s'é-

crient-ils, que les exhalaisons souterraines sont plus chaudes que l'air extérieur ; preuve évidente que la terre jouit d'une chaleur intérieure, supérieure à celle du soleil.

Déplorons, oui déplorons la foiblesse de l'esprit humain. Par quelle étrange fatalité, deux génies tels que MM. *de Buffon* & *Bailly* peuvent-ils se faire illusion au point de croire que la chaleur intérieure du globe peut venir liquéfier sur la surface de la terre la glace qui s'y trouve exposée, tandis que les émanations centrales ne peuvent produire aucune altération sur la glace déposée dans le sein de la terre, à quelque profondeur qu'on la puisse descendre? Vit-on jamais une plus grande inconséquence? M. *de Buffon* qui avoue que *tout mouvement produit de la chaleur*, ne devoit-il pas sentir que l'action seule de l'air souterrein, moins froid que l'air congelé de l'atmosphère, & qui, long temps concentré, s'échappe avec force & vient frapper la neige, suffiroit peut-être à la rigueur pour en expliquer la dissolution? Mais s'il lui faut une chaleur

chaleur réelle & plus considérable, sans recourir à la chimère du *feu central*, ne pouvoit-il pas la trouver aisément dans la fermentation de l'air nitreux & méphitique avec l'air commun; fermentation incontestable, & qui se décèle par des effets si violens, & sur-tout par le danger que courent tous ceux qui descendent dans les puits & les profonds souterrains.

Mais voici quelque chose de plus inconcevable. M. *Bailly* demande avec un air d'étonnement & de triomphe tout-à-la-fois, *d'où viennent les eaux chaudes qui coulent dans le Spitzberg, à quatre-vingt degrés de latitude*, si ce n'est pas la chaleur intérieure du globe qui les échauffe? Oh! pour le coup, je n'y puis tenir, des physiciens peuvent-ils faire de pareilles questions? *D'où viennent les sources chaudes?* Eh! vraiment, des terreins échauffés par des causes locales & particulières, par la fermentation pyriteuse. Si la chaleur des eaux thermales provenoit d'une chaleur propre & commune à tout le globe, com-

ment à côté d'une source d'eaux chaudes s'en trouveroit-il une froide? Pourquoi toutes les eaux de la terre ne seroient-elles pas à-peu-près au même degré de chaleur; mais surtout par quelle bisarrerie pourroit-il arriver qu'il se rencontrât des sources d'eaux bouillantes dans le climat glacé du Spitzberg, tandis qu'on en trouve de froides dans les contrées brûlantes de l'Afrique?

Je m'arrête faute de temps & d'espace. C'en est assez * sur ce point décisif. En voyant la futilité des raisons sur lesquelles ces deux grands hommes s'appuyent, peut-on s'étonner assez de la confiance avec laquelle ils nous proposent la chaleur intérieure du globe comme *une vérité incontestable*, comme *un fait hors de doute*, comme un article de foi en matière de physique? C'est-là cepen-

* Ceux qui desireroient de plus amples éclaircissemens sur le *feu central* peuvent consulter l'excellente dissertation qui vient de paroître, & qui est intitulée : *le feu central banni, & le soleil rétabli dans ses droits. A Paris, chez* Didot *le jeune, libraire, quai des Augustins.*

dant la base du systême de M. *de Buffon*. Pour nous prouver que la terre vient du soleil, il n'a presque d'autre preuve à nous alléguer que la chaleur intérieure dont il la gratifie. Jugez comme l'origine céleste de notre globe est bien constatée, comme les titres de cette généalogie nouvelle sont authentiques! Les fables des Indiens, des Chinois, des Egyptiens offrent-elles quelque chose d'aussi puéril?

Mais quand cette chaleur intérieure seroit aussi réelle qu'elle est chimérique, est-il ensuite bien vrai qu'elle auroit dû se rallentir davantage & se dissiper plutôt par les pôles? C'est encore ici un des articles les plus importans du systême de M. *de Buffon*; car si le refroidissement a dû être plus prompt à l'équateur, comme cette plage est encore inhabitable, il s'ensuivroit que les pôles devroient être encore presqu'en fusion; & puisqu'au contraire ils sont couverts de glace, il faut convenir que la différence de température entre les climats de la zone torride & ceux des

zones glaciales vient uniquement de l'influence des rayons solaires, & non pas de la diminution plus ou moins grande de la chaleur intérieure du globe terrestre. Arrêtons-nous donc un moment, au risque de négliger des articles moins essentiels, à bien démontrer que les pôles n'ont pas dû se refroidir plutôt que l'équateur, & par cela seul je renverse tout ce que l'auteur avance sur la conformation physique de nos montagnes, sur la répartition des métaux, sur l'inégale distribution des mers, sur l'origine des végétaux & des animaux dans le nord, sur l'établissement des premières sociétés dans les hautes terres de l'Asie septentrionale, sur la marche des sciences & des arts du nord au midi, enfin tout le systême.

Or la terre étant renflée à l'équateur de six lieues & un quart, & abaissée aux pôles d'une pareille quantité, les pôles se trouvent donc de douze lieues & demie plus voisins que l'équateur du centre de la terre ou du foyer embrasé ; & comme la chaleur, ainsi que le mouvement, suivant *Maç-*

quer & tous les physiciens *, se communique du centre à la circonférence, il s'ensuit que les zones polaires plus voisines du centre embrasé, devroient éprouver davantage la bénigne influence des molécules ignées, ou plutôt du fluide qui compose le feu.

Si l'on ajoute à ce raisonnement que l'intérieur de la terre vers l'équateur est crevassé, suivant M. *de Buffon*, par d'immenses cavernes, au lieu que les pôles sont plus solides, plus comcompactes, plus denses, & doivent par conséquent conserver plus longtemps la chaleur;

Si l'on ajoute que les mers qui couvroient autrefois toute la surface de la terre, ont rempli, encore suivant M. *de Buffon*, l'immensité de ces abysmes souterrains, & ont dû y rallentir la chaleur;

Si l'on ajoute que la force centrifuge ayant lancé de l'équateur, à la

* M. *de Buffon* lui-même dit en termes formels dans son Introduction à l'histoire des minéraux, in-4°, p. 35, *cette chaleur intérieure tend* TOUJOURS *du centre à la circonférence.* Quelle pauvre mémoire!

distance de 89,500 lieues, les parties de la terre qui composent la lune, auroit bien dû, à plus forte raison, dissiper une grande partie du fluide igné qui embrasoit l'équateur, on aura peine à concevoir comment M. *de Buffon* a pu se persuader que les pôles ont dû se refroidir les premiers. Je me trompe, après tant d'autres contradictions, celle-ci ne doit plus étonner.

Mais devrois-je m'amuser à raisonner quand les faits parlent? Dans les régions glacées du nord de l'Asie & dans les contrées brûlantes de l'Afrique; en Sibérie & en Ethiopie la température est toujours la même à vingt pieds de profondeur, puisque le thermomètre s'y tient également à la même élévation de dix degrés au-dessus du zéro. Voilà un fait connu de tout l'univers; donc l'intérieur des terres en Sybérie, en Laponie n'est pas plus froid qu'en Ethyopie.

Donc la chaleur intérieure des pôles ne diminue pas plus vîte que celle de l'équateur; voilà des conséquences qui ne souffrent pas de réplique.

À ces faits, à ces raisonnemens évidens qu'oppose M. *de Buffon*; qu'oppose-t-il ?

Premièrement, dit-il, *l'équateur est* PLUS ÉLEVÉ, *la terre y est donc plus épaisse, & doit par conséquent y conserver plus long-temps la chaleur.* Eh! c'est précisément parce qu'il est *plus élevé* qu'il est aussi plus éloigné du foyer embrasé; c'est parce qu'il est *plus élevé* que la dispersion des particules ignées y doit être plus grande qu'aux pôles où la force centrifuge est beaucoup moindre; c'est parce qu'il est *plus élevé* qu'il est rempli de cavernes immenses dont la profondeur surpasse peut-être celle de nos mers. Or si d'un côté l'équateur a dû se refroidir un peu plus lentement que les pôles, à raison de sa plus *grande élévation*, d'un autre côté son plus grand éloignement du centre, l'excès de sa force centrifuge *, les immenses cavités dont il

* Cette raison doit sur-tout avoir un grand poids contre M. *de Buffon*, qui, dans son premier vol. de l'hist. nat. p. 148 in-4°, paroît si persuadé que le mouvement de rotation, ou la force centrifuge, est très-propre à dissiper

est perforé, la retraite des mers qui s'y sont précipitées, ont dû hâter son refroidissement beaucoup plus que son élévation n'a pu la retarder, sur tout puisque, suivant l'ingénieuse comparaison de M. *de Buffon*, cette plus grande élévation n'est, par rapport au diamètre de la terre, que comme la *boursoufflure d'une boule*, & n'équivaut qu'à *un deuxième de ligne par rapport à un globe qui auroit deux pieds de diamètre.*

Mais, ajoute M. *de Buffon*, *l'accession de la chaleur solaire plus grande sous l'équateur & presque nulle aux pôles; a dû retarder le refroidissement de la zone torride.* Eh bien! voilà donc qu'on est obligé d'avoir recours au soleil, à cet astre débile, *incapable d'entretenir la nature vivante*, qui dans l'état actuel des choses ne produit qu'un *degré de chaleur presque nul en comparaison de la chaleur intérieure du globe*, & dont la force devoit être encore considérablement diminuée, dans le systême de

la chaleur, qu'il n'hésite pas à croire que le feu du soleil s'éteindroit bien vîte, *si cet astre se mouvoit avec la même vîtesse que se meuvent les planetes.*

M. *de Buffon*, par la *double résistance* qu'opposoit à ses rayons *l'atmosphère aqueuse très épaisse*, répandue tant autour du soleil lui-même qu'autour de la terre. Eh ! croyez-moi, Messieurs, laissez agir le soleil tout seul & vous verrez que tout en ira bien mieux ; car après en avoir tant exténué la force, que gagnerez-vous avec son foible secours ? Puisque la chaleur intérieure & propre du globe, qui, surtout dans les premiers temps, l'emportoit infiniment, suivant vous, sur celle que produit le soleil, a dû se dissiper plus vîte à l'équateur qu'aux pôles, *l'accession des rayons solaires* n'aura jamais pu produire la différence énorme qui se trouve entre les climats glacés des pôles & les contrées brûlantes de l'équateur.

Aussi, M. *de Buffon* qui n'est jamais plus fertile en raisons que quand il les sent plus mauvaises, implore-t-il avec une éloquence, sinon persuasive, du moins touchante, les secours de *la neige, de la grêle & de la pluie.* Il fait les plus jolies phrases du monde pour conjurer ces *ministres du froid* de ve-

nir le tirer du mauvais pas où il se trouve engagé, de déployer toute leur fureur sur les pôles, d'épargner l'équateur, de n'y paroître qu'après *neuf ou dix mille ans* de séjour sur les pôles. Que d'éloquence, que d'esprit perdus, & comme le flambeau de la dialectique dissipe en un instant tout ce prestige de mots ! M. *de Buffon* ne songe pas que la neige, la grêle & la pluie, n'ont pu tomber dans son systême que sur les terres déjà réfroidies, puisque c'étoit, suivant lui, la trop grande chaleur qui avoit relégué à des distances immenses ces *ministres du froid*. Il devroit donc avant tout prouver que les pôles ont dû se refroidir les premiers ; & alléguer pour cause de ce refroidissement plus prompt la chûte de la neige, de la grêle & de la pluie, c'est tomber dans ce grossier sophisme que l'on appelle dans les écoles *pétition de principe*.

Voilà, je pense, la base du systême de M. *de Buffon* détruite & renversée sans ressource ; tout l'édifice, tout l'échafaudage doit à présent s'écrouler ; cependant achevons de porter la lumière & la conviction dans les

esprits en parcourant, mais rapidement, les différentes branches du système.

M. *de Buffon* prétend que les plus hautes montagnes se trouvent vers l'équateur; le fait est contesté; mais je le lui accorde, & je vais démontrer que dans son système elles devroient se trouver aux pôles. En effet, comment explique-t-il la formation des montagnes? Ecoutons-le lui-même (p. 85, Époq. in-12) » Dans » ce premier temps la terre dut souf- » frir en se refroidissant différentes » ébullitions à mesure que l'air, l'eau » & les autres matières qui ne peu- » vent supporter le feu retomboient à » leur surface; la production des élé- » mens, & ensuite leur combat, n'ont » pu manquer de produire des inéga- » lités, des aspérités, des hauteurs, » & c'est à cette époque qu'on doit » rapporter la formation des plus » hautes montagnes ».

Et à la page 101. » Dans une masse » de verre fondu, lorsqu'elle com- » mence à se refroidir, il se forme à » la surface des ondes, des aspérités,

» des boursoufflurés qui peuvent nous
» représenter les premières inégalités,
» & la comparaison est d'autant plus
» exacte que les plus hautes montagnes
» ne sont par rapport au diamètre de
» la terre que ce qu'un huitième de
» ligne est par rapport au diamètre
» d'un globe de deux pieds ».

C'est donc au refroidissement d'une part, au combat des élémens de l'autre que M. *de Buffon* attribue la formation des montagnes *primitives*; donc elles ont dû s'élever davantage dans les lieux où le refroidissement fut plus brusque & plus prompt, & le combat des élémens plus vif & plus opiniâtre. Or, écoutez encore M. *de Buffon*, car il n'a pas de plus terrible adversaire que lui-même, & il vous dira (époq. p. 239) que c'étoit sur les terres septentrionales que *la pluie*, *la neige*, *la grêle*, *ces ministres du froid* exercerent d'abord toute leur fureur, il vous dira mille fois pour une que les pôles se sont refroidis plus vite que l'équateur. C'est donc aux pôles, même suivant les principes de M. *de Buffon*, qu'ont dû

s'élever les plus hautes montagnes, puisque c'est là qu'ont agi plus puissamment les causes productrices de ces petites *boursouflures* de 3000 toises. Nouveau fait contraire à l'histoire de la nature ; nouvel article qu'il faut ajouter au grand chapitre des contradictions.

Mais voyons à présent qu'elles matieres entrent dans la composition de ces montagnes primitives, & les inductions que l'auteur en tire pour la vérité de son systême. » Toutes les » matières qui composent le globe » de la terre, *du moins toutes celles* » *qui nous sont connues*, ont le verre » pour base de leur substance, & nous » pouvons en leur faisant subir la » grande action du feu les réduire » toutes en verre ; donc *la liquéfac-* » *tion primitive de la terre entiere par* » *le feu est prouvée à posteriori dans* » *toute la rigueur qu'exige la plus stricte* » *logique.* » Certes, je me connois en *démonstration logique*, c'est mon métier, & j'en donne des leçons ; mais jamais je ne vis sophisme plus grossier. D'abord le premier principe de

logique, *c'est qu'on ne conclue pas d'une très petite partie au tout.* Or, nous ne connoissons qu'une très-petite partie des matières qui composent la terre; son diamètre est de trois mille lieues, & nous n'avons pu la fouiller qu'à la profondeur de trois cens pieds dans les plaines; dans cet intervalle, nous y trouvons une variété étonnante de matières. Plus on creuse, plus la diversité augmente; d'après cela, qui sait si en fouillant plus avant, on ne trouveroit pas des matières d'une différence encore plus sensible, & qui ne pourroient pas se réduire en verre; & comme un autre principe de logique, ordonne de ne jamais *prononcer sur ce qu'on ne connoit pas parfaitement*, il me semble que l'aveu seul que fait M. *de Buffon* de l'ignorance où il est sur les matières *qui composent le globe au-delà de la profondeur de trois cens pieds dans les plaines* (époq. p. 12) devoit le rendre plus discret, & moins précipité dans ses jugemens; il me semble que sa prétendue *démonstration* n'est pas plus sure & plus *rigoureuse* que celle du paysan qui diroit,

à quelque profondeur que j'enfonce le soc de ma charrue, j'y trouve de la terre qui fait germer mon bled ; donc tout le globe terrestre est composé de terres végétales.

Mais supposons que toutes les matières qui composent le globe, absolument toutes, puissent se réduire en verre, la prétendue démonstration en sera-t-elle plus rigoureuse ? point du tout. La voici en deux mots. *Toutes les matières du globe se réduisent en verre, donc elles ont toutes été du verre fondu.* Et voilà ce qu'on ose appeller *une démonstration logique & rigoureuse* ! si je disois, beaucoup de pierres, presque tous les métaux soumis à l'action du feu, se réduisent en chaux, donc ils ont d'abord été de *la chaux* ; ou si je disois encore, toutes les matières combustibles, tous les végétaux peuvent se réduire en cendre, donc primitivement ce n'étoient qu'un immense amas de cendre, certainement M. *de Buffon* se mocqueroit de moi ; aussi je me garderai bien de le dire, & M. *de Buffon* par la même raison, ne devoit pas avan-

cer que toutes les matières du globe ont été *du verre en fusion*, *parce qu'elles peuvent toutes se réduire en verre par l'action du feu*. Tout ce qu'on peut conclure de cette *réductibilité* des corps terrestres en verre, c'est qu'ils ont de l'affinité avec le verre, c'est que la matière est homogène, & que tous ses élémens participent de la nature du verre. Mais en conclure qu'ils ont été tous en *fusion*, qu'ils ont été tous du verre fondu. Ah! ces conclusions quand elles sont proposées avec un air d'assurance, comme *démonstrations rigoureuses* par un homme qui en impose autant que M. *de Buffon*, peuvent réussir auprès des femmes & des jeunes gens. Mais nous autres logiciens, nous savons les apprécier, & je vous réponds que ce que M. *de Buffon appelle ici une démonstration dans toute la rigueur de la logique*, sera cité désormais par les *vrais logiciens*, comme un exemple fameux de ce qu'ils appellent *fallacia logica*.

Parmi ces matières vitrescibles que M. *de Buffon* prétend être évidemment le produit du feu, le *granit*

occupe sans contredit la place principale ; *tous les naturalistes s'accordent à peu-près à croire que la roche graniteuse est la plus ancienne de toutes, & qu'elle forme la base ou le noyau de notre globe* *. Or, la roche graniteuse porte visiblement l'empreinte de l'eau, & ce fait bien démontré acheve de pulvériser *le monde de verre.* Autrefois M. *de Buffon* étoit bien persuadé de cette vérité, & m'auroit épargné les frais de la preuve. Dans son hist. nat. in-4°, tom. 2, p. 31, *il donne l'origine de ces masses de granite en les faisant naître dans les lits de sable que les eaux ont par la suite entraîné.* Mais aujourd'hui il voit évidemment l'empreinte du feu, où autrefois il voyoit évidemment l'empreinte de l'eau. N'importe. M. *de Buffon* est bien maître de changer de maniere de voir ; mais il ne changera pas la nature du noyau de la terre. C'est le *quartz* & le *sable*, dit M. *Macquer* dans son excellent dictionnaire de chymie, *qui dominent dans le granite.* Il ne faut d'ailleurs pour se convaincre de cette vérité

* Lettres du docteur *Démeste*, tom. 1er, pag. 554.

qu'avoir des yeux, & se transporter, comme je l'ai fait, au cabinet du roi, (car c'est dans l'arsenal même de M. *de Buffon* que j'ai été puiser des armes contre lui ; c'est aux pieds de sa statue que j'ai appris à briser son monde imaginaire.) Or *le sable n'est que du verre en poudre* *, & par conséquent refroidi. Ce *verre en poudre* ou ce *sable* n'a pu se dissoudre, & puis se réunir en masse que par le ministère de l'eau, & comme disoit autrefois M. *de Buffon, qu'entraîné par les eaux.* Donc la roche graniteuse, ou le noyau de la terre est l'ouvrage de l'eau. Voilà un argument *à posteriori* un peu plus solide que celui que M. *de Buffon* tire en faveur de son systême de la *vitrescibilité* de toutes les matières du globe.

Voulez-vous d'autres preuves que c'est l'eau seule qui a présidé à la construction du *granite*, en voici. Les *granites*, *porphires*, & autres substances qui forment le noyau des plus hautes montagnes nous offrent diffé-

* Cette fois je ne serai pas contredit ; c'est M. *de Buffon* qui parle, *Epoq.* p. 19.

rens criſtaux qui ſe ſont formés ſéparément, & ont enſuite été liés par une matière *quartzeuſe*, qui leur a ſervi comme de ciment. Or il eſt impoſſible d'expliquer cette *criſtalliſation* par l'intermède du feu. Trois choſes, diſent tous les naturaliſtes, ſont abſolument néceſſaires à la *criſtalliſation*, le temps, le repos & l'eſpace. Quant au temps, M. *de Buffon* n'en eſt pas avare, il nous en donne de reſte. Mais comment concevoir que les matières dont il s'agit aient eu le repos & l'eſpace néceſſaires pour ſe former en criſtaux réguliers, lorſqu'elles étoient en fuſion, ſoit même dans le temps de leur refroidiſſement? Dans ces deux états, également reſſerrées, ne devoient-elles pas remplir tous les interſtices un peu conſidérables, & former un mélange confus & ſemblable à ceux que la fuſion de pluſieurs métaux opère tous les jours ſous nos yeux dans les laboratoires de nos chymiſtes? Qu'on les conſulte ſur cet article, & on verra ce qu'ils en penſent.

M. *de Buffon*, qui ſait bien qu'il

existe une infinité de cristaux dans lesquels les naturalistes ont remarqué des bulles d'eau, que l'action du feu n'auroit pas manqué de faire évaporer, s'est vu forcé de distinguer deux sortes de cristaux; les uns, qui sont des *stillations* de la roche vitreuse, tandis que les autres sont formés par *sublimation*, & par conséquent l'ouvrage immédiat du feu; mais M. *Romé de Lisle*, le plus grand cristallographe de France, nous assure *, & on peut l'en croire, parce qu'il n'a point de systême qui l'oblige de dénaturer tous les faits, que *l'eau dans l'état de principe secondaire, c'est-à-dire, combinée avec un élément terreux quelconque, devient le principe* ESSENTIEL ET UNIVERSEL DE TOUTE CRISTALLISATION.

Enfin, voulez-vous encore une preuve plus décisive, écoutez le docteur *Demeste* dans ses lettres au docteur *Bernard*, tom. 1er, pag. 554, « Il ne faut, dit-il, jetter sur le gra» nite qu'un coup-d'œil, même su» perficiel, pour voir que l'hypothèse

* Essai de cristallographie, discours préliminaire, pag. 27.

» de ceux qui regardent la formation » de cette pierre comme l'ouvrage du » feu est *insoutenable*. Les seuls phé- » nomènes de la cristallisation ont » suffi pour démontrer à M. *Romé de* » *Lisle*, qu'une telle pierre, ou du » moins que les cristaux qui la com- » posent, n'avoient pu recevoir leur » forme que dans un fluide aqueux : » voici sur quoi il se fonde * ».

On trouve souvent des cristallisations renfermées & comme *enchatonnées* dans la roche graniteuse. Or tout cristal renfermé dans un autre cristal ou dans une pierre quelconque, étoit formé avant que le cristal ou la pierre qui le renferme eût reçu sa consistance, autrement le cristal intérieur n'auroit pu prendre la forme qui lui est propre & qui le caractérise. Il est donc clair que le cristal intérieur étoit formé avant la pierre qui le renferme. Mais n'est il pas également évident qu'une fusion, tant du cristal que de

* Je ne cite plus les propres paroles du docteur *Demeste*, parce que la preuve qu'il allègue m'a paru avoir besoin d'être développée.

la pierre, opérée par le feu, eût agi tout à la fois sur le noyau entier, sur la roche entière, & n'eût pas permis aux différens cristaux de prendre les formes diverses qui devoient résulter de la différence de leurs parties constituantes, & de leurs attractions mutuelles ; ces cristaux formés ou par le feu, ou par le refroidissement, eussent composé une masse totale où les différentes matières se seroient trouvées confondues & amalgamées. Il est donc démontré, oui, démontré, que les *cristaux granitiques* ne peuvent être l'ouvrage du feu.

M. *de Buffon* a beau nous objecter que *la quantité d'eau étoit trop petite pour délayer & tenir en dissolution* toute la masse des matières qui forment la roche graniteuse. Qui sait quelle étoit la quantité des eaux primitives? la division des eaux supérieures *d'avec les inférieures*, la retraite d'une immense quantité d'eaux dans le sein de la terre, ne nous permettent pas d'évaluer la quantité de celles qui couvroient primitivement la surface du globe.

Mais *l'eau ne peut pas dissoudre le gra-*

ite? Eh! bien, Dieu, car il faut bien lui laisser quelque chose à faire, en aura créé les parties dans un état de dissolution. D'ailleurs les agathes, les cristaux de roche, les cailloux opaques sont-ils plus *solubles* dans l'eau? & cependant ils ont été, suivant M. *de Buffon*, dans un état de dissolution.

Mais, ajoute M. *de Buffon*, & c'est ici le plus beau côté de son systême, comment supposer que ces matières qui se sont cristallisées, aient eu assez de temps pour se former régulierement dans l'intervalle de la création jusqu'au second jour? Voilà, sans doute, une grande difficulté, & je ne me charge pas de la résoudre pleinement. Mais comme je crois qu'il faut absolument faire entrer pour quelque chose le créateur dans la formation du globe terrestre, comme il est probable aussi qu'il ne formoit pas des planètes pour s'amuser uniquement pendant des milliers de siècles du spectacle de leur rotation, ni même de celui des êtres inanimés; mais qu'il vouloit hâter la consommation de son ouvrage, & arriver promptement à

à son but qui étoit la création des êtres intelligens, j'espère qu'il me sera permis de croire, que le tout-puissant a pu précipiter l'action des causes secondes, s'il en étoit besoin.

Cependant, comme rien alors ne pouvoit gêner l'attraction des diverses molécules dissoutes, ou plus exactement, mises en état de dissolution dans l'eau, on conçoit qu'il ne leur a pas fallu grand temps pour se précicter plus ou moins régulièrement, chacune suivant la forme qu'exigeoit la figure de ses parties constituantes *, & comme ces molécules se sont beaucoup plus accumulées en certains endroits, précisément à cause de cette grande confusion & promptitude de leur rapprochement, de-là viennent, dit le docteur *Démeste*, les inégalités, prodigieuses pour nous, mais très-petites, relativement à la masse du globe, que nous appellons *montagnes primitives*.

D'ailleurs, puisque nous n'avons pénétré dans l'intérieur du globe, qu'à une très-petite profondeur, ne

* Voyez le docteur *Demeste*, p. 556.

raisonnons, en *bons logiciens*, que de ce qui nous est connu; on ne sait donc comment est construit l'intérieur de la terre, de quoi il est composé; je puis en conséquence supposer qu'il n'y avoit qu'une très-petite portion du globe terrestre délayée & mise en dissolution dans l'eau; alors je ne suis embarrassé, ni de trouver la quantité d'eau suffisante, ni de l'espace du temps nécessaire pour la précipitation des molécules graniteuses. Du reste, comme je ne prétends pas donner une théorie de la terre, mais seulement réfuter celle de M. *de Buffon*, qu'on fasse tel cas que l'on voudra de cette conjecture que je h sarde * en passant.

* Elle me plaît cependant d'autant plus qu'elle expliqueroit bien des choses. Par exemple, M. *de Buffon*, avec son air de conviction ordinaire, prétend que l'élévation de l'équateur & la dépression des pôles forment une *démonstration à priori* de la liquéfaction primitive du globe; comme si Dieu n'avoit pas pu tout-à-coup créer le globe dans sa forme actuelle, & sans le faire passer par tous les états successifs qu'il plaît à M. *de Buffon* d'imaginer! Mais s'il faut absolument donner une raison physique de la dépression des pôles, s'il faut expliquer, sans

Mais du moins ne sera-t-il pas nécessaire de supposer avec M. *de Buffon* plusieurs milliers d'années pour la construction des montagnes, des cailloux, des rochers, des carrières, &c. mille faits déposent que la nature agit avec plus d'énergie & de promptitude. Dans les mémoires de l'académie des inscriptions, t. 27, p. 174, on lit qu'on a trouvé une monnoye d'or de l'empereur *Probus* *, tirée *d'une carrière dans la plus grande épaisseur d'une grosse pierre de taille, sans aucune fracture par où elle eût pu s'introduire.* Pareillement, on a trouvé un morceau de bronze d'une parure militaire ro-

le secours & l'intervention de Dieu, l'élévation de l'équateur; eh! bien, dans mon hypothèse, rien de plus aisé; la surface extérieure, les premières couches s'étant trouvées délayées, ou dissoutes dans l'eau, dès la première rotation de la terre elle a dû prendre la figure d'un sphéroïde renflé à l'équateur, applati aux pôles. seulement l'élévation ne seroit pour ainsi dire que superficielle, ainsi que l'applatissement; & qui peut assurer que l'un & l'autre s'étendent jusqu'au centre?

* *Probus* régnoit l'an 276 de l'Ere chrétienne.

maine dans la masse solide d'une pierre meulière, dont l'espèce étoit très-dure, * & qui a été trouvée il y a cent ans dans un bâtiment très-ancien.

Mais voici quelque chose de plus frappant; *Scheuchzer*, surnommé *le Pline* de la suisse, & bien digne de ce nom, rapporte dans sa *physique sacrée*, tom. premier, pag. 66 & suiv. que dans la plus grande épaisseur de la carrière *d'Œningen*, on a tiré d'immenses pierres, dans lesquelles on a trouvé des pétrifications évidentes d'animaux, éléphans, & autres; mais sur-tout des restes d'hommes pétrifiés; & ce n'est pas, dit-il, » seulement une » figure imprimée dans la pierre, & » sur laquelle on puisse donner car» rière à son imagination; c'est là » substance même des os, & qui plus » est des chaires incorporées dans la » pierre.

D'après de semblables faits, est-il encore permis de nier que toutes les merveilles que la nature opère dans

* *Needham*, Nouvelles recherches sur la nature & la religion, t. 2, p. 109.

son laboratoire secret, ne s'exécutent en bien moins de tems que ne le veut M. *de Buffon*, & que ce n'est point avec de la poussière impalpable, détachée par les marées de la roche vitreuse, que se sont formées nos montagnes calcaires, nos carrières, &c. pendant l'espace de vingt mille ans.

M. *de Buffon* ne voit sur les hautes montagnes de l'Asie, ainsi que sur les Alpes suisses que les traces & l'empreinte du feu, & je n'en suis pas surpris; il ne s'est guères mis dans le point de vue convenable; mais *Scheuchzer* qui a parcouru toutes les montagnes helvétiques, & M. *Pallas* celles de l'Asie nous attestent qu'ils y ont trouvé empreintes par-tout les traces du déluge. A qui nous en rapporterons-nous? Je crois que vous ne balancerez pas à donner de préférence votre confiance à des témoins oculaires, observateurs exacts & fidèles, qui ne sont point entraînés par l'amour des systêmes, & qui n'ayant prononcé qu'après avoir bien examiné, n'ont pas décredité leur jugement par des variations éternelles.

« Mais ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'est que M. *Pallas* nous dit naïvement qu'il n'avoit jamais *pu se persuader l'existence du déluge, qu'il n'avoit jamais pu se convaincre de la vraisemblance de cette terrible catastrophe, jusqu'au moment où il a parcouru les montagnes de la Siberie, & vu dans ces plages tout ce qui peut y servir de preuve à cet événement mémorable.* Ainsi l'incrédulité de M. *Pallas* a été confondue par ces monumens même qui ébranlent la *ferme croyance* de M. *de Buffon*. Celui-ci combat le déluge par les faits même que l'autre regarde comme la preuve la plus authentique de cette terrible catastrophe. M. *Pallas* qui a tout vu par lui-même, n'a pu résister à la force des preuves multipliées qui se présentoient sans cesse à ses yeux; & M. *de Buffon* qui n'a rien vu, qui ne connoit l'état des lieux que sur le rapport même de M. *Pallas*, prétend détruire toutes les inductions du savant naturaliste de Pétersbourg. C'est, à mon avis, faire une grande injure à ce dernier, & le regarder comme un observateur bien ignorant, puis-

que dans les faits mêmes qu'il allegue; on croit trouver la preuve évidente de la fausseté de ce qu'il avance. Mais voyons si la gloire de M. *Pallas* peut souffrir d'une pareille imputation.

Le principal sujet de la dispute, ce sont les dépouilles d'éléphans, de rhinocéros, d'hypopotames, &c. qu'on trouve en foule dans le nord de l'Asie. M. *de Buffon* y croit voir une preuve, mais une preuve des plus évidentes, que ces animaux qui ne peuvent vivre que dans un climat brulant, ont jadis habité la Sibérie, d'où il infere que les pôles autrefois le séjour naturel de ces animaux, aujourd'hui cantonnés dans l'Afrique, étoient alors aussi chauds que l'est aujourd'hui l'Ethyopie.

M. *Pallas*, qui habite un pays où, par l'absence même du soleil, on a appris à connoître le prix de ses faveurs, regarde le feu central comme une chimère, & la chaleur ancienne de la Sibérie comme un conte de fées. En conséquence il prétend que les dépouilles d'éléphans, rhinoceros, &c. ne prouvent point que ces

animaux fussent asiatiques & terrigènes, mais seulement qu'ils se sont réfugiés sur les hautes terres de l'Asie pour échapper au ravage des eaux, ou y ont été transportés par le *mouvement rapide d'une violente inondation.*

Parmi les preuves de cette vérité qu'on peut voir dans le mémoire de M. *Pallas*, imprimé dans la collection de l'Académie de Petersbourg, je n'en choisirai que deux, mais qui sont décisives.

Premièrement, dit-il, « on trouve » *une infinité* (hyperbole) de ces ossemens couchés dans des lits mêlés » de petites tellines calcinées, d'os » de poissons, de glossopètres, de » bois chargés d'ocre, &c. » Or je le demande à tout homme qui n'est pas aveuglé par des préventions systématiques, ce mélange des animaux marins & terrestres avec des végétaux n'est-il pas une preuve évidente que toutes ces dépouilles confondues ont *été transportées par le mouvement rapide d'une inondation des plus violentes?* Si les éléphans & les rhinoceros ont

habité l'Asie, ce n'est point dans des lits *sablonneux & limoneux*, ce n'est point avec les poissons qu'ils ont dû trouver leur sépulture; M. *de Buffon* croit-il que dans la suite des siècles on trouvera nos bœufs & nos chevaux couchés dans nos plaines & sur nos montagnes pêle mêle avec *des os de poissons, des glossopètres, des bois chargés d'ocre* entassés à de grandes profondeurs?

Secondement, M. *Pallas* « a trouvé « la carcasse d'un rhinoceros, avec la » peau entière, des restes de ten- » dons *, des ligamens, des cartila- » ges, &c. » Il assure en outre que, » selon le rapport des chasseurs, sur » les montagnes qui occupent l'espace » entre les fleuves Indighirka & » Koylma on trouve plusieurs car- » casses entières *d'éléphans & d'autres » animaux gigantesques encore revêtus » de leurs peaux* ». Preuve convaincante que ces animaux ont été transportés *dans un climat déjà glacé* & à l'abri de la putréfaction. Si la Siberie

* Observations sur la formation des montagnes, p. 69.

eût été leur terre natale, elle auroit donc eu alors la même température que la zone torride ; & comment ces cadavres, revêtus de leurs peaux & de leurs cartilages ont-ils pu échapper à l'action d'un feu si violent, & se garantir de la putréfaction ? Concluons donc hardiment, avec M. *Pallas*, qu'ils *ont été entraînés dans ces climats glacés* dans un temps où la rigueur & la continuité du froid s'opposoit *à la destruction de leurs parties molles.*

De même en voyant dans nos contrées ces cavités profondes remplies d'ossemens d'animaux marins & terrestres, de plantes de tous les pays, des Indes, de la Chine, &c. entassés pêle mêle & confondus, est-il possible de refuser de croire à une inondation universelle, qui aura rassemblé les productions de tous les pays, lesquelles, lors de la retraite subite des eaux se seront précipitées sans ordre dans les cavernes qui leur étoient ouvertes ; au lieu que dans l'hypothèse de M. *de Buffon*, où la mer a paisiblement couvert toute la surface du globe, chaque pays ne devroit

offrir que les dépouilles de ses productions natales, & toutes devroient se trouver à la surface, éparses çà & là, & non pas entassées à de grandes profondeurs.

Concluons donc avec *Scheuchzer*, physique sacrée, *tome 1*, *page 63*, « qu'il y a des hommes qui cherchent » à s'aveugler & qui ferment *les yeux* » *à la lumière*; que les plus simples » habitans des campagnes raisonnent » plus justes sur cet article, lorsque » voyant toutes ces dépouilles, ils en » concluent que ce sont des restes du » déluge, qu'ils raisonnent, dis-je, » plus juste que ces *faux philosophes* » qui, par la subtilité de leurs sophis- » mes, tâchent d'obscurcir les vérités » les plus claires ».

Mais ce qu'il y a ici d'heureux, c'est que les sophismes de M. *de Buffon* n'obscurciront aucune vérité; ils ne sont pas de nature à faire impression. Quelles sont, en effet ses raisons, pour contredire M. *Pallas*, & soutenir que ces animaux africains ont été jadis habitans de la Sibérie. Il en allegue deux, la grandeur & le nombre de ces ani-

maux. Il y en a, dit-il, dont les ossemens sont plus grands que ceux des espèces de même nature existantes aujourd'hui dans l'Afrique. Donc ils vivoient dans un climat & dans un temps où la chaleur étoit plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui dans la zône torride même, & où la nature plus vigoureuse enfantoit des êtres plus robustes. Donc ils sont nés vers les poles, alors presque brulans.

Eh ! qui nous empêche de croire qu'il y avoit avant le déluge des éléphans, des rhinoceros, des hyppopotames plus grands, plus vigoureux que ceux de nos jours ? La nature, en effet, étoit alors dans sa première force, la longue vie des premiers hommes, dont M. *de Buffon* ne doute pas, puisqu'il *croit très-fermement le récit de Moyse*, la race des géans dont l'existence n'est pas moins certaine, tout nous autorise à penser qu'il pouvoit y avoir aussi des animaux d'une constitution plus vigoureuse ; mais ces productions gigantesques, transportées par le déluge en Asie, ont pu prendre naissance en

Afrique, & il n'eſt pas beſoin pour en expliquer l'origine d'embraſer à pure perte les pôles & toute la terre.

Mais, ajoute-t-on, le nombre de ces animaux eſt trop conſidérable pour qu'on puiſſe ſuppoſer qu'ils n'aient pas habité pendant long-temps ces contrées. *Le nombre en eſt très conſidérable!* Eh! qu'en ſait M. *de Buffon*? Les a-t-il vus? Les a-t-il comptés? Il paroît que M. *Pallas* n'en a pas été effrayé, & il ne devoit pas l'être. Car ſi les terres les plus hautes ſont celles de l'Aſie, comme on en convient, ces animaux n'ont-ils pas dû s'y réfugier tous, & de là être entraînés la plupart vers le nord de l'Aſie & juſqu'au pôle? Alors quelle difficulté? La grande multiplication de l'eſpèce humaine avant le déluge rend croyable une multiplication ſemblable dans les animaux; nous ne devons donc pas être étonnés du grand nombre d'oſſemens des éléphans & animaux ſemblables qui ſe rencontrent dans la Sibérie; & M. *de Buffon* doit, au contraire, ſe trouver fort embarraſſé de ne voir ſur la ſurface du globe qu'une ſi petite quantité de dépouilles des animaux aquatiques & terreſtres;

puisque si le monde étoit aussi ancien qu'il le dit, si la nature avoit été pendant si long-temps aussi vigoureuse, aussi féconde qu'il le suppose, la masse entière de la terre ne devroit être composée que des débris des coquilles, des poissons, des oiseaux, des quadrupèdes & des végétaux. J'invite M. *de Buffon* à relire la preuve de ce que j'avance dans *Néedham*, nouvelles recherches sur la nature & la religion, t. 2, p. 104 & suiv.

M. *de Buffon* objecte encore qu'on rencontre souvent des débris d'animaux dont on ne retrouve ni sur la terre ni dans les mers les analogues vivans. D'où il conclut, toujours évidemmemt, car l'évidence le suit partout, que le pays qui les engendra avoit une température différente de celle dont il jouit aujourd'hui. Malgré ses rares connoissances en ce genre, M. *de Buffon* se flatte-il de connoître toutes les espèces d'animaux terrestres & sur-tout aquatiques ? D'ailleurs, sans recourir au sentiment de ceux qui pensent que les mers souterraines ne sont pas dépourvues d'habitans,

dont l'espèce nous est inconnue, & dont elles ont pu laisser les dépouilles sur la terre, lorsqu'elles s'y répandirent au temps du déluge, peut-on savoir jusqu'à quel point, depuis cette catastrophe, les espèces sont dégénérées, & fonder la vérité d'un systême bisarre sur un fait aussi incertain ?

Quant à l'architecture merveilleuse du globe, la disposition régulière des montagnes par angles saillans & rentrans ; la disposition non moins régulière des couches posées horisontalement ou semblablement inclinées, suppositions arbitraires, imaginées dans le fond d'un cabinet, il suffit de dire qu'elles sont démenties par les voyageurs physiciens ; une réflexion de M. *Pallas*, que je n'aurois jamais osé hasarder de moi-même, va répondre à ces fictions de M. *de Buffon* *. « Plusieurs de ces hypothèses, dit-il, » telles que celles de M. *de Buffon*,

* Observations sur la formation des montagnes, p. 3. Je cite de mémoire, mais je suis sûr que c'est le sens & presque les paroles du passage.

» sont fondées sur des observations
» purement locales & des causes par-
» ticulières, & les auteurs s'épuisent
» en systêmes, en suppositions *à perte*
» *de vue*. Plusieurs de ces *créateurs en*
» *hypothèses* n'ont jamais vu de leurs
» propres yeux ce dont ils parlent;
» c'est dans leur cabinet qu'ils arran-
» gent le monde comme ils voudroient
» qu'il fût, & selon le besoin de leurs
» systêmes ».

Si le temps me le permettoit je pourrois étendre plus loin mes réflexions; mais c'en est assez. Je crois avoir bien démontré que le systême *des Epoques* n'est qu'un tissu de suppositions gratuites, de faits imaginaires, de contradictions palpables; qu'il blesse également la saine raison & l'autorité des écritures; qu'il est contraire aux principes de la méchanique, aux observations astronomiques, aux faits les plus constans de l'Histoire Naturelle. Je sens bien qu'on a dû être étonné de la hardiesse avec laquelle j'ai osé faire de pareils reproches au sublime historien de la nature; mais à présent on ne sera surpris, sans doute, que de

voir qu'il les ait mérités. Il va devenir un exemple à jamais mémorable des écarts où le génie même peut entraîner, lorſque, par une curioſité indiſcrette, il veut ſonder les ſecrets impénétrables de la nature ou les décrets incompréhenſibles de ſon auteur. Celui qui a fixé des limites à la mer, en a auſſi tracé à l'eſprit humain ; & toutes les fois que, dans ſon fol orgueil, l'homme voudra prendre un eſſor au-deſſus de ſa nature, il ira, ſemblable aux flots de la mer, ſe briſer contre des barrières qu'il lui eſt impoſſible de franchir.

La ſtructure de cet univers, le ſecret de ſa formation ſont des myſtères dont l'auteur de la nature s'eſt réſervé la connoiſſance. *Moyſe* ſeul a pu nous dire quelque choſe de raiſonnable ſur la création, & les plus grands génies qui ont oſé, après lui, ſonder cet abyſme ſans le ſecours de la révélation, ſe ſont tous égarés, ſont tous devenus fameux par des chûtes éclatantes.

Plaignons donc M. *de Buffon* d'avoir eu la témérité de vouloir arracher ſon

voile à la nature & ses secrets au Créateur. J'ai combattu avec force ses erreurs, parce que son autorité leur donnoit un grand poids; mais je n'en rends pas moins hommage à cette imagination brillante, à ce coloris enchanteur qui nous ont rendu si agréable l'étude importante de la nature. Respectons le génie, même dans sa chûte; & si le livre *des Epoques* pouvoit affoiblir le sentiment de vénération qu'on doit éprouver pour l'auteur, qu'on se rappelle ses anciens travaux, & qu'on se dise, *mais il a écrit l'Histoire Naturelle* *.

Je suis, &c. l'abbé ROYOU.

Paris, ce 11 janvier 1780.

* Je ne pense pas, en effet, tout à fait comme un savant du premier ordre que j'ai consulté & qui m'a répondu, *Je trouve que M.* de Buffon *a mis sa réputation en viager, en donnant tout au style & au coloris du dessinateur. Cela est bon pour une réputation éphémère auprès des femmes qui la font; mais cette réputation qu'elles font est aussi peu durable que les modes.* Un style aussi brillant que celui de M. *de Buffon*, une imagination aussi riche suffisent, à mon avis, pour immortaliser; & l'Histoire naturelle vivra autant que la langue Françoise.

AVIS ESSENTIEL.

Plusieurs souscripteurs ayant desiré avoir, dans *l'Année Littéraire* même, la réfutation du systême *des Epoques*, je me suis déterminé à l'y insérer, d'autant plus volontiers, que mes occupations ne me permettent pas un travail plus suivi sur cette matière. Une discussion si longue, si sérieuse n'est pas fort amusante, nous l'avons senti; mais il ne faut pas entretenir toujours le public de frivolités. D'ailleurs il ne paroît pas tous les jours des livres aussi importans qne celui *des Epoques*, & qui puissent donner lieu à de pareilles dissertations. Quoique celle-ci pût être plus approfondie, sur-tout vers la fin, je n'aurai pas le temps d'en faire souvent de semblables. On se propose de mettre à l'avenir, dans *l'Année Littéraire*, plus de variété que par le passé, & jusqu'ici on a assez rempli ses promesses pour qu'on puisse compter sur celle-ci.

Le premier N°. de 1780 commencera par un discours sur une matière de littérature composé par M. *Geoffroi*. Ce N°. ne paroîtra guères que le 25, le nombre des souscripteurs n'étant pas encore assez bien établi pour qu'on puisse déterminer le nombre du tirage. On prie ceux qui voudroient souscrire de le faire au plutôt.

Livres nouveaux.

L'Action du feu central bannie de la surface du globe, & le Soleil rétabli dans ses droits, contre les assertions de MM. le comte de Buffon, Bailly, *de* Mairan, &c. *par M.* D. R. D. L. *de plusieurs académies*, in-8°. *brochure de 84 pages, prix 1 liv. 16 sols broché. A Paris chez* Didot *le jeune, imprimeur-libraire, quai des Augustins.*

C'est une réfutation complette & victorieuse d'une des branches principales de la nouvelle Théorie de la terre par M. le comte de *Buffon*. L'auteur est surement un physicien distingué. Pourquoi craint-il de se nom-

mer ? Tant qu'on ne combat que les opinions, que les plaisanteries ne tombent que sur les systêmes & les raisonnemens, elles sont innocentes, d'ailleurs l'auteur est par-tout grave & sérieux ; qu'il ose donc se présenter au combat à découvert. Il est dangereux de laisser croire qu'il est des hommes chez qui l'on doive en quelque sorte respecter l'erreur. Par-tout où elle se trouve, il faut la poursuivre sans ménagement & sans distinction des personnes.



TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE HUITIÈME VOLUME.

Fin de la Table des matières contenues dans ce huitième Volume.

